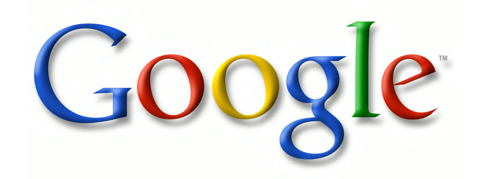
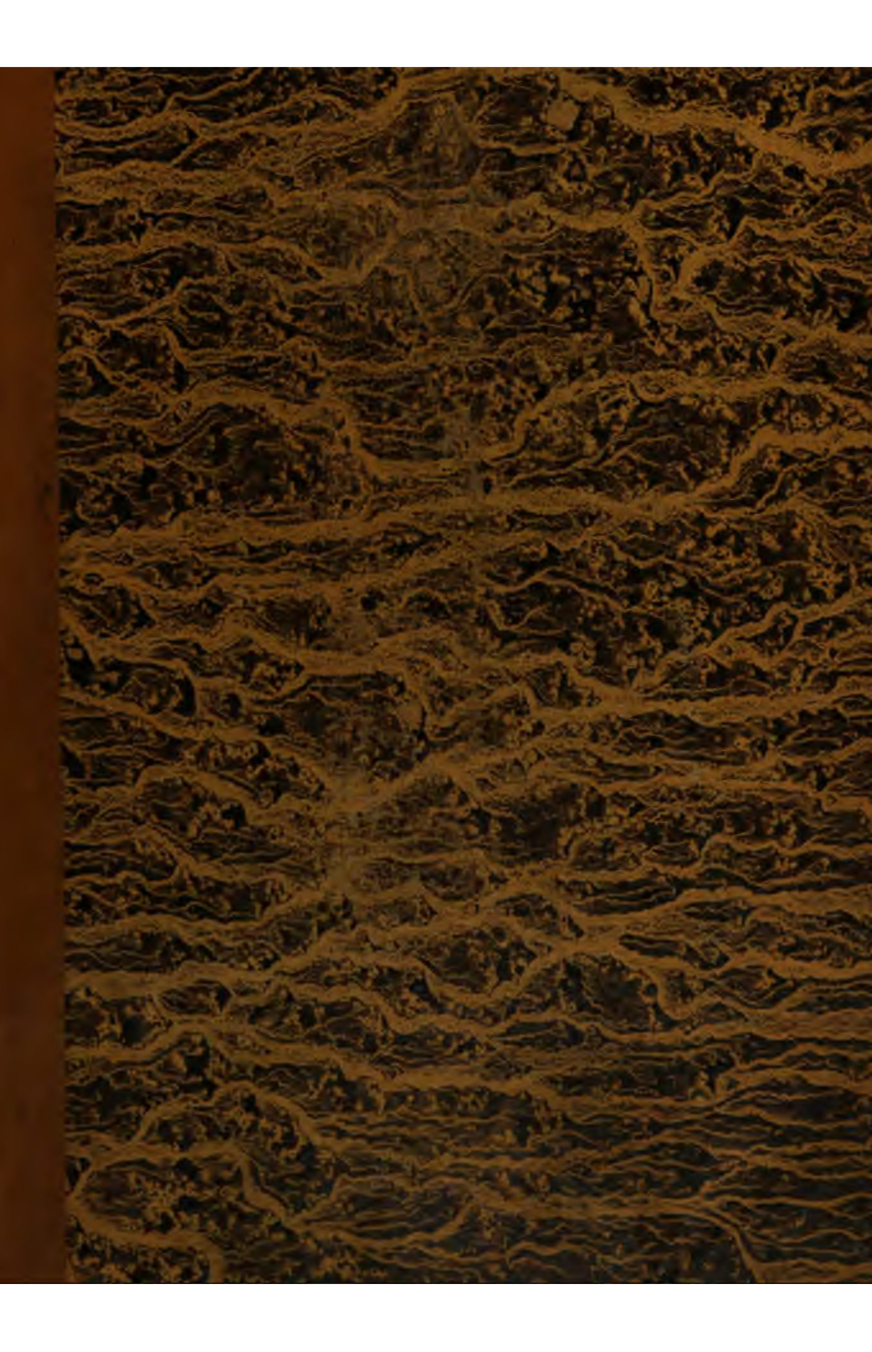





TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

ŒUVRES

DE PLUTARQUE.

TOME QUATORZIEME.

TRAITÉS CONTENUS DANS CE VOLUME.

De l'amitié fraternelle. . . . . page 3.
Du trop parler . . . . 55.
De l'avarice et convoitise d'avoir . . . . 102.
De l'amour naturelle des peres et meres envers leurs enfans . . . . 123.
De la pluralité d'amis . . . . 142.
De la fortune. . . . . 159.
De l'envie et de la haine. . . . . 171.
De l'utilité à tirer de ses ennemis. . . . . . . 181.
Comment on peult juger de ses progrès dans la vertus. . . . . 210.
De la superstition. . . . . 253.
Observations de l'Editeur. . . . . 283.
Du bannissement ou de l'exil. . . . . 301.
Qu'il ne fault point emprunter à usure. . . . . 338.
Qu'il fault qu'un philosophe converse avec les princes et grands seigneurs . . . . 357.
Qu'il est requis qu'un prince soit savant . . . 371.
Que le vice est suffisant pour rendre l'homme malheureux. 385,
Comment on se peult louer soy-mesme. . . . 395.
Quelles passions et maladies sont les pires, celles de l'ame ou celles du corps . . . . . 428.
Observations. . . . . 435.

ŒUVRES

MORALES

DE PLUTARQUE,

TRADUITES DU GREC PAR AMYOT,

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE;

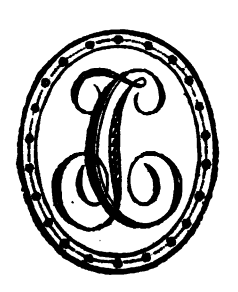
Avec des Notes et des Observations,

PAR MM. BROTIER ET VAUVILLIERS.

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée et augmentée, par E. CLAVIER.

TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CUSSAC,

Rue Croix des Petits-Champs, n°. 33.

AN X. (1802.

Plutarque est le plus judicieux auteur du monde.

MONTAIGNE, f[let]. 388, éd. de Paris, in-4°, 1588.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE L'AMITIÉ FRATERNELLE.

Anciennes figures des Dioscures à Sparte, symbole de l'amitié fraternelle. II. *Les frères sont faits pour s'entr'aider comme les deux mains d'un même corps.* IV. *Avantages de l'union fraternelle.* V. *Les liens de l'amitié sont l'image des liens du sang.* VI. *Devoirs des enfans envers leurs pères et mères.* VII. *Principes de l'amitié fraternelle.* VIII. *Union d'Eumène avec ses frères, opposée à la haine d'Ochus contre les siens.* X. *L'exemple des pères a une grande influence pour ou contre l'union de leurs enfans.* XI. *On pense naturellement très-mal de frères qui se haïssent.* XII. *La haine des frères est irréconciliable.* XIII. *Conduite à tenir à l'égard d'un mauvais frère.* XVI. *Préceptes de conduite fraternelle. Ne pas chercher à concentrer en soi la tendresse de ses pères ou mères.* XVII. *Excuser son frère devant son père, le reprendre ensuite en particulier.* XVIII. *Le défendre avec courage, s'il est accusé injustement.* XIX. *Conduite à tenir dans le partage de la succession paternelle.* XX. *Beau procédé d'Athénodorus, vis-à-vis de son frère Xénon.* XXI. *L'égalité n'est pas un principe de constitution politique, mais bien de concorde fraternelle.* XXII. *Conseils sur les moyens d'entretenir l'égalité entre les frères.* XXVII. *Combien l'envie contre son frère est absurde*

et funeste. XXVIII. *Moyens de s'en préserver.* XXXI. *Autres défauts à éviter entre des frères.* XXXII. *Conseils relatifs. Exemple de Caton.* XXXIII. *Exemple d'Epicure; d'Apollonius le Péripatéticien; de Plutarque lui-même.* XXXIV. *Sujets d'animosité moins importans.* XXXV. *Il faut y résister dès le commencement.* XXXVI. *Remèdes à y apporter.* XXXVII. *Exemple admirable de Xerxès et d'Ariamène, lorsqu'ils étoient concurrens au trône de Perse.* XXXVIII. *Exemple d'Antiochus, vis-à-vis son frère Seleucus.* XXXIX. *Accorder ou demander pardon à son frère.* XL. *Exemple d'Eumène et d'Attale.* XLI. *Cambyse fait mourir son frère.* XLII. *Exemple des Crétois, qui souvent divisés les uns contre les autres, se réunissent toujours contre leurs ennemis.* XLIII. *Eviter ceux qui cherchent à mettre la discorde entre des frères.* XLV. *Il est important pour l'entretien de l'amitié fraternelle, d'avoir non-seulement des goûts, mais des liaisons communes.* XLVI. *Explication d'une sentence d'Hésiode.* XLVII. *Soins et honneur qu'on doit rendre à ses frères.* XLIX. *Exemple de la douceur de Platon envers son neveu Speusippus.* L. *Exemple de l'oncle d'Aleuas.* LI. *Exemple d'Hercule.*

ŒUVRES MORALES DE PLUTARQUE.

DE L'AMITIÉ FRATERNELLE.





Ceulx de la ville de Sparte appellent les anciennes devises et figures dediées et consacrées à l'honneur de Castor et Pollux, *Docana*, qui vault autant à dire comme, les poutres des roys [1], ce sont deux pieces de bois distantes egalement l'une de l'autre conjoinctes par autres deux equidistantes aussi en travers, et semble que ce soit une devise bien pro-

[1] Ces devises si anciennes subsistent encore. C'est la figure dont les astronomes se servent pour exprimer les deux Gémeaux, ou le troisième signe du zodiaque. Il n'y a point de *rois* dans le grec. Ce mot signifie seulement des poutres ou solives.

pre et convenable à l'amitié fraternelle de ces deux dieux, pour monstrer l'union indivisible qui estoit entre eulx : aussi vous offre-je, seigneurs Nigrinus et Quintus, ce petit traicté touchant l'amitié fraternelle, commun et convenable à vous deux, comme à ceulx qui en estes dignes : car faisans desja de vous mesmes ce à quoy il vous admoneste, il ne semblera pas tant vous admonester de le faire, comme porter tesmoignage de l'avoir desja fait : et la joye que vous sentirez de veoir approuvé ce que vous faites, donnera encore à vostre jugement une asseurance plus ferme pour le faire continuer, comme estans vos actions approuvées et louées par des vertueux et honestes spectateurs.

II. Or Aristarchus [1] pere de Theodectes se mocquant du grand nombre des sophistes contrefaisans les sages qui estoient de son temps, disoit, que anciennement à peine y avoit il eu sept sages par le monde, mais de nostre temps, disoit il, à peine pourroit on trouver autant d'hommes ignorans. Mais je pourrois avec verité dire, que je voy de nostre temps l'amitié aussi rare entre les freres, comme la haine l'estoit au temps passé : de laquelle encore le peu d'exemples qui s'en est anciennement trouvé, du consentement des vivans a esté renvoyé aux tragœdies et aux theatres, comme chose estrange et fabuleuse : mais tous ceulx qui sont aujourd'huy, quand ils rencontrent deux bons freres, ils s'en esmerveillent autant comme ils feroient de veoir ces

[1] Voyez les Observations.

Molionides [1] là qui sembloient avoir les corps collez ensemble, et trouvent aussi mal-aisé à croire et monstrueux, que des freres usent en commun des biens, des amis, et des esclaves que leurs peres leur ont laissez, comme ils feroient que une seule ame regist les pieds, les mains, et les yeux de deux corps : combien que la nature n'ait pas logé loing l'exemple du deportement dont doivent user les freres les uns envers les autres, ains dedans le corps mesme, là où elle a formé la plus part des membres necessaires doubles, freres et germains, comme deux mains, deux pieds, deux yeux, deux oreilles, deux nazeaux, nous monstrant qu'elle les a ainsi distinguez et divisez pour leur salut mutuel, et pour s'entreaider reciproquement, non pas pour quereller ny combattre les uns contre les autres : et qu'ayant divisé la main en plusieurs doigts de longueur inegaux, elle l'a rendue le plus apte, et le plus propre, et le plus artificiel util [2] qui soit; tellement que l'ancien Anaxagoras [3] mettoit la cause de toute la sapience et sagesse de l'homme en la main: mais toutefois le contraire de cela est veritable, car l'homme n'est pas le plus sage des ani-

[1] Eurytus et Cteatus, fils d'Actor, ou de Neptune et de Molioné. Ils avoient deux corps qui tenoient ensemble; et étoient d'une force prodigieuse. Ils marchèrent pour secourir le roi Augias contre Hercule, qui les tua.

[2] Outil, instrument.

[3] Anaxagoras de Clazomène, né la première année de la soixante-dixième olympiade, mort la première année de la quatre-vingt-huitième, à l'âge de 72 ans.

maulx, pour autant qu'il a des mains : mais pource que de sa nature il est raisonnable et ingenieux, il a aussi de la nature obtenu des utils qui sont tels.

III. Or est-il manifeste à chascun que la nature a formé d'une mesme semence et d'un mesme principe deux, et trois, et plusieurs freres, non à fin qu'ils querellassent ou combatissent les uns aux autres, mais à fin qu'estans separez les uns des autres, ils s'entreaidassent mieulx et plus commodement. Car ces hommes là à trois corps et à cent bras que nous peignent les poëtes, si jamais il en a esté de tels, estans collez et conjoincts de toutes leurs parties, ne pouvoient rien faire hors d'eulx mesmes, ny à part les uns des autres : ce que les freres au contraire peuvent bien faire, demourer en la maison, et aller dehors, se mesler des affaires publiques, et labourer la terre tout ensemble, les uns par les autres, prouveu qu'ils conservent bien le principe d'amitié et de bienvueillance que la nature leur a baillé : sinon ils ressembleront proprement aux pieds qui se donnent le croc en jambe l'un à l'autre pour se faire tomber, et aux doigts de la main qui s'entrelassent pour se tordre et se deboutter contre nature les uns les autres.

IV. Mais plus tost ainsi comme en un mesme corps le froid et le chauld, le sec et l'humide regis par une mesme nature, quand ils s'accordent et conviennent bien ensemble, engendrent une très bonne, et très doulce harmonie et temperature, qui est la santé, sans laquelle ny tous les biens du monde,

Ny la grandeur de majesté royale,
Quand aux humains à la divine egale,

ne sçauroient donner ny plaisir ny profit à l'homme: mais si entre ces premieres qualites là il se met un debat et une cupidité de s'accroistre par dessus les autres, elle corrompt très vilainement et confond sans dessus dessoubs le corps de l'animal: aussi par l'union et concorde des freres, toute la race et toute la maison s'en porte mieulx, et en florit, et les amis mesmes et familiers, comme une belle danse qui va tout d'un bransle: car ils ne font, ny ne disent, ny ne pensent chose quelconque qui soit contraire les uns aux autres:

Mais en discord et partialité
Le plus meschant a lieu d'authorité,

ou un rapporteur de valet à mauvaise langue, ou un flatteur qui se glisssera de dehors au dedans, ou un voisin maling et envieux; car comme les maladies engendrent ès corps qui ne reçoivent point ce qui leur est propre, des appetits de nourritures estranges, et qui leur sont nuisibles, aussi la [1] calomnie ou suspicion à l'encontre de ces parents, attire de dehors des propos mauvais et meschants, qui coulent tousjours là où ils sentent qu'il y a quelque defaut.

V. Or le devin d'Arcadie [2], ainsi comme escrit

[1] Le sens du grec est : les aigreurs et les méfiances entre des parens appellent des sociétés mauvaises et dangereuses, qui coulent du dehors et s'insinuent dans ce vuide.

[2] Voyez les Observations.

Herodote, fut contraint de se faire un pied de bois, après qu'il se veit privé du sien naturel : mais un frere qui fait la guerre à son frere, et qui est contrainct d'acquerir un amy estranger, ou de la place (* en s'y promenant) ou du parc des exercices (* en regardant ceulx qui s'y exercent), me semble ne faire autre chose que volontairement se coupper un membre de sa propre chair tenant à luy, pour y en appliquer et attacher un estranger ; car la necessité mesme qui nous induit à rechercher et à recevoir amitié et conversation, nous enseigne d'honorer, entretenir et conserver ce qui est de nostre parenté, comme ne pouvans vivre, ny n'estans point nez pour demeurer sans amis, sans frequentation, solitaires, à part comme bestes sauvages ; et pourtant dit bien et sagement Menander,

Par bancquetter et bonne chere faire
Les uns avec les autres ordinaire,
Cherchons nous pas, mon pere, à qui fier
Nous nous puissions? et n'est pas celuy fier
Pensant avoir trouvé des biens sans nombre,
Qui d'un amy a pu recouvrer l'ombre [1]?

car ce sont ombres veritablement la plus part de noz amitiez, images et semblances de celle premiere que la nature imprime aux enfans envers leurs peres et meres, et aux freres envers leurs freres ; et celuy qui ne la revere et l'honore, comment pourra

* Ceci n'est point dans le grec.

[1] L'idée générale est : qu'on croit avoir trouvé un grand bien, quand on a trouvé l'ombre d'un ami.

il faire à croire et persuader aux estrangers qu'il leur porte bienveuillance? Et quel homme est celuy là qui appelle en ses caresses et par ses missives un sien compagnon son frere, et ne veult seulement aller par chemin quand et son propre frere? Car comme ce seroit une folie d'orner la statue de son frere, et cependant battre et mutiler son propre corps naturel: aussi reverer et honorer le nom de frere en d'autres, et le frere propre le fuir et haïr, ne seroit pas fait en homme d'entendement sain, ne qui jamais eust compris en son cœur, que la nature soit la plus saincte et la plus sacrée chose du monde.

VI. A ce propos il me souvient qu'un jour à Rome je pris la charge de juger entre deux freres comme arbitre, desquels freres l'un sembloit faire profession de philosophie, mais il estoit, comme il apparut, non seulement frere à faulses enseignes, mais aussi philosophe à faulx titre, ne meritant pas ce nom: car comme je luy remonstrasse et requisse qu'il se portast envers son frere comme philosophe envers un sien frere, et un frere ignorant des lettres: «Quant à ignorant, dit-il, je l'advouë bien « pour veritable, mais quant à frere, je ne tiens « pas pour chose grande ny venerable d'estre sorty « de mesmes parties naturelles ». « Il appert voire« ment, dis-je, que tu ne fais pas grand compte d'es« tre yssu de mesmes parties naturelles, mais tous les « autres, s'ils ne le sentent et pensent ainsi, pour le « moins si le disent et chantent ils, que la nature, et « la loy qui conserve la nature, ont donné le premier

« lieu de reverence et d'honneur, après les dieux, au « pere et à la mere : et ne sçauroient les hommes faire « service qui soit plus agreable aux dieux, que de « payer gracieusement et affectueusement aux pere « et mere qui les ont engendrez, et à ceulx qui les ont « nourris et eslevez, les usures des graces vieilles et « nouvelles qu'ils leur ont prestées » : comme au contraire, il n'y a point de plus certain signe d'un *atheïste*, que de mettre à nonchaloir, ou commettre quelque faulte à l'encontre de son pere et de sa mere. Et pourtant est il defendu de faire mal aux autres, mais de ne se monstrer pas à son pere et à sa mere, faisant et disant toutes choses, je ne diray pas dont ils ne soient pour prendre desplaisir, mais dont ils ne soient pour recevoir du plaisir, on l'estime une impieté, et un sacrilege.

VII. Et quelle action, quelle grace, ny quelle disposition des enfans envers leurs peres et meres leur pourroit estre plus agreable ny leur donner plus de contentement que de voir une bienveuillance, et une amitié asseurée et certaine entre les freres ? ce que lon peut facilement cognoistre par les signes contraires : car veu que les fils courroucent leurs peres et leurs meres, quand ils oultragent ou traittent mal un esclave qu'ils aiment et qu'ils tiennent cher : et veu que les bonnes vieilles gens de cordiale et gentille affection, sont marris que lon ne fait cas ou d'un chien, ou d'un cheval, qui sera né en leur maison : et se faschent quand ils voient que leurs enfans se mocquent, ou mesprisent les jeux, les recits, les spec-

tacles, les luicteurs et autres combattans qu'eulx ont autrefois beaucoup estimez : est-il vraysemblable qu'ils puissent porter patiemment de voir que leurs enfans s'entre-haïssent, qu'ils querellent tousjours l'un à l'autre, qu'ils mesdisent l'un de l'autre, qu'en toutes entreprises et actions ils soient tousjours appointez contraires, et taschent à s'entresupplanter l'un l'autre ? je croy qu'il n'y a homme qui le voulust dire. Doncques au contraire, aussi les freres qui s'entrayment et s'entrecherissent l'un l'autre, qui rejoignent en un lien de mesme volontez, estudes et affections, ce que la nature avoit dejoinct et separé de corps, et qui ont tous devis, exercices, jeux, et esbats communs entre eulx, certainement ils donnent à leurs pere et mere un doulx et heureux contentement en leur vieillesse de ceste grande amitié fraternelle : car jamais pere n'aima tant les lettres, ny l'honneur, ny l'argent, comme il aime ses enfans : et pourtant ne voyent ils pas avec tant de plaisir leurs enfans ny bien disans, ny opulents, ny colloquez en grands offices et dignitez, comme ils font s'entraymans.

VIII. C'est pourquoy on lit que Apollonide, natifve de la ville de Cyzique, et mere du roy Eumenes [1], et de trois autres freres, Attalus, Philetærus, et Atheneus, se reputoit bien-heureuse et rendoit graces aux dieux, non pour ses richesses, ny pour sa principaulté, mais pource qu'elle voyoit ses trois

[1] Il monta sur le trône de Pergame après la mort d'Attale son père, la troisième année de la cent quarante-cinquième olympiade, 198 ans avant J. C.

enfans puisnez servir de garde-corps à leur frere aisné, et luy vivant librement et en toute asseurance au milieu d'eulx, ayans les espées aux costez, et les javelines en leurs mains : comme au rebours aussi le roy Xerxes [1] ayant apperceu que son fils Ochus dressoit embusche à ses freres pour les faire mourir, en mourut de desplaisir. Car les guerres sont bien grieves entre les freres, se disoit Euripide, mais plus qu'à nuls autres sont elles griefves aux peres et aux meres, pource que celuy qui hait son frere, et ne le peult voir de bon œil, ne sçauroit qu'il n'en soit courroucé contre celuy qui l'a engendré et celle qui l'a enfanté.

IX. Or Pisistratus se remaria en secondes nopces, que ses enfans du premier lict estoient desja tous hommes faicts, et disoit que les voyant ainsi beaux et bons, il desiroit estre pere de plusieurs autres encore qui leur ressemblassent : aussi les bons et loyaux enfans, non seulement pour l'amour de leurs peres et meres s'entre-aimeront plus les uns les autres, mais aussi en aimeront d'avantage leurs peres et meres, les uns pour les autres, disans et pensans tousjours en eulx mesmes, qu'ils sont pour beaucoup de causes bien obligez à eulx, mais principalement pour le regard de leurs freres, comme estant le plus precieux, et le plus doulx et gracieux heritage qu'ils aient herité d'eulx. C'est pourquoy

[1] C'est sans doute Artaxerce Mnémon dont il s'agit ici. Il eut trois fils, Ochus qui lui succéda la troisième année de la cent quatrième olympiade ; Arsame et Araspe. Voyez Plutarque même à la fin de la Vie d'Artaxerce.

Homere a bien fait, quand il introduit Telemachus comptant entre ses calamitez ce, qu'il n'avoit point de frere,

> Car Jupiter la race de mon pere [1]
> A terminé en moy seul, sans nul frere.

et au contraire Hesiode ne souhaitte et conseille pas bien, qu'un fils unique soit heritier universel des biens de son pere, luy mesmement qui estoit disciple des Muses, lesquelles ont ainsi esté appellées, pource qu'elles sont tousjours ensemble, à cause de l'amour et bienveuillance fraternelle qu'elles se portent l'une à l'autre.

X. L'amitié fraternelle doncques est telle envers les peres et meres, que d'aimer son frere est demonstration certaine d'aimer aussi son pere et sa mere, et un exemple et enseignement à ses enfans de s'entre-aimer les uns les autres autant que nulle autre chose: comme aussi au contraire, ils prennent le mauvais exemple de haïr leurs freres de l'original de leur pere: car celuy qui est envieilly en procès, en querelles et dissensions avec ses freres, et puis va prescher ses enfans de vivre amiablement ensemble, il fait ce qui se dit en un commun proverbe,

> Tout ulceré il veult guarir les autres,

et oste par ses faicts toute efficace à sa parole. Si doncques le Thebain Eteocles ayant dit à son frere ce qui est en Euripide,

[1] Odyssée, L. XVI, v. 117. c.

Je monterois en l'estoillé sejour [1]
Du clair soleil, où commance le jour,
Et descendrois dessoubs la terre basse,
Si je pouvois acquerir par audace
La royauté souveraine des dieux,

venoit puis après à admonester ses enfans

De conserver entre eux egalité [2],
Laquelle joinct cité avec cité,
Amis avec leurs amis secourables,
Confederez en ligues perdurables:
Et n'y a rien qui en fermeté seure,
Qu'egalité, en ce monde demeure:

qui seroit celuy qui ne se mocqueroit de luy? Et quel seroit trouvé et reputé Atreus, si après avoir donné à soupper les propres enfans à son frere, il venoit ainsi arraisonner et instruire ses enfans,

Quand le malheur sur quelqu'un prent son cours,
Communement il n'a d'amis secours,
Sinon de ceulx qui sont de son lignage.

XI. Et pourtant fault il de tout poinct bannir et chasser la haine de ses freres, comme celle qui est mauvaise nourrice de la vieillesse des peres et meres, et pire encore de la jeunesse des enfans: et si donne mauvais bruit, et grand blasme envers les concitoyens, lesquels estiment et jugent à bonne cause, qu'ayans esté nourris et elevez dès leur naissance ensemble, ils ne seroient pas devenus ennemis et malveuillans, s'ils ne sçavoient de grandes

[1] Phéniciennes, v. 506, et suiv. c.
[2] *Ibidem*, v. 539, et suiv. c.

meschancetez et grandes perversitez les uns des autres : car il fault bien qu'il y ait de grandes et griefves causes pour dissouldre une si grande amitié et bienveuillance, tellement que puis après ils se reconcilient malaiseement.

XII. Car ainsi comme les corps qui ont une fois esté joincts ensemble, si la colle ou ligature vient à se lascher, ils se peuvent bien de rechef rejoindre et recoller ensemble, mais depuis qu'un corps naturel vient à se rompre ou deschirer, il est malaisé de trouver colleure ny soudure qui le puisse jamais reunir : aussi les amitiez mutuelles que la necessité a conjoinctes entre les hommes, si d'adventure elles viennent quelquefois à se separer, facilement elles se reprennent : mais les freres si une fois ils sont esloignez et decheuts de ce qui est selon la nature, difficilement reviennent ils plus jamais ensemble : et s'ils y reviennent, la reconciliation attire une cicatrice orde et sale, tousjours accompagnée de defiance et de souspeçon. Or toute inimitié d'homme à homme s'imprimant aux cœurs avec les passions qui plus travaillent et tourmentent, comme opiniastreté, cholere, envie, souvenance des maulx passez, est chose fort douloureuse et turbulente : mais celle qui est de frere à frere, avec lequel il est force d'avoir communion de tous sacrifices, et de toutes choses sainctes et religieuses, mesme sepulture, et quelquefois mesme maison, possessions, et heritages confinans les uns aux autres, a tousjours devant ses yeulx ce qui la tourmente, luy ramenant en memoire sa folie et sa forcenerie, pour laquelle

la face qui mieulx luy ressemble, et qui luy devroit estre la plus doulce, luy est la plus hydeuse à voir, et la voix la plus amiable et la plus familiere depuis son enfance, luy devient plus effroyable à ouir : et voyans plusieurs autres freres qui n'ont qu'une maison, qu'une table, mesmes heritages, et serviteurs non departis, eulx au contraire ont partagé leurs amis, leurs hostes, leurs familiers, brief toutes choses qui sont communes entre les autres freres, leur sont à eulx ennemies et contraires, encore qu'à toute personne il soit facile à discourir en son entendement [1], que les amis, et les compagnons de table sont subjects à estre ravagez, les familiers et les alliez se peuvent acquerir nouveaux, quand les premiers, ne plus ne moins que des utils ou des instruments, sont usez, mais d'acquerir un nouveau frere, il n'est pas possible, non plus qu'une main coupée, ou un œil arraché : et dit la Persienne sagement [2], quand on luy demanda pourquoy elle aimoit mieulx sauver la vie à son frere qu'à son fils ; « Pource, dit-elle, que je puis bien avoir d'autres « enfans, mais d'autre frere, maintenant que mes « pere et mere sont morts, je ne puis ».

XIII. Que fault il doncques faire, me pourra demander quelqu'un, à un qui aura un mauvais frere? Premierement il fault retenir en memoire que la mauvaistié se trouve en toute sorte d'amitié qui sont entre les hommes, et que selon ce que dit Sophocles,

[1] Voyez les observations, c.

[2] Voyez les Observations.

Plus

Plus des humains les faicts tu chercheras,
Plus mal que bien tousjours y trouveras.

Il n'y a ny amitié de parentelle, ny de société, ny de compagnie, qui se puisse trouver sincere, saine et nette de tout vice. Mais le Lacedæmonien qui espousoit une petite femme disoit, « Qu'entre les « maulx il fault tousjours choisir les moindres »: aussi pourroit on à mon advis, sagement conseiller aux freres de supporter plus tost les imperfections domestiques, et les maulx de leur propre sang, que d'experimenter ceulx des estrangers: car en l'un n'y peult avoir reprehension aucune, d'autant que lon y est contrainct; et l'autre est reprehensible, d'autant qu'il est volontaire. Car ny le compagnon de table, ou de jeu, ny de l'aage, ny l'hoste,

N'est point lié de fers sans fer forgez,
Qu'estroitement honte luy a chargez:

mais si est bien celuy qui est de mesme sang, qui a esté nourry avec nous, qui est né d'un mesme pere et d'une mesme mere, auquel il semble que la vertu mesme permet et concede par connivence quelque chose, quand il dit à son frere pechant et faillant en quelque endroit,

L'occasion pourquoy sans offenser [1]
Je ne te puis miserable laisser,

[1] Lisez: « C'est pourquoi je ne puis t'abandonner lorsque tu es dans le malheur ». Homère, Odyssée, livre XIII, v. 331. C.

homme non seulement miserable, mais aussi mauvais et mal sage, c'est de peur qu'en n'y pensant pas je ne semble punir aigrement et amerement en quelque vice de pere ou de mere instillé en toy par leur semence, en te haïssant.

XIV. Car, comme disoit Theophraste [1], « il ne « fault pas aimer les estrangers pour les esprouver, « mais au contraire il les fault esprouver pour les ay- « mer » : mais là où la nature ne donne pas au jugement la precedence pour faire aymer, ny n'attend pas ce que lon dit communement, qu'il fault avoir mangé une mine de sel avec celuy que lon veult aymer : ains dès nostre nativité a fait naistre quand et nous le principe et l'occasion d'amitié ; là ne fault il pas que nous allions trop aspremeat ny trop exactement recherchans les faultes et imperfections.

XV. Mais maintenant tout au contraire, que diriez vous qu'il y en a qui supporteront et excuseront facilement jusques à y prendre plaisir les faultes des estrangers, et qui ne leur appartiennent de rien, avec lesquels ils auront pris quelque cognoissance ou en un banquet, ou au jeu, ou aux exercices de la personne, et seront severes, voire inexorables à l'encontre de leurs propres freres : tellement qu'il y en a qui prennent plaisir à nourrir des chiens mauvais, des chevaulx, et plusieurs des onces [2], des chats, des singes, des lions, et les ayment, et cependant ils ne peuvent pas endurer les courroux, les erreurs, ou les ambitions de leurs propres freres?

[1] Il florissoit dans la cent quatorzième olympiade.

[2] Loups cerviers.

Et d'autres qui donneront à des paillardes et putains, des maisons et des terres toutes entieres, combattront à bon esciant contre leurs freres pour une masure, ou pour un coing de maison : et puis imposans à la malveuillance qu'ils portent à leurs freres le nom de haine des meschants, ils s'en iront detestans et vituperans le vice en leurs freres, et aux autres ils ne s'en soucieront pas, ains hanteront et frequenteront communement avec eulx. Cela doncques soit comme le preambule de tout nostre discours.

XVI. Au reste pour entrer aux enseignements, je ne veux pas commancer, comme les autres font, au partage des biens paternels, mais à l'emulation mauvaise et jalousie reprehensible qui se leve entre les freres, vivans encore les peres et meres. Agesilaus jadis avoit une coustume, qu'il envoyoit à chacun senateur de Lacedæmone, incontinent qu'il estoit creé, un bœuf, en tesmoignage de sa vertu : les ephores, ([1] qui estoient comme syndiques d'un chacun) l'en condemnerent à l'amende envers le public, avec adjonction de la cause, que c'estoit pource que par telles caresses et menées il alloit prattiquant et gaignant à luy seul ceulx qui devoient estre commun à tous : aussi pourroit on conseiller à un fils d'honorer tellement pere et mere, qu'il n'estudie pas à se les gaigner, et acquerir leur bonne grace pour luy seul, en destournant leur bienveuillance des autres envers luy, par laquelle

[1] Ces mots ne sont point dans le grec.

prattique plusieurs supplantent leurs freres, couvrans d'une couleur honeste en apparence, mais non juste en verité, leur avarice et cupidité : car ils privent leurs freres finement et cauteleusement du plus beau et du plus grand bien de leur heritage, qui est l'amour et bienveuillance de peres et meres, espians opportunement l'occasion que leurs freres sont ailleurs empeschez : ou qu'ils ne se doubtent point de leurs menées, et se rendans fort modestes, reglez, soupples et obeïssans à leurs peres, mesmes ès choses où ils voient que leurs freres s'oublient et faillent, ou semblent faillir : là où il fault faire tout l'opposite, quand on sent qu'il y a quelque courroux et mescontentement du pere, en se mettant et se coulant dessoubs la charge, comme pour soulager son frere, en luy aidant, et par caresses et secourables services remettre le mieulx qu'on peult son frere en grace : et quand il a inexcusablement failly, il en fault rejetter la coulpe ou sur le temps contraire, ou sur quelque autre occupation, ou bien sur sa nature mesme, comme estant plus utile et plus idoine à autre chose : et convient bien à cela le dire d'Agamemnon,

Ce n'a esté ny par lourde paresse [1],
Ny par defaut de sens et de sagesse,
Ains pour avoir sur moy l'œil estendu,
Et le motif de mon cœur attendu :

aussi peult dire un bon frere, à l'excuse de son frere, « Il m'a voulu laisser faire ce devoir là.

[1] Iliade, L. X. v. 122. C.

XVII. Les peres mesmes sont bien aises d'ouïr faire translations de noms, et adjoustent foy à leurs enfans, quand ils appellent la negligence et paresse de leurs freres, une simple bonté : la sottize, une bonne et droitte conscience : une opiniastreté querelleuse, courage qui ne veult point estre mesprisé : de maniere que celuy qui y procede de telle sorte, en intention d'appaiser son pere, il y gaigne cela qu'oultre ce qu'il diminue la cholere de son pere à l'encontre de son frere, il augmente la bienveuillance de son pere envers luy : puis après quand on a ainsi respondu et satisfaict au pere, il se fault alors addresser à part au frere, et luy toucher et remonstrer vifvement en grande liberté son peché et sa faulte : car il ne fault ny estre indulgent ou connivent envers son frere, ny aussi luy estre trop dur, et le fouller aux pieds quand il a failly : car l'un est autant comme s'esjouir de sa faulte, et l'autre faillir avec luy : mais user d'une reprehension et correction, qui tesmoigne le soing de son bien, et le desplaisir de sa faulte : car celuy qui aura esté le plus affectionné advocat et intercesseur pour luy envers ses pere et mere, sera le plus vehement accusateur en privé envers luy mesme.

XVIII. Que s'il advient que le frere n'ayant rien offensé soit neantmoins accusé envers le pere, il est certainement très-honeste en toute autre chose de plier et supporter toute cholere et toute rudesse de pere et de mere, mais neantmoins les justifications et defenses d'un frere envers eulx, qui contre tout droit et raison et contre verité seroit accusé, ou

à qui lon feroit tort, sont irreprehensibles et fondées en toute honesteté : et ne fault point craindre en tel cas d'ouïr le reproche qui se lit en Sophocles,

Mauvais le fils qui si fort degenere,
Que de plaider contre son propre pere,

en parlant librement pour la defense de son frere que lon voit iniquement condemné ou opprimé : car telle procedure rend la perte de cause plus agreable à ceulx qui sont convaincus, que ne leur eust esté la victoire et gaing de cause.

XIX. Au demourant depuis que le pere est decedé, il se fault encore plus affectionner à aimer ses freres, que non pas au paravant : premierement à mener deuil, et à communiquer la charité du sang, en regrettant la mort du commun pere, et en rejettant arriere toutes suspitions de vallets, et tous calomnieux rapports des familiers qui voudroient semer quelque alteration entre eulx : et plus tost croyant tout ce que lon raconte de l'amour reciproque de Castor et Pollux, mesmement ce que lon dit, que Pollux tua d'un coup de poing un qui luy venoit rapporter en l'oreille quelque chose à l'encontre de son frere : puis quand ce vient au partage des biens patrimoniaux, ne s'entre-denoncer pas la guerre l'un à l'autre, comme font plusieurs y venans tous preparez à ceste intention,

Escoute moy la fille de la guerre.
Dissension,

ains se donner bien garde de celle journée, comme

celle qui est aux uns commencement de guerre mortelle et irreconciliable, et aux autres d'amitié et de concorde perdurable, et là faire leurs partages entre eulx seuls, s'il est possible, sinon en la presence d'un amy commun à tous deux, homme de bien, qui assiste, comme dit Platon [1], aux loix de justice, en prenant et donnant ce qui sera plus agreable et plus convenable l'un à l'autre : et ainsi estimer que lon partage seulement la procuration et l'administration des heritages, et laisser l'usage et la jouissance de tout sans departir en commun, là où il y en a qui s'entre-arrachent les uns aux autres les nourrices qui les ont nourries de mammelle, ou les enfans qui ont esté elevez et nourris quand et eulx à toute force de les poursuivre, et s'en vont au partir de là ayans gaignez le prix d'un esclave, et perdu ce qui estoit le plus precieux en la succession de leur pere, l'amitié et la confiance de leur frere : et en ay cogneu, qui sans y avoir aucun gain, par une opiniastreté seulement, au partage de leurs biens paternels se sont portez ne plus ne moins et de rien plus gracieusement, que si c'eust esté butin et pillage de guerre : entre lesquels nommeement ont esté Cha-

[1] Donner et recevoir les choses justes, c'est une locution grecque, qui signifie : 1°. Faire un traité qui établisse un droit commun ; 2°. procéder à la discussion de ses prétentions d'après le droit fixé dans le traité. C'est à cela que Platon et Plutarque font allusion. Ils demandent, non pas que l'ami, mais que les frères mêmes se portant amiablement à la discussion et au partage de leur hériage, établissent entr'eux un droit d'amitié et de convenance, plutôt qu'un droit de justice rigoureuse.

ricles et Antiochus de la ville d'Opunte, qui coupperent par le milieu un vase d'argent et un habillement, et en emporterent chascun sa part, divisans ainsi comme par une malediction tragique,

Leur heritage au trenchant de l'espée.

XX. Les autres vont contant après leurs partages, comme par subtils moyens, par finesse et cautelle, ils ont circonvenu leurs freres, et ont beaucoup gaigné, s'en glorifians, là où plus tost ils se devoient esjouir, plaire à eulx mesmes, et se magnifier de ce que par gracieuseté, courtoisie et volontaire cession, ils seroient venus aux dessus de leurs freres: et pourtant merite bien Athenodorus que lon fasse mention de luy en cest endroit, comme il n'y a celuy en nostre païs qui ne s'en souvienne bien. Il avoit un frere plus ancien que luy qui se nommoit Xenon, lequel maniant comme curateur le bien entier d'eulx deux, en dissipa une bonne partie, et à la fin ayant pris une femme à force, et en estant condemné, il perdit tout son bien, lequel fut appliqué par confiscation au fisque de l'empereur. Athenodorus pour lors estoit encore jeune adolescent sans aucun poil de barbe: et comme sa part des biens paternels luy eust esté rendue par la justice, il n'abandonna point son frere, ains mettant tout en commun en feit partage avec luy: et encore combien qu'en ce partage il cogneust que son frere le defraudoit malicieusement de beaucoup, jamais il ne s'en courroucea à luy, ny ne s'en repentit, ains supporta guaiement et doulcement l'ingrate mes-

chanceté de son frere, laquelle fut divulguée par toute la Grece.

XXI. Or Solon ayant prononcé ceste sentence touchant le gouvernement de la chose publique, que l'egalité n'engendre point de sedition, semble avoir trop fascheusement introduit la proportion arithmetique qui est populaire au lieu de la belle geometrique : mais en une famille et maison qui conseilleroit aux freres, comme Platon admonestoit ses citoyens sur tout, s'il estoit possible, d'oster de la republique ces mots de *mien* et *tien*, ou à tout le moins se contenter de l'egalité, et tascher à la conserver, certainement il asserroit un grand et beau fondement de paix, amitié, et concorde entre les freres. Et qu'il se serve à ce propos d'exemples honorables et illustres, comme est la response de Pittacus au roy de Lydie qui luy demandoit s'il avoit des biens : « Deux fois, dit il, plus « que je ne vouldrois, estant mon frere mort, du« quel j'ay herité ».

XXII. Mais pource que le plus n'est pas ennemy du moins seulement en augmentation et diminution de richesses, ains comme dit Platon, « universelle« ment en inegalité y a tousjours mouvement, et en « egalité repos et séjour » : aussi toute inegalité est bien dangereuse de mettre dissension et querelle entre les freres, et est toutefois impossible qu'ils soient en toutes choses egaux ny pareils, d'autant que ou la nature dès la naissance, ou depuis la fortune leur departent inegalement leurs graces et faveurs, d'où procedent les envies, et jalousies entre

eulx, maladies et pestes mortelles, non seulement aux familles et maisons, mais aussi aux villes et citez : il s'en fault donner de garde, et promptement y remedier, quand elles commencent à s'y engendrer. On pourroit conseiller à celuy qui auroit avantage sur ses freres qu'il leur communiquast tout ce qu'il auroit par dessus eulx, en les honorant par son credit et reputation, et les avanceant par le moyen de ses amitiez : et si d'adventure il est plus eloquent qu'eulx, leur offrant sa peine et suffisance, comme estant à eulx autant comme à luy mesme, et puis n'en monstrant aucune enfleure d'arrogance ny de mespris envers eulx, ains plus tost en s'abbaissant et soubmettant rendre sa preference et son advantage non subject à l'envie, et egaler autant comme il luy est possible l'inegalité de la fortune par moderée opinion de soymesme: comme Lucullus [1] ne voulut jamais entreprendre office ny magistrat devant son frere, encore qu'il fust plus aagé que luy : ains laissant passer son semps, attendit celuy de son frere.

XXIII. Et Pollux ne voulut pas estre dieu mesme seul, ains plus tost demy dieu avec son frere, et participer de la condition mortelle pour luy faire part de son immortalité: « là où il est en toy, pourra « lon dire à celuy que lon prendra à admonester, sans « aucunement diminuer rien des biens que tu as pré- « sentement, accomparer et egaler à toy ton frere, « le faisant par maniere de dire jouïr de ta grandeur,

[1] Qui fit la guerre à Mithridate, étoit consul l'an de Rome 680.

« de ta gloire, de ta vertu et de ton bonheur » : comme feit jadis Platon, qui meit les noms de ses freres, les introduisant parler en ses plus nobles traittez, pour les rendre renommez, à sçavoir Glaucon et Adimantus, ès livres qu'il a escrit de la republique, et Antiphon le plus jeune, en son dialogue des Parmenides.

XXIV. D'avantage ainsi comme il y a ordinairement de grandes inegalitez entre les natures ou les avantures des freres, aussi est-il presque impossible que l'un soit en tout et par tout superieur à ses freres : car il est bien vray que les elemens que lon dit estre creez d'une mesme matiere, ont des qualitez et forces toutes contraires, mais on ne veit jamais que de deux freres nez d'un mesme pere et d'une mesme mere, l'un fust comme le sage que feignent les stoïques, « beau, gracieux, liberal, ho-« norable, riche, eloquent, studieux, sçavant et hu-« main tout ensemble, et l'autre laid, maussade, « sale, chiche, necessiteux, mal emparlé, ignorant » et humain aussi tout ensemble » : ains y a bien souvent en ceulx qui sont les plus rebutez et moins estimez quelque scintille de grace, de valeur et d'aptitude et inclination à quelque chose de bon : car, comme dit le commun proverbe,

Parmy chardons et espineux halliers
Naissent les fleurs des tendres violiers.

Celuy doncques qui sentira avoir l'avantage en autres choses, s'il n'amoindrit ny ne cache point les telles quelles parties de vertu qui seront en son

frere, ny ne le deboute point comme en un jeu de pris de tous les premiers honneurs, ains luy cede reciproquement en quelques uns, et le declare plus excellent et plus habile que luy en plusieurs choses, retirant tousjours toute occasion et matiere d'envie, comme le bois du feu, il l'esteindra à la fin, ou plus tost il empeschera du tout qu'elle ne s'engendre et concrée.

XXV. Mais encore celuy qui s'aidera tousjours de son frere, ès choses mesmement ès quelles il sçaura estre plus excellent que luy, et usera de son conseil, comme s'il est rhetoricien, à plaider des causes : s'il est entendu en matiere d'estat, à sçavoir comment il se doit porter en son magistrat : s'il est homme [1] qui ait beaucoup d'amis, en affaires : brief qu'en nulle chose de consequence et qui peult apporter reputation ne laisse son frere derriere, ains le fait son parsonnier et compagnon en toutes choses grandes et honorables, qui se sert de luy quand il est present, l'attend quand il est absent, et generalement qui luy donne à entendre qu'il ne seroit pas homme de moindre execution que luy, mais qu'il fait moins de compte d'acquerir reputation, et de s'avancer en credit que luy, en ne s'ostant rien à soy mesme, il adjouste beaucoup à son frere.

XXVI. Ce sont les preceptes et advertissemens que lon pourroit donner à celuy qui seroit plus excellent que son frere : et quant à celuy qui seroit

[1] Grec, ou dans, les procédés relatifs à l'amitié.

inferieur, il fault qu'il pense en luy mesme, que son frere n'est pas un, ny seul, ou plus riche, ou plus sçavant, ou plus renommé que luy, ains qu'il est luy mesme vaincu d'un nombre infiny d'autres,

Tant qu'il y a d'hommes mangeans le fruit
Que la grandeur de la terre produit.

Mais s'il est tel qu'il aille par tout portant envie à tout le monde, ou bien s'il est si mal né, qu'entre tant d'hommes qui sont heureux, il n'y en ait pas un qui le fasche, que celuy qu'il deust le plus aymer, et qui luy tient de plus près d'obligation du sang, il peult bien dire qu'il est malheureux en toute extremité, et qu'il ne laisse moyen à homme qui vive de le passer en malheurté. Si comme donc Metellus disoit que les Romains devoient bien rendre graces aux dieux de ce que Scipion estant si grand personnage estoit né dedans Rome, et non pas en une autre cité, aussi que chascun souhaitte et face priere aux dieux que luy principalement surmonte tous autres en prosperité, ou sinon, au moins que ce soit un sien frere qui ait ceste tant desirée puissance et authorité: mais il y en a qui sont si mal nez à toute honesteté, qu'ilz s'esjouissent et se glorifient bien d'avoir des amis colloquez en grands honneurs, et d'avoir des princes ou des grands seigneurs et riches pour hostes, mais ils estiment que la splendeur de leurs freres soit leur obscurité, et se plaisent bien d'ouïr raconter les prosperitez de leurs peres, les victoires et conduittes d'armées de leurs ayeux, ausquelles ils n'eurent onques part, ny n'en

receurent oncques honneur ny profit, mais de grandes successions qui seront escheutes à leurs freres, ou d'estats magnifiques, ou de mariages honorables, ils en sont marris, et leur semble que cela les ravalle.

XXVII. Et toutefois il falloit en premier lieu ne porter envie à personne, ou si non, à tout le moins tourner son envie au dehors, et deriver ceste malignité d'estre marry du bien d'autruy, à l'encontre des estrangers, comme ceulx qui embrouillent leurs ennemis en seditions intestines, et les chassent hors de chez eulx.

D'autres Troyens et de leurs alliez
Grand nombre y a parmy vostre bataille,
Pour esprouver de mon glaive la taille
Des Grecs aussi en nostre ost Argien
Sur qui pourra faire espreuve du tien [1],

comme dit Diomedes à Glaucus. C'est là où tu peulx exercer ton envie et ta jalousie : mais il fault qu'un frere ne soit pas comme le bassin d'une balance qui fait le contraire de son compagnon, quand l'un se haulse, l'autre se baisse : ains fault qu'il fasse comme les petits nombres qui par multiplication d'eulx mesmes produisent les grands, et en se multipliant ainsi l'augmenter, et s'augmenter aussi de biens : car entre les doigts de la main, celuy qui ne tient pas la plume en escrivant, et qui ne touche pas les chordes de l'instrument en jouant, pource qu'il n'est pas propre ne dispos à ce faire, n'en vault pas pire

[1] Homère, Iliade L. IV, v. 227.

pour cela, ains ils se meuvent tous ensemble, et s'entreaident les uns les autres en quelque sorte, comme ayans expressement pour ceste cause esté faits inegaux à l'entour du plus grand et du plus fort, pour estre plus apte à prendre, et à retenir. Ainsi Craterus [1] estant frere propre d'Antigonus roy regnant, et Perilaus de Cassander, se meirent à conduire des armées soubs leurs freres, ou bien se teindrent en leurs maisons: mais je ne sçay quels Antiochus, Seleucus [2], et ailleurs Grypus et Cyzicenus, n'ayans pas appris à se contenter du second lieu, ains appetans les marques de dignité royalle, la pourpre, et le diademe, se remplirent eulx mesmes, et les uns et les autres de maulx infinis, et en comblerent quant et quant toute l'Asie.

XXVIII. Mais pour autant que les envies et jalousies s'impriment le plus souvent [3] ès natures et meurs de personnes ambitieuses, le plus expedient seroit aux freres, pour obvier à tel inconvenient de n'aspirer pas à acquerir honneur ny authorité et credit par mesmes moyens, ains l'un par un moyen et l'autre par un autre: car les combats des bestes sauvages s'esmeuvent ordinairement entre celles qui se nourrissent de mesme pasture, et entre les combatans des jeux de pris ceulx là seuls se nomment adversaires les uns des autres qui travaillent à

[1] Voyez les Observations.

[2] Voyez les Observations.

[3] Ont ordinairement pour objet ceux qui nous surpassent en gloire et en honneur.

mesme sorte de jeu, là où les escrimeurs des poings aux escrimeurs [1] à oultrance sont amis, et les luicteurs aux coureurs de carriere, et s'entreaident et s'entrefavorisent les uns aux autres. Et pourtant des filz de Tyndarus, l'un Polynices [2] gaignoit tousjours le pris à l'escrime des poings, et Castor l'emportoit à la course. Voilà pourquoy Homere a bien fait, que Teucer estoit excellent à tirer de l'arc, là où son frere estoit des meilleurs combattans à coups de main,

Et le couvroit de son luysant escu.

XXIX. Comme entre ceulx qui se meslent des affaires publiques, ceulx qui manient les armes ne portent pas communement envie à ceulx qui harenguent devant le peuple, ny entre ceulx qui parlent en public, les advocats aux lecteurs de philosophie, ny entre ceulx qui pansent les malades, les medecins aux chirurgiens, ains s'entre donnent la main, et s'entre portent tesmoignage les uns aux autres: mais vouloir et chercher d'acquerir honneur et reputation d'un mesme art, et par une mesme valeur et suffisance, c'est autant entre ceulx qui ne sont pas parfaicts, comme estans amoureux d'une mesme maistresse, vouloir estre mieulx venu et avoir plus d'avantage l'un que l'autre. Ceulx donc-

[1] Grec, aux Pancratiastes. Dans le combat du Pugilat, on ne se renversoit point par terre. Les Lutteurs au contraire se renversoient et ne se frappoient point. Le Pancratium se composoit de la lutte et du pugilat.

[2] Pollux.

ques

ques qui cheminent par diverses voyes evitent les occasions d'envie et s'entre aident les uns les autres, comme Demosthenes et Chares [1], et semblablement AEschines et Eubulus; et Hyperides et Laosthenes, dont les uns proposoient les decrets, et harenguoient devant le peuple, les autres conduisoient les armées, et faisoient les affaires.

XXX. Et pourtant fault il que les freres qui ne seront pas pour s'entrecommuniquer sans envie, leur gloire et leur credit, tienent leurs cupiditez et leurs ambitions biens tournées à contre-poil, et bien esloignées les unes des autres, s'ils veulent recevoir plaisir, et non pas desplaisir de la prosperité et de l'heureux succès les uns des autres: mais par dessus tout cela il se fault bien donner garde des parents et alliez, et quelque fois des femmes mesmes qui à la convoitise d'honneur adjoustent de mauvais et malicieux propos: « vostre frere feit mer« veille, il emporte tout, on ne parle que de luy, tout « le monde luy fait la cour, là où personne ne vient « vers vous et n'avez honneur ne demy ». Le frere qui sera sage, respondra à ce mauvais langage là, « J'ay un frere qui a la vogue de credit, et du cre« dit et authorité qu'il a, la plus grande part en « est miene, et à mon commandement ». Car Socrates disoit, « qu'il aimoit mieulx avoir Darius « pour amy que ses Dariques »: mais un frere qui a bon jugement ne se pensera pas avoir moins de bien, d'avoir son frere constitué en grand estat, ou riche, ou avancé en credit et reputation, par le merite de

[1] Voyez les Observations.

son eloquence, que si luy mesme avoit l'estat, la richesse, le sçavoir et l'eloquence.

XXXI. Voila comment il fault essayer à radouber le mieulx qu'il est possible telles inegalitez : mais il y a d'autres differences qui naissent incontinent avec eulx, au moins ceulx qui ne sont pas bien appris quand aux aages : car à bon droict les plus vieulx voulans tousjours commander aux plus jeunes, leur presider, et avoir plus et d'honneur, et d'authorité, et de puissance en tout et par tout, sont fascheux et ennuyeux ; et de l'autre costé aussi les plus jeunes secouans la bride et s'enorgueillissans s'accoustument à ne faire compte, et à mespriser leurs freres plus aagez : de là advient que les jeunes, comme enviez et rabbaissez tousjours par leurs aisnez, fuyent et haïssent leurs corrections et admonitions, et les aisnez desirans garder et retenir tousjours leur precedence par dessus eulx, redoubtent l'accroissement de leurs puisnez, comme estant la ruine d'eulx mesmes. Tout ainsi doncques comme lon dit, qu'en un bienfaict il fault que celuy qui le reçoit l'estime plus grand qu'il n'est, et celuy qui le donne plus petit : aussi qui pourroit persuader à l'aisné de ne reputer pas que le temps dont il precede son frere soit beaucoup, et au puisné que ce soit peu de chose, il les delivreroit tous deux, l'un de desdaing et de mespris, et l'autre d'irreverence et de negligence.

XXXII. Et pource qu'il est convenable à l'aisné d'avoir soing, enseigner, reprendre et admonester, et au puisné, honorer, suivre et imiter, je voudrois

que la solicitude de l'aisné teint plus tost du compagnon que du pere, et de la suasion plus tost que du commandement, et qu'il fust plus prompt à s'esjouir pour le devoir faict, et à le louer, que non pas à le reprendre et blasmer, pour l'avoir oublié, et face l'un, non seulement plus volontairement, mais aussi plus humainement que l'autre. Et aussi qu'au zele du puisné il y eust plus de l'imitation, que de la jalousie et contention, pource que l'imitation presuppose la bonne estime et admiration, et la jalousie et contention n'est jamais sans envie, qui fait que les hommes aiment ceulx qui taschent à les ressembler, et au contraire ils rebutent et depriment ceulx qui estrivent et s'efforcent de s'eggaler à eulx : et parmy l'honneur qu'il est bien seant que le puisné rende à son aisné, l'obeïssance est celle qui merite plus de louange, et qui engendre une plus forte et plus cordiale bienveuillance, accompagnée d'une reverence et d'un contentement, qui est cause que l'aisné reciproquement luy cede et luy defere : dont il advint que Caton [1] ayant dès son enfance honoré et reveré son frere Cæpion par obeïssance, observance et silence devant luy, à la fin le gaigna tant quand ilz furent hommes faicts, et le remplit de si grand respect et reverence envers luy, qu'il ne faisoit ny ne disoit rien qu'il ne luy dist. Auquel propos on racompte que Cæpion un jour ayant signé et scellé de son cachet quelques tablettes de tesmoignage, Caton son frere survenant après

[1] Caton d'Utique qui se tua lui-même l'an de Rome 708.

ne les voulut point signer ny sceller : quoy entendant Cæpion redemanda incontinent les tablettes, et arracha son cachet avant que demander pour quelle occasion son frere ne luy avoit pas creu, ains avoit eu le tesmoignage pour suspect.

XXXIII. Aussi semble il que les freres d'Epicurus [1] luy porterent grand respect et reverence pour l'amour et bienveuillance qu'il avoit monstré envers eulx : ce qui apparut tant en toutes autres choses, qu'en ce qu'ilz espouserent fort chauldement toutes ses inventions et opinions en la philosophie : car encore qu'ilz se soient trompez d'opinion, d'avoir tousjours dit et tenu dès leur enfance, que jamais homme n'avoit esté si sçavant en philosophie que leur frere Epicurus : si est-ce chose merveilleuse comment ou luy les ait peu ainsi affectionner, ou eulx se soient ainsi disposez et affectionnez envers luy. Entre les plus modernes philosophes mesmes, Apollonius le Peripatetique [2] a convaincu de menterie celuy qui a dit le premier, « que l'honneur et « la gloire ne recevoient point de compagnon », ayant rendu son frere puisné Sotion plus honoré et plus renommé que luy mesme. Et quant à moy, combien que la fortune m'ait fait beaucoup de faveurs qui meritent bien que je luy en rende grandes graces, il n'y en a pas une dont je me sente tant obligé à elle, comme l'amour et la bienveuillance que m'a porté et me porte en toutes choses mon frere Ti-

[1] Né la troisième année de la cent neuvième olympiade, mort la seconde de la cent vingt-septième, à 72 ans.

[2] Voyez les Observations.

mon, ce que nul ne peult nier qui ait tant soit peu hanté ou frequenté avec nous, et moins que tous autres, vous qui nous avez esté familiers.

XXXIV. Il y a d'autres hargnes dont il se fault donner garde entre les freres qui sont de pareil aage, ou bien peu esloignez l'un de l'autre, lesquelles passions sont petites, mais continuelles et en grand nombre, au moyen de quoy elles apportent une mauvaise accoustumance de se fascher, aigrir et courroucer de toutes choses, laquelle en fin se termine en haines et inimitiez irreconciliables : car ayans commencé à quereller les uns contre les autres dès les jeux d'enfance pour la nourriture, ou pour les combats de quelques petites bestes, comme de cailles ou de cocqs, et puis pour la luicte des petits garçons, ou pour la chasse de leurs chiens, ou la comparaison de leurs chevaulx, ils ne peuvent plus retenir ny refrener quand ils sont devenus grands, leur opiniastreté et leur ambition en choses de grande consequence. Comme les plus grands et les plus puissans hommes d'entre les Grecs de nostre temps, s'estans premierement bandez les uns contre les autres pour les faveurs qu'ils portoient à des baladins et joueurs de cithres [1], et puis faisans à l'envy à qui auroit de plus beaux viviers, de plus belles bagnouëres, et de plus belles allées et galeries, de plus belles salles, et lieux de plaisance au territoire de Edepsus [2], en les comparant les unes aux

[1] Guitare.

[2] OEdepse, ou OEdipse, ville de l'Eubée, près du promontoire de Cœnée, connue par ses bains chauds.

autres opiniastrement, en couppant les canaux, et divertissant les conduicts des fontaines, ils se sont tellement aigris les uns contre les autres, qu'ils s'en sont perdus : car le tyran [1] les leur a tous ostez, et ont esté bannis de leur païs, pauvres vagabonds par le monde, et à peine que je ne dis, tous autres qu'ils n'estoient au paravant, excepté qu'ils sont demourez les mesmes qu'ils estoient à s'entrehaïr.

XXXV. Voila pourquoy il fault bien dès le commancement resister à la jalousie et opiniastreté qui se glisse entre les freres ès premieres et petites choses, en s'accoustumant à ceder l'un à l'autre reciproquement, et à se laisser vaincre, et à s'esjouir plus tost de leur complaire, que non pas de les vaincre : car ce n'a point esté d'autres victoires que les anciens ont entendu, quand ilz ont appellé la victoire *Cadmienne*, que celle d'entre les freres [2] au devant de Thebes, qui fut une très villaine et très meschante victoire.

XXXVI. Mais quoy, les affaires mesmes n'apportent ils pas plusieurs occasions de dissensions et de debats entre les freres, à ceulx encore qui sont les plus doulx et les plus gracieux ? ouy certes, mais c'est aussi là où il fault laisser les affaires se combatre tous seuls, sans y adjouster aucune passion d'opiniastreté, ny de cholere, comme un hameçon qui les accroche et attache à debattre, ains fault que comme en une ballance ils regardent par en-

[1] Domitien peut-être.
[2] Étéocle et Polinice.

semble de quel costé penchera le droict et l'equité, et que le plus tost qu'il leur sera possible, ils remettent le jugement et l'arbitrage de leur different à quelques bons personnages, pour les vuider et purger tout au net devant qu'ilz percent si avant comme une tache ou une taincture, que lon ne la puisse plus effacer ny laver : et puis imiter les philosophes pythagoriens, lesquelz n'estant alliez ny parents, ains seulement participans de mesme eschole et mesme discipline, si d'adventure ils s'estoient quelques fois transportez de cholere, jusques à dire injure l'un à l'autre, devant que le soleil fust couché touchans en la main l'un de l'autre et s'entr'embrassans, faisoient l'appoinctement : car comme quand il advient une fievre sur une bosse en l'aine, il n'y a pour cela danger quelconque, mais si la bosse nettoyée et passée la fievre persevere, c'est une maladie qui a son principe et sa cause d'ailleurs plus profonde : aussi le different qui est entre deux freres, quand il cesse avec l'affaire, procedoit de l'affaire : mais si le different demeure après l'affaire vuidé, l'affaire n'estoit que pretexte, et y avoit au dedans une suspecte et mauvaise racine cachée.

XXXVII. Auquel propos il fait bon entendre la façon de proceder à la decision du different de deux freres de nation barbare, non pour une part ou portion de quelque petite terre, ou pour un nombre d'esclaves, ou de moutons : mais pour l'empire des Perses : car après la mort de Darius aucuns des Perses vouloient que Ariamenes succedast à la cou-

ronne, comme estant le filz aisné du feu roy : les autres vouloient que ce fust Xerxes, tant pour ce qu'il estoit fils de Atossa fille du grand Cyrus, que pour ce qu'il estoit né de Darius, estant ja roy couronné. Ariamenes doncques descendit du païs de la Medie, non point en armes, comme pour faire la guerre, ains tout simplement avec son train : comme pour poursuivre son droict en justice. Xerxes paravant sa venue faisoit toutes choses qui appartenoient à un roy, mais quand son frere fut arrivé, volontairement il s'osta le diademe ou frontal [1], et posa le chappeau royal que les roys ont accoustumé de porter à la pointe droicte, et luy alla au devant, l'embrassa, et luy envoya des presens, avec commandement à ceulx qui les luy portoient de luy dire, « Xerxes ton frere t'honore maintenant de ces pre-« sens icy : mais si par la sentence et le jugement « des princes et seigneurs de Perse il est declaré roy, « il veult que tu sois la seconde personne de Perse « après luy ». Ariamenes feit response : « Je reçoy « de bon cueur les presens de mon frere, et pense « que le royaume des Perses m'appartienne, mais « quant à mes freres, je leur garderay l'honneur « qui leur est deu après moy, et à Xerxes le pre-« mier de tous ». Quand fut escheu le jour du jugement, les Perses de commun consentement declarerent juge de ceste grande cause Artabanus [2], qui

[1] Lisez : « Et abaissa sa tiare que les rois ont coutume de « porter droite ». C.

[2] Hérodote le nomme Artabazane, et place la contestation du vivant même de Darius, qui prononça en faveur de Xerxès Celui-ci monta sur le trône 484 ans avant J. C.

estoit frere du defunct Darius. Xerxes ne vouloit point estre jugé par luy seul, par ce qu'il se fioit plus à la multitude ([1] des seigneurs), mais sa mere Atossa l'en reprit : « Pourquoy, dit-elle, mon fils, « refuses-tu Artabanus ton oncle, le plus homme « de bien qui soit en Perse, pour ton juge? et pour« quoy as tu tant de crainte de l'issue de ce juge« ment là, où le second lieu mesme est encore ho« norable d'estre appellé et jugé le frere du roy de « Perse »? Xerxes doncques se laissa persuader à sa mere : et le procès estant jugé [2], Artabanus prononcea que le royaume appartenoit à Xerxes : parquoy Ariamenes incontinent se levant de son siege alla faire hommage à son frere, et le prenant par la main droicte le mena seoir dedans le siege royal, et de là en avant fut tousjours le plus grand auprès de luy, et se monstra si bien affectionné en son endroit, que en la bataille navale de Salamine il mourut en combatant vaillamment pour son service. Cest exemple donc soit comme un patron original de vraye benignité et magnanimité, où il n'y a rien à reprendre.

XXXVIII. Et quant à Antiochus [3] on pourroit bien justement reprendre en luy une trop grande convoitise de regner, mais aussi fait il bien à esmerveiller, que l'amitié fraternelle ne fut pas du tout estaincte en son ambition. Il faisoit la guerre

[1] Retranchez ces deux mots qui ne sont point dans le texte. C.

[2] L'affaire étant discutée.

[3] Antiochus et Seleucus, rois de Syrie environ 250 ans avant J. C.

pour le royaume, à son frere Seleucus qui estoit son aisné, et avoit sa mere qui luy favorisoit : mais au plus fort de leur guerre Seleucus ayant donné une bataille aux Galates, la perdit, et ne se trouvant nulle part, on fut long temps que lon le teint pour mort : et son armée toute taillée en pieces par les Barbares : ce que ayant entendu Antiochus posa la robbe de pourpre, et se vestit de noir, et fermant son palais royal, mena dueil de son frere, comme s'il eust esté perdu : mais après estant adverty comme il estoit sain et sauf, et qu'il remettoit sus une autre armée, sortant de son logis en public il alla sacrifier aux dieux en action de graces, et commanda aux villes qui estoient soubs luy de faire semblablement sacrifices, et porter chappeaux de fleurs en signe de resjouissance publique.

XXXIX. Et les Atheniens ayans sans propos inventé et controuvé la fable touchant la querelle d'entre Neptune et Minerve, y ont entremeslé une correction qui n'est pas trop hors de propos : car ils suppriment tousjours le deuxiesme jour du mois de juin [1], auquel ils disent qu'advint ce debat et ceste noise entre Neptune et Minerve. Qui nous empeschera doncques aussi s'il advient que nous ayons eu debat ou different à l'encontre de noz alliez et parents, que nous ne condemnions ce jour là de perpetuelle oubliance, et ne le reputions entre les journées maudittes et malencontreuses, non

[1] Grec, boédromion, septembre. Voyez les observations sur la Vie d'Aristide, au Tome III.

pas oublier tant d'autres bonnes et joyeuses, èsquelles nous avons vescu, et avons esté nourris ensemble, à l'occasion d'une seule? car ce n'est point en vain, ne pour neant que nature nous a donné la mansuetude et la modestie, fille de patience, où il fault que nous en usions, principalement envers noz alliez et noz parents. Si ne se monstre pas l'amour et affection cordiale envers eulx seulement, en leur pardonnant quand ils ont failly, mais aussi en leur demandant pardon quand on les a offensez: pourtant ne les fault il pas negliger quand ilz sont courroucez, ny se roidir à l'encontre d'eulx quand ils se viennent justifier ou excuser, ains plus tost les prevenir et aller au devant de leur courroux, en s'excusant si on les a offensez, et leur pardonnant devant qu'ilz s'excusent: pourtant est Euclides le disciple de Socrates fort renommé ès escholes des philosophes, pource que ayant ouy une parole indigne et bestiale de son frere, qui luy avoit dit, « Je « mourrois de male mort si je ne me vengeois de « toy »: « mais moy, dit-il, si je n'appaisois ta cho« lere, et ne te persuadois que tu m'aimasses comme « tu faisois au paravant ».

XL. Mais l'effect et non pas la parole du roy Eumenes [1] ne se peult aucunement surpasser ny en patience, ny en doulceur et bonté: car Perseus le roy de Macedoine, estant son ennemy, avoit attiltré des meurtriers pour le tuer, lesquelz estoient en embusche à l'espier auprès de la ville de Delphes, ayans entendu qu'il venoit de la marine vers la ville,

[1] Celui dont on a parlé plus haut, page 11.

pour se conseiller à l'oracle d'Apollo : et l'assaillans par derriere, luy jetterent de grosses pierres, qui l'assenerent sur la teste et sur le col: dont il fut tellement estourdy, qu'il en tumba par terre tout pasmé, de maniere que lon pensa qu'il fust mort; et en courut le bruit par tout, tant que quelques uns de ses serviteurs et amis mesmes coururent jusques en la ville de Pergame en porter la nouvelle, comme de chose à laquelle ils avoient esté presens: parquoy Attalus le plus aagé de ses freres homme de bien, et qui s'estoit tousjours plus fidelement et plus loyaument que nul autre porté envers son frere, fut non seulement declaré roy, et couronné du diadesme royal, mais qui plus est, il espousa la royne Stratonice femme de son frere, et coucha avec elle: mais depuis quand les nouvelles arriverent qu'Eumenes estoit vivant, et qu'il s'en venoit, posant le diadesme, et reprenant la javeline comme il avoit accoustumé de porter à la garde de son frere, il luy alla au devant avec les autres gardes, et le roy le reçeut humainement, salua et ambrassa la royne avec grande honneur et grandes caresses: et ayant vescu longuement depuis sans plainte ny suspicion quelconque, finablement venant à mourir il consigna et laissa son royaume et sa femme à son frere. Mais que feit Attalus après sa mort? il ne voulut jamais faire nourrir aucun de ses enfans [1] que Stratonice sa

[1] Ainsi l'abus de soi-même dans celle de toutes les fonctions de la vie, où l'homme honneste doit le plus redouter de s'avilir, l'opprobre de sa femme, et la cruauté la plus in-

femme luy porta, et si en eut plusieurs, ains nourrit et eleva le fils de son frere defunct, jusques à ce qu'il fust en aage d'homme; et lors luy mesme luy meit sur la teste le diamesme royal, et l'appella *roy*.

XLI. Mais Cambyses au contraire, pour un songe qu'il avoit songé, craignant que son frere ne vint à estre roy de l'Asie, sans autre raison ne preuve aucune le feit mourir [1]: à l'occasion dequoy la succession de l'empire sortit de la race de Cyrus après sa mort, et vint à regner celle de Darius, prince qui sceut communiquer le gouvernement de ses affaires et son authorité, non seulement à ses freres, mais aussi à ses amis.

XLII. Il fault bien aussi se souvenir d'un autre point, et l'observer soigneusement quand on est tombé en quelque different avec les freres, c'est de hanter lors et parler et frequenter plus souvent que jamais avec leurs amis, et à l'opposite fuir leurs malveuillans et ennemis, sans les vouloir ouïr ny recevoir, suivant en cela pour le moins la façon de faire des Candiots [2], lesquels entrans souvent en combustion les uns contre les autres, et se faisans la guerre, quand il leur survenoit des ennemis de dehors ils se r'allioient incontinent ensem-

sensée et la plus barbare, voilà les vertus des plus sages Païens, voilà l'objet des éloges de leurs plus graves philosophes.

[1] Avant J. C. 522 ans.

[2] Grec, Crétois, d'où vient le mot suivant syncrétisme; comme qui diroit : réunion des Crétois.

ble, et se bandoient tous contre eulx : et cela s'appelloit *Syncretisme.*

XLIII. Mais il y en a qui, comme l'eau coule tousjours contre bas, aussi s'abaissent [1] à ceulx qui se baissent et qui se divisent, ruinans par leurs soufflements toute parenté et toute amitié, haïssans l'un et l'autre, et s'attachans plus à celuy qui se lasche par imbecillité. Car les amis simples et ne pensans point en mal, comme sont les jeunes, aiment ce que leurs amis aiment, mais les plus pervers et plus malins ennemis font semblant d'estre marris et courroucez aussi contre le frere qui a courroux et debat à l'encontre de son frere. Comme donc la poule en Æsope respond au regnard qui faisoit semblant d'avoir ouy dire qu'elle estoit malade, et luy demandoit par amitié comment elle se portoit : « Je me porteray bien, dit elle, mais que tu « sois arriere d'icy » : aussi fault-il respondre à un tel homme maling qui viendra mettre en avant et ouvrir le propos du debat avec le frere, pour sonder et sapper par dessous, à fin d'entendre quelque secret : « Je n'ay rien à demesler avec mon frere, « ny luy avec moy, prouveu que je ne preste point « l'oreille aux rapporteurs, ny luy aussi ».

XLIV. Mais maintenant je ne sçay comment quand nous sommes chassieux, ou que nous avons mal aux yeux nous divertissons nostre veuë des corps qui font reverberation, et des couleurs trop

[1] S'insinuent dans l'âme de ceux qui leur ouvrent l'accès par leurs divisions, comme l'eau s'introduit dans les fentes, ou s'épanche dans les enfoncemens.

vives, et quand nous avons quelque cholere, ou plainte, ou suspicion, contre noz freres, nous prenons plaisir à ouïr ceulx qui nous y embrouillent encore d'avantage, et leur adherons lors qu'il estoit plus besoing de fouir leurs ennemis et malveuillans, et se cacher d'eulx; et au contraire s'approcher, hanter et converser avec leurs alliez, leurs domestiques et amis, et mesme entrer dedans leurs maisons pour s'aller librement plaindre jusques à leurs femmes: et neantmoins on dit communement que les freres cheminans ensemble ne doivent pas seulement mettre une pierre entre eulx, et est on marry quand un chien vient courir à travers d'eulx, et craint on beaucoup d'autres choses semblables, desquelles nulle ne sçauroit separer ne diviser la concorde des freres: et cependant ils ne voyent pas qu'ils admettent au milieu d'eulx, et reçoivent à travers des hommes de nature canine, qui ne font qu'abbayer pour irriter les uns contre les autres.

XLV. A ceste cause venant à propos pour la suitte du discours, Theophrastus disoit fort bien, que si toutes choses doivent estre communes entre amis suyvant l'ancien proverbe, encore plus le doivent estre les amis: car les familiaritez, conversations et frequentations separées à part, destournent et divertissent les uns d'avec les autres, car à choisir d'autres familiers et amis suit incontinent par consequence prendre plaisir à d'autres compagnies, en estimer d'autres, et se laisser mener et gouverner à d'autres, parce que les amitiez forment les

naturels des personnes, et n'y a point de plus certain signe de differentes humeurs et naturels des personnes, que le choix et election de differents amis : tellement que ny le boire et manger, ny le jouer, ny passer les jours tous entiers ensemble, n'ont pas tant d'efficace à contenir la concorde et bienveuillance des frères, comme le haïr et l'aimer de mesmes personnes, et prendre plaisir à mesmes compagnies, et au contraire aussi d'en abhorrir et fuir de mesmes : car quand les freres ont des amis communs, ils n'endurent jamais qu'il naisse entre eulx des picques ny des querelles, ains si d'adventure il survient ou quelque soudaine cholère ou quelque plainte, elle est incontinent appaisée par le moyen des amis communs qui les prennent sur eulx, et les font esvanouir en neant, s'ils sont bien affectionnez envers l'un et l'autre des freres, et que leur bienveuillance panche autant d'un costé comme d'autre. Car ainsi comme l'estain soude et rejoinct le cuyvre qui est cassé en touchant aux deux extremitez des pieces rompues, pour ce qu'il s'accorde autant avec l'une comme avec l'autre : aussi fault-il que l'amy soit commun et s'accorde aussi bien avec l'un des freres comme avec l'autre, pour bien ressouder et confirmer la mutuelle bienveuillance : mais ceulx qui sont inegaux, et ne se peuvent mesler autant avec l'un comme avec l'autre bout, font une separation et disjonction, et non pas une conjonction comme certains tons en la musique.

XLVI. Et pourtant pourroit on à bon droict douter, et demander si Hesiode a bien ou mal dit,

Ne

Ne fais egal le compagnon au frere [1],

car le compagnon qui sera sage et commun amy plus il sera incorporé avec tous les deux, plus ferme neud et lien sera il de l'amitié fraternelle : mais Hesiode a entendu et craint cela des ordinaires et vulgaires hommes qui sont coustumierement subjects à estre jaloux, et à s'aimer soy mesme, ce qu'il est bien raisonnable d'eviter, encore que lon porte egale bienveuillance à l'amy, qu'au frere : ce neantmoins en cas de concurrence, de reserver tousjours le premier lieu au frere, soit à le preferer en election de magistrat ou maniement d'affaire d'estat, soit à le convier à quelque festin ou assemblée solemnelle, ou à le recommander aux princes et seigneurs, et autres telles choses semblables, que le commun des hommes repute grandes et honorables, il fault en tout cela rendre la dignité et l'honneur à l'obligation du sang et à la nature : car l'avantage en telles choses n'apporteroit pas tant de reputation et de gloire à l'amy, que le rebut apporteroit de reputation et de deshonneur au frere.

XLVII. Et quant à ceste sentence là, nous en avons ailleurs traitté plus amplement : mais un autre mot sententieux de Menander, qui est tressagement dit,

Qui aime bien, ne veult qu'on le mesprise,

nous remet en memoire et nous enseigne d'avoir soing de noz freres, et ne nous fier pas tant à l'obligation de la nature, que nous les mesprisions :

[1] Travaux, v. 705.



car le cheval est une beste de nature aimant l'homme, et le chien son maistre, mais toutefois si vous faillez à les penser, et en avoir le soing tel que vous devez, ils perdent celle cordiale affection, et s'estrangent de vous : et le corps est de naissance très-conjoinct à l'ame, mais si elle le neglige et le mesprise, il ne veult plus luy aider, et gaste ou empesche ses actions.

XLVIII. Or le soing et la sollicitude honneste que lon doit avoir des freres, et encore plus des beaux peres et des gendres d'iceulx, est de se monstrer tousjours bienveuillans, et bien affectionnez en leur endroit, prompts à faire pour eulx en toutes occasions, saluër et caresser leurs serviteurs [1] favoris, remercier les medecins qui les auront pansez en leurs maladies, leurs amis fideles qui les auront volontairement et utilement accompagnez en quelque voyage et en quelque expedition de guerre : et quant à la femme espousée du frere, la tenir et reverer comme une relique très-saincte, pour l'amour de son mary, la louër, se plaindre avec elle de son mary, s'il n'en fait compte tel qu'il doit, l'appaiser quand elle est courroucée, et si d'adventure elle commet quelque legère faulte, la reconcilier avec son mary, et le prier de luy pardonner, et aussi s'il y a quelque chose particuliere en quoy il soit different avec son frere, s'en plaindre à elle, et tascher de l'appointer avec luy. Estre à bon esciant marry de ce que son frere ne se marie point, ou s'il est marié, de ce qu'il n'a point d'enfans, en

[1] Les serviteurs qui leur sont attachés.

l'en sollicitant, et le tensant, tant que lon le conduise par toutes voies à se marier, et se lier par legitimes alliances : et quand il a eu des enfans, monstrer encore plus manifestement sa bienveuillance, tant envers luy qu'envers sa femme, en l'honorant plus que jamais, et aimant ses enfans comme les siens propres, mais se monstrant encore plus indulgent et plus doulx envers ceulx de son frere, à fin que s'il advient qu'ils facent quelque faulte comme font les jeunes gens, qu'ils ne s'enfuient point, et ne se retirent point pour crainte du pere ou de la mere, en quelque mauvaise et desbauchée compagnie, ains qu'ils aient un recours et une retraite, où ils soient admonestez amiablement, et où ils treuvent intercesseur pour faire leur appointement.

XLIX. Voila comment Platon ramena son nepveu Speusippus, qui estoit fort desbauché, et fort dissolu, sans luy dire ne faire mal quelconque, ains se monstrant doulx et gracieux à le recueillir, là où il fuyoit ses pere et mere qui crioient tousjours après luy, et le tansoient incessamment : quoy faisant il engendra en son cœur une grande reverence envers luy, et grand zele de l'imiter et de s'employer à l'estude de la philosophie, combien que plusieurs de ses amis le blasmassent de ce qu'il ne reprenoit et ne corrigeoit autrement ce jeune homme : mais luy leur respondit, «Qu'il le reprenoit assez, en « luy donnant à cognoistre par sa vie et par ses « deportements la difference qu'il y a entre le vice

« et la vertu, et entre les choses honestes et des-
« honestes ».

L. Le pere d'Aleuas roy de Thessalie le rebutoit et le rudoyoit pource qu'il estoit hault à la main et superbe, et au contraire son oncle frere de son pere le soustenoit et l'avançoit : et comme un jour les Thessaliens envoyassent les buletins à l'oracle d'Apollo en Delphes, pour sçavoir qui seroit roy, l'oncle au desceu du pere meit un buletin pour Aleuas : la prophetisse Pythie prononça que c'estoit Aleuas qui devoit estre roy : au contraire le pere insistoit, qu'il n'avoit point mis de buletin pour luy : et sembloit à tout le monde qu'il y devoit donc avoir eu erreur à escrire ces buletins et ces noms : et pourtant renvoya lon de rechef à l'oracle, là où la Pythie respondit,

J'entends et dis le roux fils d'Archedice.

et en ceste maniere Aleuas estant declaré roy de Thessalie par l'oracle d'Apollo, moyennant ceste faveur que luy feit le frere de son pere, fut quand à luy beaucoup plus excellent prince que tous les autres qui avoient esté en la maison devant luy, et si eleva son païs et sa nation en grande gloire et grande reputation.

LI. Ainsi fault-il en s'esjouïssant et se glorifiant de l'avancement, des honneurs, charges et offices honorables des enfans de son frere, les poulser et encourager à la vertu, et quand ils font bien, les louër bien haultement : car à l'adventure seroit-il

odieux de grandement louër le sien propre, mais celuy de son frere, il est digne et honorable, non point procedant de l'amour de soymesme, ains de l'honesteté, et tenant à vray dire de la divinité [1]. Si me semble que le nom mesme nous convie à aimer cherement noz nepveux [2] : et si fault que nous nous proposions à imiter les grands personnages qui ont esté sanctifiez et deifiez par le passé : car Hercules ayant engendré soixante et huict enfans, aima aussi cherement Iolaus celuy de son frere, que pas un des siens propres : c'est pourquoy encore maintenant on le met dessus un mesme autel que son oncle Hercules, et le prie lon quand et luy, l'appellant le *costeillier d'Hercules :* et son frere Iphicles ayant esté tué en une bataille qui fut donnée près de Lacedæmone, il en fut si desplaisant, qu'il se partit de tout le Peloponese. Et Leucothea, sa sœur estant trespassée, nourrit et esleva son enfant, et le deifia quand et elle : d'où vient que les dames Romaines encores aujourd'huy en la feste de Leucothea, qu'ils appellent *Matuta*, portent entre leurs bras et cherissent, non leurs propres enfans, ains ceulx de leurs sœurs.

[1] θεῖος signifie divin et oncle. *Amyot.*

[2] Grec : *frères.*

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DU TROP PARLER.

La garrulité est un des vices les plus difficiles à guérir. II. *Un grand parleur est importun à tout le monde.* III. *La nature en enfermant la langue, semble nous avoir averti d'en réprimer l'intempérance.* IV. *L'yvresse conduit à l'intempérance des paroles.* VI. *La garrulité est une véritable yvresse.* VIII. *Homère ne dit jamais rien de trop.* IX. *Inconvéniens de la garrulité. Divers exemples relatifs.* XII. *Exemple de discrétion.* XVI. *Autres exemples d'indiscrétion.* XVIII. *La curiosité et la garrulité sont ordinairement compagnes.* XIX. *Nouveaux exemples d'indiscrétion.* XXV. *Elle rend souvent infidèle et traître.* XXVI. *Moyens de s'en corriger.* XXVIII. *Réponses des Lacédémoniens. Eloge du laconisme.* XXXIII. *Ne point se presser de parler ni de répondre. Ne point prévenir celui qu'on interroge.* XXXVII. *Répondre avec précision.* XXXIX. *Eviter sur-tout de parler des choses, qui nous plaisant davantage, entretiendroient et fortifieroient l'habitude de trop parler.* XLII. *On se repent souvent d'avoir parlé, jamais de s'être tû.*

DU TROP PARLER[1].

C'est une cure bien fascheuse et bien malaisée à la philosophie, qu'entreprendre de guarir le vice de ceulx qui parlent trop, pource que la medecine dont elle use est la parole receuë des escoutans, et ces grands parleurs n'escoutent jamais personne, car ils parlent tousjours: et est le premier vice de ceulx qui ne se peuvent taire, qu'ils ne veulent escouter personne, tellement que c'est une surdité volontaire de gens qui semblent se plaindre de la nature, de ce qu'elle ne leur a donné qu'une langue, veu qu'elle leur a donné deux aureilles. Si donc Euripides est loüé d'avoir bien dit à un maladvisé auteur auquel il parloit,

On ne sçauroit sage conseil donner,
A homme fol, ne bien l'arraisonner,
Non plus qu'emplir se pourroit un vaisseau
Qui par tout coule, et ne retient point eau.

Plus justement pourroit on dire à un babillard ou d'un babillard, on ne sçauroit emplir celuy qui ne reçoit point les sages et bons advertissements qu'on luy verse, ou pour mieulx dire, que lon respand à l'entour des aureilles de celuy qui parle tousjours à ceulx qui point ne l'escoutent, et n'escoute jamais ceulx qui parlent à luy: car s'il escoute tant soit peu,

[1] Le chancelier de l'Hôpital faisoit le plus grand cas de ce Traité. Il disoit qu'il falloit le lire sans cesse, et l'avoir toujours présent à la mémoire.

ce n'est que comme un reflus de babil qui prent aleine pour rebabiller puis après encore d'avantage. Il y avoit dans la ville d'Olympe [1] un portique que lon appelloit *Heptaphonos* [2], pour ce qu'une mesme voix y retentissoit par diverses reflexions plusieurs fois : mais si la moindre parole touche tant soit peu à un babillard, incontinent il resonnera par tout,

Touchant du cœur les chordes plus cachées,
Qui ne devroient pour rien estre touchées :

tellement que lon diroit, que les pertuis et conduits de l'ouye en eulx ne respondent point au dedans du cerveau, mais à la langue, au moyen dequoy les paroles demeurent en l'entendement des autres : mais des babillards ils s'escoulent incontinent, et puis ils s'en vont, comme vaisseaux percez, vuides de sens et pleins de bruit.

II. Toutesfois à fin que nous ne laissions à esprouver aucun moyen de leur proufiter, nous pourrons commancer par dire à chascun de ces grands parleurs.

Amy tais toy, car taciturnité
Porte avec soy mainte commodité,

et entre les autres, deux premieres et principales, c'est à sçavoir, escouter, et estre escouté, des-

[1] Olympie, anciennement Pise, ville de l'Elide sur les bords de l'Alphée, fameuse par la célébration de jeux olympiques. Olympe n'est point une ville, mais une montagne de la Thessalie.

[2] Qui répéte sept fois la voix.

quelles ces importuns parleurs ne peuvent jamais obtenir ne l'une ne l'autre, ains sont frustrez de leur desir en toutes les deux. Les autres passions et maladies de l'ame, comme l'avarice, l'ambition, l'amour, ont à tout le moins aucunefois jouissance de ce qu'elles desirent, mais c'est ce qui plus tourmente ces grands babillards, qu'ils cherchent par tout qui les veuille ouïr, et n'en peuvent trouver: car soit ou que lon devise assis, ou que lon se promene en compagnie, chascun s'enfuit grand'erre si tost que lon voit approcher quelqu'un de ces grands causeurs: vous diriez proprement que lon a sonné la retraite, si viste chascun se retire. Et ainsi comme quand en une assemblée il se fait soudainement un grand silence, et que personne ne parle, on dit que Mercure y est entré: aussi quand un babillard entre en un bancquet ou une compagnie de gens qui s'entrecognoissent, chascun se tait, craignant de luy donner occasion de parler: ou si de luy mesme il commence le premier à entre-ouvrir les levres, chascun se leve et s'en va, devant que l'orage soit venu, comme font les gens de marine qui se retirent à l'abry, se doutans de tourmente, pour avoir ouy un peu bruire la bise sur le hault de quelque escueuil de mer. Dont il advient qu'ils ne peuvent avoir à boire et à manger avec eulx personne qui y vienne volontairement: ny loger avec eulx quand on va par les champs, ou que lon voyage par mer, s'ils n'y sont contraincts: car cest importun est tousjours après, tantost les tirant par la robbe, tantost par la barbe, tantost les frappant du coude, de maniere

que les pieds font là bien besoing, comme disoit Archilochus [1], ou plus tost le sage Aristote [2], lequel respondit à un tel importun causeur qui le faschoit et luy rompoit la teste, en luy faisant des plus estranges contes du monde, et luy repetoit souvent, « Mais n'est-ce pas une merveilleuse chose, Aris« tote»? « Non pas cela, dit-il, mais c'est bien « chose merveilleuse, qu'un homme ayant des « pieds puisse endurer ton babil». Et à un autre semblable qui luy disoit, après un long procès qu'il luy avoit fait: « Je t'ay bien rompu la teste, philo« sophe, de mon parler»: « Non as, respondit-il, « point autrement: car je n'y ay point pensé». Pource que si lon est quelquefois contrainct de les laisser babiller, l'ame cependant se retire en soy, et fait à par elle quelque discours, ne leur laissant que les aureilles seulement, sur lesquelles ils espandent leur babil par dehors: ainsi ne peuvent ils trouver qui les veuille ouir, et encore moins qui les veuille croire. Car comme lon tient que la semence de ceulx qui se meslent trop souvent avec les femmes, n'a pas la force d'engendrer: aussi le parler de ces grands babillards, est sterile, et ne porte point de fruict.

III. Et toutefois il n'y a partie en tout nostre

[1] Poëte fameux par ses vers mordans, qui florissoit vers la vingt-troisième olympiade.

[2] Aristote, fameux philosophe qui mourut, aussi bien que Démosthène, la seconde année de la cent quatorzième olympiade, environ un an après Alexandre, dont il avoit été instituteur.

corps que la nature ait si seurement remparée, que la langue, au devant de laquelle elle a assis le rempar des dents, à fin que si d'adventure elle ne veult obeïr à la raison, qui luy tient au dedans la bride roide, et qu'elle ne se retire en arriere, nous puissions refrener son intemperance avec sanglante morsure, car comme dit Euripide,

En fin toute langue effrenée
Se trouvera mal-fortunée.

Et me semble que ceulx qui disent, « que maison sans « porte et bourse sans fermeture ne servent de rien à « leurs maistres », et cependant ne mettent ne porte ne serrure à leur bouche, ains la laissent tousjours couler au dehors comme fait celle de la mer de Pont[1] : ceulx-là, dis-je, me semblent estimer que la parole soit la plus vile chose du monde. C'est pourquoy on ne les croit jamais, et toutefois c'est le but auquel toute parole tend, pource que sa fin proprement est, faire foy aux escoutans : et ces grands parleurs ne sont jamais creus, encore qu'ils disent verité, « comme le froment enfermé dedans quelque vaisseau « humide croist bien quant à la mesure, mais quant « à la bonté de l'usage il empire », ainsi est il de la parole du babillard, car il l'augmente bien en mentant, mais il luy oste toute force de persuasion.

IV. D'avantage c'est chose dont toute personne honeste, et qui a honte des choses infames et villaines, se doit bien soigneusement contregarder,

[1] La mer Noire.

que de s'enyvrer : car comme disent aucuns, cholere est bien du mesme rang que la manie et fureur, mais yvresse loge et demeure tousjours avec elle, ou pour mieulx dire, c'est la fureur mesme, moindre quant à la durée du temps, mais plus griefve quant à la cause, d'autant qu'elle est volontaire, et que nous l'encourons de nous mesmes, sans que rien nous y contraigne. Or n'y a il rien en l'yvresse que tant lon blasme et reprenne, que l'intemperance du trop parler : car comme dit le poëte [1],

Le vin peult tant que le sage il destrave,
Il fait chanter l'homme tant soit il grave,
Rire, gaudir, et chanter et baller,
Et ce, que taire il devroit, deceler [2].

Ce dernier est bien le pire et le plus dangereux, au prix de chanter et de baller : et peut estre que le poëte taisiblement a voulu soudre la question que demandent les philosophes, quelle difference il y a entre avoir beu, et estre yvre : car de l'un on est plus guay que de coustume, et de l'autre on parle trop : d'où vient que l'on dit en commun proverbe, « Ce qui est en la pensée du sobre, est en la bouche « de l'yvre ». Et pourtant respondit sagement le philosophe Bias à un babillard qui se mocquoit de luy, pource qu'estant en un festin il ne parloit point,

[1] Homère, Odyssée XIV, 465.

[2] Le vers grec, dont ce dernier est la traduction, n'est point dans le texte de Plutarque; mais il se lit au quatorzième chant de l'Odyssée à la suite des précédens ; et il faut le rétablir dans ce texte, puisque c'est à cette dernière pensée que la suite du raisonnement de Plutarque se rapporte.

et disoit que ce n'estoit qu'un lourdault: « Comment « seroit il possible, dit-il, qu'un fol se teust à la « table »?

V. Il y eut quelquefois à Athenes un des citoyens qui festoya les ambassadeurs du roy de Perse [1], et pource qu'il sentoit bien que ces seigneurs y prendroient plaisir, il convia au festin les philosophes qui pour lors estoient en la ville: et comme tous les autres commenceassent à deviser avec eulx, et chacun à tenir sa partie, Zenon qui y estoit se teut tout quoy sans dire un seul mot: parquoy ces seigneurs Persiens [2] se prirent à le caresser, et à boire à luy, disans: « Et de vous, seigneur Zenon, que dirons nous « au roy nostre maistre » ? « Non autre chose, « respondit-il, sinon que vous avez veu un vieil- « lard à Athenes qui se sçait bien taire à la table ». Tant le silence est une profonde sapience, et chose sobre, et pleine de haults secrets: comme au contraire l'yvresse est chose pleine de tumulte, vuide de sens et de raison.

VI. Les philosophes mesmes definissans l'yvresse, disent, « Que c'est un trop parler à table »: de sorte qu'ils ne reprennent pas le bien boire, prouveu que lon y garde modestie et silence: mais le trop et follement parler fait que le boire est yvresse: ainsi l'yvre parle follement à table, et le babillard par tout, au marché, au theatre, en se promenant, en seant à table, de jour et de nuict.

[1] Voyez les Observations.

[2] Dans le grec, ces étrangers.

S'il va visiter un malade, il luy fait plus de mal que sa maladie mesme : s'il est dedans une navire, il fasche plus les passagers que ne fait la marée : s'il veult louër quelqu'un, il luy est plus ennuyeux que s'il le mesprisoit, et aime lon mieulx avoir quelquefois en sa compagnie des hommes mauvais, moyennant qu'ils soient discrets en parler, que d'autres qui parlent trop, combien qu'ils soient au reste gens de bien. Le bon vieillard Nestor en une tragœdie de Sophocles parlant à Ajax, lequel estoit un peu avantageux en paroles, pour le moderer luy dit gracieusement,

Je ne te veulx blasmer Ajax, combien
Que parles mal, pource que tu fais bien.

Nous ne disons pas ainsi du babillard, car l'importunité de son parler oste toute la grace de son bien faire.

VII. Lysias [1] jadis, à la requeste de quelqu'un qui avoit un procès, luy composa une harengue, et la luy bailla : la partie l'ayant plusieurs fois leuë et releuë, s'en vint enfin vers Lysias tout decouragé, et luy dit : « la premiere fois que je l'ay leuë, elle « ma semblé excellente : mais la seconde et la tierce, « elle m'a semblé maigre, et n'y ay point trouvé « de nerfs ». Lors Lysias luy repliqua : « Comment, « ne sçais tu pas bien qu'il ne te la faudra pronon-

[1] Lysias, célèbre orateur, né la seconde année de la quatre-vingtième olympiade, reçu citoyen d'Athènes dans la quatre-vingt-quatorzième, et mort la première ou la seconde année de la centième, âgé de quatre-vingt ans.

« cer qu'une fois devant les juges » ? et toutefois on voit manifestement la doulceur grande et force d'eloquence qui est ès escripts de Lysias, car j'ose bien dire et maintenir que les Muses aux blonds cheveulx luy ont esté favorables.

VIII. Entre les choses singulieres que lon dit du prince des poëtes, celle là est très veritable, que Homere est seul au monde qui n'a jamais saoulé ny degousté les hommes, se monstrant aux lecteurs tousjours tout autre, et florissant tousjours en nouvelle grace : aussi a il bien monstré combien il craignoit et fuyoit ce degoust, et ceste fascherie qui suit de près toute longue trainnée de paroles, en ce que luy mesme a escrit [1],

Ce que lon a clairement desja dit
Est odieux quand puis on le redit :

voilà pourquoy il mene les auditeurs d'un conte en autre, et par la nouveauté empesche que les aureilles ne se lassent et ne se saoulent jamais d'ouïr : et ceulx cy au contraire rompent la teste de mesmes redittes, comme ceulx qui souillent les tablettes [2] de ratures.

IX. Et pourtant mettons leur cecy premierement devant les yeux, tout ainsi que ceulx qui par force

[1] Odyssée XII.

[2] Grec, comme ceux qui barbouillent des palimpsestes. Les Grecs et les Latins appelloient ainsi des tablettes dont on avoit effacé le premier contenu, pour les faire servir à un nouvel usage, comme on le voit clairement par une lettre de Cicéron à Trebatius, l. VII, ép. 18.

de boire du vin oultre mesure et sans eau, sont cause que ce qui nous a esté donné pour nous resjouir et pour faire bonne chere, aux uns se tourne en fascherie, aux autres en violence: aussi ceulx qui hors de saison et à tous propos usent du parler, qui est la plus delectable et la plus amiable conference que les hommes sçauroient avoir ensemble, le rendent fascheux et importun, desplaisans à ceulx à qui ils cuident plaire, mocquez de ceulx dont ils cuident estre estimez, et mal voulus de ceulx desquelz ils pensent estre aimez. Ainsi donc comme à bon droict celuy seroit estimé peu courtois, qui avec le tissu [1] de Venus, auquel sont toutes les sortes de gracieux attraicts, rebuteroit et chasseroit tous ceulx qui s'approcheroient de luy: aussi celuy qui par son parler se fait fuir et hair, se peult bien tenir pour homme de mauvaise grace et mal instruit et appris.

X. Or quand aux autres passions et maladies de l'ame, les unes sont dangereuses, les autres subjectes à mocqueries: mais tous ces maulx adviennent ensemble aux babillards, ils sont mocquez, car chacun en fait des contes: ils sont haïs, car ils apportent tousjours quelque mauvaise nouvelle: ils sont en danger, pource qu'ils ne peuvent taire leur secret. Voilà pourquoy Anacharsis, ayant un jour esté festoyé chez Solon, fut estimé sage, par ce qu'on le veit en dormant tenir sa main droite sur sa bouche, et sa gauche sur les parties naturelles, ayant bonne opinion de penser, que la langue a be-

[1] La ceinture.

soing

soing de plus forte bride que non pas la nature : car il ne seroit pas facile de nombrer autant de personnes qui se soient ruinez par intemperance de luxure, comme il y a eu de puissantes citez, et de grands estats destruits et renversez par avoir eventé quelque secret.

XI. Sylla estant au siege devant Athenes[1], et n'ayant pas loisir d'y tenir le camp longuement, pour autant que d'autres affaires le pressoient, et que d'un costé Mithridates avoit envahy, occupé et ravy toute l'Asie, et d'autre costé la ligue de Marius se remettoit sus, et recouvroit grande puissance dedans Rome, il y eut quelques vieillards en la bouttique d'un barbier qui en cacquettant ensemble dirent, qu'un certain quartier de la ville que l'on nommoit *Heptachalcon* n'estoit pas bien gardé, et qu'il y avoit danger que la ville ne fust prise par cest endroit là. Ce qu'entendans certains espions qui estoient dedans la ville, l'allerent rapporter à Sylla, lequel incontinent sur la minuict approcha son armée de ce costé là, par où il entra dedans, et peu s'en fault qu'il ne la rasast toute, mais au moins l'emplit il de meurtre, et fut la rue que lon appelloit *Ceramique* toute arosée de sang, estant Sylla plus indigné contre ceulx de la ville pour certaines paroles injurieuses, que pour autre offense qu'ils luy eussent faitte : car pour se mocquer de Sylla et de sa femme Metella, ils venoient sur la muraille et disoient, « Sylla[2] est une meure

[1] L'an de Rome 668, avant J. C. 86.

[2] *Syllæ* s'appellent les personnes de couleur brune, comme

« aspergée de farine », et un tas d'autres telles mocqueries : et par ainsi pour la plus legere chose du monde, comme dit Platon, c'est à sçavoir pour des paroles, ils payerent une très griefve et très cruelle amende. Le trop parler d'un seul homme engarda que Rome ne fust delivrée de la tyrannie de Neron ; car il n'y avoit que une nuict entre deux, et estoit tout apresté pour le tuer le lendemain : or celuy qui avoit entrepris l'execution, allant au theatre veit à la porte un pauvre prisonnier de ceulx qui estoient condemnez à estre jettez devant les bestes sauvages, que lon alloit mener à Neron, et l'oyant lamenter sa miserable fortune, il s'approcha de luy, et luy dit tout bas en l'aureille, « Prie « dieu, pauvre homme, que tu puisses eschaper ce « jour seulement, et demain tu me remercieras ». Le prisonnier ravit incontinent ceste parole couverte, et pensant, à mon advis, ce que lon dit communement,

Fol est celuy qui laisse le certain
Pour suivre après ce qui est incertain,

prefera la maniere de sauver sa vie seure à la juste, et pour ce alla descouvrir à Neron ce que l'autre luy avoit couvertement dit : ainsi le malheureux fut incontinent saisy au corps : et aussi-tost la gehenne, le feu, les escorgées furent prestes pour faire confesser par force à ce malheureux, ce

escrit Sextus Pompeius, et tel estoit Sylla : et parmy il jettoit hors de son cuir de la fleur comme farine : aussi mourut il de la maladie pediculaire. *Amyot.*

que ja de luy mesme il avoit sans contrainte descouvert.

XII. Mais [1] Zenon le philosophe de peur que contre sa volonté son corps forcé de l'horreur des tourmens ne decelast quelque chose de son secret, cracha sa langue, qu'il tronçonna luy mesme avec ses propres dents, au visage du tyran. La constance aussi et patience de Leæna [2] l'amie d'Harmodius et Aristogiton a esté remunerée d'une très-belle recompense: elle participoit d'esperance, autant que pouvoit une femme, à la conspiration que ces deux amoureux avoient conjurée à l'encontre des tyrans d'Athenes: car elle avoit beu en la belle couppe de l'amour, et par iceluy s'estoit vouée à taire ces secrets. Après donc que ses deux amants, ayants failly à leur entreprise, eurent esté mis à mort, elle fut gehennée et mise à la torture pour luy faire declarer les autres complices de la conjuration qui n'estoient point encore descouverts, mais elle fut si constante, qu'elle n'en decela jamais un, et monstra que ces deux jeunes hommes n'avoient rien fait indigne d'eulx de s'estre enamourez d'elle: et depuis en memoire de ce faict, les Atheniens feirent faire une lionne de bronze, laquelle n'avoit point de langue, et la feirent asseoir et poser à l'entrée du chasteau: voulans donner à entendre le cœur invincible d'elle par la generosité de la beste, et la perseverance en taciturnité se-

[1] Voyez les Observations sur le chap. V.

[2] Ce mot signifie lionne.

crette, par ce qu'ils ne luy avoient point fait de langue.

XIII. Jamais parole ditte ne servit tant comme plusieurs teuës ont profité, d'autant que lon peult bien tousjours dire ce que l'on a teu, mais non pas taire ce que lon a dit, pource qu'il est desja sorty et respandu par-tout. C'est pourquoy nous apprenons des hommes à parler, et des dieux à nous taire: car ès sacrifices et sainctes cerimonies du service des dieux, il est commandé de se taire et de garder silence: et aussi le poëte Homere fait Ulysses, duquel l'eloquence estoit si doulce, taciturne et peu parlant: aussi fait il sa femme, son filz, et sa nourrice, laquelle il introduit ainsi parlant [1],

Il sortiroit aussi tost d'une souche,
Ou d'un fer dur, qu'il feroit de ma bouche.

et luy mesme seant auprès de sa femme, avant qu'il se fust donné à cognoistre,

Bien avoit il au cœur grande pitié [2],
De veoir plorer sa loyalle moytié:
Mais ses deux yeux jamais ne remua,
Non plus qu'un roc, ne sa face mua.

tant fut sa bouche pleine en toute sorte de patience: et la raison eut tellement toutes les parties de son corps obeïssantes à son commandement, qu'elle commandoit aux yeux de ne plorer point, à la

[1] Odyssée, XIX, v. 494. c.
[2] *Ibid.* v. 210. c.

langue de ne parler point, au cœur de ne trembler point, et de ne souspirer point :

A la raison son cœur obeïssoit [1],
Sans demonstrer l'enny qui l'oppressoit.

tellement que la raison maistrisoit jusques aux occultes mouvements interieurs, qui ne sont point capables de ratiocination, tenant et le sang et les esprits mesmes soubs sa main, et en son obeïssance. Ses gens aussi, pour la plus part, estoient semblables : car c'est bien un signe d'extreme constance et fidelité envers leur seigneur, de se laisser deschirer au geant Cyclops, et froisser contre la terre, plus tost que de dire un tout seul mot contre Ulysses, et declarer l'apprest de celle grosse piece de bois qu'il avoit bruslée par le bout pour luy crever l'œil, et plus tost endurer d'estre devorez tous vifs, que descouvrir aucune chose du secret d'Ulysses.

XIV. Parquoy Pittacus [2] feit bien quand le roy d'AEgypte luy envoya un mouton, luy mandant qu'il luy en meist à part la pire et la meilleure chair, il luy envoya la langue comme l'instrument des plus grands biens et des plus grands maux qui se facent par le monde : et Ino en Euripide parlant librement de soy-mesme dit,

Je sçay parler quand il fault, et me taire.

[1] *Ibid.* L. XX, v. 23.

[2] C'est à Bias que ceci est attribué par Plutarque dans le traité : Comment il faut ouïr, chap. IV ; et le roi d'Égypte est Amasis.

car certainement ceulx qui sont noblement et royalement nourris, apprennent premierement à se taire, et puis après à parler : et pour Antigonus [1] le grand, un jour que son fils luy demandoit quand le camp deslogeroit, « As tu peur, luy dit il, que « toy seul n'entendes pas la trompette » ? Il ne se fioit pas d'une parole secrette à celuy, auquel devoit venir la succession de son empire, luy enseignant à estre par cela plus reservé et plus retenu en telles choses. Et le vieil Metellus à un autre qui luy demandoit quelque secret semblable, « Si je sçavois, « dit-il, que ma chemise sçeust mon secret, je la « despouillerois pour la mettre au feu ». Eumenes [2] fut adverty que Craterus venoit contre luy, il le teint secret sans le descouvrir à pas un de ses amis, faignant, et leur donnant à entendre que c'estoit Neoptolemus, pource que ses gens de guerre mesprisoient cestuy cy, et avoient la reputation de l'autre en estime grande, et la vertu en amour, de maniere que personne n'en sçeut rien que luy seul : ainsi luy donnerent ils la bataille, qu'ils gaignerent et le tuerent sur le champ, sans le cognoistre, sinon après qu'il fut mort. Voila comment la ruze de taciturnité gaigna ceste bataille en celant un si grand, et si formidable ennemy : tellement que ses plus privez amis admirerent plus sa prudence de l'avoir teu, qu'ils ne se plaignirent de sa defiance de ne leur avoir dit. Et encore que lon se plaigne, si vaut

[1] Un des capitaines et successeurs d'Alexandre, qui fut tué dans un combat 302 ans avant J. C.

[2] Ce sont trois capitaines d'Alexandre.

il mieulx, que toy sauf, lon se mescontente que tu te sois defié, que toy perdu, tu te condemnes toy mesme de t'estre trop fié.

XV. Et d'avantage, comment oseras tu franchement blasmer et reprendre celuy qui n'aura pas tenu secret ce que tu luy auras revelé? car s'il ne falloit pas qu'il fust sceu, pourquoy l'as tu dit à un autre? et si mettant ton secret hors de toy mesme, tu le veulx garder en un autre, tu as donc plus de fiance en un autre, qu'en toy mesme: et s'il est semblable à toy, tu es perdu à bon droict: s'il est meilleur, tu es eschappé contre toute raison, ayant trouvé une personne qui te soit plus fealle que toy mesme. Mais c'est mon amy, diras tu: aussi sera un autre le sien, à qui il se fiera aussi: et celuy là encore à un autre: ainsi prent la parole accroissement et multiplication par une suite enfilée d'incontinence de langue: car ainsi comme l'unité ne sort point hors de ses bornes, ains demeure tousjours en soy-mesme une, à raison dequoy on l'appelle *Monas*, qui est à dire seule, mais le nombre binaire est indefiny [1], et le commancement de divorce: d'autant qu'il sort incontinent de soy-mesme en doublant l'unité, et se tourne en pluralité: aussi une parole quand elle demeure enclose en celuy qui premier la sçait, elle est veritablement secrette, mais depuis qu'elle sort dehors, et vient jusques à un autre, elle commance à avoir nom de bruit commun: car comme dit le poëte, « Les paroles ont « ailes »; et ainsi comme il n'est pas aisé de repren-

[1] Voyez les Observations.

dre ne retenir un oiseau quand on l'a une fois laissé eschapper des mains, aussi ne sçauroit on retenir ne r'avoir une parole, depuis qu'elle est jettée hors de la bouche, car elle s'envole battant ses legeres ailes, et s'espand des uns aux autres : bien peult on retenir et alentir le cours d'une navire que l'impetuosité des vents emporte, avec ancres et rouleaux de cordages, mais depuis que la parole est yssue de la bouche, comme de son port, il n'y a plus ne rade où elle se peust retirer, ny ancre qui la sçeust arrester, ains s'envolant avec un merveilleux bruit et grand son, en fin elle va rompre contre quelque rocher, et abismer en quelque gouffre de danger celuy qui l'a laissée aller.

On brusleroit toute la grande forest
Qui à l'entour du haut mont Ida est
D'un peu de feu, et en bien peu d'espace,
Ainsi sera semé en toute place
Ce qu'auras dit à un seul en secret,
Si tu n'es bien en ton parler discret.

XVI. Le senat Romain fut une fois par plusieurs jours en conseil bien estroict sur quelque matiere secrette, et estant la chose d'autant plus enquise, et soupçonnée, que moins elle estoit apparente et cogneuë, une dame Romaine sage au demourant, mais femme pourtant, importuna son mary, et le pria très instamment de luy dire quelle estoit ceste matiere secrette, avec grands serments et grandes execrations, qu'elle ne le reveleroit jamais à personne, et quant et quant larmes à commandement,

disant « qu'elle estoit bien malheureuse de ce que « son mary n'avoit autrement fiance en elle ». Le Romain voulant esprouver sa folie: « Tu me con-« trains, dit il, m'amie, et suis forcé de te descou-« vrir une chose horrible et espouvantable : c'est « que les prestres nous ont rapporté, que lon a veu « voler en l'air une allouette avec un armet doré « et une picque : et pour ce nous sommes en peine « de sçavoir si ce prodige est bon ou mauvais pour « la chose publique, et en conferons avec les devins « qui sçavent que signifie le vol des oïseaux : mais « garde toy bien de le dire ». Après qu'il luy eut dit cela, il s'en alla au palais [1] : et sa femme incontinent tirant à part la premiere de ses chambrieres qu'elle rencontre, commance à battre son estomac, et arracher ses cheveulx, criant, « Helas, « mon pauvre mary, ma pauvre patrie, helas que « ferons nous »? enseignant et conviant sa chambriere à luy demander, « Qu'y a, il »? après que doncques la servante luy eut demandé, et elle luy eut le tout conté, y adjoustant le commun refrein de tous les babillards, « Mais donnez vous bien « garde de le dire, tenez bien le secret »: à grande peine fut la servante departie d'avec sa maïstresse, qu'elle s'en alla decliquer tout ce qu'elle luy avoit dit, à une sienne compagne qu'elle trouva la moins embesongnée, et elle d'autre costé à un sien amy, qui l'estoit venu veoir, de sorte que ce bruit fut semé et sceu par tout le palais [2], avant que celuy

[1] Grec, à la place publique.

[2] Place.

qui l'avoit controuvé y fust arrivé. Ainsi quelqu'un de ses familiers le rencontrant, « Comment, dit« il, ne faites vous que d'arriver maintenant de « vostre maison »? « Non », respondit il. « Vous « n'avez doncques rien ouy de nouveau ». « Com« ment, dit il, est il survenu quelque chose nou« velle »? « Lon a veu, respondit l'autre, une al« louette volant avec un armet doré, et une picque: « et doivent les consuls tenir conseil sur cela ». Lors le Romain en se soubriant, vrayement, dit-il à part soy, « Ma femme tu n'as pas beaucoup at« tendu, quand la parole que je t'ay n'agueres ditte « a esté devant moy au palais [1] »: et de là s'en alla parler aux consuls pour les oster de trouble. Et pour chastier sa femme, incontinent qu'il fut de retour en sa maison: « Ma femme, dit il, tu m'as des« truiet: car il s'est trouvé que le secret du conseil « a esté descouvert et publié de ma maison: et « pourtant ta langue effrenée est cause qu'il me « fault abandonner mon païs, et m'en aller en exil ». Et comme elle le voulust nier, et dist pour sa defense, « N'y a il pas trois cents senateurs qui l'ont « ouy comme toy »? « Quels trois cents, dit-il, « c'estoit une bourde que j'avois controuvée pour « t'esprouver ». Ce senateur fut homme sage, et bien advisé, « qui pour essayer sa femme, comme « un vaisseau mal relié, ne versa pas du vin, ny de « l'huyle dedans, ains seulement de l'eau ».

XVII. Mais Fulvius [2], l'un des familiers de Cæsar

[1] La place publique.

[2] Voyez les Observations.

Auguste, estant ja sur l'aage, après avoir ouy les regrets et complaintes de l'empereur lamentant la solitude de sa maison, et qu'après le trespas des deux filz de sa fille [1], et la relegation de Posthumius [2] qui luy restoit seul, et pour quelque imputation avoit esté confiné, il estoit contrainct de laisser le fils de sa femme [3] son successeur à l'Empire : combien qu'il eust compassion, et qu'il fust entre deux de revoquer le fils de sa fille de son confinement. Fulvius ayant entendu ces propos, les alla rapporter à sa femme, et elle à Livia, femme d'Auguste, laquelle s'en attacha bien asprement à Cæsar, s'il estoit ainsi qu'il eust de long temps proposé de rappeller son arriere filz [4], pourquoy il ne le faisoit ains la mettoit en inimitié et en guerre avec celuy qui luy devroit succeder à l'empire. Le lendemain matin, comme Fulvius luy fust venu donner le bon jour, ainsi qu'il avoit de coustume, et qu'il luy eust dit, « Dieu te gard Cæsar » : il ne luy feist que respondre, « Dieu te face sage Fulvius ». Fulvius entendant incontinent que cela vouloit dire, se retira tout aussi tost en sa maison, et là faisant appeller sa femme : « Cæsar, dit il, a bien sceu que « je n'ay pas teu son secret, et pour ceste cause « j'ay resolu de me faire mourir moy-mesme ». « Tu « feras justice, dit elle, veu qu'ayant si longuement

[1] Les deux Césars Caius et Lucius, fils de Julie, et d'Agrippa.

[2] Postumus Agrippa, frere des Césars Caius et Lucius.

[3] Tibère, fils de Livie.

[4] Postumus.

« vescu avec moy, et parcydevant ayant assez ex-
« perimenté l'incontinence de ma langue, tu ne t'en
« es pas donné garde : mais laisse que je me tue la
« premiere » : et prenant une espée, elle mesme s'en tua devant son mary.

XVIII. Parquoy le joueur de comœdies Philippides [1] feit sagement, quand il respondit au roy Lysimachus, qui le caressoit, et luy disoit, « Que
« veux tu que je te communique de mes biens » ?
« Ce que tu voudras, sire, prouveu que ce ne soit
« point de tes secrets ». Il y a plus, que la curiosité, vice non moindre, est ordinairement jointe au parler beaucoup : car ils desirent entendre et ouïr beaucoup de nouvelles, à fin qu'ils en puissent conter beaucoup, mesmement des plus secrettes. Voilà pourquoy ils vont par-tout furetant et fleurant, s'ils pourront point eventer quelque chose bien cachée, adjoustant comme une vieille surcharge de matieres odieuses à leur babil. Ce fait qu'ils sont puis après semblables aux petits enfans, qui ne veulent lascher, et si ne peuvent tenir la glace qu'ils ont en la main : ou, pour mieulx dire, ils mettent en leur sein et ambrassent des secrets qui sont comme

[1] Philippide, poëte de la nouvelle comédie, selon Suidas. Il florissoit dans la cent onzième olympiade. Lysimaque dont il s'agit ici, est celui qui ayant, par l'ordre d'Alexandre, été exposé sans armes à la fureur d'un lion énorme, lui saisit la langue avec la main, lorsqu'il ouvroit la gueule pour le dévorer, et remporta ainsi cette étonnante victoire, dont l'admiration força Alexandre de lui rendre son amitié. Dans le partage de l'empite, après la mort du roi, la Thrace échut à Lysimaque.

des serpens, lesquels ils ne peuvent longuement retenir, ains sont devorez et rongez par iceulx. On dit que les poissons qui s'appellent aiguilles de mer, et les viperes, crevent et se deschirent quand elles enfantent leurs petits : aussi les secrettes paroles en sortant de la bouche de ceulx qui ne les peuvent contenir, perdent et ruinent ceulx qui les ont revelées.

XIX. Le roy Seleucus [1] surnommé *Callinicos*, qui est autant à dire comme victorieux, en une bataille qu'il eut contre les Galates, perdit tous ses gens, et toute son armée : parquoy laissant son diadesme ou bandeau royal, et sa cotte d'armes, il se meit à fuir sur un cheval avec trois ou quatre autres par chemins escartez et destournez, tant et si longuement que les chevaulx ny les hommes n'en pouvoient plus : à la fin arriva en la petite maisonnette d'un païsan, où il trouva de cas d'adventure le maistre, et luy demanda du pain et de l'eau : ce que le païsan luy bailla, et non seulement cela, mais de tout ce qu'il peult finer au champs abondamment, en luy faisant la meilleure chaire dont il se pouvoit adviser : à la fin il cogneut que c'estoit le roy, et fut si joyeux de ce que la fortune l'avoit addressé en sa maison, se trouvant en telle necessité, qu'il ne sceut contenir sa joye ny seconder le roy, lequel ne demandoit que d'estre incogneu et de se dissimuler, et contrefaire : si le conduisit jusques à l'adresse du chemin, là où en

[1] Il succéda à Antiochus, surnommé Dieu, 247 ans avant Jesus-Christ.

prenant congé, il luy dit, « Adieu Seleucus ». Le roy luy tendant la main, et le tirant à luy, comme s'il l'eust voulu baiser, feit signe secrettement à l'un de ses gens, qu'il luy couppast la teste de son espée :

Lors en parlant la teste luy trencha,
Et son clair sang sur la poudre espancha.

là où s'il eust peu contenir sa langue pour un peu de temps, que le roy puis après eut meilleure fortune, et redevint grand et puissant, il luy eust à mon advis sçeu meilleur gré, et fait plus de biens pour sa taciturnité, que pour sa courtoisie et toute sa bonne chere : et toutefois cestuy cy encore avoit quelque couleur pour defendre son incontinence de langue, à sçavoir son esperance, et la bonne chere qu'il avoit faitte au roy.

XX. Mais la plus part de ces babillards se perdent eulx mesmes sans avoir aucune couverture ny couleur de raison : comme il advint qu'en la boutique d'un barbier aucun devisoient de la tyrannie de Dionysius [1], qu'elle estoit bien asseurée : et aussi mal-aisée à ruiner que le diamant à rompre : « Je « m'esmerveille, dit le barbier en soubriant, com-« ment vous dittes cela de Dionysius, sur la gorge « duquel je passe le rasoir si souvent ». Ces paroles estans rapportées à Dionysius, il feit mettre le barbier en croix. Si n'est pas sans occasion que les barbiers sont ordinairement grand babillards : car

[1] Denys l'ancien, tyran de Syracuse, qui mourut 368 ans avant notre ère, après avoir tenu le sceptre 38 ans.

coustumierement les plus grands truans et faictneans d'une ville, et les plus grands causeurs s'assemblent et se viennent asseoir en la boutique d'un barbier, et de ceste accoustumance de les ouyr caquetter ils apprennent à trop parler. Parquoy le roy Archelaus respondit plaisamment à un sien barbier qui estoit babillard, après qu'il luy eust accoustré son linge à l'entour de luy, et luy eut demandé, « Comment « vous plaist-il que je face vostre barbe, sire »? « Sans dire mot »? luy respondit le roy.

XXI. Un autre fut le premier qui vint dire les nouvelles de celle grande desconfiture, que les Atheniens receurent en la Sicile[1]: il avoit son ouvrouër de barberie sur le port que lon appelle *Pirée*, en la ville d'Athenes, là où il entendit ces mauvaises nouvelles par un esclave qui s'en estoit fuy de là, et prenant aussi tost sa course, en abandonnant boutique et tout, s'en vint tout battant à la ville, ayant grande peur que quelqu'un ne luy ostast cest honneur, d'avoir le premier apporté la nouvelle de ceste malheureuse deffaicte à la ville, et qu'il n'y arrivast trop tard. Soudain qu'il fut sceu par la ville, le peuple en fut bien estonné, comme lon peult penser, et non pas sans cause: si fut aussi tost tenue une assemblée de ville, en laquelle le peuple commanda que lon sçeust qui avoit apporté ceste nouvelle. Le barbier fut amené: on l'interrogua, et il ne sçeut pas seulement dire le nom de celuy

[1] La dix-neuvième année de la guerre du Péloponèse, et la quatrième de la quatre-vingt-onzième olympiade. Ce fut cette défaite qui ruina la puissance d'Athènes.

de qui il l'avoit entenduë : mais bien asseuroit il, l'avoir ouy dire à un certain qu'il ne cognoissoit point, et duquel il ne sçavoit pas le nom. Le peuple commancea à se mutiner et à crier, « Qu'il ait « la gehenne, qu'on luy baille les grillons à ce mes« chant : il a menty, il a controuvé cecy : qui est « l'autre qui l'ait ouy comme luy ? qui est celuy « qui le croit ? qu'on apporte une rouë ». Le barbier est estandu dessus. Et sur ces entrefaittes voicy arriver ceulx qui apportoient certaines nouvelles de la desconfiture, en estans eulx mesmes eschappez de vistesse : ainsi chascun se departit de l'assemblée, et se retira chez soy pour plorer sa privée perte, laissant ce pauvre malheureux estandu sur ceste rouë, là où il fut jusques au soir bien tard, que le bourreau le vint deslier : et lors encore luy demanda il, s'ils avoient aussi ouy dire, comment leur capitaine general Nicias avoit esté tué : tant ce vice de trop parler, par accoustumance devient inexpugnable et incorrigible.

XXII. Et neantmoins tout ainsi que ceulx qui prennent medecine d'amere saveur, ou bien de mauvaise senteur haissent puis après les gobelets où ils les ont beuës : aussi ceulx qui apportent mauvaises nouvelles sont coustumierement mal voulus de ceulx à qui ils les apportent : et pourtant Sophocles [1] subtilement distingue l'un de l'autre.

LE MESSAGER.

Est ce en ton cœur, ou bien en ton ouye,
Qu'offensé t'a ceste parole ouye ?

[1] Dans la tragédie d'Antigone, v. 328.

CREON.

CREON.

Pourquoy vas tu enquerant là où c'est
Que ton parler me touche et me desplaist?

LE MESSAGER.

Pource qu'ainsi que du faict la pensée,
Aussi du dire est l'oreille offensée.

voilà pourquoy ceulx qui nous denoncent noz maux, nous sont aussi odieux, comme ceulx qui les nous font : et neantmoins on ne sçauroit arrester ne retenir une langue depuis qu'elle est une fois debordée.

XXIII. ADVINT un jour à Lacedæmone, que le temple (1 de Juno) qu'ils appelloient *Chalceœcos* fut pillé, et ne trouva lon rien dedans qu'une bouteille vuide : tout le peuple y accourut, et fut on en grand esbahissement et grand pensement que vouloit dire ceste bouteille : si y eut quelqu'un des assistans qui se prit à dire : « Si vous voulez je vous declareray « ce qui me vient en l'entendement touchant ceste « bouteille : j'ay fantasie que les sacrileges ayants « projecté d'executer une si perilleuse entreprise, « avoient premierement beu du jus de ciguë, et « puis avoient apporté du vin, à fin que s'ils n'es- « toient pris sur le faict, ils se peussent sauver de « mourir en beuvant du vin, lequel auroit puis- « sance d'esteindre ou de resoudre la froideur du « poison de la ciguë : ou bien s'ils estoient surpris, « qu'ils peussent aiseement mourir, et sans grande « passion, avant que d'estre gehennez et tourmen- « tez ». Il n'eut pas plustost dit cela, que l'assistance

[1] Ces deux mots ne sont pas dans le texte, et effectivement, le *Chalciæcos* étoit un temple dédié à Minerve et non à Junon. C.

pensa, que l'invention d'une si subtile ruze, et de si profonde cogitation, ne venoit point de conjecture, ains qu'il falloit qu'il le sçeust bien d'ailleurs : et ainsi l'environnans l'un de çà, l'autre de là, ils commancerent à l'interroguer, « Qui est tu? « D'où est tu? Qui te cognoist? Comment sçais « tu ce que tu dis » ? Brief, ils le manierent si bien, qu'ils luy feirent confesser et advouer, qu'il estoit l'un de ceulx qui avoient commis le sacrilege.

XXIV. Et ceulx qui avoient occis Ibycus [1], ne furent-ils pas aussi pris de mesme? Ils estoient au theatre, là où ils regardoient le passe-temps des jeux: et voyans une volée de grues, ils dirent les uns aux autres, « Voicy ceulx qui vengeront la « mort d'Ibycus ». Or y avoit il long temps que lon ne l'avoit point veu, et qu'on le cherchoit partout: au moyen dequoy ceulx qui estoient assis au plus près d'eulx, ayant bien noté ceste parole, l'allerent aussi tost rapporter aux officiers de la justice: ainsi furent ils saisis aux corps, et à la fin punis, non par les grues, mais par leur importun babil, comme par une furie qui les forcea de deceler le meurtre qu'ils avoient commis. « Car ainsi « comme en nostre corps les parties offensées et do« lentes attirent tousjours à soy, et toutes humeurs « corrompues des parties voisines y fluent » : aussi la langue d'un babillard ayant tousjours fiebvre et inflammation, tire tousjours à soy et assemble quel-

[1] Poëte fameux de l'île de Rhège, qui florissoit vers la cinquante quatrième olympiade, environ 560 avant J. C.

que chose de secret et de caché ; à raison dequoy il la fault bien remparer et luy mettre tousjours au devant le boulevard de la raison, qui comme une levée empesche le flux et la glissante inconstance d'icelle, à fin que nous ne soyons plus indiscrettes bestes que les oyes, lesquelles pour passer de la Cilicie par dessus le mont de Taurus, qui est plein d'aigles prennent en leur bec une grosse pierre, comme mettant une serrure ou un frein à leur cry, pour pouvoir passer la nuict sans cryer, et sans estre opperceuës des aigles.

XXV. Or si lon demandoit quelle personne est la plus pernicieuse et la plus meschante du monde, je croy qu'il n'y a homme qui ne dist, passant toutes les autres, que c'est un traistre ; et neantmoins Euthycrates, comme dit Demosthenes, couvrit sa maison du bois qu'il eut de Macedoine : Philocrates vescut opulemment d'une grosse somme d'or et d'argent qu'il eut du roy Philippus[1], et en achepta des concubines, et des poissons delicieux ; à Euphorbus et Philager, qui trahirent Eretria, le roy donna plusieurs belles terres ; mais le babillard est un traistre gratuit et volontaire qui ne demande point de loyer, et qui n'attend pas qu'on le sollicite, ains se va presenter de luy mesme, et ne trahit pas aux ennemis des chevaulx, ou des murailles, ains revele les secrets, soit en procès, ou en seditions civiles, ou en menées de gouvernement, sans que personne luy en sçache gré, car encore pense il estre bien tenu à ceulx qui le veulent ouïr ; parquoy ce

[1] Roi de Macédoine, père d'Alexandre le grand.

qu'on dit à un prodigue qui follement despend et dissipe le sien, « Tu n'es pas liberal, c'est un vice « duquel tu es entaché, tu prens plaisir à donner » : ceste mesme reprehension convient très bien à un babillard, « Tu n'es point mon amy pour me venir « descouvrir cela, tu es entaché de ce vice, tu ai« mes à caquetter, et à babiller ».

XXVI. Si ne fault pas estimer, que nous entendions dire cela pour accuser et blasmer seulement le vice de trop parler : mais aussi pour le guarir, et y remedier : car nous surmontons les vices et passions de l'ame par jugement, et par exercitation, mais le jugement, c'est à dire, la cognoissance, precede, pource que nul ne s'exerce à fuir, et par maniere de dire arracher les vices de son ame, s'il ne les a en haine. Or commenceons nous à haïr les vices quand par raison nous entendons la honte et le dommage qui en viennent, comme nous cognoissons maintenant que ces grands parleurs voulans estre aimez se font haïr, cuydans plaisanter desplaisent, pensans estre bien estimez sont mocquez : qu'ils despendent, et ne gaignent rien : qu'ils nuisent à leurs amis, aident à leurs ennemis, et se ruinent eulx mesmes.

XXVII. Parquoy, la premiere recepte et ordonnance de medecine pour corriger ce vice, soit la consideration et declaration des malheurs, inconveniens et infamies qui en adviennent. La seconde soit la cogitation du contraire, c'est à sçavoir escouter, retenir, et avoir tousjours à main les louanges et recommandations du silence, la majesté, la

mystique gravité, la sainteté de la taciturnité, en nous representant tousjours en nostre entendement combien plus on a en admiration, combien plus on aime, combien plus on repute sages ceulx qui parlent rondement et peu, et qui en peu de paroles embrassent beaucoup de substance, que lon ne fait pas ces grands causeurs qui babillent à langue desbridée. Ce sont ceulx que Platon estime tant, et qu'il compare à ceulx qui sçavent bien tirer et lancer le dard, desquels le parler est rond, pressé et troussé, sans que rien traine : car ainsi comme les Biscains [1] font du fer l'acier, en l'affinant par l'enfouir dedans la terre, et y faisant consommer et repurger ce qu'il y a de plus grosse et de plus terrestre substance ; ainsi la parole des Laconiens n'a point d'escorce, ains toute superfluité ostée, elle est acerée et trempée de certaine efficace et vivacité : car Lycurgus addressoit et exerceoit ses citoyens dès leur enfance à ceste force et vehemence de parler amassé et renforcé, par leur faire observer silence, et celle grace de respondre avec une gravité sentencieuse, et une arguce bien tournée en leurs rencontres, laquelle ne provient d'ailleurs que de beaucoup de taciturnité.

XXVIII. Et pourtant sera-il expedient de mettre tousjours devant les yeux de ces grands parleurs, tels mots aigus et courts, lesquels ont ensemble et

[1] Dans le grec, les Celtibères. Ils occupoient partie des deux Castiles et de l'Arragon; mais non pas la Biscaye qui étoit habitée par les Cantabres. Cette ancienne manière de préparer l'acier, mérite une attention particulière.

grace et gravité : comme cestuy cy que les Lacedæmoniens manderent un jour à Philippus de Macedoine, « Dionysius[1] est à Corinthe ». Et une autrefois comme il leur eust escrit, « Si j'entre dedans « la Laconie, je vous ruineray de fond en comble » : ils luy rescrivirent, « Si ». Et comme un autre roy Demetrius se courrouceast et cryast tout hault, « Comment, les Lacedæmoniens ont ils envoyé un « seul ambassadeur devers moy » ? l'ambassadeur sans s'estonner luy respondit, « Un vers un ». Aussi estoient ceulx qui parlent peu jadis en grande estime emprès les anciens : voylà pourquoy les Amphictyons, qui estoient les deputez pour le conseil general de toute la Grece, ne feirent point escrire sur les portes du temple d'Apollo Pythien, l'Odyssée ou l'Iliade d'Homere, ou bien les Cantiques de Pindare : mais bien y ont ils fait escrire ces briefves sentences, « Cognoy toy-mesme : Rien trop : Qui « respond paye » : tant ils ont prisé un parler simple et rond, contenant soubs peu de paroles une sentence bonne et bien tournée. Mais Apollo luy mesme, n'est il pas grand amateur de briefveté, et succinct en ses oracles ? c'est pourquoi on l'appelle *Loxias*, qui est à dire oblique, pour autant qu'il aime mieulx parler peu, que clairement. Et ceulx qui sans parler donnent à entendre leurs conceptions par signes et devises, ne sont ils pas estimez et louez en diverses

[1] Denys le jeune, que Timoléon, comme on l'a vu dans sa Vie, chassa de Syracuse, et envoya à Corinthe, où il vécut misérablement.

sortes ? comme jadis fut Heraclitus [1], lequel estant prié par ses citoyens de leur faire quelque harengue et remonstrance, touchant l'union et concorde civile, monta en la chaire aux harengues, et prit en sa main un verre d'eau fresche, puis jettant dessus un peu de farine, et la remuant avec un brin de pouliot [2], la beut et s'en alla : leur voulant donner à entendre, que se contenter de peu et de ce que lon trouve le premier, sans convoiter choses superflues, est ce qui conserve et entretient les citez en paix et en concorde.

XXIX. SCYLURUS un roy des Tartares [3] laissa quatre vingts enfants, et peu avant que mourir commanda qu'on luy apportast un faisceau de dards, qu'il bailla à tous ses enfans les uns après les autres, leur commandant, qu'ils s'efforceassent de rompre le faisceau tout entier, et après qu'ils eurent bien essayé, et n'en peurent venir à bout, luy mesme les tira du faisceau les uns après les autres, et les rompit tous, sans peine quelconque : leur voulant par-là donner à cognoistre que leur union et concorde seroit invincible, mais la discorde les rendroit foibles, et seroit cause qu'ils ne dureroient gueres. Qui doncques liroit et rememoreroit souvent telles choses à l'adventure ne prendroit il pas grand plaisir à tant caquetter. Et quant à moy, un serviteur Romain me fait grand honte, quand je

[1] Ce Philosophe florissoit dans la soixante-neuvième olympiade.

[2] Sorte d'herbe appellée poliot.

[3] Dans le grec, des Scythes.

considere en moy mesme, combien il y a de sagesse à bien adviser ce que lon dit, et soy constamment maintenir en ce que lon a proposé.

XXX. Publius Piso [1] l'orateur voulant prouveoir à ce que ses gens ne luy rompissent point la teste de leur babil, commanda à ses serviteurs, qu'ils luy respondissent seulement à ce qu'il leur demanderoit, et non autre chose: et quelque jour voulant festoyer l'empereur Clodius [2], commanda que lon l'allast convier, et feist apprester un magnifique festin, comme il est à penser. Quand l'heure du soupper fut venue, et les autres conviez tous arrivez, il ne restoit plus que l'empereur [3]: Si renvoya Piso par plusieurs fois celuy de ses serviteurs qui avoit accoustumé de le convier, pour sçavoir s'il vouloit pas venir: mais quand il fut si tard qu'il n'y eut plus d'apparence qu'il deust venir, « Comment dit Piso à ce serviteur, ne l'as tu pas esté « semondre »? « Ouy, respondit il ». « Et pourquoy « donc ne me l'as tu dit incontinent »? « Pource, « respond le serviteur, que tu ne me l'as pas demandé ».

XXXI. Celuy là estoit serviteur Romain: mais un Athenien contera à son maistre, en labourant la terre, les articles du traicté de la paix: tant l'accoustumance a d'efficace et de pouvoir: de laquelle il nous fault maintenant parler, pource qu'il n'y a

[1] C'est Pupius Piso.

[2] C'est une faute d'Amyot. Il a confondu Clodius, qui vivoit du temps de Cicéron, avec l'empereur Claude.

[3] On n'attendoit plus que Clodius.

mords ny bride dont on peult arrester la langue d'un babillard, et la fault donter, et luy oster ce vice par accoustumance.

XXXII. Premierement doncques, quand en une compagnie lon demandera quelque chose, accoustume toy à te taire jusques à ce que tu voyes que personne des autres ne se mette en avant pour en respondre: car, comme dit Sophocles,

Bien conseiller et bien courir n'ont pas
Un mesme but ny un mesme compas:

aussi n'ont pas la voix et la response, car là celuy gaigne le prix de la course qui peult passer devant: mais icy, si un autre a suffisamment respondu, il suffira bien en louant et approuvant son dire, acquerir la reputation d'homme courtois et gracieux: et s'il n'a bien ou suffisamment respondu, alors ne sera il point odieux ny importun de luy remonstrer doulcement ce qu'il pourroit avoir ignoré, et suppleer ce qui pourroit estre defectueux en sa response.

XXXIII. Mais sur tout nous devons nous bien donner garde, quand la demande sera addressée à un autre, de ne le prevenir, et anticiper sa response: car à l'adventure n'est il point honeste ny en cela, ny en autre chose, offrir et promettre de soy mesme sans en estre requis, ce que lon demande à un autre, en le repoulsant mesmement, pource qu'il semble que nous faisons outrage à l'un, comme ne pouvant fournir ce qu'on luy demande: et à l'autre, comme non sçachant s'addresser à qui luy

pourroit bailler ce qu'il cherche. Il y a plus, que celle precipitée celerité et temerité de respondre semble estre pleine d'arrogance et de presumption, pource qu'il semble que celuy qui previent ainsi la response de l'interrogué, veuille dire, « Qu'as tu « que faire de luy ? Et qu'en sçait il luy ? et, là où « je seray, il n'en fault demander à personne qu'à « moy ». Combien que souventefois nous faisons des demandes à quelques uns, non que nous ayons grande envie d'ouïr leurs responses, mais seulement pource que nous les voulons entretenir et provoquer à deviser et discourir, comme fait Socrates [1] à Theætetus, et à Charmides.

XXXIV. Le prevenir donc la response d'un autre, destourner les aureilles, divertir les yeux et la pensée, pour le tirer à soy, c'est autant comme si nous courions au devant pour baiser vistement les premiers celuy qu'un autre voudroit baiser, attendu que encore que celuy à qui on propose la question n'y sceust ou ne voulust respondre, si seroit il bien seant, après avoir fait un peu de pause, se presenter avec toute modestie et reverence, en accommodant son dire au plus près de ce que lon pense que veult celuy qui fait la demande, à faire la response, comme au nom d'un autre : car si ceulx à qui la question est addressée faillent à bien respondre, avec grande raison on leur pardonne, et les excuse lon : mais celuy qui de soy-mesme s'ingere de respondre, et oste la parole à un autre, il est à

[1] Dans les dialogues de Platon, intitulés, Theætetus, et Charmides.

bon droict odieux, encore qu'il die bien : et s'il fault à bien dire, il fait que chascun se rit et se mocque de luy.

XXV. Le second point auquel il se fault diligemment duire et exercer, c'est aux responses particulieres, à quoy celuy qui se sent entaché du vice de trop parler doit bien prendre garde, à fin que ceulx qui le voudroient provoquer à parler, pour avoir à gaudir et à rire, cognoissent qu'il respond pertinemment et à bon escient : car il y en a qui sans besoing, seulement pour avoir leur passe-temps, forgent quelques demandes à plaisir, lesquelles ils proposent à ceste maniere de gens pour emouvoir leur babil : pourtant y fault il bien avoir l'œil, et n'estre pas estourdy ne soudain à courir aux paroles, donnant à cognoistre que lon soit bien aise d'avoir occasion de parler, mais considerer meurement la nature de celuy qui propose la demande. Encore se faudroit il accoustumer à se tenir quoy, et faire quelque intervalle de silence entre la demande et la response, pendant lequel silence celuy qui a proposé la question, y peult adjouster quelque chose, si bon luy semble : et celuy qui est interrogué peult penser à ce qu'il a à respondre, et non pas à l'estourdie se ruer incontinent en langage, et presser tellement l'interroguant, qu'on ne luy donne pas presque loysir de parachever sa demande, en sorte que bien souvent lon responde toute autre chose que ce que lon aura demandé : combien que la religieuse du temple d'Appollo souventefois respond

ses oracles sur l'heure, avant qu'elle en soit requise: car ainsi que dit le poëte, ce dieu là

Oyt le muet qui a la bouche close,
Et sçait qu'on pense avant qu'on le propose:

mais celuy qui veult sagement respondre, doit attendre qu'il ait conceu la pensée, et entierement cogneu l'intention de celuy qui l'interrogue, de peur qu'il n'advienne ce que dit le commun proverbe,

Je demandois une faucille,
Ils me respondoient d'une estrille.

encore que sans cest inconvenient là tousjours fault il refrener et restraindre celle importune hastiveté et appetit desordonné de parler, à fin que nous ne façions penser que ce soit comme une apostume ou une fluxion d'humeurs de longue main amassées sur nostre langue, et que la demande que lon nous propose nous face grand plaisir de nous en descharger.

XXXVI. Socrates avoit accoustumé de restraindre et reprimer ainsi sa soif, après qu'il avoit exercé son corps, et qu'il s'estoit eschauffé à la luicte ou à la course, et autres tels exercices, il ne se permettoit point de boire, qu'il n'eust respandu le premier seau d'eau qu'il avoit tiré du puis, à fin qu'il accoustumast son sensuel appetit à attendre le temps opportun de la raison.

XXXVII. Il fault doncques noter qu'il y a trois sortes de responses que lon fait aux interrogatoires, l'une necessaire, l'autre civile, la tierce superflue:

comme pour exemple, si quelqu'un demandoit, « Socrates est il leans » ? celui qui respondroit envis et mal volontiers, diroit : « Il n'y est pas ». Et s'il vouloit encore d'avantage laconiser et accourcir son dire, il osteroit ce, *pas*, et respondroit simplement, « non » : comme les Lacedæmoniens feirent quelquefois à Philippus qui leur avoit escrit, s'ils le vouloient recevoir en leur ville : Ils luy rescrivirent en grosse lettre sur un papier, « NON ». Mais celuy qui voudroit respondre un petit plus courtoisement diroit, « Il n'y est pas, car il est allé « jusques à la place du change » : et qui voudroit faire encore meilleure mesure, y pourroit adjouster, « là où il attend quelques estrangers » : mesmement s'il a leu Antimachus [1] le Colophonien, dira, « Il n'est pas leans, car il est allé jusques à la « place du change, attendant quelques estrangers « du païs d'Ionie, desquels Alcibiades luy a escrit, « qui maintenant est en la ville de Milet, et de- « meure avec Tissaphernes, l'un des lieutenans du « grand roy de Perse, lequel auparavant estoit amy « des Lacedæmoniens, mais maintenant pour l'a- « mour d'Alcibiades s'est tourné du parti des Athe- « niens : car Alcibiades desirant retourner en son « païs, a tant fait qu'il a retourné Tissaphernes de « nostre costé ». Bref, il vous deduira tout le huictieme livre des histoires de Thucydide, et vous noyera de langage, tant que vous ne vous donnerez garde, qu'il y aura eu seditipn en la ville de

[1] Contemporain de Platon.

Milet [1], et qu'Alcibiades sera encore une autre fois banny.

XXXVIII. C'est doncques en quoy principalement il fault ficher le pied, et arrester le babil : tellement que le centre et la circonference de la response soit, ce que veult et a besoing de sçavoir celuy qui fait la demande. Carneades [2] n'ayant pas encore grand nom, disputoit un jour au lieu deputé aux exercices, et pource qu'il cryoit à pleine teste, le maistre ou concierge du lieu luy envoya dire qu'il moderast un peu sa voix, car il l'avoit haultaine et forte : Carneades luy repliqua, « Donne « moy donc le ton et la mesure que je doy tenir » : et l'autre ne rencontra pas mal, luy respondant, « Le ton et la mesure est l'ouye de celuy qui dis« pute avec toy ». Autant en peult on dire en ce cas, car la mesure que doit garder celuy qui respond, c'est le vouloir de celuy qui interrogue.

[1] Il vous menera jusqu'à la révolte de Milet, et au second exil d'Alcibiade. Rappelé dans sa patrie la seconde ou troisième année de la quatre-vingt-douzième olympiade, il y étoit entré comme en triomphe, après avoir relevé par ses victoires les affaires des Athéniens, et réduit leurs ennemis à demander la paix. L'envie l'en chassa de nouveau la troisième année de la quatre-vingt-treizième olympiade. A la fin de l'été Lysandre remporta sur les Athéniens la victoire décisive d'Ægos-Potamos, et l'année d'après Athènes fut prise. Tant un seul homme a d'influence sur le sort des états. Les méchans, n'apprendront-ils jamais à aimer le mérite, au moins pour leur propre intérêt.

[2] Il étoit de Cyrène en Lybie. Il naquit l'an 538, et mourut l'an 626 de Rome.

XXXIX. D'avantage, ainsi comme Socrates commandoit que lon evitast les viandes qui provoquent à manger ceulx qui n'ont point de faim, et à boire ceulx qui n'ont point de soif : aussi fault il que un babillard craigne et fuye les propos qui plus luy plaisent, et desquels il aura accoustumé de parler excessivement, et aller au devant quand il les sentira couler : comme, pour exemple, gens de guerre sont ordinairement grands conteurs de batailles et de faict d'armes : et pource le poëte fait souvent conter[1] à Hector ses vaillances et prouësses. Et ordinairement ceulx qui auront gaigné quelque gros et difficile procès, qui auront contre l'opinion et esperance d'un chascun obtenu quelque grace d'un prince ou d'un roy, ont ce vice comme une maladie ordinaire, à laquelle ils sont sujects, de souventefois rememorer par quel moyen ils seront entrez, comme ils auront esté introduits, comment ils auront plaidé, parlé, et convaincu leurs adverses parties, ou leurs accusateurs, et comment ils auront esté louez, car la joye est encore plus grande babillarde, que celle vieille Agrypnie que les poëtes introduisent en leurs comœdies, se resveillant tousjours elle mesme, et se monstrant toute fresche à recommencer ses contes : voylà pourquoy ils retombent en ces discours à tout propos : car non seulement cela est vray que lon dit en commun proverbe,

Chacun a la main, s'il peult,
Tousjours au lieu qui luy deult.

[1] Lisez : *à Nestor*. C.

mais aussi la joye attire à soy la voix, et meine là tousjours sa langue pour plus appuyer et fortifier sa memoire. Ainsi voyons nous que les amoureux passent la plus part de leur temps à rememorer quelques paroles qui leur renouvellent et refreschissent la memoire de leurs amours : de maniere que s'ils ne peuvent trouver personne à qui ils en puissent conter, ils en deviseront plus tost avec des choses qui n'ont ne sens ny ame, comme celuy qui dit,

O très doulx lict, ô lampe très heureuse[1]!
Bacchis te tient pour deesse amoureuse[2].

XL. Combien que, à dire vray, le babillard est, comme lon dit, la ligne blanche[3] ou le traict blanc en paroles, c'est à dire, que sans discretion indifferemment il parle de toutes choses: si est ce pourtant, qu'il est plus affectionné aux unes qu'aux autres, et de celles là il se doit retirer et abstenir, pource que à raison du plaisir qu'il y prent, et du contentement qu'il en reçoit, il se pourroit laisser emmener bien au loing. Mesme inclination ont ils à deviser des choses où ils se sentent les plus experimentez et plus excellents que les autres: car estant chascun convoiteux d'honneur et s'aimant soy-

[1] Lisez: *ô très-cher lit? et ô lampe bienheureuse, Bacchis te tient pour déesse, et tu es pour moi la plus grande des divinités, puisqu'elle le croit ainsi.* C.

[2] Le grec ajoute: et dès qu'elle le pense, tu es la plus grande des déesses.

[3] Voyez les Observations.

mesme,

mesme, il employe la meilleure part du jour en cela, où il a quelque avancement, taschant à se rendre tousjours de plus en plus excellent, comme en histoires celuy qui aura beaucoup leu, un grammairien à parler des regles de la grammaire, un qui aura beaucoup veu et hanté en beaucoup de païs, à faire tousjours de nouveaux contes : voylà pourquoy il s'en fault donner garde, car le babil y estant accoustumé, y court comme fait chasque beste de proye à son gibbier. En quoy lon peult cognoistre l'excellente nature qu'avoit le roy Cyrus [1], lequel ne provoquoit jamais ses egaux d'aage à exercice, auquel il se sentist le plus fort, mais tousjours à ceulx, où il estoit moins exercité qu'eulx, à fin qu'il ne leur causast desplaisir, en emportant le pris devant eulx, et que luy eust le profit d'apprendre ce qu'il sçavoit moins bien faire qu'eulx.

XLI. Mais un babillard au contraire, si quelque propos vient en avant, duquel il puisse apprendre quelque chose qu'il ne sçavoit pas auparavant, il le repoulse et le rejette, ne pouvant souffrir qu'on luy donne loyer pour se taire un petit, ains tournant tout à l'entour, ne cessera jusques à ce qu'il ait faict tomber le devis sur quelques vieux contes qu'ila ura repassez mille fois. Comme l'un de noz citoyens, auquel il estoit advenu de lire deux ou trois livres

[1] C'est le grand Cyrus, dont il est question en cet endroit. C'est ainsi que Xénophon le peint dans la Cyropédie, que Plutarque ne regardoit donc pas comme un roman.

d'Ephorus [1], rompoit les aureilles à tout le monde, et n'y avoit compagnie ny festin qu'il ne feist departir à force de conter la bataille de Leuctres, et ce qui ensuivit, de sorte qu'il en fut surnommé *Epaminondas :* toutefois c'est le moindre vice du babil, et fault tascher de mettre tousjours ces grands causeurs en tels propos, car par ce moyen leur langage sera moins fascheux et importun, quand il desbordera en termes de litterature.

XLII. Oultre cela il sera bon aussi, accoustumer telle sorte de gens à escrire quelque chose à part : comme Antipater le Stoïque, ne pouvant, ainsi qu'il est plus vraysemblable, ou ne voulant contester en dispute teste à teste à l'encontre de Carneades, qui avec un impetueux torrent d'eloquence refutoit la secte des Stoïques, respondoit par escript audit Carneades, et emplissoit les livres de contredicts, tellement qu'il en fut surnommé *Calamoboas*, (qui est autant à dire comme, grand criart par escript :) car ainsi celle façon de combatre à l'ombre, et de deviser à part en secret, retirant ces grands causeurs tous les jours peu à peu de la frequence et multitude du peuple, les pourra à la fin rendre plus compaignables et plus tolerables à hanter : comme les chiens, après qu'ils ont consumé leur cholere sur les bastons ou sur les pierres qu'on leur a jettez, en sont moins aigres et moins aspres aux hommes.

[1] Éphore de Cumes, historien, disciple d'Isocrate, aussi bien que l'historien Théopompe. Ils florissoient environ 350 ans avant J. C.

XLIII. Mais sur tout il leur seroit expedient et profitable, de hanter tousjours auprès de plus grands personnages en authorite et en aage, que eulx : car la honte, et crainte qu'ils auroient de leur dignité et gravité, les conduiroit par l'accoustumance à se taire : et parmy ces exercices que nous avons cy devant declarez, il fauldra tousjours mesler et entrelasser ceste advertance, quand nous voudrons dire quelque chose, et que quelques paroles nous couleront en la bouche, « Quel propos est-ce cy qui « me vient sur la langue, et qui me presse de sortir ? pourquoy a ma langue envie de le mettre de« hors ? Quel bien peult il advenir de le dire ? quel « mal adviendroit il de le taire » ? pource que la parole n'est pas comme une pesante charge, de laquelle nous devions tascher de nous descharger : car elle demeure encore aussi bien après qu'elle est ditte : mais les hommes parlent, ou pour soy quand ils ont besoing de quelque chose, ou pour profitter à d'autres, ou pour se donner du plaisir les uns aux autres, et se recreer de joyeux devis, comme de sel, pour addoucir le travail des affaires, ou bien pour rendre plus savoureux le repos auquel ils seront. Si donc le propos n'est ny profitable à celuy qui le dit, ny necessaire à celuy qui l'escoute, et s'il n'y a ny grace ny plaisir, quel besoing est-il qu'il soit dit ? car on peult aussi bien parler comme faire en vain et sans besoing.

XLIV. Mais sur tout et après tout, il fault tousjours avoir à main et souvent rememorer ce sage

mot de Simonides, « On se repent souvent d'avoir « parlé : de s'estre teu, jamais » : et penser que l'exercitation est chose de si grande efficace et de telle force, qu'elle vient à chef de tout, attendu mesmement que les hommes mettent grande peine et grande sollicitude, et endurent de la douleur pour chasser la toux, et le hocquet, et la taciturnité n'a pas seulement ceste belle et bonne propriété que dit Hippocrates, qu'elle n'engendre point la soif, mais aussi n'apporte elle point de desplaisir ny de douleur, et n'est on point tenu d'en rendre compte.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE L'AVARICE.

La vertu ni la félicité ne sont point à prix d'argent. II. *La richesse ressemble à un médecin qui aggraveroit la maladie, au lieu de la guérir.* III. *L'avidité est une maladie que le malade ne sent pas.* IV. *On peut la comparer à une faim et à une soif insatiable.* V. *La passion de l'amour décroît avec l'âge.* VI. *L'avarice s'accroît : elle veut toujours acquérir, pour ne jamais jouir.* VIII. *Comparaison de l'avare avec la vipère.* IX. *Avec les rats dans une mine d'or.* X. *Leçons d'un avare à ses enfans. Leur effet.* XII. *Deux vices également à éviter relativement à la richesse : n'en point user, ou en abuser.* XIII. *Différence entre la richesse réelle, et la vaine superfluité.* XIV. *Les vraies richesses sont dans les vertus du cœur, et les connoissances de l'esprit.*

DE L'AVARICE

ET CONVOITISE D'AVOIR.

Hippomachus[1] maistre des exercices du corps, oyant quelques-uns qui luy louoient un homme grand et de haulte stature, qui avoit les mains longues, comme estant bien propre pour l'escrime des poingts : « Ouy bien, dit-il, si la couronne, le pris « du vainqueur, estoit pendue en hault lieu, où il « la fallust prendre avec la main ». Cela mesme peult on dire à ceulx qui estiment tant, et reputent si grand heur, que d'avoir force belles terres, force grandes maisons, et grosses sommes de deniers comptans : « Ouy bien s'il falloit achetter la felicité « qui fust à vendre » : et toutefois vous en verrez plusieurs qui aiment mieulx estre riches et malheureux, que bienheureux en donnant de leur argent : mais le repos de l'esprit vuide de tout ennuy, la magnanimité, la constance, l'asseurance, la suffisance ne s'achette point à prix d'argent. Pour estre riche on n'apprend pas à ne se passionner point des richesses, ny pour posseder beaucoup de choses superflues, on n'acquiert pas le contentement de ne les point desirer. De quel autre mal doncques est-ce que nous delivre la richesse, si elle ne nous delivre point de l'avarice ? Par boire on

[1] Voyez les Observations.

remedie à la cupidité de boire, par manger ou guarir l'appetit de manger : et celuy qui dit,

A Hipponax [1] donnez un vestement,
Car de froidure il gele durement,

qui luy en jetteroit sur luy plusieurs, il s'en fascheroit et les rejetteroit, là où il n'y a quantité d'or ny d'argent qui puisse esteindre l'ardeur du desir d'avoir, ny l'avarice ne cesse ny ne diminue point pour posseder beaucoup de biens.

II. Et peut on dire à la richesse ce que lon diroit à un medecin ignorant et trompeur, « Ta medecine « augmente la maladie » : car depuis qu'elle prent un homme, au lieu qu'il n'avoit besoing que de pain, de maison et de couverture moyenne, et de peu de viande, la premiere venue, elle le remplit d'une impatiente cupidité d'or, d'argent, d'ivoire, d'esmeraudes, de chevaulx et de chiens, transportant le desir naturel des choses necessaires en un appetit desordonné de choses perilleuses, rares et mal aisées à recouvrer : car jamais homme n'est pauvre des choses qui suffisent à la nature, ny jamais il n'emprunte argent à usure pour acheter de la farine ou du fourmage, ou du pain, ou des olives : mais l'un s'endepte pour bastir une maison magnifique, l'autre pour achepter un champ d'oliviers qui joinct à sa terre, ou bien des terres à froment, ou des vignes, ou des mules de Galatie,

[1] Voyez les Observations.

Ou des chevaux attelez au tirage
D'un haut bruyant tout vuide carriage [1].

s'est precipité en une fondriere de contracts, d'usures, et d'hypotheques: et puis comme ceulx qui boivent après qu'ils n'ont plus de soif, ou qui mangent après qu'ils n'ont plus de faim, ils revomissent tout ce qu'ils ont beu ayans soif, et tout ce qu'ils ont mangé ayans faim : aussi ceulx qui appetent les choses inutiles et superflues ne retiennent pas celles mesmes qui sont necessaires : voilà quels sont ceulx là.

III. Mais ceulx qui ne despendent rien et ont beaucoup, et si desirent encore d'avantage, font bien encore plus à esmerveiller, qui voudra rememorer ce que vouloit dire Aristippus [a], « Que celuy « qui mange beaucoup, qui boit beaucoup, et ja« mais ne s'emplit, s'en va aux medecins et leur « demande quelle maladie c'est, et quelle indispo« sion, et le moyen qu'il doit tenir pour s'en deli« vrer » : mais si un qui a cinq beaux liets en demande dix, et qui a dix tables en achette encore autres dix, et qui a beaucoup de terres et possessions, et beaucoup d'argent, et n'en est de rien plus plein, ains s'estend encore à en prochasser d'autres, et veille après, et de tout ne se remplit jamais, celuy là ne pense pas avoir besoing de medecin qui le guarisse, ne qui luy monstre de quelle cause cela luy advient.

[1] D'un chariot vuide et bruyant.

[a] Voyez les Observations.

IV. Et toutesfois on pourroit penser, que de ceulx qui ont soif, celuy qui n'a point beu sera delivré de sa soif après qu'il aura beu, mais celuy qui boit tousjours, et jamais ne cesse d'avoir soif, nous n'estimons pas qu'il ait besoing de se remplir, mais plustost de se vuider, et purger, et luy ordonnons qu'il vomisse, comme n'estant pas travaillé d'aucun default, mais plustost de quelque chaleur ou acrimonie contre nature qui est en luy. Aussi entre ceulx qui acquierent, le necessiteux et indigent cessera de se travailler pour acquerir, si tost qu'il aura achetté une maison, ou qu'il aura trouvé un thresor, et que quelque amy l'aura secouru d'aucune somme de deniers dont il se sera acquitté envers l'usurier: mais celuy qui en a plus qu'il ne luy en fault, et en appete encore d'avantage, ce ne sera point l'or ny l'argent qui le guarira, ny les chevaulx, ny les moutons, ny les bœufs, il a besoing de se vuider et de se purger: car ce n'est point pauvreté que sa maladie, ains avarice et cupidité insatiable pour un faulx jugement et une perverse opinion qu'il a prise: laquelle, si elle ne luy est arrachée de l'ame, comme ce que lon avalle de travers, il ne cessera jamais de souhaitter choses superflues, c'est à dire, de convoitter ce dont il n'a que faire. Quand le medecin entrant en la chambre d'un patient, qu'il trouve couché de son long dedans un lict gemissant, et ne voulant ny boire ny manger, il luy touche et taste le poulx, il l'interrogue, et trouve qu'il n'a point de fiebvre, « C'est

« maladie de l'ame », dit il, et s'en va : Aussi quand nous verrons un homme qui seche sur le pied d'ardeur d'acquerir, qui pleure quand il luy fault despendre un denier, qui n'espargne, ny ne pardonne à peine ny a indignité quelconque, prouveu qu'il en vienne du profit, encore qu'il ait force maisons, force terres, force trouppeaux de bestes, grand nombre d'esclaves et d'habillemens, que dirons nous quelle maladie a cest homme là, sinon une pauvreté de l'ame? Car quant à la pauvreté de biens, un amy, comme dit Menander [1], en peult guarir, en luy faisant du bien : mais celle de l'ame tout tant qu'il y a d'hommes au monde, ou qui y ont jamais esté, ne la rempliroient pas : et pourtant a bien dit Solon d'eulx [2],

Les hommes n'ont fin quelconque ne terme
A leur desir d'enrichir qui soit ferme.

Car à ceulx qui sont sages, et ont sain jugement, nature leur a definy certaines bornes de richesses

[1] Ménandre, poëte comique, dont Térence a emprunté non-seulement presque tous ses sujets, mais même ses pièces, naquit la troisième année de la cent neuvième olympiade, et mourut la troisième de la cent vingt-deuxième, âgé de 50 ans. Il fut disciple de Théophraste, qui l'étoit lui-même d'Aristote.

[2] Solon fut archonte éponyme, et établit ses loix a Athènes de la seconde à la troisième année de la quarante-sixième olympiade, la vingt-deuxième année du règne de Tarquin l'ancien à Rome. Il mourut la première ou seconde année de la cinquante-cinquième olympiade, la dix-neuvième de Servius Tullius à Rome.

qui sont trassées sur un certain centre et sur la circonference de leur necessité : mais cela est propre et peculier à l'avarice, car c'est une cupidité qui repugne à son assouvissement, là où toutes autres cupiditez y aident : car jamais gourmand ne s'absteint d'un bon morceau pour gourmandise, ny yvrogne de bon vin pour yvrognerie : comme les avaricieux s'abstiennent de toucher à l'argent pour leur avarice et convoitise d'argent : et toutefois comment ne seroit-ce une passion furieuse et miserable, si quelqu'un s'abstenoit de se couvrir d'un vestement pour ce qu'il trembleroit de froid, et de toucher à du pain pource qu'il mourroit de faim, et aussi de mettre la main à ses biens, pource qu'il les aimeroit ?

V. Ce sont proprement les maulx que descrit Thrasonides en une comœdie [1],

Elle est chez moy, et est en ma puissance
Quand il me plaist en prendre jouissance,
Et si le veulx autant comme sçauroit
Celuy qui plus follement aimeroit,
Et toutesfois je n'en fais jamais rien :
Ains en fermant et scellant tout très bien,
Je compte à ceulx qui menent mon usure,
A mes facteurs, je travaille et procure
D'en amasser d'autre, à mes creanciers,
Tousjours je plaide, à mes serfs et censiers.
O Apollon, cogneus tu amour doncques
Plus que le mien malheureux et fol oncques?

[1] Voyez les Observations.



Sophocles [1] enquis par quelqu'un de ses familier, s'il pouvoit bien encore avoir compagnie de femme: Dieu m'en garde, dit il, mon amy, j'en suis « desormais libre, estant eschappé de la servitude de « tels furieux et forsennez maistres par le benefice « de la vieillesse »: aussi est-ce chose honeste en voluptez, d'en quitter les desirs quand et la puissance, encore qu'Alcæus [2] die, « Que jamais ny « homme ny femme ne s'en peurent guarentir ».

VI. Mais cela n'est pas en l'avarice, car comme une rude et mauvaise maistresse, elle contrainct d'acquerir, et defend de jouir: elle en excite l'appetit, et en oste le plaisir. Stratonicus anciennement se mocquoit de la superfluité des Rhodiens,

[1] Sophocle naquit la dernière année de la soixante-onzième olympiade; fit jouer sa première tragédie la quatrième année de la soixante-dix septième, à l'âge de 28 ans; son OEdipe à 55, et mourut à 91 ans, la troisième année de la quatre-vingt-treizième, époque de la prise d'Athènes par Lysandre.

[2] Alcée, fameux poëte de Mitylène, ville de l'île de Lesbos, aussi bien que Sapho. Ils florissoient l'un et l'autre dans la quarante-quatrième olympiade.

disant, « Qu'ils batissoient comme s'ils eussent esté « immortels, et ruoient en cuysine comme s'ils « eussent eu bien peu de temps à vivre » : mais les avaricieux acquierent comme magnifiques, et despendent comme mechaniques : ils endurent les travaulx d'acquerir, et n'ont pas le plaisir d'en jouir. L'orateur Demades vint un jour veoir Phocion [1], et le trouva à table où il disnoit, et voyant comme il se traittoit petitement et austerement, il luy dit : « je « m'esbahis Phocion, comme te pouvant passer d'un « si maigre disner, tu prens la peine de t'entremet- « tre des affaires publiques » : car quant à Demades, il s'en mesloit pour avoir dequoy fournir à son ventre : et pensant que la ville d'Athenes ne luy estoit pas suffisant revenu pour entretenir son intemperance et dissolution, encore tiroit il vivres de la Macedoine : et pourtant Antipater [2] un jour le voyant tout vieux et cassé, dit plaisamment « Qu'il « ne luy estoit demouré que le ventre et la langue, « comme d'un mouton qui a esté mangé en un sa- « crifice ».

VII. Mais de toy miserable qui est-ce qui ne s'esmerveilleroit? comment, veu que tu peux ainsi vivre mechaniquement et inhumainement, sans donner rien à personne, sans te monstrer honneste ny li-

[1] Phocion mourut la troisième année de la cent quinzième olympiade, 318 ans avant J. C.

[2] Apparemment le Philosophe, disciple d'Aristippe, qui l'avoit été lui-même de Socrate. *A. E.* V. les Apophthègmes à l'art. *Antipater*, roi de Macédoine, où ce même mot est rapporté.

beral à tes amis, ny magnifique envers le public, tu t'affliges ainsi durement, tu veilles les nuicts toutes entieres, tu travailles comme un mercenaire pour de l'argent, tu caresses un chascun pour estre institué heritier, tu te soubmets à tout le monde pour gaigner, et si as une si orde tacquinerie de chicheté en toy, qu'elle te pourroit dispenser de rien faire. Lon dit qu'un Bizantin ayans surpris un adultere sur le faict avec sa femme qui estoit fort laide, s'escria, « O miserable, quelle necessité te « contraignoit [1]? car le douaire a forcé Sapragoras : « mais toy malheureux tu brouilles la chaudiere, et « attizes le feu dessoubs ». Il est necessaire que les roys amassent, les gouverneurs des roys, ceulx qui veulent tenir les premiers lieux et avoir les grands estats ès grosses citez, à tous ceulx là il est force de faire amas de deniers, d'autant que pour parvenir à leur ambition, ou pour la pompe ou leur vaine gloire, ils font des festins, ils donnent à leurs satellites, ils envoyent des presens, ils entretiennent des armées, ils achettent des esclaves pour escrimer à oultrance : mais toy tu te donnes tant d'affaires, tu te tourmentes, tu te tourneboulles comme une toupie, pour vivre la vie d'une ouytre [2] ou d'une

[1] Ce passage est mutilé dans le texte, et inintelligible. *A. E.* Il faut traduire d'après les conjectures de Wyttembach. « O » malheureux, qu'elle nécessité t'y contreint ? Quant à moi, » la dot me sert de consolation. De même on peut dire à » l'usure, ce que tu te donne tant de peine à garder, miséra- » ble, il est nécessaire que les rois l'amassent, ect. » C.

[2] D'une huître.

coquille, tant tu es tacquin et mechanique: tu supportes tous travaulx, et ne prens plaisir quelconque, non plus que l'asne des estuves, qui porte tousjours le bois et le serment pour chauffer les estuves, et demeure tousjours cendreux et enfumé, sans jamais estre baigné, lavé, chauffé, ny nettoyé.

VIII. Et quant à ces reproches là, c'est à l'encontre de celle miserable avarice tacquine d'asne ou de fourmis: car il y en a une autre sorte bestiale et farouche, qui calomnie, qui suppose de faulx testaments, qui trompe, qui se fourre par tout, et se mesle de tout, qui compte sur ses doigts combien il y a de ses amis encore vivans, et puis ne reçoit fruition quelconque de tous les biens qu'elle amasse de tous costez par tant d'artifices. Tout ainsi doncques comme nous avons en haine et abomination les viperes, les mousches cantharides, et les tarantules, plus que les ours ny les lions, d'autant qu'elles tuent et font mourir les hommes sans qu'elles s'en servent après qu'elles les ont tuez: aussi sont plus dignes d'estre haïs ceulx qui sont meschants par avarice et tacquinerie, que ceulx qui le sont par intemperance et dissolution, car ils ostent aux autres ce dont ils ne voudroient ny ne sçauroient user eulx-mesmes: d'où vient que ceulx-là font trefves de violence quand ils se voient en abondance de toutes choses, pour fournir à leurs desordonnez appetits, comme respondit Demosthenes [1] à ceulx qui estimoient que Demades voulust desormais cesser d'estre meschant: « C'est, dit il, pour-

[1] Orateur, né 385 ans avant J. C.

« ce qu'il est saoul maintenant, comme les lions ne « chassent plus la proye quand ils sont pleins « : mais ceulx qui s'entremettent du gouvernement de la chose publique, non pour aucune intention qui soit ny utile ny plaisante, ceulx là n'ont jamais trefve d'amasser et d'acquerir, ne surseance de mal faire : car ils sont tousjours vuides, et ne seroient pas contents quand ils auroient tout.

IX. Mais, pourra dire quelqu'un, ils amassent et gardent pour leurs enfans ou pour leurs heritiers. Comment est il vraysemblable cela, veu qu'ils ne leur voudroient pas rien donner, tant qu'ils sont en vie ? ils sont doncques comme les rats et souris qui sont ès minieres où lon fouille l'or, car ils mangent la mine d'or, et n'en peut on rien tirer, sinon après qu'ils sont morts, et que lon en fait anatomie. Mais pourquoy est-ce qu'ils veulent ainsi garder beaucoup d'argent et de grandes facultez à leurs enfans, ou à leurs successeurs et heritiers ? à fin, je croy, que ces enfans et ces heritiers là les gardent aussi encore à d'autres, et ainsi de main en main, comme les canaux par où l'on fait venir l'eau en une tuillerie [1], qui ne retiennent rien de l'eau coulante pour eulx, ains la transmettent et envoyent toute, chascun à son prochain voisin, jusques à ce qu'il vient de dehors un calumniateur, ou tyran, qui destruisant ce depositaire gardien, et le quassant, derive et destourne le cours de ceste richesse.

[1] Grec, canaux de terre cuite. Les anciens ne se servoient pas ordinairement de canaux de plomb.

ailleurs :

ailleurs : ou bien jusques à ce qu'il en vient un, le plus meschant de toute la race, qui mange tout ce que les autres auront amassé et gardé, non seulement,

Toujours en tout, des esclaves mal nez
Les enfans sont pis conditionnez.

comme, disoit Euripides [1], mais aussi des chiches avaricieux sont dissolus et desordonnez : ainsi que dit un jour Diogenes [2] en se mocquant, « Qu'il va-« loit mieulx estre le mouton que le fils d'un Me-« garien » : car en ce qu'il semble qu'ils les instruisent, il les gastent et corrompent, en leur entant leur chicheté et avarice mechanique, comme s'ils bastissoient en eulx une forte place pour seurement garder leur hoirrie et succession.

X. Car quels advertissements et enseignements sont-ce qu'il leur donnent? « Gaignez, espargnez : « et pensez que lon fera autant de cas de vous, « comme vous aurez de bien vaillant » : mais cela n'est pas instruire un enfant, ains l'estressir et le couldre comme une bouge ou une bourse, à fin qu'il puisse bien contenir ce que lon jette dedans : excepté qu'il y a difference, par ce que la bourse devient salle et orde et mal-sentant, quand on a mis

[1] Euripide naquit la quatrième année de la soixante-quatorzième olympiade, ou la première de la soixante-quinzième, 477 ans avans J. C.; et mourut la seconde année de la quatre-vingt-treizième, âgé de 75 ans.

[2] Diogène le Cynique, mort la même année, le même jour qu'Alexandre le grand, 324 ans avant J. C.

de l'argent dedans : mais les enfans des avaricieux, avant qu'ils ayent receu de leurs peres et meres la richesse, sont ja tous remplis de convoitise d'icelle, laquelle ils ont apprise d'eulx, aussi leur rendent ils digne salaire de leur escholage, en ce qu'ils ne les aiment pas tant, pour ce qu'ils sont certains d'amender beaucoup d'eulx, qu'ils les haïssent, pource qu'ils ne le tiennent pas encore : car ayans esté ainsi nourris, qu'ils n'ont appris à rien estimer sinon les biens et la richesse, et ne se constituer autre fruict à leur vie, sinon le beaucoup amasser, et beaucoup posseder, ils reputent que la vie de leurs peres et meres empesche la leur, et qu'autant de temps qu'il s'adjouste à la vieillesse d'eulx, autant s'en oste il à leur jeunesse. C'est pourquoy pendant que leurs peres vivent, encore desrobent ils secrettement un peu de la volupté, et jouisssent aucunement du plaisir de donner, leur semblant que c'est de l'autruy qu'ils donnent à leurs amis, et qu'ils despendent à leurs plaisirs, quand ils peuvent tirer quelque chose de dessoubs l'aîle à leurs peres, et allans ouyr les leçons ils apprennent quelque chose.

XI. Mais quand après le trespas de leurs peres ils viennent à avoir les clefs et les cachets, ils prennent toute une autre façon de vivre, un visage refrongné qui ne rit jamais, austere, malgracieux et mal-accointable. Il n'est plus question de s'huyler, de jouer à la paulme, de luicter, d'aller ouïr les philosophes au parc de l'Académie, ou en celuy de Lyceum [1], mais d'interroguer des serviteurs, de re-

[1] Anciens Gymnases d'Athènes, devenus célèbres par les noms, l'Académie de Platon, le Licée d'Aristote.

garder des papiers, disputer avec des receveurs et des creanciers, estre si aspre à la besongne et au soing des affaires, que lon en perd le disner, et n'entre lon aux baings pour s'estuver avant soupper qu'il ne soit nuict toute noire : les exercices de la personne ausquels il avoit esté nourry, se baigner en la riviere de Dirce [1], tout cela est mis en arriere : voire que si quelqu'un luy dit, « Voulez vous pas « aller ouïr la harengue d'un tel philosophe » ? « Comment y irois-je, respondra-il : je n'ay pas le « loisir, depuis que mon pere est mort ». O miserable, que t'a il laissé qui vaille ce qu'il t'a osté ? c'est à sçavoir le repos et la liberté. Mais ce n'est pas tant luy, comme c'est sa richesse respandue à l'entour de toy, qui te domine, et te tient le pied sur la gorge, comme celle femme que disoit Hesiode,

Qui l'homme ardant sans torche ne tison,
Avant le temps le rend vieil et grison,

apportant comme des rides et des cheveux blancs à ton ame avant qu'il en soit temps, les soucis, les travaux et ennuis de l'avarice, qui suffoquent et amortissent toute la gentillesse, la guayeté, l'honesteté et courtoisie qui y deust estre.

XII. Mais quoy, dira quelqu'un, n'en voyez vous pas aucuns qui usent largement et liberalement de leurs biens ? mais nous luy respondrons, n'oyez vous pas Aristote qui dit, que les uns n'en usent point, et les autres en abusent, là où il ne fault ny

[1] Voyez les Observations.

l'un ny l'autre : car la richesse ne fait à ceulx là ny profit ny honneur, et à ceulx cy elle apporte honte et dommage. Mais considerons un petit quel est l'usage de ces richesses que lon estime tant, n'est-ce pas pour avoir les choses qui sont necessaires à la nature? ceulx doncques qui sont bien riches n'ont rien d'avantage que ceulx qui ont dequoy mediocrement : et est la richesse, comme disoit Theophraste, telle que lon ne la deust pas desrober à la verité, ny en faire si grand cas, s'il est ainsi que Callias le plus riche homme d'Athenes, et Ismenias le plus opulent de Thebes, usoient des mesmes choses que faisoient Socrates et Epaminondas. Car ainsi comme Agathon [1] renvoya les flustes au festin des dames, estimant qu'à celuy des hommes suffisoient les propos et devis des assistans : ainsi pourriez vous rejetter et les licts de pourpre et les tables sumptueuses et toutes autres choses superflues, voyant que les riches usent des mesmes choses que font les pauvres,

Le labourage on ne delaisseroit [2],
Et la charrue aussi ne cesseroit :

mais bien les orfevres, les graveurs, les perfumiers et les cuisiniers seroient chassez, quand on feroit

[1] Disciple de Socrate, auteur de tragédies, homme de bonnes mœurs, magnifique dans la dépense de sa table; ce qui prêta sans doute aux plaisanteries d'Aristophane et des autres comiques. Ce fut à sa table que le banquet de Platon fut composé.

[2] Hésiode, Travaux, v. L. 5.

un sobre et honneste bannissement de toutes choses inutiles : et s'il est ainsi que les choses requises à la nature soient communes, et aux riches et à ceulx qui ne sont pas riches, et que la richesse se magnifie et se vante des choses seulement superflues, et qu'à bon droict on a loué Scopas le Thessalien de ce qu'estant requis de donner quelques ustensiles de sa maison, comme luy estant superflues et inutiles, il respondit, « Et c'est en quoy on nous « repute bienheureux et bien-fortunez, qu'en ces « choses là superflues, non pas ès autres qui sont « necessaires ».

XIII. S'il est ainsi, dis-je, voyez que ce ne soit la pompe, l'apparence et les jeux de bastellerie que lon louë, en faisant tant de cas des richesses, et non pas la necessité de la vie. La procession et solennité des bacchanales qui se fait en nostre païs, se faisoit anciennement fort simplement et joyeusement : on y portoit une cruchée de vin, un cep de vigne, et puis quelqu'un y trainnoit un bouc, un autre y portoit une corbeille pleine de figues seiches, puis après tout on y portoit *un Phallus*, qui est la semblance de la nature d'un homme : mais maintenant tout cela y est obscurcy et negligé, tant on y porte de vaisselle d'or et d'argent, d'habits sumptueux, tant de chariots trainez par beaux roussins, tant de masques : et ainsi ce qui est utile et necessaire en la richesse, est offusqué et comblé par ce qui y est superflu et inutile. Mais nous autres pour la plus part ressemblons à Telemachus, lequel par faulte,

d'experience, ou bien plus tost à faulte de jugement, ayant veu la maison de Nestor, où il y avoit des licts, des tables, des habillements, de la tapisserie, de bon vin, ne jugea point bienheureux le maistre de ceste maison qui avoit si bonne provision de choses utiles et necessaires : mais chez Menelaus ayant veu force yvoire, force or et argent, il en fut tout ravy en ecstase d'admiration, et dit,

Tel au dedans est le palais doré [1]
De Jupiter au ciel hault azuré,
Tant icy a d'infinie opulence,
Ravy je suis de la seule evidence :

Mais Socrates ou bien Diogenes eussent dit, « Tant « icy a de choses malheureuses, inutiles, folles et « vaines [2], je me ris d'en avoir l'evidence. Que dis tu « pauvre sot, là où tu devois oster à ta femme la pour- « pre, et tous ses joyaux et affiquets, à fin qu'elle ne « fust plus convoiteuse des delices, et superfluitez « estrangeres, tu vas au contraire embellir et orner « ta maison, comme un theatre ou un eschaffaut « à jouer des jeux, pour ceulx qui y entrent ». Voylà en quoy gist la beatitude et felicité de la ri-

[1] Homère, Odyssée, L. IV, v. 74. c.

[2] Lisez: « Rien qu'à la voir, je ne puis m'empêcher de rire : » qu'as tu à dire, imbécile, qui, lorsque tu devrois ôter à ta » femme cette pourpre et tous ses ornemens, pour lui faire » perdre son goût pour le luxe, et son amour pour les étran- » gers, tu vas au contraire, etc. » Tout ceci est mis dans la bouche de Socrates ou de Diogènes, comme s'adressant à Ménélas. c.

chesse, à en faire monstre devant ceulx qui la regardent, et en vont faire leurs contes, ou ce n'est rien du tout.

XIV. Mais il n'est pas ainsi de la temperance, de la philosophie, de la creance et cognoissance des dieux, telle qu'il appartient, encore qu'elle soit incogneuë à tous autres, elle a tousjours sa lumiere, et sa splendeur propre, dont elle esclaire l'ame, tousjours accompagne, d'une joye qui jamais ne l'abandonne de jouïr de son bien, soit que quelqu'un le sçache, ou qu'il soit incognu aux dieux et à tous les hommes. Voylà que c'est de la vertu, de la verité et beauté des sciences, comme de la geometrie, et de l'astrologie, à quoy il ne fault pas comparer les bagues, carquans et colliers de la richesse, qui ne sont que spectacles, et parements de femmelettes. S'il n'y a personne qui la contemple et qui la regarde, la richesse à la verité est aveugle, et ne rend clarté aucune. Car si l'homme riche mange à part avec sa femme et quelques uns de ses familiers, il ne se travaillera d'avoir des mets exquis, table friande, ny vaisselle dorée, ains se servira de la premiere trouvée : sa femme ne sera point parée de joyaux d'or, ny de robbes de pourpre, ains en son simple accoustrement auprès de luy.

XV. Mais quand il fait un festin, c'est à dire, quand le theatre, la pompe, le spectacle s'assemble, c'est à dire, que les jeux de la richesse se jouënt, alors on tire des navires les beaux flascons, on met en avant les riches tables, on accoustre les lampes

d'argent [1], on fait escurer les couppes, on change les eschanssons, on revest tout le monde, on remue toutes choses, l'or, l'argent, les pierres precieuses, brief on declare simplement que lon est riche : mais encore qu'il souppast seul, il auroit besoing de temperance et de contentement.

[1] Il n'est point dit dans le grec, que les lampes fussent d'argent.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE L'AMOUR NATURELLE

DES PÈRES ET MÈRES ENVERS LEURS ENFANS.

La diversité des opinions des Philosophes, ou la corruption de la nature humaine obligent d'avoir recours aux mœurs des bêtes, pour juger des devoirs des hommes. II. *Les bêtes suivent la nature de plus près que l'homme.* III. *Procédés des bêtes par rapport à la génération.* IV. *Leurs précautions pour la conservation de leurs petits. Exemples de l'amour des bêtes pour leurs petits.* VIII. *C'est pour nous servir de modèle que la nature leur a donné cet instinct.* IX. *L'amour des bêtes pour leur petits est gratuit.* X. *L'amour des hommes pour leurs enfans doit être plus parfait encore.* XI. *Sagesse de la nature dans la conformation des organes des femmes destinés à la génération et à la nutrition des enfans.* XII. *Tout prouve que l'amour des mères pour leurs enfans est le vœu de la nature.* XIII. *Coup d'œil sur les premières femmes qui sont devenues mères.* XIV. *L'amour maternel fait oublier sur le champ à une mère les douleurs de l'enfantement.* XV. *Les pères vivent rarement assez long-temps pour recueillr les fruits de leurs soins.* XVI. *L'amour des pères est donc gratuite. On ne peut supposer qu'ils craignent de manquer d'héritiers.* XVII.

Nombre et conduite des gens qui courtisent des riches sans enfans. XIX. *L'amour des enfans est aussi naturel que l'amour de soi-même.* XX. *On regarde comme un monstre une bête même qui détruit ses petits.* XXI. *L'horreur de voir leurs enfans pauvres est la seule raison qui détermine les pauvres à ne pas les élever.*

DE L'AMOUR NATURELLE

DES PERES ET MERES

ENVERS LEURS ENFANS.

Ce qui feit que les Grecs premierement se remeirent de leurs differents à des juges estrangers, et introduisirent en leurs païs des jugements forains, fut la deffiance qu'ils eurent de la justice les uns des autres, comme estant la justice chose necessaire à la vie humaine, mais qui ne croissoit point chez eulx. N'est il point ainsi de quelques questions de philosophie, lesquelles iceulx philosophes, pour la diversité d'opinions qui est entre eulx, evocquent à la nature des bestes brutes, comme à une ville estrangere, et en remettent la decision et le jugement à leurs passions et affections naturelles, comme n'estans point sujettes à faveur, ny à corruption ne concussion? Ou bien, est-ce point un commun reproche à la malice des hommes, qu'il faille que nous estans en different des plus grandes et plus necessaires choses de la vie humaine, allions chercher au naturel des chevaux, des chiens, et des oyseaux, comment nous nous devons marier, comment nous devons engendrer, et comment nous devons nourrir et elever noz enfans? et, comme si la nature n'en avoit imprimé aucun indice en nous mesmes, alleguer les meurs et les affections des bestes brutes, et les produire en tes-

moignage, pour monstrer le desbordement et dereglement de la vie des hommes, qui dès le commencement et à la premiere entrée se sont embrouillez et confondus : car la nature retient et garde mieulx en icelles bestes brutes ce qui luy est propre, simple et entier, sans le corrompre ny alterer d'aucune meslange estrangere : là où au contraire, il semble que les hommes en ont fait comme les parfumiers font de l'huile, par accoustumance et par le discours de leurs raisons ils y ont meslé tant d'opinions et tant d'advis adjoustez de dehors, qu'elle en est devenue variable et particuliere à chascun, et n'a point retenu ce qui luy estoit propre et particulier.

II. Et ne devons pas trouver estrange si les bestes brutes suivent mieulx et de plus près la nature, que ne font pas les raisonnables, car les plantes mesmes la suivent encore mieulx que les bestes [1], quoy que nature ne leur ait donné ne imagination, ny affection ou inclination aucune : aussi n'ont elles desir ny appetition quelconque, qui branle ny sorte hors de leur naturel, ains demeurent, et sont arrestées, comme si elles estoient attachées aux ceps en quelque prison, cheminans tousjours par un mesme chemin, à sçavoir celuy auquel nature les conduit. Et quant aux bestes brutes, elles n'ont pas ny beaucoup de discours de raison qui addoucit les meurs, ny beaucoup de subtilité d'entendement, ny fort grand desir de liberté, mais bien ont

[1] Lisez : La nature ne leur ayant donnée, ni imagination, ect.

elles des instincts, inclinations et appetitions non regies par raison, suivant lesquelles elles s'en vont quelquefois au haut et au loing, et courent çà et là, mais non pas toutefois fort loing: ne plus ne moins que la navire qui est à l'ancre, à la rade, branle bien, mais elle ne court pas fortune: aussi elles ne s'esloignent pas gueres de la nature, et pourtant monstrent elles la droitte voye, comme cheminans soubs le mords et la bride; là où la raison maistresse, et qui fait à son plaisir, en l'homme trouvant tantost une diversion, tantost une autre, et tousjours quelque nouvelleté, ny laisse aucune apparente ne manifeste trasse de la nature.

III. Voyez premierement les mariages des bestes, comment elles suivent en cela la nature. En premier lieu, elles ne se soucient point des loix qui punissent ceulx qui ne se marient point, ou qui se marient trop tard, comme font les citoyens de Lycurgus [1] et de Solon, ny ne craignent point les infamies de ceulx qui n'ont point d'enfans, ny ne poursuivent aussi point les honneurs et prerogatives de ceulx qui en ont trois: comme plusieurs Romains se marient, prennent femmes et engendrent des enfans, non à fin qu'ils aient des heritiers, mais à fin qu'eulx mesmes puissent estre instituez heritiers, et puis le masle se mesle avec sa femelle, non point en tout temps, d'autant que la fin de

[1] Lycurgue, législateur de Sparte, environ huit cents ans avant Jésus-Christ, selon la chronologie de Thucydide. Le père Petau, qui a suivi S. Clément d'Alexandrie, le place quatre-vingt ans plus haut.

ceste coujonction et mixtion n'est point la volupté, ains la generation des enfans : à l'occasion de quoy sur la prime vere, lors que les gracieux vents aptes à engendrer souspirent, et que la temperature de l'air est fort à propos pour les femelles grosses, la femelle s'approche du mal toute privée, et poulsée de son propre desir, se rendant agreable à sa partie tant pour la doulce senteur de sa chair, que pour le propre et peculier ornement de son corps estant tout plein de rosée et de verdure, toute nette et pure : puis quand elle s'apperçoit d'estre enceinte, elle se retire honestement, et s'en va penser et prouveoir à ce qui est necessaire, tant pour son accouchement, que pour la nourriture et traittement du petit qu'elle fera : et certes il n'est pas possible de bien exprimer dignement et deduire suffisamment les choses qu'elles font, sinon que tout se fait avec une grande amour et dilection envers leurs petits, en prevoyance, en patience, et en tolerance de tous labeurs.

IV. Mais nous appellons l'abeille sage, et la celebrons comme celle qui produit le roux miel, en flattant ainsi la doulceur d'iceluy miel qui nous agrée, et nous chatouille sur la langue, et ce pendant nous laissons derriere la sapience et l'artifice des autres animaux, tant en l'enfantement de leurs petits, qu'en la nourriture d'iceulx : comme tout premierement l'oiseau de mer que lon nomme *Alcyone*, laquelle se sentant pleine compose son nid, amassant les arestes du poisson que lon appelle l'*aiguille de mer*, et les entre-lassant l'une parmy

l'autre, et tissant en long les unes avec les autres en forme ronde et longue, comme est un verveu de pescheur, et l'ayant bien diligemment lié et fortifié par la liaison et fermeté de ces arestes: elle le va exposer au batement du flot de la mer, à fin qu'estant battu tout bellement, et pressé, la tissure de la superficie en soit plus dure et plus solide, comme il se fait, car il devient si ferme, que lon ne le sçauroit fendre, avec fer ny avec pierre: et qui est encore plus esmerveillable, l'ouverture et emboucheure dudit nid est si proportionnement composée à la mesure du corps de l'Alcyone, que nul autre ny plus grand ny plus petit oiseau n'y peut entrer, non pas la mer mesme, comme lon dit, ny la moindre chose du monde.

V. Mais ceste charité se monstre encore d'avantage ès chiens de mer, lesquels font leurs petits tous vifs au dedans de leur ventre, et leur donnent moyen d'en sortir, et d'aller courir pour trouver à se paistre, et puis de rechef les reçoivent, les enveloppent et mettent coucher dedans leurs matrices. Et l'ourse qui est l'une des plus sauvages et plus farouches bestes du monde, enfante ses petits sans forme ne figure de membres quelconques, mais elle forme avec sa langue, ne plus ne moins qu'avec un ciseau ou autre util, les tayes [1], tellement qu'elle n'enfante pas seulement ses petits hors de son ventre, mais elle les taille et leur donne la forme: et le lion que descrit Homere,

[1] Les membranes.

Lequel menant ses petits chercher proye [1]
Par la forest, rencontre emmy sa voye
Quelques veneurs, et alors furieux
Il couvre tout des paupieres ses yeux.

ne vous est il pas advis, qu'il semble qu'il veuille faire composition avec les veneurs, pour sauver la vie à ses petits.

VI. L'amour et charité envers les petits rend hardys les animaux qui de leur nature sont couards, et diligens ceulx qui sont paresseux, et espargnans ceulx qui d'eulx mesme sont goulus. Et comme l'oiseau que descrit Homere,

Qui en son nid porte à sa geniture [2]
Ce peu qu'il peult recouvrer de pasture,
Et est content soy-mesme mal traitter,
Pour ses petits grassement sustenter.

Car de sa disette il nourrit ses petits, et retient avec son bec en le serrant, la becquée qu'il porte, laquelle touche presque à son gigier, de peur que contre sa volonté il ne l'avalle :

Comme la chiene au tour de sa portée [3]
Tendrette court aigrement irritée,
En abboyant si fort à l'estranger,
Qu'elle voudroit ce semble le manger.

prenant la crainte qu'elle a que lon ne face mal à ses petits, comme un redoublement de courage.

VII. Et les perdrix quand on les poursuit avec

[1] Iliade, L. XVII, v. 134. c.
[2] Iliade, L. IX, v. 324. c.
[3] Homère, Odyssée, liv. XX, v. 14.

leurs

leurs petits perdriaux, elles les laissent voler devant, et s'en fuir, et affinent tellement les chasseurs qu'ils s'arrestent à elles, se trainnans auprès d'eulx jusques à ce qu'estans tout sur le poinct d'estre prises, elles s'encourent un petit, et puis s'arrestent de rechef, et s'exposent en si belle prise, que le chasseur se persuade et prent esperance qu'il ne leur faudra pas à ce côup, tant que se mettans ainsi en danger pour sauver leurs petits, elles attirent les chasseurs bien loing arriere d'eulx. Et les poules, que nous avons tous les jours devant les yeux, avec quelle diligence et sollicitude traittent elles leurs poulcins, estendans leurs æles pour en laisser entrer les uns dessoubs, et recevans les autres qui leur montent de tous costez sur les espaules, avec un son de voix qui tesmoigne leur joye et leur amour envers leurs petits? et s'il se presente un chien ou serpent à elles seules, elles en ont grande peur et s'enfuient: mais si elles ont les petits, elles se mettent en defense, et combattent plus asprement que leur puissance ne porte.

VIII. Et pensons nous que la nature ait imprimé ces affections et passions en ces animaulx là, pour soing qu'elle eust de la posterité des gelines [1], ou des chiens, ou des ours, et non pour faire honte aux hommes, et nous piquer quand nous venons à discourir en nous mesmes, que ces choses là sont exemples pour ceulx qui les suivent, et reproches pour ceulx qui n'ont aucun ressentiment d'affection, par lesquels ils accusent la nature humaine,

[1] Poules.

comme si elle seule ne s'affectionnoit point gratuitement, et ne sçavoit aimer sinon ce dont elle tire quelque profit.

IX. On estime beaucoup ès theatres celuy qui dit le premier,

Qui est celuy qui soit tant debonnaire,
Qu'il puisse aimer un autre sans salaire?

cela fait selon Epicurus [1], que le pere aime le fils, la mere son enfant, les enfans leurs progeniteurs qui les ont engendrez: mais si les animaulx pouvoient parler, et entendre la parole, et que lon assemblast en un commun theatre les bœufs, les chevaulx, les chiens, et les oyseaux, on confesseroit tout hautement au contraire, que ny les chiens n'aiment leurs petits chiens pour aucun salaire, ny les juments leurs poulains, ny les poules leurs petits poulcins, ains les aiment gratuitement et naturellement: et recognoistra lon en toutes leurs passions et affections que cela est bien et veritablement dit. Or seroit-il certainement trop infame de dire, que les generations, conceptions, enfantemens, et nourritures des petits, ès bestes soient actes de nature et offices gratuits, et au contraire ès hommes prests, salaires et arres données pour en tirer après du profit.

X. Mais ce propos n'est ny veritable ny digne

[1] Épicure naquit la troisième année de la cent neuvième Olympiade, 342 ans avant J. C., et mourut la deuxième année de la cent vingt-septième, au commencement de sa soixante-douzième année.

d'estre escouté, car la nature ainsi comme ès plantes sauvages, telles que sont les vignes agrestes, les caprifiques, les olivastres, engendre ne sçay quels commancements cruds, et imparfaicts de bons et francs fruicts: aussi a elle donné aux bestes brutes une charité envers leurs petits qui est imparfaitte, et ne pouvant s'estendre jusques à la justice, ny passer plus oultre que l'utilité et le besoing: mais au contraire l'homme estant animal raisonnable, né à civile societé, pour observer les loix et la justice, que la nature a mis en ce monde pour servir et honorer les dieux, fonder et regir les citez, et pour y exercer tous offices de benignité et bonté, elle luy en a baillé de belles, genereuses et fructueuses semences, qui sont l'amour, la charité et dilection envers les enfans, suivans les premieres erres des principes quelle en avoit imprimez en la structure et fabrication des corps humains; car la nature en tout et par tout est exquise, aimant ses enfans, à qui rien ne default de necessaire, et à qui on ne sçauroit aussi rien oster comme superflu, et qui n'a rien, comme souloit dire Erasistratus [1], de vain ny de frivole, branlant ne qui panche tantost en çà, tantost en là.

XI. Car premierement quant à la generation de l'homme, on ne sçauroit assez dignement exprimer sa prudence: et à l'adventure aussi ne seroit il pas fort honeste de toucher trop diligemment les parties secrettes, en les appellant par les propres noms,

[1] Médecin célèbre, qui florissoit 294 ans avant J. C. Voyez Plutarque dans la Vie de Démétrius.

ains vault mieulx, en les laissant à part cachées, imaginer en son entendement la dexterité, bienseance, et propre disposition de ces naturelles parties là, tant pour engendrer que pour concevoir : la seule confection, departement et distribution du laict, est suffisante pour clairement monstrer sa providence et sa diligence, car ce qui demeure de sang superflu après l'usage auquel il est destiné, flottant par le corps de la femme au reste du temps, se respand çà et là, et l'appesantit fort pour la foiblesse et petitesse des esprits : mais à certaines revolution de jour, chasques moys, nature a accoustumé et appris de luy ouvrir certains esgouts et conduits par où il se vuide et escoule, en quoy faisant il purge et allege le reste du corps, et rend la matrice, comme une bonne terre, apte et disposée à recevoir la charrue et la semence en son temps : mais après qu'elle a retenu la semence qui y a pris racine, alors elle se resserre, pource que le nombril, ainsi que dit Democritus [1], est comme une ancre et un cable au fruict conceu, qui l'arreste ferme, et le garde de vaguer par la matrice de la mere, alors nature bouche et estouppe les canaux et ruisseaux des purgations menstruales, et prenant le sang qui y couloit, s'en sert pour nourrir et arroser l'enfant, qui commence desja à se mouler et à prendre forme et consistence, jusques à ce qu'estant demouré certain nombre de jours necessaires à la croissance qu'il prent au dedans, il a besoing

[1] Lisez : « Est ce qui se forme le premier, pour servir comme » une ancre, etc. » C.

de sortir de ce lieu là pour estre nourry autrement, et en une autre place. Alors doncques divertissant le sang plus dextrement, que ne sçauroit faire nul jardinier ny fontenier son eau, et l'employant à autre usage, elle a comme des cisternes ou fonteines toutes prestes à recevoir la liqueur du sang qui y descoule, non pas sans y rien cooperer, ny sans l'alterer, car en le recevant elles ont quant et quant la force de le cuire, digerer, addoulcir et transmuer par une doulce et gracieuse chaleur de l'esprit naturel, et tendreur delicate et feminine, pource que le tetin au dedans a une telle temperature et disposition. Si ne se fait pas une soudaine effluxion du laict, ne n'y a pas des tuyaux qui le versent et respandent tout à coup : mais le tetin s'abboutissant en une chair pleine de petits canaux, et qui le coule et passe tout doulcement par plusieurs petits pertuis, il exhibe un petit bout fort aisé à la bouche du petit poupin, qu'il prent fort grand plaisir à toucher et envelopper de ses levres.

XII. Mais pour neant et sans aucun fruict auroit la nature usé de si grande provoyance, si grand ordre et telle diligence à preparer ces utils pour engendrer, nourrir et elever l'homme, si quant et quant elle n'eust imprimé ès cœurs des meres une charité, amour et dilection soigneuse envers les fruicts qu'elles ont mis sur terre : car,

Des animaux respirans et marchans
Dessus la terre, ès villes et aux champs,
Nul n'y en a si malheureux que l'homme.

Qui dira cela du petit enfant qui ne fait que naistre et sortir du ventre de la mere, il ne fauldra point à dire verité : car il n'y a rien si imparfaict, si indigent de toutes choses, si nud, si difforme, ne si ord et salle à veoir, que l'homme, qui le verroit au sortir à sa naissance, attendu qu'il est seul presque à qui la nature n'a pas seulement concedé une pure et nette entrée en la lumiere de ceste vie. Car il y entre tout souillé de sang, plein de toute ordure, ressemblant plus tost à une creature recentement massacrée et escorchée, que nouvellement née. Il n'y a personne qui le peust toucher, recueillir, caresser, ny embrasser, sinon celle qui par nature l'aime. Et pourtant nature a fait descendre à bas, sous le ventre, les tettes de tous autres animaulx, mais à la femme, elle les a attachées à la poictrine, en assiette propre pour pouvoir baiser, embrasser et caresser son enfant, en l'alaittant : voulant par là nous donner à entendre, que l'enfanter, nourrir et eslever, n'ont pas pour leur but aucune utilité, mais la charité et la dilection.

XIII. Et qu'il soit ainsi, proposez vous en vostre entendement les femmes du temps passé, qui premieres conceurent, enfanterent et veirent un enfant venant de naistre sur la terre : il n'y avoit point encore de loy qui leur commandast de nourrir leurs petits, ny aucune esperance de plaisir reciproque, ou prest de nourriture que les petits leur deussent rendre et rembourser un jour à l'advenir : plus tost dirois-je, qu'elles devroient avoir esté rudes à leurs enfans, pour la souvenance fresche de tant de

maulx, tant de perils, et de travaux qu'elles auroient endurez à cause d'eulx.

Quand les trenchez aspres et douloureux [1]
Viennent saisir en travail dangereux
La femme grosse, alors sa delivrance
Se fait avec angoisseuse souffrance.

XIV. Les femmes disent que ce n'a pas esté Homere qui a escrit ces vers là, mais quelque Homeride, c'est à dire, quelque femme qui avoit autrefois essayé le travail d'enfanter, et qui sentoit encore en ses flancs la meslange de celle aspre, amere, et perceante douleur: et neantmoins l'amour et la charité naturelle, la plie et la meine tellement, qu'estant encore toute eschauffée de sa douleur, et toute tremblante de l'angoisse de son travail, elle n'abandonne pas son enfant, ny ne le refuit pas, ains se retourne vers luy, luy rit, le recueille et l'embrasse, sans qu'elle en reçoive aucun plaisir ny aucune utilité, ains le recueillant en peine et en labeur, l'enveloppe de langes et de petits drapeaux, pour le tenir chauldement, n'estant pas plus tost sortie du labeur du jour, qu'elle entre en celuy de la nuict: et de tous ces travaux-là quel loyer, ne quel profit en recevoient elles ces femmes là du tems jadis, non plus que celles du present, attendu que les esperances en sont si longues et si incertaines?

XV. Celuy qui a labouré la vigne en l'equinoxe

[1] Iliade, liv. II, v. 269.

du printemps, la vendange en celuy de l'automne, qui a semé le blé quand les Pleïades se couchent, il le moissonne quand elles se levent : les vaches, les juments, les gelines portent des fruicts, dont on peult incontinent en peu de temps tirer du profit : là ou de l'homme la nourriture en est laborieuse, la croissance tardive et lente, et la vertu longue à venir, de maniere que plusieurs peres meurent avant que de la veoir en leurs enfans. Neocles ne veit jamais la victoire de Salamine, que gaigna son fils Themistocles : ne Miltiades ne veit oncques celle que son fils Cimon [1] gaigna sur la riviere de Eurymedon : Xantippus n'ouit jamais son fils Pericles orer [2] devant le peuple, ny jamais Ariston ne veit son fils Platon tenant eschole de philosophie : les peres d'Euripides et de Sophocles n'eurent onques la cognoissance des victoires qu'ils emporterent, en faisant reciter leurs tragœdies : ils ne les ouirent jamais que gazouiller, et appeller les lettres en leurs premiers ans, ou bien s'ils ont vescu d'avantage, ils ont veu en tristesse leurs amours, leurs despenses à faire masques et festins, et autres semblables faultes : tellement que lon rememore et remarque avec louange ce mot qu'en dit Evenus [3] en un sien epigramme,

[1] 471 ans avant J. C., selon le père Corsini, qui suit Diodore de Sicile.

[2] Parler.

[3] Poëte de l'île de Paros, dont Platon loue les talens et la sagesse, dans son dialogue intitulé, *Phèdre*. Voyez les Observations.

Voyez combien de douleurs et miseres [1]
Donnent toujours les enfans à leurs peres

XVI. Et neantmoins pour tout cela, ils ne laissent jamais à nourrir et eslever des enfans. Et plus encore ceulx qui en ont moins de besoing : car ce seroit une mocquerie de penser que les riches sacrifient aux dieux, et facent de grandes resjouissances, quant il leur naist un enfant, pource qu'ils auront qui les nourrira en leur vieillesse, et les ensevelira après leur mort : si d'adventure ils n'eslevent des enfans, pource qu'ils ne treuvent pas qui veuillent estre leurs heritiers.

XVII. Les arenes de la mer, les petits grains de la pouldre, ny les plumes des oyseaux, ne sont point en si grand nombre que sont ces prochasseurs de successions. Danaus avoit cinquante filles, mais s'il n'en eust point eu, il eut eu des heritiers d'avantage, et bien d'autre sorte : car les enfans ne sçavent nul gré à leurs peres, ny ne les servent ou honorent pas pour cela, d'autant qu'ils attendent leur succession, comme chose qui leur est deuë : et au contraire, vous oyez dire à ces poursuivans qui taschent à s'insinuer en grace des riches qui n'ont point d'enfans pour se faire instituer heritiers, des propos et paroles semblables à celles cy des poëtes comiques,

Garder me fault devant toute autre chose [2],
Que faire tort personne ne vous oze.

[1] Lisez : « De la crainte ou du chagrin, c'est ce qu'un père » éprouve en tout temps pour son fils ». Voyez Ruhnkenius, dans ses notes, sur Rutilius Lupus, p. 39. C.

[2] Reiske a fort bien vu que ce passage étoit tiré d'Aristo-

Et puis,

> Prenez ces trois oboles là,
> Mangez, humez et avallez cela.

Et ce que Euripide, dit, que

> Les biens mondains font aux hommes avoir
> Nombre d'amis, grand credit et pouvoir.

XVIII. Cela n'est pas simplement et universellement veritable, sinon en droit ceulx qui n'ont point d'enfans. A ceulx là les riches mesmes donnent à souper, les seigneurs les caressent, les orateurs et advocats plaident pour eulx seuls gratis. C'est une puissante chose que un homme riche, quand on ne sçait point qu'il ait aucun heritier: et y a eu souvent plusieurs qui auparavant avoient infinis amis, et estoient honorez de plusieurs, qui tout aussi tost qu'un fils leur est né ont perdus tout leurs amis, tout leur credit et leur suitte tout ensemble.

XIX. Ce n'est doncques point à cause des enfans que les hommes sont en authorité, et n'est point aussi pour cela que les peres les aiment, ains toute ceste force là qui les fait aimer depend de la nature, non moins ès hommes que aux animaux: mais quelquefois ceste amour là naturelle et plusieurs autres bonnes qualitez sont aux hommes offusquées par la mauvaistié du vice qui vient à pul-

phane, dans les Chevaliers, v. 50 et 51. Il faut donc lire à la place de ces quatre vers: « O mon cher peuple! laves-toi, » après avoir jugé une cause, avale ce potage, bois un coup, » mange un morceau et prends ces trois oboles. » C.

luler auprès, ne plus ne moins que des espines et brossailles bien souvent naissent par la bonne semence : autrement il faudroit dire, que les hommes ne s'aimeroient pas, d'autant que plusieurs se tuent et se precipitent eulx mesmes. Oedipus

De doigts sanglants ses paupieres leva [1],
Et ses deux yeux luy mesme se creva,

Hegesias [2] orant feit que plusieurs des auditeurs qui l'avoient ouy s'absteindrent tant de manger, qu'ils se feirent mourir de faim.

XX. Il y a plusieurs sortes de tels accidents qui adviennent par permission divine, lesquels tous sont comme les autres maladies et passions de l'ame qui transportent l'homme hors de son naturel, ainsi comme ils tesmoignent à l'encontre d'eulx-mesmes : car si une truye ayant fait un petit cochon vient à le manger, ou si une chienne ayant fait un petit chien vient par fortune à le deschirer, ils s'en desesperent et s'en tourmentent grandement, ils en font sacrifices aux dieux pour divertir les sinistres presages, et reputent cela un prodige et un monstre, comme estant chose commune à toutes sortes de creatures, et à quoy nature mesme les convie, que d'aimer leur geniture.

XXI. Ce neantmoins, ainsi comme dedans les mines, l'or, encore qu'il soit meslé et enveloppé de force terre, reluit et se fait voir de loing : aussi na-

[1] Sophocle, OEdipe, roi, v. 1285. C.

[2] Fameux philosophe de la secte des Cyrénéens, comtemporain de Platon.

ture ès plus depravées meurs et passions fait voir la charité envers les petits : car ce qui fait que les pauvres ne nourrissent et n'eslèvent pas quelquefois leurs enfans, c'est qu'ils craignent, qu'estans nourris et eslevez moins hónestement qu'il n'appartient, ils ne deviennent lourdauts et mal appris, destituez de toutes parties requises à personnes d'honneur : et cuidans que pauvreté soit le dernier et plus grand mal de l'homme, ils ne peuvent avoir le cœur de la laisser à leurs enfans, estimans que ce soit un très grand et fascheux mal.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE LA PLURALITÉ D'AMIS.

Un seul ami. II. *L'amitié ne peut se partager.* III. *On peut aimer plusieurs personnes. On ne peut avoir qu'un ami.* IV. *Le vrai ami est un puissant secours. Il se connoît à l'épreuve qu'on ne peut multiplier.* V. *Choisir son ami pour le conserver.* VI. *On ne peut jouir de plusieurs amis.* VII. *La multiplicité est un obstacle aux bons offices que l'amitié exige.* VIII. *Il faut être ardent dans l'amitié, modéré dans l'inimitié.* IX. *On épouse nécessairement les querelles de son ami ; on partage sa fortune.* X. *L'amitié forme comme une seule ame de plusieurs corps. Elle doit donc être établie sur une parfaite convenance.*

DE LA PLURALITÉ D'AMIS.

Qu'il n'est pas possible, ni expedient d'avoir plusieurs amis.

SOCRATES demanda un jour à Memnon [1] le Thessalien, qui s'estimoit fort suffisant homme ès lettres, et, comme dit Empedocles [2], avoir attainct au comble de sagesse, que c'estoit que vertu. L'autre luy respondit audacieusement et promptement, qu'il y avoit vertu d'enfant et de vieillard, et d'homme et de femme, et de magistrat et de privé, et de maistre et de vallet. « Voilà qui va bien, repli« qua Socrates, nous ne te demandions qu'une vertu, « et tu nous en remues tout un exaim, comme d'a« beilles » : ne conjecturant pas mal, que cest homme ne cognoissoit pas une vertu, qui en nommoit plusieurs. Mais ne pourroit on point user de semblable mocquerie en nostre endroict, pource que n'ayant pas encore acquis une seule amitié certaine, nous avons peur que sans y penser nous ne tombions en pluralité d'amis : car il semble que c'est presque tout ainsi que si un manchot ou un aveugle avoit peur de devenir un Briareus qui avoit cent mains, ou un Argus qui avoit des yeux par tout le corps : et toutefois nous louons infiniment

[1] Voyez les Observations.

[2] Fameux Physicien, né dans la soixante-onzième Olympiade, mort dans la quatre-vingt-quatrième à l'âge de soixante ans.

le jeune homme qui dit en une comœdie de Menander, qu'il estime un merveilleusement grand bien et grand heur à un homme,

Pensant avoir trouvé des biens sans nombre,
Quand d'un amy a peu recouvrer l'ombre.

Mais une des causes, entre plusieurs autres, qui nous empesche d'acquerir une amitié certaine, c'est que nous convoitons en avoir plusieurs : ne plus ne moins que les putains et folles femmes qui se prestent à plusienrs hommes, n'en peuvent arrester ny retenir pas un, pource que les premiers se sentans mesprisez s'en retirent : ou plus tost, ainsi comme le nourrisson de la belle Hypsiphile[1] estant assis dedans un pré,

Alloit cueillant de main tendrette
Màinte fleurette sur fleurette,
Ne pouvant son cœur enfantin
Rassasier de tel butin :

aussi chascun de nous pour le desir de nouveauté, et l'inconstance de se saouler incontinent d'une chose, se laisse emporter au nouveau venu et plus freschement cogneu, qui nous tourne comme il luy plaist, nous faisant entreprendre plusieurs commancements ensemble d'amitié et de familiarité, lesquels ne viennent jamais à perfection, d'autant que pour l'amour d'un nouveau que nous poursuivons, nous laissons aller celuy que nous tenons.

II. Premierement doncques commanceans à la

[1] Voyez les Observations.

publique renommée de la vie des hommes, ne plus ne moins qu'à la deesse Vesta[1], que lon dit en commun proverbe, qui nous a esté laissée de main en main touchant les constans et parfaicts amis, prenons la longue et ancienne suitte des temps pour tesmoing, et ensemble pour conseiller de ceste matiere : car de toute ancienneté de memoire vous trouvez ces couples d'amis renommées, Theseus et Pirithous, Achilles et Patroclus, Orestes et Pylades, Pythias[2] et Damon, Epaminondas et Pelopidas. Car l'amitié est bien, par maniere de dire, beste de compagnie, mais non pas de trouppe, ne qui veuille estre en foule, comme les estourneaux ou les gays[3] : car estimer l'amy un autre soy-mesme, et l'appeller ἑταῖρον ou ἕταρον[4], comme qui diroit ἕτερον, c'est à dire autre, ce n'est autre chose que mesurer l'amitiéau nombre de deux : car on ne peult acquerir ne plusieurs esclaves ny plusieurs amis de peu de monnoye : et quelle est la monnoye d'amitié ? c'est benevolence et plaisir conjoinct avec vertu : chose si rare, qu'il n'y en a point de plus en toute la nature, de maniere qu'il n'est possible ny d'aimer ny d'estre aimé en perfection de plusieurs : ains comme les rivieres divisées en plusieurs canaux et ruisseaux, en demeurant basses et foibles :

[1] C'est-à-dire, à la première origine, parce que Vesta, prise pour Rhée, pour la terre, pour le feu ou le mouvement éternel, est le principe de tout.

[2] Voyez les Observations.

[3] Geays.

[4] Un compagnon, comme qui diroit un autre soi-même, aussi

aussi nostre ame qui est fort née à aimer, son affection estant departie en plusieurs, s'en affoiblit, et revient presques à neant. C'est pourquoy les animaux qui ne font qu'un petit, en ont l'amour plus vehemente : et Homere voulant signifier un enfant bien aimé, l'appelle μοῦνον et τηλύγετον, c'est à dire, unique, et engendré par des pere et mere qui n'ont que celuy là, sans esperer d'en avoir jamais plus d'autre.

III. Quand est à moy, je ne voudrois point que l'amy fust seul, mais bien qu'entre tous autres il fust uniquement et tendrement aimé, comme l'enfant que le pere a engendré sur la fin de ses jours, et qu'il eust mangé avec nous le minot de sel que lon dit communement, non pas faire comme plusieurs, qui appellent amis pour avoir beu seulement une fois ensemble, ou avoir joué à la paulme, ou aux dez, ou avoir logé en un mesme logis, amassans ainsi des amitiez des hostelleries, ou des jeux de luicte, ou des promenemens par les places des villes. Et quand ils voient les matins ès maisons des riches et puissans hommes, grande tourbe et foule de gens qui leur vont donner le bon jour, leur baiser les mains, et les accompagner au sortir de leurs logis, ils les reputent alors bien-heureux, comme ayans beaucoup d'amis : combien qu'ils voient encore plus grand nombre de mousches en leurs cuysines : mais ny elles ny demeurent point, si la viande y defaut, ny eulx, s'ils n'y sentent plus de profit. Pource que la vraye et parfaite amitié

requiert trois choses, « La vertu comme honneste, « la conversation comme plaisante, et l'utilité « comme necessaire » : car il fault recevoir l'amy après l'avoir bien esprouvé, s'esjouir de sa compagnie : et se servir de luy à son besoing, toutes lesquelles choses sont contraires à pluralité d'amis, mesmement celle qui est la principale, c'est le jugement de l'espreuve.

IV. Qu'il ne soit ainsi, voyez s'il est possible de concerter en peu de temps des baladins, et les accoustumer à baller tous d'un branle ensemble, ou des forsats à voguer tous d'une cadence, ou des serviteurs à qui nous nous voulons fier du gouvernement de noz biens, ou de l'institution de noz enfans. Tant s'en fault que lon puisse esprouver plusieurs amis qui soient pour se mettre en pourpoint quand et nous, pour combattre toute fortune, et dont chacun soit prest et appareillé :

Te faire part de sa bonne fortune,
Et de bon cœur porter son infortune.

car ny les navires ne se varent point en la mer à tant de tempestes et de tourmentes, ny on ne fiche point tant de paux à l'entour des heritages que lon veult enfermer de palissade, ni ne clost on point les ports de jettées et de moles contre tant ny contre tels dangers, comme l'amitié nous promet de refuge et de secours, quand elle est bien esprouvée, et seurement experimentée. Les autres amis qui ne sont pas à l'espreuve de la fortune, ne font que couler, et ceulx qui les perdent (ne plus ne moins

qu'une faulse monnoie averée à la touche) gaignent beaucoup,

Ceulx qui de tels amis perdent, en rient,
Et qui en ont, de les perdre aux dieux prient:

ce qui n'est pas facile, ains fort fascheux à faire, de fuir et deposer une amitié qui ennuye: ne plus ne moins qu'une viande qui fait mal à l'estomac, et qui fasche, on ne la peult retenir qu'elle ne face desplaisir, et qu'elle n'engendre quelque corruption, ny aussi la rendre telle comme elle y est entrée, ains toute souillée, meslée parmy d'autres humeurs, et toute alterée: aussi un mauvais amy, ou il demeure nous faschant et estant luy mesme fasché, ou il sort par force avec inimitié et malveillance, ne plus ne moins que la cholere [1] sort de l'estomac quand on vomit.

V. POURTANT ne fault il pas legerement recevoir, ny s'attacher d'affection facilement aux premiers qui se presentent, ny aimer incontinent ceulx qui nous poursuivent d'amitié, ains plus tost fault que nous mesmes poursuivions ceulx qui sont dignes d'estre aimez: car il ne fault pas du tout elire ce qui se prent facilement, pour ce que nous passons par dessus la ronce et le gratteron qui s'attache à nous, et la rejettons, là où nous allons chercher l'olive et la vigne: aussi n'est il pas tousjours expedient d'admettre en nostre familiarité celuy qui aiseement nous ambrasse, ains au contraire nous fault affectueusement embrasser ceulx que nous

[1] Bile.

esprouverons utiles, et qui meritent que lon en face compte, ainsi comme respondit jadis le peintre Zeuxis [1] à quelques uns qui l'accusoient de ce qu'il estoit long à faire ses peintures : « Je confesse, dit-« il, que je demeure voirement long tems à pein-« dre, mais aussi est ce pour long tems » : aussi celuy garde une amitié et familiarité longuement, qui a demouré long temps à l'esprouver.

VI. Or s'il n'est pas possible à l'homme d'esprouver beaucoup d'amis, sera il facile de converser ensemble avec plusieurs, ou s'il sera du tout impossible ? et neantmoins toute la jouissance et la fruition de l'amitié gist en la conversation, et le plus doux fruict consiste en s'entrefrequenter, et hanter ensemble :

Jamais ne fault resolution prendre,
Sans l'avoir fait à ses amis entendre [2],

comme dit Homere : et en un autre passage, Menelaus parlant d'Ulysses dit,

Rien n'a jamais noz plaisirs separez
Tant que tous deux morts nous a atterrez [3].

Mais la pluralité d'amis dont nous parlons fait tout le contraire : car l'amitié nous serre, nous unit ; et

[1] Zeuxis, fameux peintre, florissoit dans la soixante-dix-huitième olympiade, époque de la mort du poëte Simonide. Les poëtes Pindare et Bachyllis florissoient alors.

[2] Iliade XXIII, 77.

[3] Odyssée IV, 178. Le grec dit : avant que la mort l'eût couvert de son ombre.

nous estrainct par frequentes et continuelles conversations, caresses et offices d'amitié,

Ne plus ne moins que la presure tendre
Fait le laict frais se cailler et se prendre,

comme dit Empedocles, car elle desire faire une telle union et incorporation : là où la pluralité d'amis nous separe, nous distraict et divertit en nous rappellant, et nous transferant de l'un à l'autre, ne permettant pas que la commixtion et le collement de la bienveuillance se face par la familiere conversation espandue et figée, en maniere de dire, à l'entour, et cela quant et quant nous apporte une inegalité et difficulté grande aux offices et services, qui sont convenables entre amis : car ce qui est aisé à l'amitié, devient malaisé par ceste pluralité,

En mesme humeur tout homme ne consent,
Autrement l'un, autrement l'autre sent.

d'autant que noz natures ne panchent pas toutes à mesmes inclinations, ny ne sommes pas tousjours environnez de semblables adventures, outre ce que les occasions des temps, ne plus ne moins que les vents, seront propres à quelques actions, et contraires aux autres.

VII. Et quant bien encore tous les amis desireroient ensemble mesmes services de nous, si seroit il trop difficile de pouvoir satisfaire et suffire à tous ceulx qui vouldroient ou consulter de quelque affaire, ou traicter quelque negoce publique, ou

briguer quelque magistrat, ou recevoir et festoyer quelque hoste estranger en leur maison : mais si en un mesme temps ils viennent à tomber en affaires tous differents, et en toutes diverses affections, et nous requierent tous ensemble, celuy qui veult naviger, de voyager quand et luy : celuy qui est accusé, de luy assister en jugement : celuy qui accuse, de le seconder : celuy qui achette ou qui vend, de luy aider à mesnager : celuy que se marie, à sacrifier : celuy qui fait des funerailles, à mener d'euil,

La cité est pleine d'encensements
De chants de joye, et de gemissements [1],

Certes qui a tant d'amis, assister à tous il est du tout impossible : et ne gratifier à nul, il n'y auroit point d'apparence : et en gratifiant à un en offenser plusieurs, il seroit aussi trop fascheux. Car

Qui aime bien, ne veult qu'on le mesprise :

et toutefois encore supporte lon plus patiemment les negligences et oubliances des amis, et reçoit on avec moins de courroux de telles responses et excuses d'eulx, « Je t'ay oublié : ou, Il ne m'en est pas « souvenu ». Mais celuy qui dit, Je ne vous ay pas assisté en vostre cause, d'autant que j'assistois à un autre mien amy, qui avoit aussi un autre procès : ou, Je ne vous ay pas esté visiter en vostre fiebvre, pource que j'estois empesché au festin que faisoit un tel à ses amis : alleguant pour excuser sa negli-

[1] Sophocle, OEdip. tyran.

gence envers son amy, sa diligence envers d'autres, il ne satisfait pas à la plainte, mais il augmente la jalousie.

VIII. Mais la plus part des hommes ne regarde seulement qu'à ce que la pluralité des amitiez leur peuvent apporter commodité du dehors, et ne se soucient pas [1] de ce qu'elles leur doivent imprimer au dedans, ne se souvenans pas qu'il fault, que celuy qui se sert de plusieurs à son besoing, secoure aussi reciproquement ces plusieurs là, quand ils en auront affaire. Tout ainsi doncques comme si Briareus avec ses cent mains eust emply cinquante ventres, n'eust eu rien d'avantage que nous qui avec deux mains en fournissons un, aussi en la commodité de se servir de plusieurs amis y a il l'incommodité, qu'il se fault aussi employer pour plusieurs, se passionner, se travailler et se tourmenter avec eulx. Car il ne fault pas adjouster foy au poëte Euripide [2] en ce qu'il dit,

L'affection d'amitié engendrée
Entre mortels doit estre moderée,
Non de leur coeur la mouëlle percer,
Ains estre aisée à prendre et à laisser,

pour la roidir et lascher, ne plus ne moins que la scote [3] d'une voile de navire, selon que le besoing

[1] Lisez : Des devoirs qu'elles leur imposent. C.

[2] Hippolyte.

[3] Grec, le pied du vaisseau. Cet expression désigne tantôt le gouvernail, tantôt les cordes qui servent à carguer ou à caler les voiles, ainsi nommées, parce qu'elles venoient s'attacher au pied du mât

le requierroit. Mais au contraire, Euripide, il fauldroit transporter vostre dire aux inimitiez, et admonester que les querelles entre les hommes fussent moderées, et qu'elles ne penetrassent pas jusques à la mouëlle de l'ame: ains que les haines fussent aisées à appaiser, et aussi les courroux, les plaintes et doleances, et les souspeçons et defiances: et plus tost donner ce sage admonestement de Pythagoras, « Ne touche pas à plusieurs en la main », c'est à dire, ne fais pas plusieurs amis, et n'affecte pas celle amitié populaire commune à tous, et exposée à un chascun: laquelle entre en un cœur avec beaucoup de passions, dont celles cy l'estre en esmoy pour son amy, se condouloir avec luy, se mettre en peine et exposer en danger pour luy, ne sont pas difficiles à supporter à hommes libres et de gentil cœur: mais le dire du sage Chilon [1] est veritable, lequel respondant à un qui se vantoit de n'avoir aucun ennemy, « Il semble doncques, « respondit il, que tu n'aies aussi point d'amy ».

IX. Car les inimitiez suivent incontinent de près les amitiez, et sont entrelassées avec elles: ce n'est point tour d'amy de ne ressentir pas d'une injure faitte à son amy, ou d'une honte à luy procurée, et de n'espouser point ses querelles; car les ennemis ont incontinent pour suspect l'amy de leurs ennemis, et le haïssent: et, au contraire, les

[1] Chilon, l'un des sept sages de la Grèce. Il fut éphore éponyme à Sparte dans la cinquante-cinquième olympiade. Il mourut de joie dans la cinquante-septième, en embrassant son fils, vainqueur aux jeux Olympiques.

amis bien portent souvent envie à leurs amis, et ont quelque jalousie de leur prosperité, et les distraient çà et là. Et comme l'oracle qui fut respondu à Timesias [1], touchant la nouvelle colonie qu'il vouloit aller peupler, l'appelle,

C'est un exaim d'abeilles que tu meines,
Qui deviendront tost guespes inhumaines:

aussi ceulx qui cherchent un exaim, ou toute une ruchée, par maniere de dire, d'amis, ne se donnent de garde, qu'ils tombent en une guespierre d'ennemis: mais il y a ceste difference, que la souvenance vindicative du mal de l'ennemy peze beaucoup plus, que ne fait la memoire du bien de l'amy. Et qu'il ne soit vray, voyez comment Alexandre accoustra les familiers et amis de Philotas et de Parmenion, et Dionysius [2] ceulx de Dion, Neron [3] ceulx de Plautus, et Tibere ceulx de Sejan [4], qu'ils feirent tous mourir après les avoir bien tourmentez à la gehenne. Tout ainsi, comme les riches joyaux,

[1] Voyez les Observations.

[2] Denys le jeune, tyran de Syracuse après la mort de son père. Dion le chassa 357 ans avant J. C.; mais il fut tué lui-même trois ans après, et ses amis cruellement persécutés par Denys remonté sur le trône.

[3] Néron fit assassiner Plautus en Asie, répudia Octavie, et épousa en sa place l'infâme Poppée, l'an de J. C. 62. Voyez Tacite, Annal. l. XIV, vers la fin.

[4] Séjan, après avoir été l'ami de Tibère, et le complice de ses horreurs, fut enfin forcé par ce même Tibère de se tuer, l'an de Rome 784. Ses enfans et ses amis furent tous enveloppés dans sa disgrace.

de sa fille et son precieux voile ne servirent de rien à Creon [1], mais le feu qui s'y prit et alluma soudainement, le brusla luy mesme quand il accourut, et la prit entre ses bras, tellement qu'il en mourut quand et elle : aussi il y en a qui n'ayans reçeu aucun bien de la prosperité de leurs amis, sont enveloppez en la ruine de leur adversité, et perissent quand et eulx : ce qui advient principalement aux gens de lettres, et personnes d'honneur et de valeur, comme Theseus qui fut avec son amy Pirithous emprisonné et puny,

Se trouva pris, et les deux pieds chargez
D'autres liens que de cuyvre forgez.

Et Thucydide escrit, qu'en la grande pestilence qui fut à Athenes [2], les plus gens de bien, et qui plus faisoient profession de la vertu, furent ceulx qui plus moururent avec leurs amis malades de peste, d'autant qu'ils ne s'espargnoient point, et alloient visiter et traitter ceulx qui leur appartenoient. Et pourtant ne fault il pas ainsi mettre la vertu en abandon, en la liant et attachant à toutes heures à d'autres, ains la reserver pour une communication reciproque à ceulx qui en sont dignes, c'est à dire, à ceulx qui peuvent autant aimer et autant contribuer à la communauté.

[1] Roi de Corinthe, père de Créuse, que Jason épousa en répudiant Médée.

[2] La deuxième année de la quatre vingt-septième olympiade. L'historien dit, qu'il en fut attaqué lui-même. La description qu'il en fait est un chef-d'œuvre.

X. Car cela est l'une des plus grandes contrarietez et oppositions qu'il y ait contre la pluralité d'amis, que l'amitié est comme une generation qui se fait par conformité et similitude. Car veu que les creatures mesmes qui n'ont point d'usage de raison qui les veut faire mesler avec celles qui ne sont pas de leur espece, il fault que ce soit à force, et par contraincte, d'autant qu'elles se couchent sur leurs genoux et s'enfuyent arriere l'une de l'autre : là où au contraire, elles ont plaisir de se mesler avec leurs semblables, recevans volontiers, et avec toute doulceur et facilité, celle communication : Comment est il possible qu'il s'engendre une bonne amitié entre gens qui sont de meurs toutes differentes, conditions toutes diverses, et façons de vivre tendantes à toutes autres fins ? Car les accords de la musique, soit en voix ou en instruments, ont bien leurs consonnances par contrarieté de sons, se formant ne sçay quoy de similitude et convenance du hault et du bas : mais en ceste consonnance et harmonie de l'amitié il n'y doit avoir du tout rien de dissemblable, ny d'inegal, ny de couvert et obscur, ains doit estre composée de toutes choses pareilles, de mesme volunté, mesme opinion, mesme conseil, et toute mesme affection, comme si ce n'estoit qu'une seule ame distribuée et departie en plusieurs corps. Et qui est l'homme ou si laborieux, ou si facile à transmuer en toutes façons, et à prendre tous visages, qui peust se former à tous patrons, et s'accommoder à tant de natures :

Et non pas se mocquer du poëte Theognis [1] qui nous commande,

Aies le sens du poulpe [2], lequel taint
Sa molle peau, puis d'un puis d'autre taint,
Prenant couleur telle comme la roche,
Et la pierre, à laquelle il s'approche:

et toutesfois encore les changements du poulpe ne profondent point au dedans, ains se font seulement en la superficie du cuir, qui en se resserrant, ou relaschant, reçoit les defluxions des couleurs des corps, dont il approche, là où les amitiez requierent, que les meurs soient entiement conformes, les passions, les propos, les estudes, et vacations, et les inclinations. Or seroit ce à faire à quelque Proteus [3], qui ne seroit pas trop heureux, ny trop homme de bien avec, ains qui par enchantement se transformeroit souvent, en un mesme instant, d'une figure en une autre, pource qu'il fauldroit qu'avec ceulx de ses amis qui seroient doctes et studieux il s'occupast à estudier et à lire, avec les luicteurs qu'il se poudrast pour se preparer à la luicte, qu'il chassast avec les chasseurs, qu'il s'enyvrast avec les beuveurs, et qu'il briguast les offices avec les ambitieux, sans avoir aucune mansion de

[1] Théognis, poëte dont il nous reste encore quelques vers, naquit à Mégare, ville située à l'extrémité de l'Attique, du côté de Corinthe, dans la cinquante-huitième olympiade, et vécut jusqu'après la première guerre des Médes.

[2] Du polype. C'est le Caméléon.

[3] Protée, dieu marin qui prenoit toutes sortes de formes.

naturel propre à luy. Et tout ainsi comme les philosophes naturels tienent, que la substance sans figure ne couleur quelconque, qu'ils appellent la matiere premiere, est subjecte à toutes formes, et se tourne en toutes façons, de maniere que tantost elle brusle, tantost elle devient liquide, maintenant elle se tient rare, et puis elle s'espessit, aussi faul-dra il qu'à ceste pluralité d'amis il y ait une ame subjecte qui soit de plusieurs conditions, de plusieurs affections, soupple et facile à changer d'une sorte en une autre. Et au contraire, l'amitié demande une nature ferme et constante, qui demeure tousjours en un mesme lieu et en une mesme façon de faire. Voilà pourquoy c'est chose rare, et difficile à rencontrer, qu'un certain amy.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE LA FORTUNE.

S'il est vrai que les vertus soient affaire de fortune. II. *La prudence ne dépend pas plus de la fortune, que la justice.* III. *L'ame domine les sens qui ne sont que ses organes.* IV. *La raison rend l'homme supérieur aux bêtes.* *Du côté des facultés corporelles, elles ont beaucoup d'avantages sur nous.* VI. *Les succès des hommes dans les arts ne peuvent s'attribuer au hasard.* VII. *Les procédés des artistes prouvent que c'est l'intelligence qui les dirige.* VIII. *La prudence est donc une vertu réelle.* IX. *Comparaison de la prudence avec un général d'armée.*

DE LA FORTUNE.

C'est un brief discours contre ce commun dire, « Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde [1] ». Amyot.

Tous faits humains dependent de fortune,
Non de conseil, ny de prudence aucune [2],

ce dit un vieux quolibet.

Comment n'y a il doncques point de justice, non plus ès affaires des hommes, ny d'equité, ny de temperance, ny de modestie? Et a-ce esté de fortune et par fortune qu'Aristides a mieulx aimé demourer en sa pauvreté, combien qu'il fust en sa puissance se faire seigneur de beaucoup de biens: et que Scipion ayant pris de force Carthage [3], ne toucha, ny ne vit oncques rien de tout le pillage? Et fut ce de fortune et par fortune que Philocrates [4], ayant pris grosse somme d'or du roy Philippus, achetta des putains et de precieux poissons, et que

[1] C'est un brief, etc. M. l'abbé Sallier, a donné des notes sur ce traité dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions tome X. pag. 358.

[2] Théophraste, dans un traité sur l'Affliction, qu'il avoit composé à l'occasion de la mort de Callisthène. M. le duc de la Rochefoucauld a dit: « La fortune et l'humeur gouvernent » le monde ».

[3] L'an de Rome 608, avant J. C. 146.

[4] Noms de plusieurs traîtres qui vendirent la Grèce à Philippe. Il en est souvent parlé dans les discours de Démosthène.

Lasthenes et Euthycrates trahirent la cité d'Olynthe, mesurans le souverain bien de l'homme à la volupté de leur ventre, et autres voluptez encores plus infames? Et fut-ce fortuitement qu'Alexandre fils de Philippus s'absteint luy mesme de toucher aux femmes captives prises en la guerre, et chastia ceulx qui les voulurent forcer? Et au contraire aussi fut-ce par fortune, que Alexandre [1] fils de Priam, à sa male destinée et malencontre coucha avec la femme de son hoste, qui l'avoit receu chez luy, et l'ayant ravie emplit des miseres et calamitez de la guerre l'Europe et l'Asie? Si toutes ces choses-là ont esté faites par fortune, qui empeschera que lon ne die que les chats, les boucs, et les singes sont aussi par fortune friands, luxurieux et malfaisans?

II. Mais au contraire aussi, s'il est certain qu'il y ait au monde de la justice, de la temperance, et de la vaillance, comment seroit il raisonnable de dire, qu'il n'y eust point de prudence? Et s'il y a de la prudence, comment pourroit on soustenir qu'il n'y eust point de conseil? car la temperance, comme aucuns disent, est une sorte de prudence, et la justice a besoing d'estre assistée de prudence: ou, pour mieulx dire, nous appellons la sagesse et prudence, qui rend les hommes bons ès voluptez, continence et temperance: et ès dangers et travaulx, patience et vaillance: et ès contraux et maniment des affaires, legalité et justice. Parquoy si nous voulons que les effects de conseil et de sagesse

[1] Pâris.

soient

soient attribuez à la fortune, il fauldra donc que ceulx de la justice, et ceulx de la temperance, et ceulx de la vaillance luy appartiennent aussi: voire que le desrobber, le coupper bourse, et le paillarder procedera de la fortune: et brief, quittons tout le discours de nostre raison, et nous laissons du tout aller à la fortune, qui nous poulse, et nous chasse comme de la poulsiere, ou de la balle çà et là, à son plaisir. S'il n'y a doncques point de prudence, aussi n'y a il point de conseil aux affaires, ny de deliberation, ny d'inquisition de ce qui est utile: et resvoit doncques bien Sophocles [1] quand il disoit,

On trouve tout par soing et diligence,
Et tout perit en fin par negligence.

Et en un autre passage, où il divise les affaires des hommes, il dit,

Ce qui se peult enseigner, je l'appren,
Ce qui trouver, à le chercher me pren,
Et ce qu'il fault que de là-sus descende,
En ma priere aux dieux je le demande.

III. Car qu'est-ce qui se peult apprendre, et qu'est-ce qui se peult trouver par les hommes, s'il est ainsi que tout se face en ce monde par la fortune? quel senat de ville et quel conseil de prince n'est ruiné et destruict, s'il est ainsi que toutes choses soient en la subjection et puissance de fortune? laquelle nous injurions, en l'appellant aveugle, nous soubmettans

[1] OEdip. Tyr. v. 110.

comme aveugles nous mesmes à elle : et bien le sommes nous certainement, si nous arrachans les yeux de la prudence, nous prenons un guide aveugle pour nous guider et conduire par la main au cours de ceste vie. C'est tout autant comme si quelqu'un disoit, « c'est fortune que tout le faict des voyans, « non pas de la veuë ny des yeux esclairans, » comme dit Platon : ou c'est fortune que tout le fait des oyans, non pas une naturelle puissance de recevoir par l'oreille et le cerveau le coup de l'air frappé.

IV. Mais ce seroit à l'adventure bien fait, pourra dire quelqu'un, craindre [1] de soubmettre le sentiment à la fortune : voire mais la nature nous a donné la veuë, l'onye, le goust, l'odorement, et autres parties du corps, avec toutes leurs facultés et puissances, pour ministres de la sagesse et prudence : c'est l'entendement qui voit et qui oyt [2], tout le reste est sourd et aveugle. Et tout ainsi que s'il n'y avoit point de soleil, nous serions en une nuict perpetuelle, non obstans tous les autres astres et estoiles, comme dit Heraclitus : aussi non obstans

[1] Cette phrase est trés-difficile dans le grec. Amyot l'a rendu inintelligible. Voici l'idée de Plutarque. Si le sentiment de l'ouie, de la vue, etc. étoit la fortune même, et non pas un effet naturel produit sur les organes, dont l'ame juge ensuite, il faudroit honorer le sentiment comme une divinité,

[2] Amyot n'a pas fait attention que ce sont des vers d'Épicharme, poëte comique de Syracuse, suivant plusieurs et suivant l'inscription qui étoit au bas de sa statue. Il mourut à l'âge de 92 ans, et vivoit, selon Suidas, six ans avant les guerres des Perses contre les Grecs ; ce qu'il faut sans doute entendre de la fin de sa carrière.

tous les naturels sentiments, si l'homme n'avoit l'entendement et le discours de la raison, il ne differeroit en rien des bestes brutes en sa vie : mais maintenant ce n'est point par fortune, ny par cas d'adventure que nous le dominons et en sommes les maistres, car Prometheus, c'est à dire, le discours de la raison, en est cause, qui nous a donné en recompense,

Pour nous porter des asnes et chevaux,
Ces puissants bœufs pour aiser noz travaux,

ainsi que dit le poëte AEschylus. Car au demourant la fortune, ou la nature, a esté à leur naissance plus favorable à plusieurs bestes brutes, qu'elle n'a esté à l'homme, pource que les unes sont armées de cornes, et de dents, et d'aiguillons,

Le herisson est armé sur l'eschine
Horiblement de mainte aigue espine,

ce que dit Empedocles : les autres sont vestues et chaussées d'escailles, de poils, d'ongles, et de cornes dures : « l'homme seul, comme dit Platon, est « abandonné de la nature tout nud, sans armes, « sans chaussure, et sans vesture » :

Mais par un don tout cela s'addoulcit,

c'est par le don de la raison, du soing, et de la provoyance.

Force de corps [1] est en l'homme debile [2],
Mais son esprit à le sens si habile,

[1] Force de corps, est débile en l'homme.
[2] Euripide, dans la Tragédie d'Eole, qui est perdue. C.

Qu'il donte tous les plus fins animaux
Qui soient en mer, en terre, monts et vaux.

V. C'est un animal bien viste et bien leger à la course que le cheval, mais c'est pour l'homme qu'il court : le chien est courageux et aspre au combat, mais c'est pour garder l'homme : le poisson a beaucoup de chair, et le pourceau aussi, mais c'est pour servir de nourriture et de viande à l'homme. Qu'est-il plus grand, ny plus espouvantable à veoir qu'un elephant? mais à la fin encore sert il de jouët à l'homme, et de spectacle de jeux et de feste, on luy fait apprendre à danser et à baller, et à faire la reverence. Si ce n'est pas en vain, sans utilité que nous alleguons ces exemples là, ains à fin que par iceulx nous cognoissions jusques où la prudence esleve l'homme, au dessus de qui elle le met, et avec quoy il surmonte et surpasse tout,

Car pour luicter ou escrimer des poings [1],
Ne pour courir du pied encore moins,
Sommes nous gens où n'y ait que redire.

ains en toutes ces forces-là nous sommes plus malheureusement nez que les bestes, mais par experience, memoire, ruse et artifice, nous nous en servons d'aucunes, nous chastrons les goffres des abeilles, nous tirons les pis des femelles, brief nous les pillons et saccageons quand [2] nous les prenons : tellement qu'en tout cela il n'y a rien qu'on puisse

[1] Homère, Odyssée, L. VIII, v. 246. C.

[2] Grec, en nous en rendant maîtres.

attribuer à la fortune, ains procede le tout de bon sens et de provoyance.

VI. Davantage les ouvrages des charpentiers sont faits humains, si sont ceulx des tailleurs de pierre, des maçons et des statuaires, en tous lesquels nous ne voyons rien qui soit fait casuellement ny fortuitement, au moins qui soit bien fait: et si d'adventure quelquefois un bon ouvrier, tailleur de pierre ou maçon, il se rencontre quelque fortune, c'est en chose petite et legere, mais les plus grands de leurs ouvrages, et le plus grand nombre, sont achevez respectivement par leurs arts. Ce que donne à entendre un certain poëte par ces vers,

Marchez avant, vous tourbe manouvriere,
Qui adorez Minerve la guerriere,
Mere des arts, fille de Jupiter,
Avecques vos paniers [1] à pain porter.

Car les mestiers et les arts ont pour leur patronne Minerve qui s'appelle autrement *Ergané*, comme qui diroit, ouvriere et artisane, non pas la fortune. Bien recite lon de quelque certain paintre [2], qui paignant un cheval avoit bien rencontré au demourant, tant au portraict comme à la couleur, excepté que

[1] Ces paniers se portoient aux processions et cérémonies de religion.

[2] Pline, XXXV, 18, nomme ce peintre Néalcès, et dit, qu'il avoit suivi en cela l'exemple de Protogène, peintre contemporain d'Apelle, à qui ce mouvement d'impatience réussit à merveille, pour peindre au naturel l'écume d'un chien dans son fameux tableau d'Ialysus. Apelle et Protogène florissoient tous deux du temps d'Alexandre.

celle enfleure d'escume qui se concrée à l'entour du mords quand il le ronge, et qui tombe de la bouche en soufflant, ne luy plaisoit point ainsi comme il l'avoit painte, de sorte qu'il l'effacea plusieurs fois, et à la fin de despit jetta son esponge sur le tableau tout ainsi qu'elle estoit pleine de toutes sortes de taintures : ceste esponge venant à donner à l'endroit de la bouche du cheval, y imprima et representa merveilleusement ce qu'il falloit. Je ne sache point que lon raconte autre chose artificielle advenue par cas de fortune.

VII. Les ouvriers usent par tout de regles, de lignes, de mesures et de nombres, à fin qu'en tous leurs ouvrages il ne se trouve rien qui soit faict temerairement et à l'adventure : et lon dit que les arts sont comme de petites prudences, ou plus tot des ruisseaux et lambeaux d'icelle, departis par les necessitez de la vie humaine ; ainsi comme les fables nous donnent ouvertement à entendre, que depuis que Prometheus eust divisé le feu, une etincelle en vola deçà, une autre delà : aussi les parties et fragments de la prudence departie et decouppée en plusieurs, sont devenues arts.

VIII. C'est doncques chose merveilleuse, comment les arts n'ont rien de commun avec la fortune pour attaindre et parvenir à leur propre fin : et que celle[1] qui est la plus grande et la plus parfaite de toutes, celle qui est le comble et la cyme de toute la louange et reputation de bonté que lon sçauroit donner à un homme, ne soit du tout rien. Et toutes-

[1] La prudence.

fois à tendre ou lascher des chordes d'un instrument, il y a une sagesse qui s'appelle *Musique:* et à accoustrer les viandes y en a une autre, que nous nommons l'*Art du cuisinier:* et à laver les draps et vestements, une autre qui se nomme le *mestier de foulon:* et puis nous enseignons aux enfans à se vestir et à se chausser, et à prendre la viande qu'on leur baille avec la main droitte, et avec la main gauche tenir leur pain, comme n'estans pas jusques à ces petites choses là dependantes de la fortune, ains ayant besoing d'advertance et de sollicitude. Et puis les choses qui sont les plus grandes, principales et plus necessaires pour rendre l'homme bienheureux, n'useront pas de la prudence, et ne participeront pas de provoyance et du jugement de la raison? Et toutesfois on ne voit point qu'il y ait personne si deprouveuë de jugement, que ayant destrempé de la terre avec de l'eau, la laisse là, attendant que fortuitement et casuellement il s'en face des briques: ny que ayant acheté de la laine et du cuir, il se seie dessus, priant la fortune de lui en faire des vestements et des souliers: [1] ny que ayant amassé grosse somme d'or et d'argent, et grand nombre d'esclaves, ny pour avoir plusieurs portes fermées sur soy, ny pour monstrer des licts somptueusement et richement parez, ou des tables precieuses, s'il n'a quant et quant la prudence pour en bien user, qu'il estime que cela soit sa souveraine

[1] Il falloit traduire: et pour avoir amassé..... estimera-t-on? etc.

felicité, ne que cela luy apporte une vie heureuse sans douleur, et qui jamais ne se puisse changer.

IX. Il y eut quelquefois un, qui contestant avec le capitaine Iphicrates [1], pour le cuyder convaincre de n'estre rien, luy demanda qui il estoit, « Car tu « n'es ne picquier, ny archer, ny rondelier »: « Non, respondit Iphicrates, mais je suis celuy qui « commande à tout cela, et qui les mets tous en « besongne ». Aussi prudence n'est point or, ny argent, ny gloire, ny richesse, ny santé, ny force, ny beaulté: Qu'est-ce donc? c'est ce qui sait bien user et se servir de tout cela, et par qui chascune de ces choses est plaisante, honorable et profitable: et au contraire, sans elle, desplaisante, nuysible et dommageable, destruisant et deshonorant celuy qui les possede. Certainement c'est dequoy sagement nous admoneste le poëte Hesiode, quand il fait que Prometheus conseille à son frere Epimetheus,

Ne recevoir present que luy envoye [2]
Le dieu du ciel, ainçois qu'il le renvoye:

entendant les biens exterieurs, et de la fortune:

[1] Iphicrate, général Athénien, fameux sur-tout par sa discipline militaire. Il fut le premier Athénien qui inscrivit son nom sur les dépouilles des ennemis qu'on consacroit aux dieux. Jusque-là on n'y gravoit que le nom de la ville. Après avoir encouru la disgrace du peuple, qui lui ôta le commandement dans la guerre sociale, pour le donner à Chabrias, 393 ans avant J. C., il regagna sa faveur, et jouit en paix de sa gloire jusqu'à une grande vieillesse.

[2] Travaux et jours, v. 86.

comme s'il eust voulu dire, Ne jouë point de la fluste, si tu n'entends rien en la musique : ne lis point, si tu ne sçais les lettres : ne monte point à cheval, si tu ne sçais bien t'y tenir : aussi tout de mesme, ne prochasse point d'office et de magistrat, si tu es un fol : ne cherche point d'estre riche, si tu es avaricieux : « ne te maries point, si [1] tu aimes autre femme ». Car avoir des biens que l'on ne merite point, donne occasion aux maladvisez, ce dit Demosthene, de faire beaucoup de folies : et l'estre-heureux aussi, plus que de raison, est occasion de devenir malheureux à ceulx qui ne sont pas sages.

[1] Grec, à une femme par qui tu es subjugué.

SOMMAIRE

DU TRAITE.

DE L'ENVIE ET DE LA HAINE.

Il semble d'abord que la haine et l'envie soient la même chose. II. *Première différence dans leurs principes.* III. 2°. *Les bêtes sont susceptibles de haine, non pas d'envie.* IV. 3°. *La haine peut être juste, non l'envie.* V. *L'envie est la seule passion qu'on n'avoue point.* VI. *Ressemblance et différence de ces deux vices dans leur objet.* VII. *Haine des Athéniens contre les auteurs de la mort de Socrate.* VIII. *L'extrême supériorité étouffe quelquefois l'envie, mais non pas la haine.* XI. *Il en est de même du malheur.* X. *Trois causes qui font cesser les haines.* XI. *Elles n'appaisent point l'envie, ou même l'aigrissent.* XII. *Différence de ces deux passions dans le but qu'elles se proposent.*

DE L'ENVIE
ET DE LA HAINE.

Il semble qu'il n'y ait point de difference [1] entre haine et envie, ains que ce soit tout un : car le vice, en general, à plusieurs crochets, par le moyen desquels se remuant çà et là, il donne aux passions qui dependent de luy plusieurs prises et attaches, pour s'entrelasser les unes avec les autres, et comme des maladies compatissent aux inflammations les unes des autres, car autant est fasché de la prosperité d'autruy le malveuillant comme l'envieux. Voylà pourquoy nous estimons que benevolence soit contraire à l'une et à l'autre, d'autant que c'est un vouloir bien à son prochain : et que ce soit tout un le haïr que le porter envie, d'autant qu'ils ont intention contraire à l'aimer. Mais pour autant que les similitudes ne font pas tant un, comme les différences font autre et different, recherchons et exàminons ces differences là en commenceant à la source mesme et origine d'icelles passions.

II. La haine doncques s'engendre en nos cœurs de l'imagination et apprehension que nous avons, que celuy que nous haïssons soit meschant, ou generalement envers tous, ou particulierement envers nous : car communement ceulx qui pensent avoir receu tort de quelqu'un sont disposez à le hair, et

[1] On voit par la forme de cette phrase dans le grec, qu'il manque quelque chose au commencement de ce traité.

autrement on hait et void-on malvoluntiers ceulx que lon sçait estre meschants et coustumiers d'outrager autruy, et porte lon envie seulement à ceulx que lon cognoist estre heureux : et pourtant semble il que l'envie soit indeterminée, ne plus ne moins que le mal des yeux qui s'offense de toute clarté et lueur : mais la haine est determinée, estant tousjours fondée et appuyée sur certains sujects au regard d'elle.

III. Secondement le haïr s'estend jusques aux bestes brutes, comme il y en a qui naturellement haïssent les chats et les mousches cantharides, les serpents, et les crappaux : et Germanicus ne pouvoit souffrir ny le chant ny la veuë d'un coq : et les sages des Perses, qu'ils appelloient *Magi*, tuoient les rats [1] et les souris, tant pource qu'ils les haïssoient eulx, comme aussi pourçe qu'ils disoient que leur dieu les avoit en horreur, car tous les Arabes, et les AEthiopiens generalement les abominent : là où l'envier convient seulement à l'homme contre l'homme, et n'y a point d'apparence de dire qu'il s'imprime envie entre les animaux sauvages les uns contre les autres, d'autant qu'ils n'ont point d'imagination, ny d'apprehension, si un autre est heureux ou malheureux, ny ne sont point touchez de sentiment d'honneur ou deshonneur, qui est ce qui plus et principalement aigrit l'envie, là où ils se haïssent les uns les autres, se portent inimitiez, et s'entre-

[1] Le mot grec signifie également rat ou souris. M. Reiske, prétend qu'il faut lire ici ὕς, des pourceaux, au lieu de μυῶς, des rats.

font la guerre les uns aux autres, comme desloyaux, et ausquels ils n'ont point de fiance, comme les dragons et les aigles se guerroient, les chats-huants et les corneilles, les mauvis et les chardonnerets : tellement que lon dit encore quand on les a tuez, leur sang ne se peut mesler ensemble, et qui plus est, si vous en meslez, encore s'escoulera il à part, en se separant l'un d'avec l'autre. Et est vray-semblable que la haine qui est entre le lion et le coq procede de la peur, comme aussi entre l'elephant et le pourceau, car voluntiers ce que les animaux craignent, il le haïssent : de maniere qu'encore en cela se peult assigner difference entre la haine et l'envie, d'autant que la nature des animaux en reçoit bien l'une, et non pas l'autre.

IV. Et puis on ne peult estre envieulx du bien d'autruy justement, car pour estre heureux lon ne fait point de tort à personne, et neanmoins c'est pour cela que l'on est envié, là où au contraire plusieurs sont haïs justement, comme ceulx que nous appellons ἀξιομισήτυς, dignes de la haine publique, et ceux qui ne les fuyent, ne les detestent, et ne les abominent : dequoy on peult prendre pour signe, qu'il y en a qui confessent bien en haïr plusieurs, mais ils disent qu'ils ne portent envie à personne, car la haine des meschants est une qualité d'homme de bien. Auquel propos on recite que Charillus[1] nepveu de Lycurgus, et roy de Lacedæmone, estoit homme fort doulx et debonnaire : dequoy

[1] Plutarque le nomme Charilaus, dans la Vie de Lycurgue.

quelques uns le louans, son compagnon en la royauté leur respondit, « Et comment seroit il bon, « quand il n'est pas mauvais aux meschants » ? Et Homere descrivant la laideur et deformité du corps de Thersites la depeint et figure par plusieurs parties de sa personne, et par plusieurs circonlocutions, mais la malice de ses meurs, et perversité de sa nature, fort briefvement et en une seule sorte,

Haï estoit de Pelides [1] bien fort,
Et Ulysses lui vouloit mal de mort.

comme estant une extresme meschanceté d'estre ainsi haï des plus gens de bien.

V. Et puis on nie fort et ferme que lon soit envieux, et quand on est convaincu manifestement, alors on pretend mille couvertures et excuses, disant que l'on est courroucé à celuy à qui on porte envie, ou que lon le craint, ou bien que lon le hait, mettant au devant de ceste passion d'envie tout autre nom, pour la cuider cacher et couvrir, comme estant celle passion la seule maladie de l'ame que lon doit dissimuler.

VI. Il est doncques force que ces deux passions soient nourries, entretenues et augmentées, comme des plantes, de mesmes moyens, attendu mesmement que elles succedent l'une à l'autre : toutesfois nous haïssons plus ceulx que nous voyons plus s'advancer en meschanceté, et portons envie à ceulx qui passent plus avant en vertu : et pourtant The-

[1] Achille, fils de Pélée.

mistocles estant encore jeune homme, disoit, « qu'il « n'avoit encore rien fait de notable, par ce que per- « sonne ne luy portoit envie. » Car ainsi comme les mousches cantharides s'attachent principalement au plus beau bled, et aux roses plus espanouies, aussi l'envie se prent ordinairement aux plus gens de bien, et aux personnages qui ont plus de gloire ou plus de vertu : au contraire les meschancetez extremes augmentent la haine contre les meschants.

VII. Qu'il soit vray, les Atheniens eurent en telle haine et abomination les malheureux, qui par calomnie feirent mourir Socrates, qu'ils ne leur daignoient pas allumer du feu, ny leur respondre quand ils leur demandoient quelque chose, ny se laver aux estuves quand et eulx, ains commandoient aux serviteurs qui versoient l'eau, de jetter toute celle où ils s'estoient lavez, comme estant pollue et contaminée, de peur d'avoir rien commun avec eulx, jusques à tant que ne pouvans plus supporter celle grande haine publique qu'on leur portoit, ils se pendirent et estranglerent eulx-mesmes.

VIII. La où bien souvent l'excellence de vertu, et de gloire et honneur, esteint l'envie : car il n'est pas vraysemblable qu'aucun portast envie à Cyrus [1] ny Alexandre, depuis qu'ils se furent faits seigneurs et maistres du monde : ains comme le soleil, quand il est droit à plomb dessus le sommet de quelque chose que ce soit, il ne laisse point d'ombre, ou s'il

[1] Cyrus monta sur le trône de Perse, la première année de la cinquante-cinquième Olympiade, 560 ans avant J. C., la dix-huitième année de Servius Tullius à Rome.

en laisse, elle est fort courte et petite, pour ce qu'il espand sa lumiere partout : aussi quand les prosperitez d'un homme sont parvenues à une très-grande hauteur, et qu'elles sont au dessus de l'envie, alors elle se retire et se restraint, se voyant toute esclairée et enluminée : là où au contraire, la grandeur de la fortune ou puissance des malvoulus, ne relasche et diminue point la malveullance que leurs haineux et malveuillans leur portent : qu'il soit ainsi, Alexandre n'eust pas un envieux, mais plusieurs ennemis et malveuillans, par lesquels à la fin il fust tué proditoirement.

IX. Semblablement aussi les adversitez font bien cesser les envies, mais les inimitiez non : car les hommes haïssent toujours leurs ennemis, encore qu'ils soient ravallez par calamitez, là où il n'y a personne qui porte envie à un malheureux, ains est veritable un mot que dit l'un des Sophistes de nostre temps, « Que les hommes envieux sont bien aises » d'avoir pitié ». Tellement que c'est une des plus grandes differences qu'il y ait entre ces deux passions, que la haine ne se depart jamais de ceulx, sur lesquels elle est une fois ancrée, ny en bonne, ny en mauvaise fortune, là où l'envie s'esvanouit fort en l'extremité de l'un et de l'autre.

X. Davantage encore pourrons nous mieulx descouvrir ceste difference par les contraires : car on cesse les haines, inimitiez, et malveuillances, quand on est persuadé que lon n'a receu aucun tort, ou que lon prend opinion que ceulx que lon haïssoit comme

comme meschants sont devenus gens de bien, ou pour le troisieme, quand on a receu d'eux quelque plaisir : car la grace d'un plaisir suivant, faitte à propos, comme dit Thucydides, encore qu'elle soit moindre, si elle est faitte en temps opportun, dissoult bien souvent une plus griefve injure precedente.

XI. Et de ces trois causes-là la premiere n'efface point l'envie, car encore qu'ils soient dès le commencement persuadez de n'avoir point receu de tort, ils ne laissent pas de porter envie : et les deux autres l'irritent et l'aigrissent encore davantage, car ils portent encore plus d'envie à ceulx qu'ils estiment gens de bien : car encore qu'ils reçoivent du bien et plaisir des autres bienheureux, ils en sont marrys, et ne laissent pas de leur porter envie, et pour leur felicité, et pour leur bonne volunté, d'autant que l'un procede de vertu, et l'autre de bonne fortune, et l'une et l'autre est bonne chose. Parquoy il fault conclure, que l'envie est une passion diverse de la haine, puisqu'il est ainsi que l'une s'irrite et s'aigrit de ce dont l'autre s'addoucit. Davantage considerons un peu la fin le but et l'intention de l'une et de l'autre, car l'intention du malveuillant et haineux est de mal faire à celuy qu'il hait ; et definit on ainsi ceste passion, « que c'est une disposition et volunté « qui espie l'occasion de faire mal à autruy » : mais cela au moins n'est point en l'envie, car il y en a plusieurs qui portent envie à aucuns de leurs parents et de leurs compagnons, lesquels neantmoins ils ne vou-

droient pas veoir perir ny tomber en griefve calamité, mais seulement ils sont marrys de les veoir en prosperité, et empeschent, s'ils peuvent, leur gloire et leur splendeur : toutefois ils ne leur voudroient pas procurer, ny souhaitter des maulx irremediables, ny des miseres extremes, ains se contentent seulement de resequer et abbaisser leur haulteur, comme d'une maison ce qui descouvre [1] de trop loing.

[1] Grec, comme d'une maison plus élevée, ce qui leur porte ombrage.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ

DE L'UTILITÉ A TIRER DE SES ENNEMIS.

Il est impossible de se garantir de toute inimitié. II. *Les choses les plus mauvaises ont un bon côté.* III. *Il en est de même d'un ennemi.* IV. *Notre ennemi épie curieusement toutes nos actions.* V. *Il en résulte une nécessité de veiller sur nous-mêmes, dont la contrainte tourne insensiblement en habitude de vertu.* VI. *L'émulation ou concurrence donne à l'ame une activité plus soutenue.* VII. *On se venge utilement d'un ennemi en l'affligeant par sa vertu.* VIII. *Avantages à tirer des injures qu'on peut avoir dites à son ennemi, ou qu'il nous a dit lui-même.* IX. *Comment un ennemi nous est quelquefois plus utile qu'un ami.* X. *Examiner si ce qu'on nous reproche est vrai.* XI. *Quand il ne le seroit pas, si on n'y a pas donné occasion. Exemples.* XII. *La patience qu'on pratique vis-à-vis de son ennemi, est un grand moyen pour apprendre à devenir maître de sa langue.* XIII. *Elle accoutume à être doux dans l'intérieur de sa maison.* XIV. *Honorer le mérite de son ennemi, c'est honorer le sien.* XV. *Cela accoutume à voir sans jalousie celui de ses amis.* XVI. *Générosité à pratiquer à l'egard de ses ennemis, pour se la rendre encore*

plus familière vis-à-vis de ses amis. XVII. *Si on ne peut guérir absolument son ame de certains vices, au moins s'en purger en quelque sorte en les tournant contre son ennemi.* XVIII. *Ses vertus doivent exciter notre émulation. Ses vices nous rendront notre vertu plus chère.*

DE L'UTILITÉ

A TIRER DE SES ENNEMIS.

Je voy que tu as esleu, seigneur Cornelius Pulcher, la plus doulce voye qui soit en l'entremise du gouvernement des affaires publiques : en laquelle estant grandement utile au public, tu te monstres très-gracieux et très-courtois en privé à ceulx qui vont parler à toy. Mais pour autant que lon peult bien trouver un païs où il n'y ait point de beste venimeuse, ains comme lon escrit de Candie, mais de gouvernement et de maniement d'affaires qui ne porte point d'envie, ny de jalousie et d'emulation, qui sont passions fort promptes à engendrer inimitiez, jusques icy il n'en a point esté: pource que quand il n'y auroit autre chose, les amitiez mesmes nous embrouillent et enveloppent en des inimitiez : ce que le sage Chilon ayant très-bien entendu, demanda à un qui se vantoit de n'avoir point d'ennemis, s'il n'avoit point aussi d'amis. Il me semble que un homme d'estat et de gouvernement, entre autres choses qu'il doit bien avoir estudiées, doit aussi sçavoir que c'est que des ennemis, et diligemment escouter ce que dit Xenophon [1], « Que

[1] Cet historien guerrier naquit dans la quatre-vingt-quatrième Olympiade. Il florissoit dans la quatre-vingt-quatorzième, époque où il marcha avec plusieurs autres capitaines Grecs au secours de Cyrus le jeune, contre Artaxerce, son frère aîné, roi de Perse.

« l'homme prudent et sage sçait tirer profit et uti-
« lité de ses ennemis ». Et pourtant ayant recueilly en un petit traitté ce qu'il me vint n'agueres en pensée de dire en discourant sur ceste matiere, je te l'ay envoyé aux mesmes termes, ayant eu l'œil, le plus qu'il m'a esté possible, à ne repeter rien de ce que j'avois paravant escript ès preceptes du gouvernement de la chose publique [1], pource qu'il me semble que je t'en voy souvent le livre à la main.

II. Les premiers anciens se contentoient de n'estre point blecez ny offensez des bestes farouches et sauvages, et estoit celà la fin de tous les combats qu'ils avoient contre elles : mais ceulx qui sont venus depuis, ayant appris à en user, non seulement se gardent bien d'en recevoir du dommage, mais qui plus est, en sçavent tirer du profit, se nourrissans de leurs chairs, se vestans de leur laine et de leur poil, se medicinans de leur fiel et de leur presure, et s'armans de leurs cuirs : tellement que desormais il est à craindre que venans les bestes à defaillir à l'homme, sa vie n'en devienne sauvage, pauvre et necessiteuse. Puis que doncques il est ainsi, que les autres hommes se contentent, et leur suffit de n'estre point offensez par leur ennemis, et que Xenophon escrit, que les sages reçoivent profit de leurs adversaires, il n'est pas raisonnable que nous le descroyons, mais il nous fault chercher l'art, et la science de pouvoir atteindre à ce bien là, au

[1] On remarquera, cependant en le lisant, qu'il n'a pas tout-à-fait tenu parole.

moins à ceulx, à qui il est impossible de vivre sans ennemis. Le laboureur ne peult pas domestiquer toute sorte d'arbres, ny le veneur apprivoiser toutes especes de bestes: et pourtant ont ils cherché d'autres moyens et d'autres usages de se valoir les uns des plantes steriles, et les autres des animaux sauvages. L'eau de la mer est sallée et mauvaise à boire, mais elle nourrit les poissons, et est voiture propre à porter ce que lon veult, et à aller par tout. Le Satyre voulut baiser et ambrasser le feu la premiere fois qu'il le veit: mais Prometheus luy cria: «Boucquin, tu pleureras la barbe de ton menton: car il «brusle, quand on y touche: mais il baille lumiere «et chaleur, et est un instrument servant à tout «artifice, prouveu que lon en sçache bien user».

III. Aussi considerons si l'ennemy, qui est au reste mal-faisant, et bien difficile à accointer et manier, auroit point quelque endroict par lequel on le peust aucunement toucher, si lon s'en pourroit point servir à aucune chose, et en tirer quelque profit: car il y a bien d'autres choses et beaucoup qui sont fort odieuses, fascheuses et ennuyeuses à ceulx à qui elles arrivent, mais neantmoins vous voyez que les maladies du corps ont servy à quelques uns d'occasion de vivre en loisir, hors d'affaires et en repos: et les travaulx qui se sont par fortune presentez à d'autres, les ont si bien exercitez, que ils en sont devenus plus robustes et plus forts. Qui plus est, l'estre banny hors de son païs, et avoir perdu tous ses biens, ont donné le moyen à quelques autres de s'addonner à l'estude et à la

philosophie, comme feirent jadis [1] Diogenes et Crates [2]: et Zenon mesme ayant entendu que sa navire s'estoit brisée, et perie en mer, ne feit que dire; « Tu fais bien fortune de me reduire à la robbe « d'estude »: car ainsi comme les plus sains animaux, et qui ont les estomacs plus robustes, digerent les serpens et les scorpions qu'ils avallent: voire qu'il y en a quelques uns qui se nourrissent de pierres et d'escailles et coquilles, lesquelles ils cuisent et convertissent en aliment, pour la force et vehemente chaleur de leurs esprits, là où ces delicats, flouets et maladifs ont envie de vomir, quand ils prennent seulement du pain et du vin: aussi les fols gastent et corrompent les amitiez, là où les sages sçavent user opportunement, et tirer des commoditez mesmes des inimitiez.

IV. En premier lieu doncques, il me semble que ce qui est en l'inimitié le plus dommageable pourra devenir le plus profitable, qui y voudra bien prendre garde. Et qu'est ce que cela? c'est que ton ennemy veille continuellement à espier toutes tes actions, et fait le guet à l'entour de ta vie, cherchant par tout quelque moyen de te surprendre à descou-

[1] Il étoit de Synope, ville de la Paphlagonie, province d'Asie, où son père faisoit le métier de changeur. Il fut obligé de quitter sa patrie, parce que son père, ou selon d'autres, lui-même, avoit été convaincu de faire de la fausse monnoie.

[2] Crates, dont Zénon de Cittie fut disciple, florissoit à Athènes, dans la cent treizième Olympiade. Il étoit de Thèbes, où sa maison fut brûlée par Alexander. Il étoit de la secte des Cyniques, et selon quelques-uns disciple de Diogène.

vert, pour avoir prise sur toy, ne voyant pas seulement à travers les chesnes, comme faisoit Lynceus [1], ou à travers les pierres et les tuyles, mais aussi à travers un amy, à travers un serviteur domestique, et à travers tous ceulx avec qui tu auras familiere conversation, pour descouvrir, autant qu'il luy sera possible, ce que tu feras, sondant et fouillant tout ce que tu delibereras, et que tu proposeras de faire. Car il advient souvent que noz amis tombent malades, voire qu'ils meurent, que nous n'en sçavons rien, pendant que nous differons de jour à jour à les aller visiter, ou que nous n'en tenons compte : mais de noz ennemis, nous en recherchons curieusement jusques aux songes. Les maladies, les debtes, les mauvais mesnages avec leurs propres femmes sont plus tost incogneus à ceulx à qui ils touchent, que non pas de l'ennemy : mais principalement s'attache il aux faultes, et est ce que plus il recherche à la trace. Et tout ainsi que les vaultours volent à la senteur des corps pourris et corrompus, et n'ont aucuns sentiment de ceulx qui sont sains et entiers : aussi les parties

[1] Lyncée et Idas, deux des Argonautes; ils étoient fils d'Apharée, roi d'Aréné, ville de l'Élide, à l'embouchure du fleuve Minyée. Ils combattirent contre Castor et Pollux, pour des femmes enlevées par les fils de Tyndare, selon les uns, selon d'autres, pour un troupeau de bœufs. Castor fut tué dans le combat, ayant été apperçu dans l'endroit où il étoit en embuscade, par Lyncée qui avoit la vue la plus perçante de tous les hommes. Pollux vengea sa mort sur ses deux ennemis, et obtint ensuite de Jupiter la grace de partager son immortalité avec son frère.

de nostre vie qui sont mal saines, mauvaises et gastées, sont celles qui plus emeuvent nostre ennemy : c'est là que sautent incontinent ceulx qui nous haïssent, c'est ce qu'ils harassent et qu'ils deschirent.

V. Et c'est cela qui plus nous profite, en nous contraignant de vivre regleement, et prendre bien garde à nous, sans dire ne faire rien negligemment, à l'estourdie, ny imprudemment, ains conserver tousjours nostre vie comme en estroitte diette irreprehensible : car ceste reservée caution reprimant les violentes passions de nostre ame, et contenant la raison au logis, engendre une accoustumance, une intention et volonté de vivre honestement et correctement. Car ainsi comme les citez qui par guerres ordinaires avec leurs voisins, et continuelles expeditions d'armes, ont appris à estre sages, aiment les justes ordonnances, et le bon gouvernement : aussi ceulx qui par quelques inimitiez ont esté contraints de vivre sobrement, et se garder de mesprendre par negligence, et par paresse, et faire toutes choses utilement et à bonne fin, ceulx-là ne se donnent de garde, que la longue accoustumance, petit à petit, sans qu'ils s'en apperçoivent, leur apporte une habitude de ne pouvoir plus pecher, et embellit leurs meurs d'innocence pour peu que la raison y mette la main : car ceulx qui ont tousjours devant les yeulx ceste sentence,

Le roy Priam et ses enfans à Troye
Certainement en meneroient grand joye,

cela les advertit et detourne bien des choses dont les ennemis ont accoustumé de se resjouir et de se mocquer.

VI. Et puis nous voyons bien souvent les chantres et musiciens ès theatres, et toute autre telle maniere de gens qui servent à faire des jeux, tous languissans, nonchallans, et non point deliberez, ny faisans tout leur effort de monstrer ce qu'ils sçavent quand ils jouent à par eulx, mais quand il y a emulation et contention à l'envy contre d'autres, à qui fera le mieulx, alors non seulement ils se preparent eulx-mesmes plus attentifvement, mais aussi leurs instrumens, tastans les cordes plus diligemment, les accordans, et entonnans leurs flustes. Celuy donc qui sçait qu'il a son ennemy pour emulateur de sa vie, concurrent d'honneur et de gloire, prent de plus près garde à soy, considere circonspectement toutes choses, et ordonne mieulx ses meurs et sa vie. Car cela est une des proprietez du vice, avoir plus tost honte des ennemis que des amis quand on peche. Et pourtant Scipion Nasica [1], comme quelques uns dissent et estimassent que les affaires des Romains estoient desormais en toute seureté, estant les Carthaginois qui leur souloient

[1] Celui qui reçut à Rome la statue de Cybèle, ayant été jugé par le sénat, le plus vertueux des Romains, quoiqu'il ne fut encore que dans la première fleur de la jeunesse, l'an de Rome 550. Le trait dont il s'agit en cet endroit de Plutarque est bien postérieur, puisque Carthage ne fut prise par Scipion, et les Achéens subjugués par Mummius, que l'an de Rome 608, avant J. C. 146.

faire teste du tout ruinez, et les Acheiens subjuguez: « mais au contraire, dit-il, c'est à ceste heure « que nous sommes en plus grand danger, ayans « tant faict que nous avons osté tous ceulx que nous « devions reverer, et tous ceulx que nous pouvions « craindre ».

VII. Adjoustez y davantage une responce de Diogenes fort sage et digne d'un homme d'estat à quelqu'un qui luy demanda, « Comment me pourray « je bien venger de mon ennemy » ? « En te rendant, « dit-il, toy-mesme vertueux et homme de bien ». Si lon voit les chevaulx de son ennemy privez et loüez, on en est marry, où ses chiens bien estimez: si lon voit ses terres bien labourées, son jardin bien en ordre et bien verdoyant, on en souspire: Que penses tu donc qu'il fera, quand il verra que tu te monstreras toy-mesmes homme juste, sage, bon, en paroles bien advisé: en faicts net et entier, et honeste en ton vivre?

Cueillant le fruict du sillon de prudence
Profond empraint dedans sa conscience,
Duquel on voit germer incessamment
Sages conseils, pleins de tout ornement.

Le poëte Pindare[1] dit, « que ceulx qui sont vaincus, « ont la langue liée de silence, mais non pas simple- « ment, ne tous, ains ceulx qui se sentent vaincus par

[1] Le plus fameux des poëtes lyriques. Il vivoit du temps d'Hiéron l'ancien, roi de Syracuse, dont il étoit l'ami. Il naquit dans la soixante-cinquième Olympiade, et mourut dans la quatre-vingt-troisième, selon le père Corsini.

« leurs ennemis en diligence, en bonté, en magna-« nimité, en humanité, en bienfaicts » : c'est cela qui empesche la langue, qui ferme la bouche, qui serre le gozier, et fait taire les hommes, comme dit Demosthenes : mais toy ne ressemble pas aux mauvais, car il est en toy de ce faire.

VIII. Si tu veulx faire grand desplaisir à celuy qui te hait, ne l'appelle pas bougre, ny paillard, ny rufian, ny bouffon, ny chiche ou avaricieux, mais donne ordre que tu sois toy-mesme homme de bien, chaste, veritable, porte toy courtoysement et justement envers ceulx qui auront affaire à toy : et si d'adventure il t'eschappe de luy dire quelque injure, donne toy bien garde d'approcher puis après aucunement des vices que tu luy reproches en l'injuriant : entre au dedans de ta conscience, considere s'il y a rien de pourry, de gasté et de vicié en ton ame, de peur que lon ne puisse rendre le change à ton vice, en luy respondant le reproche pris d'une tragœdie,

Tout ulceré il veut guarir les autres.

Au contraire, si ton ennemy t'injurie, en t'appellant ignorant, augmente ton labeur, et prens plus de peine à estudier : s'il t'appelle couard, excite la vigueur de ton courage et te monstre plus homme : s'il t'appelle luxurieux ou paillard, efface de ton ame s'il y a aucune trace tachée de volupté : « Car « il n'est rien si laid que une injure qui ne tourne « contre celuy qui la dit, ne qui desplaise et griefve « plus » : comme il semble que la reverberation

d'une lumiere offense plus les yeux malades, aussi font les blasmes qui sont retorquez et renvoyez par la verité contre le blasonneur : car ainsi comme lon dit, que le vent *cœcias*, la galerne, tire à soy les nües, aussi la mauvaise vie tire à soy les injures. Et pourtant Platon, toutes les fois qu'il s'estoit trouvé present à veoir faire à d'autres hommes quelque chose de mal-honneste, en se retirant à part, il souloit dire en soy-mesme, « Ne ressemble je « point en quelque chose à cela » ? Aussi celuy qui a injurié et blasmé la vie d'un autre, si tout aussitost il s'en va regarder et examiner la sienne propre, et la reformer et raccouster, en se redressant et retournant en mieulx, il recevra quelque utilité de son injurier, qui autrement semble estre, et est veritablement, vain et inutile. On ne se sçauroit garder de rire, s'il y a un homme chauve ou bossu qui reproche à d'autres ces imperfections là du corps : aussi est-ce à la verité chose digne de mocquerie, blasmer ou injurier un autre de ce, dont on peult estre mocqué et injurié soy mesme. Comme respondit Leon [1] le Bysantin à un bossu qui se mocquoit de luy à cause qu'il avoit mauvaise veuë. « Tu me reproches, dit-il, une imperfection de « nature, et tu portes la vengeance divine sur ton « dos ». Parquoy tu ne reprendras jamais un adultere estant toy-mesme un putier, ny un prodi-

[1] Léon, de Bysance, disciple de Platon. Il avoit la repartie vive et légère, comme on en peut juger par celles que Philostrate rapporte de lui dans la vie des Sophistes, p. 489.

gue estant chiche: comme Alcmæon reprocha à Adrastus [1],

> Frere germain tu es d'une meschante,
> Qui son mary tua de main sanglante:

Que luy respond Adrastus? il ne luy reproche point le crime d'autruy, ains le sien propre,

> Et toy tu as, parricide inhumain,
> Ta propre mere occise de ta main.

Et Domitius reprocha un jour publiquement à Crassus, [2] « N'est il pas vray, que t'estant morte une « lamproye [3] que tu nourrissois par delices en un « vivier, tu en pleuras »? Et Crassus luy repliqua

[1] Ériphile fut sœur d'Adraste, roi d'Argos, qui marcha avec Polynice au siège de Thèbes, femme d'Amphiaraus, et mère d'Alcméon. Elle découvrit, pour un collier d'or, la retraite de son mari, qui s'étoit caché pour ne point aller à cette expédition, parce qu'étant devin il avoit prévu qu'il y seroit tué: il y périt en effet. Alcméon tua Ériphile et crut avoir bien vengé la mort de son père par un parricide.

[2] Ce Crassus n'est pas celui qui fut triumvir avec César et Pompée, et qui fut tué dans son expédition contre les Parthes, l'an de Rome 701, mais son oncle, le fameux orateur, qui fut censeur l'an de Rome 662, avec Domitius Œnobarbus avec qui il eut des querelles fort vives. Une des curiosités dignes d'être remarquées dans la magnifique maison de ce Crassus, c'étoit six arbres qu'on y voyoit encore du temps de Pline, verds et vigoureux, et qui ne périrent qu'à l'incendie allumé par Néron, dans la ville de Rome, 180 ans après, dit Pline, c'est-à-dire, sans doute, après leur plantation; car cet incendie est de l'an de Rome 817.

[3] Pline met cet histoire de la lamproie, sur le compte du fameux orateur Hortense, rival de Cicéron.

sur le champ, « N'est il pas vray, que ayant porté « trois femmes tiennes en terre, jamais tu n'en « pleuras »? [1] Il ne fault pas, comme le vulgaire pense, que pour injurier autruy on soit bien né, ny que lon ait la voix forte, ou que lon soit ehonté, ains tel que lon ne puisse estre injurié ny taxé d'aucun vice : car il semble qu'Appollo n'addresse à personne tant cestuy sien commandement, « Congnoy toy-mesme », qu'à celuy qui veult blasmer ou injurier autruy, de peur qu'il ne leur advienne qu'en disant à autruy ce qu'ils veulent, ils oyent qu'autruy leur die ce qu'ils ne veulent pas : pource qu'il advient ordinairement, ce dit Sophocles, que,

Qui laisse aller sa langue injurieuse
A reprocher qualité vicieuse
De son bon gré vainement à autruy,
Le mesme il oyt puis après mal gré luy.

Voilà ce qu'il y a de utile et profitable à injurier autruy : mais il n'y en a pas moins à estre injurié, repris et blasmé de ses ennemis : et pourtant ne fut ce pas mal dit à Antisthenes [2], « Que pour sau« ver un homme il fault qu'il ait ou de bons amis, « ou d'aspres ennemis » : pource que ceulx là par

[1] Lisez : « Il ne suffit pas, comme le vulgaire pense, que « pour injurier autrui, on aie la parole à commandement, ni « que l'on aie la voix forte ». C.

[2] Chef de la secte des Cyniques. Il florissoit au temps de Socrate, dont il fut disciple. Plutarque attribue ailleurs ce mot à Diogène. Ce qui n'a rien de contradictoire, celui-ci ayant été disciple d'Antisthène.

bonnes

bonnes remonstrances, et ceulx-cy par outrageuses injures, le retireront de mal faire.

IX. Et pource que maintenant l'amitié à la voix fort gresle et foible à remonstrer franchement à son amy, et qu'au contraire la flatterie d'icelle est grande babillarde à louer, et muette à reprendre, il nous reste d'ouir la verité de noz faicts par la bouche de noz ennemis, ne plus ne moins que Telephus [1], à faulte de medecin amy, fut contraint de soubmettre son ulcere au fer de la lance de son ennemy [2] : aussi ceulx qui n'ont point de bienveuillans qui les ozent reprendre librement de leurs faultes, il est force qu'ils endurent patiemment la parole de leur malveuillant ennemy, qui les chastie et reprenne de leur vice, ne prenant pas tant garde à l'intention de celuy qui le dit, qu'au faict duquel il mesdit. Car ainsi comme celuy qui avoit entrepris de tuer Prometheus [3] le Thessalien, luy donna de l'espée si grand coup sur son aposthume, qu'il la luy couppa en deux, et luy sauva par ce moyen la vie, l'aposthume estant crevée : aussi bien souvent une injure ditte par courroux, ou par malveuillance est cause de guarir un mal incogneu, ou duquel on ne faisoit compte.

X. Mais la plus part de ceulx qui se sentent in-

[1] Fils de Teuthras, roi de Mysie.

[2] Achille.

[3] Cicéron, au troisième livre du Traité de la nature des Dieux, nomme, au lieu de Prométhée, Jason de Phères, peut-être le tyran à qui succéda Alexandre, dont on a vu les démêlés avec Pélopidas, dans la Vie de ce fameux Thébain.

juriez, ne regardent pas si le vice qu'on leur objice[1] est en eulx, mais s'il y en a point quelque autre en celuy qui le leur objice: et comme les luicteurs ne secouent pas la poulciere dont ils sont saupoudrez, si ne font ils pas eulx les injures dont ils sont diffamez, ains s'entrepoudrent l'un l'autre, et puis en se saboulant s'entresouillent et s'entresallissent l'un l'autre, là où il fauldroit que celuy qui se sent injurié de son ennemy, taschast d'oster plus tost le vice dont il seroit diffamé, que non pas la tache de sa robbe qu'on luy auroit monstrée.

XI. Et encore que lon eust dit injure qui ne fust pas veritable, si fauldroit il neantmoins rechercher l'occasion dont pourroit estre procedé un tel opprobre, se donner de garde et craindre, qu'en n'y pensant pas, on eust commis aucun peché semblable ou approchant de celuy que lon auroit objicé. Comme Lacydes[2] le roy des Argiens, pource qu'il portoit sa perruque curieusement accoustrée d'une certaine sorte, et que son alleure estoit trop molle et delicate, fut souspeçonné d'estre impudique: si fut bien Pompeius, pource que quelquefois il grattoit sa teste d'un doigt seulement, combien qu'il fust fort esloigné d'estre lascif ny effeminé. Et Crassus fut accusé de converser charnellement avec l'une des religieuses vestales, pource qu'il avoit

[1] Reproche.

[2] Pausanias parle aussi dans ses Corinthiaques d'un Lacidès, roi des Argiens, fils de Médon, et père de Melta, que les Argiens privèrent du trône et de la vie. Ils descendoient d'Hercule par Temenus, qui rentra avec les Héraclides dans le Peloponèse, environ 1100 ans avant J. C.

envie de recouvrer d'elle un beau lieu de plaisance qu'elle avoit, et pour ceste cause parloit souvent à elle à part, et luy faisoit la court : et une autre vestale nommée *Posthumia*, pource qu'elle rioit trop facilement, et parloit un peu trop librement avec les hommes, fut tellement mescreuë de forfaire à son honneur, que son procès criminel luy en fut faict, par lequel elle fut absoulte : mais le souverain pontife Spurius Minucius en luy prononceant sa sentence d'absolution, « l'admonesta de n'user plus desormais de paroles moins honestes que « sa vie ». Themistocles semblablement, encore qu'il en fust innocent, vint en souspeçon d'avoir esté traistre à la Grece, d'autant qu'il avoit amitié avec Pausanias [1], qui luy escrivoit souvent, et envoyoit souvent devers luy. Quand doncques on aura dit quelque chose qui ne sera pas veritable, il ne le faudra pas mespriser ny contemner, pource que l'on sçaura bien qu'il sera faulx, ains fauldra examiner et enquerir, que c'est que nous aurons dit ou fait, ou nous, ou quelqu'un de ceulx que nous aimons, ou avec qui nous hantons, qui ait peu bailler aucune verisimilitude à la calomnie controuvée : car si les inconveniens de fortune adversaire enseignent aux autres ce qui leur est utile, comme Merope dit en une tragœdie,

Fortune ayant pour son salaire pris
Ce qui m'estoit le plus cher et grand prix,
M'a enseigné d'estre ci-après sage :

[1] Celui qui commanda l'armée des Grecs à Platée contre Mardonius général de Xerxès.

qui nous empeschera d'user d'un maistre qui ne couste rien, c'est un ennemy, pour apprendre ce qui nous peult grandement profiter, et que nous ne sçavons pas: car un ennemy sent beaucoup de choses plus promptement que ne fait un amy, pour autant que l'amant, ainsi que dit Platon, est aveugle à l'endroit de ce qu'il aime, là où en celuy qui nous hait, outre la curiosité qu'il a de rechercher noz imperfections, il y a encore l'envie de les dire et publier. Il y eut un des ennemis de Hieron, qui en querellant luy reprocha, qu'il avoit l'halene puante: parquoy si tost qu'il fut arrivé en son logis, il en tansa sa femme, luy disant: « Et comment, pour« quoy ne m'en avez vous adverty »? elle, qui estoit simple et chaste, luy respondit, « Je pensois que « tous hommes sentissent ainsi ». Voilà comment nous sçavons plus tost les choses qui sont grossieres, corporelles et notoires à tout le monde, par noz ennemis, que par noz familiers et amis.

XII. Oultre cela, il n'est pas possible de contenir sa langue, qui n'est pas petite partie de la vertu, et la rendre tousjours obeïssante et subjette à la raison, sans avoir de tout point donté et asservy par exercitation, par labeur et longue accoustumance, les plus mauvaises passions de l'ame, comme la cholere: car une parole qui eschappe contre la volonté, que lon voudroit bien retenir, comme dit Homere,

Un mot volé hors du pourpris des dents,

et les propos qui sortent de la bouche d'eulx mesmes fortuitement, adviennent le plus souvent, et

principalement aux esprits qui ne sont pas bien mattez et bien exercitez, qui glissent et s'ecoulent par une impuissance de cholere, un entendement non rassis, et une trop licencieuse façon de vivre: et puis pour une parole, qui est la plus legere chose du monde, ainsi que dit le divin Platon, et les dieux et les hommes leur font payer une très-griefve et très-pesante peine: là où le silence non seulement n'altere point, comme dit Hippocrates [1], mais aussi n'est point subject à rendre compte, ny à payer amende, mais qui plus est en la tolerance d'injures, y a ne sçay quoy de la gravité de Socrates, ou plus tost de la magnanimité d'Hercules, s'il est vray ce que dit le poëte,

Il ne faisoit de paroles hargneuses
Non plus de cas que de mousches fascheuses.

Il n'y a doncques rien plus grave ne plus beau, que d'ouir un ennemy injurieux, disant injure, sans aucunement s'en passionner,

Ainsi qu'au long d'un hault bruyant rocher.
Sans s'esmouvoir navigue le nocher.

XIII. Mais encore est-ce plus grand exercice de patience, s'accoustumer à ouir sans mot dire son ennemy mesdire et injurier, car y estant accoustumé, vous supporterez facilement le courroux de vostre femme qui tansera, et endurerez sans vous troubler les paroles d'un amy, ou bien d'un frere un peu trop aspres et trop aisgres: et s'il advient

[1] Le fameux médecin, né la première année de la quatre-vingtième olympiade.

que pere ou mere vous tansent ou vous battent, vous le souffrirez aiseement, sans vous en alterer ny courroucer. Car Socrates s'accoustumoit à supporter en sa maison sa femme Xantippé, qui estoit cholere, et avoit mauvaise teste, à fin que plus aiseement et patiemment il conversast avec les autres : mais il vault beaucoup mieulx exerciter et accoustumer sa cholere à demourer quoye, et à ne se point esmouvoir, ny perdre patience en s'oyant oultrager par les brocards, injures, reproches, oultrages, courroux et malignitez des ennemis et estrangers, que non pas de ses domestiques. Voilà comment on peult monstrer mansuetude et patience ès inimitiez, mais simplicité, magnanimité et bonté, se peuvent mieulx faire veoir[1] ès amitiez, car il n'est pas tant honeste faire bien à ses amis, comme deshoneste de ne les secourir pas quand ils en ont besoing. Laisser à prendre vengeance de son ennemy, quand l'occasion s'en presente, c'est humanité, mais avoir compassion de luy, quand il est tombé en adversité, le secourir quand il nous en requiert, monstrer une bonne volonté envers ses enfans, et affection de secourir sa maison estant en affliction, celuy qui n'aime ceste benignité, et ne louë ceste bonté,

A le cœur de noire tainture,
Battu d'acier à trempe dure,
Ou bien forgé de diamant.

XIV. Caesar commanda que les statues erigées en l'honneur de Pompeius, ayant esté abbatues,

[1] Ajoutez : *que*.

fussent redressées : dequoy Ciceron le louant, luy dit, « En relevant les images de Pompeius, Cæsar, « tu as affermy les tiennes ». Et pourtant ne fault il point estre chiche de louange et d'honneur à l'endroit de son ennemy, quand il a fait chose qui justement le merite, car cela rapporte plus grande louange à celuy qui la donne : et s'il advient aussi au contraire qu'on le blasme, l'accusation en a bien plus de foy, comme procedant non de la haine de la personne, mais de la reprobation de son faict.

XV. Mais ce qui est encore plus utile et plus beau que tout cela, c'est que celuy qui sera accoustumé à louer ses ennemis bien faisans, et à n'estre point marry ny desplaisant quand quelques prosperité leur adviendra, plus il le fera, et plus il s'esloignera de ce vilain vice de porter envie à la bonne fortune de ses amis, ny à ses familiers acquerans honneur. Et y a il exercitation au monde qui peust apporter une plus profitable habitude à noz ames, ou une disposition meilleure, que celle qui luy oste ceste perverse emulation de jalousie, et ceste inclination à l'envie ? Car tout ainsi comme en une cité il y a plusieurs choses necessaires, mais mauvaises pourtant, lesquelles depuis qu'elles ont une fois pris pied et force de loy par coustume, il est bien mal-aisé de les oster, encore qu'elles facent du dommage : aussi l'inimitié, introduisant en nostre cœur quand et elle la haine, l'envie, la jalousie, l'aise du mal d'autruy, et la souvenance des offenses passées, elle les y laisse encore après qu'elle en est sortie : et oultre ces vices là, la finesse

encore, la tromperie, l'embusche, l'aguet et surprise, qui ne semblent pas estre mauvaises, ny injustes contre l'ennemy, depuis qu'elles y sont une fois imprimées y demeurant fichées, sans que jamais lon s'en puisse deffaire, de sorte que lon vient à en user contre les amis mesmes, si lon ne s'en donne de garde contre les ennemis.



XVI. Si doncques PYTHAGORAS [1] faisoit sagement de s'accoustumer jusques aux bestes bruttes à s'abstenir de criaulté et d'injustice, en priant les oyseleurs et preneurs d'oyseaux de les laisser aller après qu'ils les avoient pris, et achetant les traicts de rets des pescheurs, et puis leur commandant de les rejetter en la mer, et interdisant de tuer aucune beste privée : il est certainement beaucoup plus venerable et plus digne ès querelles, debats et contentions que lon a contre les hommes, qu'un ge-

[1] Il florissoit, selon Diogène Laërce, 537 ans, et mourut 497 ans avant J. C., après un séjour de 12 ans à Crotone, ville d'Italie. Ses disciples eurent pendant long-temps une grande influence sur les affaires politiques de ce canton.

nereux ennemy, juste, et non point traistre, reprime les meschantes, malicieuses, lasches, et cauteleuses passions de l'ame, et les mette soubs les pieds, à fin que puis après ès affaires qu'il aura à demesler et traicter avec ses amis, elles ne bougent et s'abstiennent de faire aucun tour de finesse et de tromperie. Scaurus estoit ennemy et accusateur de Domitius [1], et y eut un des serviteurs dudit Domitius, qui avant le jugement du procès s'en alla devers luy, disant qu'il luy vouloit descouvrir quelque chose qu'il ne sçavoit pas, laquelle luy serviroit en son plaidoyer contre son maistre: Scaurus ne le voulut point ouir parler, ains le feit prendre et le renvoya lié et garroté à son maistre. Caton [2] le jeune accusoit Murena d'avoir corrompu et achetté les voix du peuple, pour parvenir au consulat, et alloit recueillant çà et là les preuves, et selon la coustume des Romains il y avoit de la part de l'accusé des gardes qui le suivoient par tout, regardans et observans ce qu'il faisoit pour l'instruction de son procès: ces observateurs luy demandoient bien souvent s'il rechercheroit rien ce jour là, et s'il negocieroit rien appartenant son accusation: s'il disoit que non, ils luy adjoustoient

[1] C'est une chose inconcevable que l'infidélité de la mémoire de Plutarque dans les noms propres, ou l'ignorance de ses copistes. Car c'étoit Domitius qui étoit l'accusateur, et l'esclave étoit celui de Scaurus, selon Dion, et Cicéron témoin oculaire. Domitius étoit alors tribun du peuple, l'an de Rome 650. C'est celui dont on a parlé plus haut.

[2] D'Utique.

telle foy, qu'ils s'en alloient. Or est bien cela un indice très grand de l'opinion que lon avoit de sa justice : mais encore plus grand et plus beau tesmoignagne est il de ce que si nous nous accoustumons à user de la justice envers les ennemis mesmes, jamais nous ne nous porterons injustement, finement, ny cauteleusement envers noz amis.

XVII. Mais pource qu'il faut que toutes alouettes, comme dit Simonides, aient la houppe sur la teste, et que la vie de tous hommes porte je ne sçay quoy de jalousie, d'envie, d'emulation, et de contention entre amis de vaine cervelle, ce dit Pindare : ce ne seroit pas peu de fruict ny legere utilité, si l'on apprenoit à faire les vuidanges de telles passions sur ses ennemis, pour en divertir les esgouts par maniere de dire, et les cloaques, le plus loing que lon pourroit des familiers et amis. Dequoy il semble que s'advisa anciennement un sage homme d'estat nommé *Demus* [1] en l'isle de Chio, lequel en una sedition civile estant de la partie qui estoit demourée superieure, conseilla à ceulx de son party de ne chasser pas de la ville tous leurs adversaires, ains y en laisser quelques uns, de peur, dit-il, que nous ne commancions à exercer noz querelles contre les nostres mesmes, quand nous n'aurons plus d'ennemis à qui quereller : aussi quand nous despendrons et employerons ces vicieuses passions la contre noz

[1] Dans les préceptes sur l'administration politique, Plutarque l'appelle Onomadémus; mais il y traite son idée de sottise. AElien raconte le même fait, mais sans désigner le nom. Il est probable néanmoins que le vrai nom est Démus.

ennemis, elles fascheront moins noz amis. Car il ne faut pas que le potier porte envie au potier, comme dit Hesiode, ny le chantre au chantre, ny que le voisin ait jalousie de son voisin, le cousin du cousin, ny le frere du frere, s'efforçant de devenir riche, et de bien faire ses besongnes : mais s'il ny a moyen autre de te desfaire totalement de contentions, envies, jalousies et emulations, accoustume toy au moins à [1] estre marry de l'heureux succès de tes ennemis, aiguise et acere la pointe de ton emulation contre ceulx là : car ainsi comme les bons jardiniers ont opinion qu'ils rendent les roses et les violettes meilleures en semant auprès des aulx et des oignons, pource que tout ce qu'il y peut avoir de forte et de puante odeur au suc dont elles sont nourries, se purge en ceulx là, aussy l'ennemy recevant et tirant à soy toute l'envie et la malignité, nous rendra plus traitables et plus gracieux envers noz amis en leurs prosperitez : pourtant sera ce contre eulx qu'il faudra estriver et combattre de l'honneur, des offices et magistrats, et des justes moyens de faire ses besongnes et acquerir des biens, non-seulement estans marrys de les en voir avoir davantage que

[1] Le bon Plutarque a oublié ce qu'il vient de dire : que les vertus qu'on exerce envers ses ennemis, en deviennent par l'usage plus faciles à pratiquer avec ses amis. Comment n'en seroit-il pas de même, par rapport aux vices, dont l'habitude est bien plus facile à contracter, bien plus difficile à perdre ? Quelle philosophie ! et quelle morale en comparaison de celle-ci : aimez vos ennemis ; faites du bien à ceux qui vous haïssent.

nous, mais aussi observans en quoy et par quels moyens ils en ont plus, pour s'esvertuer par sollitude, par travail, par espargne, et par entendre bien à soy, de les surpasser, comme Themistocles disoit, que la victoire de Miltiades, qu'il avoit gaignée en la plaine de Marathon, ne le laissoit point reposer.

XVIII. Car [1] celuy qui pense que son ennemy le surmonte en dignitez et charges publiques, en plaidoyers de grandes causes, et en maniement d'affaires, ou en credit et authorité envers les princes et seigneurs, et au lieu de s'esvertuer à entreprendre quelque chose, et à estriver encontre luy, se va tapir et se ranger d'envie à perdre courage entierement, il monstre qu'il est saisy d'une envie oyseuse et paresseuse seulement : mais celuy qui ne sera pas aveugle à l'endroit de celuy qu'il haira, ains considerera et regardera de juste œil toute sa vie, ses meurs, ses propos, et ses faicts, il verra que la plus part des choses ausquelles il porte envie ont esté acquises, de ceulx qui les ont, par diligence, prudence, et toutes vertueuses actions, et tendant tout son esprit à cela, il exercera et aiguisera son ambition et son desir d'honneur, et au contraire rejettera arriere de son cœur toute fetardise et langueur.

XIX. Et si d'adventure noz ennemys auront acquis en court, ou envers le peuple, au maniement des affaires quelque authorité et crédit indigne, par

[1] Voyez les Observations. C.

flatterie ou par tromperie, ou par plaiderie, ou par concussion d'argent pris salement, cela ne nous faschera point, ains au contraire nous resjouïra, quand nous viendrons à opposer à l'encontre nostre liberté, la pureté et netteté de nostre vie, et nostre innocence, à laquelle on ne sçauroit rien reprocher: car tout tant d'or qu'il y a dessus et dessoubs la terre, ce dit Platon, n'est pas comparable à la vertu, et fault tousjours avoir à main la sentence de Solon [1].

Plusieurs meschants deviennent riches gens,
Et plusieurs bons demeurent indigens,
Mais toutefois changer nostre bonté
Nous ne voudrions à leur meschanceté:
Car la vertu est toujours perdurable,
Et la richesse incertaine et muable.

Aussi peu certes voudrions nous eschanger [2] les acclamations d'une multitude populaire, en un theatre, saoulée à nos depens, ny les honneurs et faveurs de seoir les premiers à table chez les [3] favorits, ou les amies, ou les lieutenants et gouverneurs de roys, car rien n'est desirable ny honeste qui procede de cause deshoneste; mais celuy qui aime, comme dit Platon, est toujours aveugle à l'endroit de ce qu'il aime, et remarquons plus tost les faultes et impertinences que font noz ennemis: mais il ne

[1] Grec, donner notre vertu en échange pour, etc.

[2] Voyez les Observations. C.

[3] Lisez: « Chez les Eunuques, les maîtresses et les Satra« pes des Rois ». C.

fault pas ny que le plaisir de les veoir faillir demeure oyseux, ny le desplaisir de les voir bien faire, inutile : ains faire compte et recueillir des deux, qu'en nous gardant de l'un, nous deviendrons meilleurs : et en imitant l'autre, pour le moins nous ne serons pas pires qu'eulx.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ COMMENT ON PEULT JUGER DE SES PROGRÈS DANS LA VERTU.

Comparaison des progrès dans la vertu, avec ceux de l'étude des sciences, ou de la guérison d'une maladie. II. *Les uns et les autres avancent par une progression journalière, et non par une révolution subite.* III. *Celui qui s'est endormi fou, ne s'éveille pas sage.* IV. *Une pareille transformation seroit plus étonnante que le changement de sexe.* V. *Contradiction du systême des Stoiciens avec la nature et l'expérience.* VI. *Cette progression est sensible en tout. Elle est uniforme.* VII. *Elle doit être sans interruption.* VIII. *Les interruptions doivent au moins être rares et courtes.* IX. *L'amour de la sagesse se juge plus sûrement par le regret qu'occasionnent les distractions forcées, que par le plaisir qu'inspire sa première recherche.* X. *Nouveau signe de progrès : diminution des combats intérieurs, facilité à vaincre les obstacles.* XIII. *Autres signes de progrès : le mépris de toutes les sollicitations qu'on emploie pour nous en détourner.* XIV. *Le changement dans les discours.* XV. *Dans l'objet des études.* XVII. *Dans le but des lectures.* XVIII. *La nouvelle manière d'appercevoir les objets.* XIX. *Opinion qu'on doit avoir de ceux*

qui s'empressent de montrer à l'instant ce qu'ils viennent d'apprendre. XX. *Indices à tirer de l'objet que nous nous proposons en parlant, soit dans les disputes philosophiques.* XXI. *Soit dans les harangues publiques.* XXII. *Examiner si la vertu nous plaît toute seule.* XXIII. *Si on recherche moins la louange, si on est moins présomptueux, plus modeste dans son maintien, etc.* XXV. *Si on avoue volontiers ses fautes; si on aime, si on cherche ceux qui peuvent nous en corriger.* XXVIII. *L'hypocrite ressemble au pauvre, qui s'appauvrit encore davantage, en voulant paroître riche.* XXIX. *Noble aveu fait par Hippocrate de son ignorance.* XXX. *Préceptes de Bion et de Pyrrhon.* XXXI. *Précepte admirable de Zénon, relativement aux songes.* XXXII. *L'ame parfaite doit être vertueuse jusque dans ses songes.* XXXIV. *Exemple de Stilpon.* XXXVI. *Comparer ses passions chacune avec elle-même, puis l'une avec l'autre, pour juger de ses progrès.* XXXVII. *Retrancher des deux côtés, pour arriver au vrai milieu de perfection.* XXXVIII. *Le désir d'imiter les hommes vertueux, est un signe de progrès.* XXXIX. *Il faut que ce desir produise une rivalité accompagnée d'affection.* XL. *Exemple de jalousie.* XLI. *L'amour de la vertu doit aller jusqu'à rendre plus aimables, même les qualités extérieures des personnes vertueuses.* XLII. *Il faut aimer la vertu même avec ses disgraces.* XLIII. *La facilité à se rappeller dans les circons-*

tances

tances difficiles l'exemple des grands hommes, est une preuve qu'on avance dans la vertu. XLV. *Tranquillité inaltérable lorsqu'on est surpris par l'arrivée imprévue d'un homme très-vertueux, nouveau signe de progrès dans la vertu.* XLVI. *On doit croire qu'on avance quand on sent du plaisir à se laisser connoître tout entier aux hommes vertueux.* XLVII. *Enfin, quand on juge ses fautes plus graves, et qu'on ne se pardonne pas aisément les plus légères.*

COMMENT ON PEULT JUGER
DE SES PROGRÈS DANS LA VERTU.

Il [1] n'est possible que lon se cognoisse, ny que lon se sente profiter en vertu, si ce profit et amendement n'amene à la journée quelque diminution de vice et de follie, et si le vice nous aggravant tout à l'entour de pesanteur egale nous retient tousjours à bas,

Comme le plomb tire à fond le filé:

ne plus ne moins qu'en l'art de la musique, ou de la grammaire, on ne sçauroit jamais combien on avanceroit, si lon ne voyoit qu'en estudiant on vuydast et espuysast tousjours quelque partie de l'ignorance de ce que traictent ces arts là, et que l'on en sçeust tousjours aussi peu que devant, ny la cure que le medecin employe à penser un malade ne luy bailleroit aucun sentiment de difference, si elle n'apportoit quelque meilleur portement, et quelque allegement par la diminution de la maladie s'en allant peu à peu, jusques à ce que la disposition contraire fust entierement restituée, et le corps retourné de tout poinct en sa santé et sa force premiere.

II. Mais tout ainsi comme en ces choses là on n'y amende point, si ceulx qui y amendent n'en apper-

[1] Lisez: « Par quel moyen, Sossius Senecion, connoîtra-« t-on que l'on profite en vertu, si, etc. ». C.

çoivent l'amendement et le changement par la diminution de ce qui leur pesoit, se sentans aller au contraire, ne plus ne moins qu'en une balance, à mesure que l'un des plats monte, l'autre descend : aussi en ceulx qui font profession de la philssophie, il ne fault point conceder, qu'il y ait amendement ny sentiment aucun d'amendement ; si l'ame ne se despouille peu à peu, et ne se purge tousjours de sa follie, et qu'il faille que elle soit tousjours saisie d'un souverain mal, jusqu'à ce qu'elle ait attainct le souverain et parfait bien : car par ce moyen il s'en suyvroit, si en un instant et en un moment d'heure le sage passoit d'une extreme meschanceté en une supreme disposition de vertu, qu'il auroit tout à coup en un moment fuy le vice entierement, duquel il n'auroit peu en long temps oster de soy la moindre partie.

III. Combien que vous savez que ceulx qui tiennent telles opinions extravagantes, se donnent à eulx-mesmes beaucoup d'affaires, et se trouvent en de grandes perplexitez quand on leur allegue le passé, si nul d'eulx n'a point cogneu quand il est devenu sage, et s'il ignore ou doute que cest accroissement se soit faict par espace de long temps, en ostant de l'un, et adjoustant à l'autre, comme un arriver tout bellement à la vertu, sans que lon s'en apperçoive : et s'il se faisoit une si grande et si soudaine mutation, que celuy qui estoit au matin très vicieux se trouvast au soir très vertueux, et s'il estoit jamais advenu à aucun tel changement, que s'estant endormy fol, il se fust esveillé sage, et qu'il eust ainsi

parlé aux follies et tromperies qu'il avoit hyer, et qu'il auroit aujourd'huy chassées de son ame,

Allez vous en arriere de moy songes,
Vous n'estiez rien que decevans mensonges.

IV. Seroit il possible que quelqu'un n'eust senty une si grande et soudaine mutation qui se seroit faitte dedans luy mesme, et une sapience qui tout à coup luy auroit ainsi illuminé et esclairé l'ame? quant à moy, il me semble qu'un homme qui auroit esté transmué par les dieux, à sa requeste, de femme en homme, comme lon dit de Cæneus [1], ignoreroit plus tost cette metamorphose et transmutation, que non pas estant rendu temperant, prudent et vaillant, de dissolu, fol, et couard qu'il estoit au paravant et estant transporté d'une vie bestiale en une celeste et divine, il en ignorast le poinct de l'instant auquel se seroit fait un tel changement.

V. Mais il a bien esté dit anciennement, qu'il falloit accomoder la pierre à la regle, et non pas la regle à la pierre: et ceulx cy ne voulans pas accomoder leurs opinions aux choses, ains à toute force contraindre les choses, contre toute nature, de se conformer et accorder à leurs opinions et supposi-

[1] Cette fable est racontée avec tous ses détails par Nestor, au douzième livre des Métamorphoses d'Ovide. Cœnis étoit fille d'Élatus, roi de Thessalie. Neptune la changea en homme; elle prit le nom de Cænée, et fut étouffée sous un monceau d'arbres dans le combat des Lapithes contre les Centaures, aux nôces de Pirithous. Virgile dit, qu'après sa mort elle reprit son premier sexe.

tions, ont remply la philosophie de grandes perplexitez, mesmement de ceste cy qui est très-grande, comprenant tous hommes ensemble soubs le vice, excepté un seul, celuy qui est parfait : laquelle sauvage supposition a fait, que ce mot de amendement leur semble un ænigme, et une fiction bien peu distante d'extreme resverie, et que ceulx qui par le moyen de cest amendement, sont delivrez [1] de toutes passions ensemble et de tous vices, ils les tiennent pour aussi malheureux, que ceulx qui ne sont exemptez d'aucun des plus enormes vices du monde : et toutefois ils se refutent et se condamnent eux mesmes, car ès disputes de leurs escholes ils mettent l'injustice d'Aristides [2] pareille à celle de Phalaris, et la timidité de Brasidas à celle de Dolon, et l'ingratitude de Melitus en rien qui soit differente de celle de Platon : et toutefois en leur vie et en maniement d'affaires ils fuyent et declinent ceulx là comme gens de mauvais affaire : et se servent de ceulx cy, et se fient à eulx de leurs plus importans negoces, comme à personnes d'honneur et de valeur.

VI. Mais nous qui voyons qu'en tout genre de mal, principalement au desordre et debauchement de l'ame, il y a tousjours plus et moins, et que c'est en quoy different les amendements, selon que la raison petit à petit enlumine, purge et nettoie l'ame, en

[1] Il est évident, et M. Reiske a fort bien apperçu qu'il faut lire : « ceux qui ne sont pas guéris tout à la fois de tous « leurs vices et de toutes leurs passions ».

[2] Voyez les Observations.

diminuant la meschanceté, comme l'ombre et l'obscurité, estimons qu'il n'est point hors de raison d'asseurer que lon en sent la mutation, bien[1] qu'elle sorte comme d'un fond obscur, mais elle conte et estime, combien elle va droict en avant, ne plus ne moins que ceulx qui courent avec voiles par l'infinie estendue de la mer, en observant ensemble la longueur du temps et la force du vent qui les poulse, viennent à mesurer le chemin qu'ils ont faict, combien il est vraysemblable, qu'en tant de temps, et estans portez par une telle puissance de vent, ils en ayent passé : aussi en la philosophie on peut prendre conjecture de l'amendement et avancement, que lon aura gaigné par l'assiduité et la continuation de tousjours marcher, sans souvent s'arrester au milieu du chemin, et puis recommencer, ou saulter, ains tousjours aller uniement et egalement tirer en avant, et passer oultre avec la guide de la raison : car ce precepte là,

Si tu vas peu avecques peu mettant,
Et plusieurs fois ce peu là repetant,

n'a pas seulement lieu, et n'est pas seulement bien dict, pour augmenter les sommes de deniers, mais aussi pour toutes autres choses, et mesme pour accroissement de la vertu, par ce que la raison en prent une accoustumance, qui est de grande force et efficace, là où les intermissions inegales, et mousses ou tiedes affections de ceulx qui se mettent à la philosophie, ne font pas seulement des pauses

[1] Comme ceux qui s'élèvent du fond d'un abyme.

et des arrests de l'amendement, comme quand on se repose par le chemin, mais qui pis est, des relaschements et reculements en arriere, pource que le vice, qui est tousjours au guet, leur vient courir sus, aussi tost comme il sent qu'ils se laschent un peu en oysifveté, et les fait rebourser chemin.

VII. Car les mathematiciens appellent les planettes stationnaires, et disent qu'elles s'arrestent quand elles cessent d'aller en avant : mais à profiter en philosophie, c'est à dire, en correction de meurs et de vie, il n'y peult avoir intervalle d'amendement, ny pause et cessation aucune, pource que la nature estant en un perpetuel mouvement, veult tousjours qu'on la poulse en la meilleure part, ou autrement elle se laisse emporter, comme une balance, en la pire. Si doncques, suivant l'oracle qui fut respondu par Apollo à ceulx de Cirrha [1], que (* s'ils vouloient vivre en paix les uns avec les autres), il falloit qu'ils feissent la guerre sans cesse jours et nuicts au dehors : aussi si tu sens en toy mesme que tu aye combattu jour et nuict continuellement contre le vice, ou non gueres souvent abandonné ta garnison, ny receu ordinairement de luy des heraults et messagers, qui sont les voluptez, les negligences et les amusements à traicter de paix, il est vraisemblable, que tu peulx lors assureement et hardiment passer oultre.

[1] Cirrha, ville de la Phocide, à trois lieues environ de Delphes.

* Ceci n'est point dans le grec.

VIII. Mais encore qu'il y eust des interruptions de vivre philosophiquement, prouveu que les dernieres fussent tousjours plus rares, et les reprises plus longues que les premieres, ce seroit un signe qui ne seroit pas mauvais, d'autant qu'il tesmoigneroit que par labeur et exercitation la paresse s'en iroit peu à peu chassée, comme le contraire aussi seroit mauvais signe, qu'il y eust plusieurs intermissions, et près l'une de l'autre, pource que cela monstreroit que la chaleur de l'affection premiere s'en iroit peu à peu aneantissant et refroidissant. Car tout ainsi comme la premiere bouttée que fait le germe du roseau ayant force de poulser grande, produit une longue tige droicte, egale et unie du commancement, pource qu'elle ne trouve rien qui l'arreste, ne qui la repoulse : et puis après comme si elle se lassoit au hault par une defaillance de courte haleine, elle est souvent retenue par plusieurs nœuds, non gueres distans l'un de l'autre, comme si l'esprit qui poulse contremont trouvoit quelque empeschement qui le rabbastit, et qui le feist trembler : aussi tous ceulx presque qui d'entrée font de grands eslans en l'estude de philosophie, et puis un peu après trouvent souvent des empeschements est des divertissements, ceulx là sans sentir aucune difference de mutation en mieulx, à la fin se lassent, quittent tout, et demeurent tout court, là où aux autres des æles leur naissent : et pour le fruict qu'ils sentent donnent à travers toutes excuses et fendent tous empeschements, comme une presse de gens

qui leur voudroient empescher le passage par force, et de bonne affection de venir à chef de leur entreprise.

IX Tout ainsi doncques comme s'esjouir de voir une belle creature presente n'est pas signe d'amour commanceant, pource que cela est commun à toutes gens, mais bien sentir un regret, et estre marry quand on en est separé : aussi y en a il plusieurs qui prennent plaisir à la philosophie, et qui semblent s'attacher fort gaillardement à l'estude, mais s'il advient qu'ils soient un peu retirez de là par aultres negoces et affaires, ceste premiere affection qu'ils avoient prise s'evanouit, et ne s'en soucient gueres : mais celuy qui est atteint au vif de la pointure d'amour de la philosophie, semblera moderé et non trop eschauffé en le frequentant à l'estude, et conferant avec luy de la philosophie, mais quand il en sera distrait et retiré en arriere, on le verra bruslant, impatient, et se faschant de tous autres affaires, et de toutes autres occupations, jusques à oublier ses propres amis, tant il aura un passionné desir de la philosophie, car il ne fault pas se delecter des lettres et de la philosophie, comme lon fait des senteurs, et des parfums, en les trouvant beaux et bons tant comme ils sont presents, et puis quand on les a ostez ne les regretter plus, et ne s'en soucier point, ains fault qu'elles impriment en noz ames une passion semblable à la soif, et à la faim, quand on nous en distraict, si nous y voulons profiter à bon esciant, et y appercevoir amendement, quelque occasion que ce soit qui nous en distraie, ou mariage, ou

richesse, ou amitié, ou quelque voyage de guerre qui survienne: « car d'autant que plus grand sera le « fruict que lon en aura appris, d'autant sera plus « grief le regret de ce que lon en aura laissé ».

X. A ce premier signe d'amendement joinct un autre très-ancien, qui est tout un ou bien près de là, c'est celuy qui descrit Hesiode quand on ne trouve plus la voie trop aspre ny roide, ains facile, plaine et unie, comme estant aplanie par l'exercitation, et que la lumiere y commence à reluire clairement au lieu des perplexitez, fourvoyement en tenebres, et des repentances ès quelles encourent bien souvent ceulx qui se mettent à la philosophie du commancement, ne plus ne moins que ceulx qui laissent un païs qu'ils cognoissent bien, et ne voient pas encore celuy auquel ils tendent.

XI. Car ayant abandonné les choses communes, et qui leur estoient familieres devant qu'avoir cogneu les meilleures, et en avoir jouy, en cest intervalle du milieu ils sont fort travaillez, tellement qu'aucuns retournent arriere: comme lon dit que Sextius [1] gentilhomme Romain, ayant abandonné les honneurs, offices, et magistrats de la ville de Rome, pour l'amour de la philosophie, et puis se trouvant tourmenté, et ne pouvant mordre en ses

[1] C'est peut-être Publius Sextius, qui fut tribun du peuple, l'an de Rome 697, 57 ans avant J. C., qui fut l'un des principaux agens du rétablissement de Cicéron, qui le défendit ensuite, lorqu'il fut accusé de violence, pour avoir dans ces circonstances repoussé par la force les fureurs de Clodius.

discours et raisons du commancement, fut près de se jetter d'une fuste dedans la mer.



XII. Semblable chose recite lon de Diogenes le Sinopien, quand il commancea de se donner à la philosophie, c'estoit un jour de feste solennelle que les Atheniens faisoient des festins publiques, des jeux ès theatres, des assemblées les uns avec les autres, des danses et des masques toute la nuict: et luy en un coing de la place, s'estant enveloppé comme pour y dormir, tomba en des imaginations qui luy mettoient le cerveau sans dessus-dessoubs, et luy affoiblissoient fort le cueur, en discourant que sans aucune necessité qui le contraignist, il s'estoit allé volontairement jetter en une vie laborieuse, estrange, et sauvage, s'estant segregé de tout le monde, et privé de tous biens: sur ces entrefaites il apperceut une petite souris qui venoit ronger les miettes qui luy estoient tombées de son gros pain, et qu'alors il reprit le cueur, et dit en soy-mesme, comme se reprenant, et blasmant sa foiblesse de courage: « Que dis tu, Diogenes? voilà

« une creature qui vit encore et fait grand chere de « ton relief, et toy, lasche que tu es, as regret à ta « vie, te lamentes de ce que tu n'es pas saoul et yvre « comme ceulx-là, couché en licts mols, delicats, et « richement parez ». Quand donc telles tentations de divertissements ne reviennent pas souvent, et que la raison s'esleve incontinent à l'encontre, qui les rembarre, et au retour comme de la chasse de ses ennemis dissoult aiseement tout le nuage de desespoir et de languissant ennuy, qui s'estoit concreé en l'entendement, alors se peult on asseurer qu'il y a certain profit et amendement.

XIII. Mais pourautant que les occasions qui esbranlent les hommes qui s'adonnent à la philosophie, et quelquefois les font retourner en arriere, non seulement naissent et prennent force en eulxmesmes à cause de leur infirmité : mais aussi les poursuittes et instances que leur en font leurs amis à bon esciant, les attaches que leur en donnent leurs adversaires par maniere de risée et de mocquerie, attendrissent, amolissent et ployent leurs cœurs, voire jusques à en avoir dechassé de tout point quelques uns hors de la philosophie, ce ne sera pas un mauvais signe d'avancement si lon supporte cela doulcement, sans s'esmouvoir, ny se chatouiller de leur ouir raconter par nom et par surnom aucuns de leurs compagnons qui sont parvenus en grand credit et à grands biens aux courts de quelques princes, ou qui ont eu de gros mariages des femmes qu'ils auront espousées, et qui sont allez avec une grande et honorable compagnie de

gèns en la place et au palais, pour quelque office, ou bien pour plaider quelque noble cause de grande consequence : car celuy qui ne s'esmeut ny ne s'estonne ou lasche point pour ouir toutes ces emorches là, donne certainement à cognoistre qu'il est pris et arresté comme il fault de la philosophie, car il n'est pas possible, de se garder de convoitter ce que les autres adorent, sinon à ceulx qui n'admirent rien que la vertu : car de braver et faire teste à des hommes, il eschet à aucuns par cholere, et à d'autres par folie, mais de mespriser et rejetter ce que les autres estiment jusques à admiration, il n'est homme qui le sceust faire sans une grande, vraye et constante magnanimité : d'où vient que se comparans aux autres, en cela ils s'en glorifient, comme fait Solon quand il dit,

Plusieurs meschans deviennent riches gens,
Et plusieurs bons demeurent indigens,
Mais toutefois changer nostre bonté
Nous ne voudrions à leur meschanceté :
Car la vertu est ferme et perdurable,
Et la richesse incertaine et muable.

Et Diogenes comparoit son passage de la ville de Athenes en celle de Corinthe, et de celle de Corinthe à celle de Thebes, aux mutations de sejour que faisoit le grand roy de Perse, lequel passoit la saison du printemps à Suse, celle de l'hyver en Babylone, et l'esté en la Medie : et Agesilaus oyant nommer le rroy de Perse, *le grand roy :* « Pourquoy, « dit-il, est il plus grand que moy, si ce n'est qu'il

« soit plus juste »? et Aristote escrivant à Antipater touchant Alexandre le grand, luy mande : « Qu'il « ne luy appartenoit pas à luy seul de s'estimer « grand, pource qu'il dominoit beaucoup de païs, « mais aussi à quiconque avoit droicte et saine « opinion des dieux [1] ». Et Zenon voyant que Theophrastus estoit en grande estime, pource qu'il avoit beaucoup d'auditeurs, dit : « Son auditoire « est plus grand que le mien, mais le mien est « mieulx d'accord ».

XIV. Quand doncques tu auras ainsi estably et fondé en ton coeur l'affection qu'il fault porter à la vertu, au prix des choses exterieures, et versé hors de ton ame toutes envies, toutes jalousies, et tout ce qui chatouille, ou qui rebutte plusieurs de ceulx qui commancent à philosopher, cela te sera un grand indice et argument de profiter et avancer en la philosophie : aussi n'en sera-ce pas un petit, que la mutation des propos autres que lon ne souloit tenir, car tous ceulx qui commencent à estudier en philosophie, à parler universellement, cherchent plus ceulx qui ont de la gloire et de l'apparence, les uns se juchans en hault, comme les coqs et les poules, à la splendeur et hauteur des choses natu-

[1] C'est en effet sur l'idée de Dieu qu'est établie la grandeur de l'homme. Détruisez-là, s'il étoit possible; que devient-il? un composé d'atômes assemblés, enchaînés, déterminés par une nécessité aveugle. Que de peine prise par des gens d'esprits pour se réduire au rang des bêtes; par des hommes d'honneur, pour s'abbaisser au niveau des plus vils scélérats !

relles, pource qu'ils sont legers et ambitieux de leur inclination naturelle : les autres prenant plaisir ainsi comme les jeunes leurons, ce dit Platon, à tirer et deschirer tousjours quelque chose, s'en vont droict aux disputes, aux questions et arguts de la dialectique, et la plus part en prennent provision pour passer oultre, jusques à la sophistique. Il y en a qui vont çà et là faisans amas de beaux dicts, notables sentences et belles histoires des anciens[1], comme Anacharsis disoit « qu'il ne voyoit point « que les Grecs usassent de leurs deniers monnoyez « à autre usage qu'à jetter et compter » : aussi ne font ceulx là autre chose que compter et mesurer leurs beaux propos, sans en tirer autre commodité ne profit.

XV. Et comme Antiphanes[2], l'un des familiers de Platon en se jouant disoit, qu'il y avoit une ville là où les paroles se geloient en l'air incontinent qu'elles estoient prononcées, et puis quand elles venoient à se confondre l'esté, les habitans entendoient ce qu'ils avoient devisé et parlé l'hyver : aussi la plus part, disoit-il, de ceulx qui viennent ouir jeunes les discours de Platon, à peine les entendent ils jusques bien tard, quand ils sont devenus tous vieux : aussi leur en prent il de mesme envers toute la philosophie, jusques à ce que le juge-

[1] Voyez les Observations.

[2] Antiphane, poëte de la moyenne Comédie, vivoit dans la quatre-vingt-treizième olympiade. Il en composa, suivant quelques-uns, 280, suivant d'autres 360, et remporta 30 fois le prix.

ment ayant pris une fermeté de resolution saine et rassise, vient à donner dedans les discours qui peuvent imprimer en l'ame une affection morale, et une passion d'amour, et à chercher ces propos là, dont les traces tendent plus tost au dedans que non pas au dehors, comme dit la fable d'AEsope.

XVI. Car ainsi comme Sophocles [1] disoit en se jouant, qu'il vouloit changer la haultesse de l'invention d'AEschylus, puis sa fascheuse et laborieuse disposition, et en tiers lieu l'espece de son elocution, qui est très-bonne et pleine de doulces affections : aussi les estudians en philosophie, quand ils sentiront qu'ils ne s'arresteront plus aux choses artificiellement et ingenieusement escrites par ostentation, ains passeront aux morales, et qui touchent au vif les affections, c'est lors qu'ils commanceront à profiter veritablement et à bon esciant.

XVII. Considere donc non seulement en lisant les œuvres des poëtes, ou en les oyant lire, premierement si tu ne t'attacheras point plus tost aux paroles qu'à la sentence, et ne te jetteras point plus tost à ce qui est subtil et aigu, qu'à ce qui est utile, profitable et charnu : mais aussi en versant dedans les

[1] Sophocle disoit qu'il s'étoit d'abord amusé à imiter la manière gigantesque d'Eschyle, ensuite l'appareil de sa composition piquante et soignée; enfin qu'il avoit abandonné ces modèles pour s'en tenir à un troisième genre, qui est en effet le plus moral, c'est-à-dire, le plus propre à exprimer les mœurs théâtrales et le plus parfait.

les escripts des poëtes, et en prenant en main quelque histoire, observe bien si tu laisses point eschapper aucune sentence bien ditte, pour reformer les meurs ou alleger quelque passion : car comme Simonides dit, que l'abeille hante les fleurs pour en tirer le roux miel, là où les autres en aiment seulement la couleur et la senteur, et n'en veulent ny n'en prennent autre chose : aussi là où les autres versent en la lecture des poëtes pour plaisir seulement, et par maniere de jeu, celuy qui trouve quelque chose digne d'estre notée, et en fait un recueil, semble desja recognoistre de premier front le bien, par une familiarité et amitié de longue main prise avec luy, comme son domestique : car ceulx qui lisent les œuvres de Platon et de Xenophon pour la beaulté du style seulement, sans y chercher autre chose que la purité du langage naïfvement attique, comme s'ils alloient recueillant ce peu de rosée et de bourre qui vient dessus les fleurs, que diriez vous de ceulx-là, sinon qu'ils aiment des drogues medicinales la belle couleur, ou la doulce senteur seulement, mais au demourant la proprieté de purger le corps, ou d'appaiser une douleur qu'elles ont, ils ne la cognoissent point; et ne s'en veulent point servir.

XVIII. Au demourant ceulx qui passent encore plus avant en ce profit, non seulement tirent utilité des escripts et des paroles, mais aussi des spectacles et des choses qu'ils voient, et en tirent ce qui leur est propre et commode : comme lon escrit d'AEschylus, et de plusieurs autres semblables : car

AEschylus estant un jour present à veoir ès jeux Isthmiques un combat de deux champions combattans à l'escrime des poings, comme l'un d'eulx eut receu un grand coup bien assené, tout le theatre s'escria : luy poulsant du coude un nommé *Ion* natif de Chio, « Voys-tu, dit-il, combien peult l'ac-« coustumance et exercitation? le frappé ne dit mot, « et les regardans crient ». Et Brasidas ayant trouvé une souris parmy des figues seiches, qui le mordit au doigt, il la secoua en terre, et puis dit en luy-mesme, « O Hercules voyez vous comment il n'y a « rien si petit ne si foible, que s'il oze se defendre, « ne trouve moyen de sauver sa vie »! Et Diogenes ayant veu un qui buvoit dedans le creux de la main, jetta le gobelet qu'il portoit en sa besace : tant l'accoustumance et l'exercitation, qui bien l'a continuée, et y a esté diligent, rend les personnes promptes à remarquer et à recevoir de tous costez choses qui servent à la vertu : ce qui se fait encore plus quand ils meslent les paroles avecques les actions, non seulement en la sorte que dit Thucydides, apprenans et s'exercitans entre les perils, mais aussi contre les voluptez, contre les querelles et altercations ès jugements, ès defenses des causes, ès magistrats, comme donnans preuves des opinions qu'ils tiennent, ou plus tost par leurs deportemens enseignans quelles opinions on doit tenir.

XIX. Car ceulx qui apprennent encore, et neantmoins s'entremettent d'affaires, et qui ne font qu'espier s'ils pourront derobber quelque chose de la phi-

losophie pour l'aller incontinent prescher, comme charlatans, ou au milieu d'une place, ou en une assemblée de jeunes gens, ou à la table d'un prince; il ne fault non plus estimer que ces manieres de gens là facent actes de philosophes, que ceulx qui vendent les drogues medicinales et les simples facent actes de medecins : ou, pour mieulx dire, ce contrefaiseur là de philosophe ressemble proprement à l'oyseau que descrit Homere, qui porte incontinent en sa bouche, tout ce qu'il peut prendre, à ses disciples, comme à des petits qui sont encore dedans le nid sans plumes,

Et ce pendant il meurt de faim luy-mesme [1] :

ne prenant rien de ce qu'il apporte pour s'en valoir et nourrir, ou ne dirigeant rien de ce qu'il prent.

XX. Et pourtant fault il bien prendre garde si nous faisons un discours, que ce soit quant à nous, pour en user nous mesmes : et quant aux autres, que ce ne soit point pour une vaine gloire, ny pour ambition de nous monstrer, mais en intention d'apprendre ou d'enseigner quelque bonne chose : et sur tout fault aussi bien observer, si toute opiniastreté, et toute contentieuse animosité en dispute, est en nous amortie, et si nous avons desormais desisté de inventer ambitieusement des raisons pour confondre noz adversaires, ne plus ne moins que les champions de l'escrime des poings, à qui on lie de grosses courroyes à l'entour des bras, et des boules

[1] Iliade, L. IX, v. 324. C.

dedans les mains, prenans plus de plaisir à assener un bon coup, et à ruer par terre nostre compagnon, que non pas à apprendre ny enseigner : car la doulceur et debonnaireté en cela, de ne vouloir jamais attacher une conference avec intention de vaincre en combattant, ny la rompre en courroux, ny par maniere de dire, fouler aux pieds l'adversaire quand on l'a vaincu, ou estre desplaisant quand on a esté vaincu, ce sont signes d'homme qui a suffisamment ja profité : ce que monstra bien un jour Aristippus ayant esté pressé de si près en quelque dispute, qu'il ne sceut que respondre sur le champ à un sophiste audacieux, mais au demourant homme ecervellé et sans jugement : car le voyant fort joyeux et fort enflé de vaine gloire, pour l'avoir ainsi rengé à ne sçavoir que dire, « Je m'envois [1], luy dit il, « vaincu pour ce coup, mais je dormiray plus souef-« vement, que toy qui as vaincu. »

XXI. Nous pouvons encore nous esprouver et sonder nous mesmes quand nous harenguons publiquement, si ne pour veoir en l'audience plus de gens que nous n'en avions attendu, nous ne restivons point de peur, ny au contraire nous ne laschons point nostre courage pour y en veoir moins que nous n'avions esperé, ny là où il est besoing de harenguer devant un peuple ou devant un magistrat, nous perdons l'occasion de ce faire pour n'avoir pas bien premedité et mis par escript ce que nous devrions dire, comme lon recite de Demos-

[1] Je m'en vas.

thenes et d'Alcibiades [1] : car Alcibiades estant très-ingenieux et prompt à inventer les choses, estoit craintif à les dire, et se troubloit quand il venoit à les exposer, car bien souvent au milieu de son dire il cherchoit le mot propre à exprimer sa conception, ou quelque parole qui luy estoit eschappée de la memoire, qui le faisoit demourer tout court en parlant : et Homere ne feignit point de mettre hors le premier de ses vers defectueux en mesure [2], tant il avoit d'asseurance de la perfection et bonté des autres, pour sa suffisance en l'art poëtique, tant plus est il vraysemblable que ceulx qui n'ont rien devant les yeux, où ils aspirent, que la vertu et le devoir seulement, se servent de l'occasion du temps, et de l'occurrence des affaires, sans se soucier que lon applaudisse à leur beau parler, ne qu'on les siffle, ou qu'on leur face bruit pour le trouver mauvais ; si ne fault pas prendre garde aux paroles seulement, mais aussi aux actions, s'il y a plus de profit que de parade, et plus de verité que d'apparence et d'ostentation.

XXII. Car si le vray amour [3] de fille ou de femme ne demande point de tesmoings, ains jouist de son contentement à par soy, encore que secrettement et sans le sceu de personne il accomplisse son desir, combien plus est il croyable que celuy qui est amoureux de l'honnesteté et du devoir, hantant familierement par ses actions avec la vertu, et

[1]. Voyez sa Vie au Tome II.

[2] Voyez les Observations.

[3] Lisez : *D'un beau garçon, ou d'une belle fille.* c.

en jouissant, sente sans en mot dire un grand et hault contentement en soy-mesme, ne demandant autres auditeurs ny autres spectateurs que sa conscience propre, comme celuy qui appelloit sa chambriere en sa maison, et crioit tout hault, « Dionysia « regarde comment je ne suis plus glorieux ne su- « perbe » : aussi celuy qui a fait quelque chose honneste et vertueuse, et puis la va conter et la porte monstrer par tout, il est tout evident que celuy là regarde encore dehors, et est tiré de la convoitise de vaine gloire, et n'a point encore veu à nud et au vray la vertu, ains seulement en dormant et en songe, en a pensé entrevoir quelque umbre et quelque image, puis qu'il expose ainsi en veuë ce qu'il a faict, comme un tableau de painture.

XXIII. Celuy donques qui profitera, non seulement quand il aura donné quelque chose à un sien amy, ou fait quelque bien à un sien familier n'en dira rien : mais aussi quand il aura donné sa voix ou sa balotte juste entre plusieurs autres injustes, ou quand il aura fermement resisté en face au propos deshoneste de quelque homme riche, ou de quelque seigneur et magistrat, ou qu'il aura refusé quelques presens, voire jusques à là, s'il a eu soif la nuict, et qu'il se soit gardé de boire, ou qu'il ait rebouté le baiser [1] de quelque belle fille ou femme qui l'en ait pressé, comme feit Agesilaus, il le retiendra en soy-mesme, et n'en dira jamais rien : car celuy qui là se contente de se prouver à soy-mesme, non par

[1] Lisez : *De quelque beau garçon, ou de quelque belle fille.* C.

mespris des autres, mais pour l'aise et le contentement qu'il en a en sa conscience, estant suffisant tesmoing et spectateur des choses bien et louablement faittes, monstre que la raison est logée chez luy et y a pris pied et racine, et comme dit Democritus, qu'il s'accoustume à prendre plaisir de soymesme : ainsi comme les laboureurs voient plus volontiers les espics qui penchent et se courbent contre la terre, que ceulx qui pour leur legereté sont haults et droicts, d'autant qu'ils les estiment vuides de grain, et qu'il n'y a presque rien dedans, aussi entre les jeunes gens qui se donnent à la philosophie, ceulx qui sont les plus vuides et qui ont moins de poids, ceulx là ont du commancement l'asseurance, la contenance, le port, le visage plein de mespris et de contemnement de toutes choses : et puis quand ils se commancent à remplir, et à amasser du fruict des discours de la raison, ils ostent alors ceste mine superbe, et ceste vanité d'apparence exterieure, ne plus ne moins que les vaisseaux où lon met quelque liqueur, à mesure que la liqueur y entre, l'air vain en sort, aussi à mesure que les hommes se remplissent de biens certains et veritables, la vanité leur cede, et toute hypocrisie s'en va, l'enfleure en devient plus molle, et cessans de s'attribuer beaucoup pour la grande barbe et la robbe longue, ils transferent l'exercitation des choses exterieures au dedans de l'ame, usans d'amertume et de morsure de reprehension, principalement encontre eulx mesmes, et au demourant devisent et parlent avec les autres plus gracieusement : et quant au

nom de philosophie et à la reputation de philosophes, ils ne l'usurpent plus comme ils faisoient auparavant, ains si d'adventure quelque gentil jeune homme est appellé par un autre de ce nom là, il respondra en soubriant tout doulcement, et rougissant de honte,

Je ne suis pas un des celestes dieux[1],
Pourquoy pareil me faites vous à eulx?

Car ainsi que dit AEschylus,

La jeune femme à qui l'oeil estincelle,
Me fait Juger qu'elle n'est plus pucelle:

mais le jeune homme qui a commancé à gouster le profit en l'exercice de la philosophie, ces accidents que descrit Sapho le suivent,

Quand je te voy,
Soudainement je m'aperçoy,
Que toute voix default en moy,
Que ma langue n'a plus en soy
Rien de langage.
Une rougeur de feu volage
Me court soubs le cuyr au visage.

Vous prendriez plaisir à veoir sa contenance rassise, son regard doulx, et desireriez de l'ouyr parler.

XXIV. Car ainsi comme ceulx qui sont profés en la confrairie des mysteres, s'assemblans du commancement en foule et en tumulte, s'entreheurtent et s'entrepoulsent les uns les autres, mais quand on

[1] Odyssée, L. XVI, v. 187. c.

vient à faire le service divin, et à monstrer les choses sacrées, ils sont alors attentifs, avec crainte et avec silence : aussi au commancement de l'estude de philosophie et à l'entrée de la porte, vous y verrez beaucoup de bruit, de tumulte, d'insolence et de caquet, pource que la plus part se jette dedans brusquement et violentement, pour l'envie qu'ils ont d'en acquerir reputation et honneur, mais celuy qui est une fois entré dedans, et qui a veu celle grande lumiere, comme si le repositoire des choses sainctes luy estoit ouvert, alors prenant une toute autre contenance, un silence et un esbahissement, il devient humble, soupple, et modeste, suivant la raison comme dieu : et me semble que lon leur peult bien appliquer et accommoder ce que Menedemus [1] en jouant disoit, « C'est que plusieurs venoient « aux escholes à Athenes, qui du commancement « estoient sages, puis devenoient amateurs de sa- « gesse, car cela signifie ce mot de philosophe » : et puis de philosophes devenoient sophistes, et à la fin par succession de temps se trouvoient idiots, c'est à dire, gens du tout ignorans, car d'autant que plus ils approchent de la raison, d'autant diminuent ils plus de l'opinion de soy-mesme, et de la presumption.

[1] Ménédème d'Érétrie, ville d'Eubée, florissoit vers la cent seizième olympiade. Il fut disciple de Platon, mais il s'attacha davantage à Stilpon, qui fut aussi maître de Zénon, le chef de l'école stoïcienne. Mais Ménédème fut de la secte instituée peu d'années avant par Phœdon, qui fut d'abord appellée Éliaque, puis Érétriaque. Il mourut à l'âge de 54 ans.

XXV. Or entre ceulx qui ont besoing du secours du medecin, les uns qui n'ont mal qu'aux dents, ou au doigt, eulx-mesmes vont devers ceulx qui les pensent, et ceulx qui ont des fiebvres les appellent à la maison, et les prient de leur vouloir estre en aide: mais ceulx qui sont tombez en une fureur de melancholie, ou en une frenesie, et alienation d'entendement, ne les veulent pas quelquefois recevoir, encore qu'ils viennent d'eulx mesmes, ains les fuyent et les chassent, estans si fort malades, qu'ils ne sentent pas leur mal; aussi entre ceulx qui pechent et qui faillent, ceulx-là sont incurables et incorrigibles, qui se courroucent amerement, et haïssent mortellement ceulx qui leur remonstrent et qui les reprennent; et ceulx qui les endurent, et qui les reçoivent sont en meilleur estat et plus beau chemin de recouvrer guarison: mais ceulx qui se baillent eulx-mesmes à ceulx qui les reprennent, qui confessent leur erreur, et qui descouvrent eulx-mesmes leur pauvreté, n'estans pas bien aises qu'on n'en sçache rien, ny contents d'estre secrets, ains l'advouent, et prient ceulx qui les en reprennent, et les admonestent de leur y donner remede, cela n'est pas un des piressignes de profit et amendement, suivant ce que souloit dire Diogenes, « Que celuy qui se veult « sauver et devenir homme de bien, il a besoin d'a-« voir ou un bon amy, ou un aspre ennemy, à fin que « ou par amour ou remonstrance, ou par force de « justice, il se chastie de ses vices ».

XXVI. Mais tant que lon fait gloire de monstrer au dehors une souillure de robbe, ou une tache de

vestement, ou un soulier rompu, et que par une façon d'humilité presomptueuse on se mocque de soy-mesme, de ce que l'on sera d'adventure, ou petit, ou courbé et bossu, pensant faire une galenterie, et ce pendant on couvre et cache les ordures de sa vie, et villanies de ses meurs, les envies, les malignitez, l'avarice, les voluptez, comme des ulceres et apostumes, ne souffrant pas que personne y touche, non pas qu'on les voye seulement, pource qu'on craint d'en estre repris, certainement on a fait peu de profit, ou plus tost à dire vray, rien du tout.

XXVII. Mais celuy qui donne à travers, et qui peult ou qui veult principalement se penser soy-mesme, et se faire douloir, et sentir regret quand il a failly, ou sinon, à tout le moins qui endure patiemment qu'un autre par ses reprehensions et remontrances le nettoye et le purge, celuy-là certainement semble haïr la meschanceté, et avoir envie de s'en deffaire : je ne veulx pas dire qu'il ne faille avoir honte, et fuir d'estre estimé et tenu pour meschant, mais celuy qui a en haine la substance de la meschanceté, plus que non pas l'infamie, celuy-là ne feindra point de faire dire mal de soy, et d'en dire luy-mesme, prouveu qu'il voye qu'il soit pour en devenir meilleur.

XXVIII. A quoy lon peut appliquer une gentille parole que dit un jour Diogenes, à un jeune homme, lequel s'estant apperceu que Diogenes l'avoit veu en une taverne, s'en estoit vistement fuy au dedans de la taverne : « Tant plus, luy dit-il, que tu fuis

« au dedans, tant plus avant es-tu en la taverne » : aussi peut on dire des vicieux, que tant plus ils nient leur vice, tant plus se fourrent ils avant au dedans du vice, comme les pauvres qui contrefont les riches, en sont de tant plus pauvres pour leur vanité.

XXIX. Mais celuy qui profite veritablement, a pour exemple ce grand personnage Hippocrates, lequel publia luy-mesme, et escrivit ce qu'il avoit ignoré touchant les coustures de la teste de l'homme en l'anatonie, faisant ce compte que ce seroit bien chose hors de toute raison, que ce grand personnage là ait bien voulu publiquement prescher sa faulte, de peur que les autres ne tombassent en pareille erreur, et que celuy qui se veult sauver soy-mesme ne peust endurer qu'on le reprist, ne confesser son ignorance et sa mauvaistié.

XXX. Au demourant les regles et preceptes que donnent [1] Bion et Pyrron [2] en cest endroit, ne sont pas, à mon advis, signes d'amendement, mais plus tost de quelque autre plus grande et plus parfaitte habitude de l'ame. Car Bion disoit à ses familiers et disciples, qu'ils estimassent avoir profité alors quand ils auroient acquis tant de constance, qu'ils

[1] Bion étoit né en Scythie, aujourd'hui la Moscovie, du canton appelé Borysthène, à cause du fleuve Borysthénus, aujourd'hui le Nieper. Il fut disciple de Cratès, ensuite de Théodore, et fut long-temps aussi impie que son dernier maître.

[2] Pyrrhon, chef d'une secte qui faisoit profession de douter de tout, naquit dans l'Élide, et fut disciple d'Anaxarque. Il florissoit vers la cent vingtième olympiade.

entendroient aussi patiemment ceulx qui les outrageroient et injurieroient, que ceulx qui leur diroient,

> Amy passant certes tu n'as point chere [1]
> D'estre homme fol, ni de mauvais affaire:
> A dieu te dis, priant la deité
> De te donner toute prosperité.

Et Pyrron, ainsi comme on trouve par escript, estant dedans une navire, en une dangereuse tourmente de mer, monstra à quelques-uns de ses disciples qui estoient avec luy, un petit cochon qui mangeoit fort goulument de l'orge que lon avoit respandu parmy la navire, leur disant qu'il falloit par la raison et l'exercice de la philosophie acquerir une constance, ainsi impassible pour ne s'esmouvoir ny ne se troubler point d'aucuns accidents de la fortune.

XXXI. Or voyez donc encore plus, quelle estoit la regle de Zenon,



Car il vouloit que chascun print garde à ses songes, pour cognoistre s'il profitoit ou non,

[1] Odyssée, L. VI, v. 187, et L. XXIV, v. 401. G.

si lon prenoit point plaisir en songeant à quelque chose deshonneste, ou s'il estoit point advis que lon endurast, ou que lon feist rien qui fust villain ou qui fust injuste, voulant que lon veist, comme en un calme du tout tranquille, sans aucune agitation, au fond clair et net, la partie imaginative et passive de l'ame totalement applanie et regie par la raison: ce que Platon au paravant, à mon advis, ayant entendu, nous a representé et figuré ce que fait la partie imaginative et sensitive en une ame de nature tyrannique la nuict en dormant, comme elle s'efforce quelquefois d'avoir compagnie charnelle avec sa propre mere, et comme il luy prent des appetits de manger des choses estranges, et comme lors elle se laisse aller à toutes sortes de sensualitez et concupiscences des choses que la loy de honte ou par crainte empesche et reprime le jour.

XXXII. Tout ainsi doncques comme les bestes de selle ou de voiture qui sont bien apprises, encore que celuy qui leur commande leur lasche la bride, ne se destournent point pour cela, ny ne sortent point de leur chemin, ains tirent tousjours avant comme elles ont accoustumé, ordonneement, sans se destracquer ny laisser leur train ordinaire: aussi ceulx à qui la partie sensuelle de l'ame rendue si obeïssante, si privée et si bien disciplinée par la raison, que non pas en songe mesme ny en maladie, elle ne laisse ses appetits se desborder, jusques à commettre choses qui soient reprises et punies par les loix, elle retient et conserve en memoire sa bonne discipline

et accoustumance, laquelle donne force et grande efficace à la diligence de prendre garde à soy.

XXXII. Car si elle a accoustumé par exercitation de resister aux passions et tentations, de tenir le corps et parties d'icelluy sous bride en sa subjection, tellement qu'elle engarde les yeux de jetter des larmes par pitié, le cœur de tressaillir de peur, les parties naturelles de se mouvoir et donner fascherie auprès de belles personnes, comment ne seroit il plus vraysemblable que l'accoustumance et exercitation prenant à donter ceste sensuelle partie de l'ame ne la polisse, unisse, et reforme, reprimant et contenant ses imaginations et ses mouvements, jusques aux songes mesmes?

XXXIV. Comme lon raconte du philosophe Stilpon [1], qu'il luy fut advis une nuict en songeant, que Neptune se courrouceoit à luy de ce qu'il ne luy avoit pas sacrifié un bœuf, comme avoient accoustumé de faire les autres prestres paravant luy: et que luy ne s'estant point estonné de ceste vision, luy respondit, « Que dis-tu, sire Neptune? tu viens « tu icy plaindre, comme un enfant qui pleure de « ce qu'on ne luy a pas donné assez grande part, « de ce que je ne me suis pas emplepté d'argent pris « à usure, pour emplir toute ceste ville de la sen-

[1] Stilpon, de Mégare en Grèce, florissoit vers la cent vingt-unième olympiade, époque où Mégare ayant été prise par Démétrius, fils d'Antigonus, ce prince lui demanda s'il avoit perdu quelque chose dans le pillage; rien, répondit-il, quoiqu'il eût tout perdu, la vertu ne se pille pas. Démétrius lui fit rendre ses biens.

« teur du rosty, ains t'ay fait un sacrifice mediocre « de ce que j'ay peu avoir de ma maison » ? et qu'il luy fut advis que Neptune se prit à rire de ceste response, et qu'en luy tendant la main il luy promeit, que ceste année là il envoyroit grande foison de loches [1] de mer aux Megariens, pour l'amour de luy.

XXXV. Ceulx doncques à qui en dormant il ne monte point au cerveau d'illusions qui ne soient doulces, claires, sans douleur, non point espouvantables, ny aspres ou malignes et tortueuses, lon dit que ce sont certaines reflexions de lumiere qui rejalissent de l'amendement en la philosophie : là où les furieux appetits, les frayeurs, les fuittes lasches, les aises excessives d'enfans, les regrets et lamentations, à cause des visions et illusions pitoyables et estranges, sont comme les brisements des flots de la mer, qui se rompent contre le rivage, et les undes de l'ame, laquelle n'a pas encore chez soy sa perfection rassise, ains se va à la journée formant par bonnes loix et sages enseignements, desquels se trouvant le plus esloignée quand elle dort, alors elle se laisse de rechef aller et envelopper aux passions. Or si cela appartient à ce profit et avancement duquel nous parlons, ou bien à une autre habitude, ayant ja acquis plus grande force et plus ferme constance, non subjette à estre esbranlée ès lettres, je te le laisseray considerer en toymesme.

[1] Anchois.

XXXVI.

XXXVI. Comme ainsi soit doncques, que la totale impassibilité pour ainsi parler, c'est à dire, l'estat de l'ame si parfaict qu'elle soit vuide de toutes passions, est chose grande et divine, et qu'en un relaschement et addoucissement des passions, consiste ce profit et amendement que nous traitons, il faut en comparant chascune d'icelles passions à soy-mesme, et puis les unes aux autres, juger de la difference qu'il y a entre les deux. Nous confererons chascune passion à soy-mesme, en observant si noz cupiditez sont plus doulces et moins violentes qu'elles n'estoient au paravent, autant de noz peurs, autant de nos choleres, si nous ostons soudain avec la raison ce qui les souloit allumer et enflammer: si nous conferons les unes avec les autres, en considerant si nous avons maintenant plus de honte que de crainte, si nous sentons en nous emulation et non envie, si nous convoittons plus l'honneur que les biens, et brief si nous pechons plus en l'extremité de l'harmonie dorienne, qui est grave et devote, ou en la lydiene, qui est gaillarde et joyeuse, comme les chantres, tenans plus du lourd et du rude, en nostre maniere de vivre, que du mignon et delicat: si nous sommes plus lents en noz actions ou plus estourdis, si nous admirons plus oultre le devoir, les propos des hommes, et eulx-mesmes, ou si nous les mesprisons: pource que tout ainsi comme c'est un bon signe, quand les maladies se divertissent ès parties du corps, qui ne sont pas les nobles ny les principales: aussi semble il que quand le vice de ceulx qui sont en estat de profit et d'amendement se

change en passions plus douces, c'est commancement de s'effacer petit à petit.

XXXVII. Or les ephores des Lacedæmoniens, qui estoient comme les contrerolleurs de tout l'estat de Lacedæmone, demanderent au musicien Phrynis [1], qui avoit adjousté deux cordes de nouveau à la lyre, s'il vouloit qu'ils coupassent de celles du hault, ou de celles du bas : mais quant à nous, nous avons besoing d'estre retranchez et par hault et par bas, si nous voulons reduire noz actions au milieu en une mediocrité : et ce profit et acheminement à la perfection est ce qui relasche les extremitez, et emousse les pointes des passions, ce dit le poëte Sophocles,

En quoy les fols sont par trop vehements.

XXXVIII. Or avons nous desja dit au paravant, qu'il nous fault appliquer le jugement aux choses, et ne laisser pas les paroles demourer toutes nues en l'air : ains faire qu'elles deviennent effects, et que cela est le propre du profit et amendement que nous cherchons, dequoy l'un des premiers indices sera l'affection de vouloir ensuivre et imiter ce que lon entendra louer, et estre prompts et deliberez à executer ce que lon aura en estime, et que lon prisera, comme aussi au contraire, ne vouloir pas

[1] Il fut disciple d'Aristoclide, fameux musicien qui florissoit du temps de la guerre des Mèdes; et remporta lui-même le prix de la lyre ou guittare à Athènes dans les fêtes de Minerve, appellées Panathénées, sous l'archontat de Callias, la première année de la quatre vingt-unième olympiade.

seulement ouïr parler de ce que lon blasmera et mesprisera. Car il est bien vray-semblable, que tous les Atheniens louoient et prisoient la hardiesse et prouësse de Miltiades : mais Themistocles, qui disoit, que la victoire et le trophée de Miltiades ne le laissoit pas dormir, ains l'esveilloit la nuict, il est tout evident qu'il ne le louoit et prisoit pas seulement, ains qu'il le desiroit imiter et en faire autant : ainsi faut il estimer, que l'amendement n'est pas encore grand, quand il imprime en nous une affection de louer, priser et estimer seulement ce que les gens de bien font, sans aucune emotion et incitation à les vouloir par effect imiter.

XXXIX. Car l'amour mesme charnel s'il n'y a un peu de jalousie meslé parmy, n'est point actif, ny la louange de vertu n'est ardente ny produisante effects, si elle ne poingt au vif, et n'aiguillonne le cœur d'un zele, au lieu d'envie, de vouloir ressembler aux gens de bien, et de desirer remplir ce qu'il s'en fault que nous n'arrivions à leur perfection : car il ne fault pas que le cœur de celuy qui philosophe à bon esciant, soit renversé sans-dessus-dessoubs par les paroles seulement, comme disoit Alcibiades, jusques à faire sortir les larmes des yeux : ains fault que celuy qui profite veritablement, se comparant soy-mesme aux œuvres et actions de l'homme de bien, parfaict en la vertu, sente tout ensemble en son cœur desplaisir de ce qu'il se verra court et defectueux, et deplaisir de l'esperance et du desir qu'il aura de se rendre bientost egal à luy,

estant remply d'une bonne affection et volunté non oysifve, selon la similitude de Simonides,

Comme un poulain suit la jument qu'il tette.

desirant en maniere de dire s'unir du tout et incorporer par imitation à celuy qu'il estime homme de bien.

XL. *Car* cela est une affection peculiere et propre à celuy qui profite veritablement, de ceulx dont il estime les œuvres, aimer et cherir les conditions et les meurs, et avec une bienveuillance rendant tousjours honneur de paroles à leur vertu, essayer de s'y conformer, et se rendre semblable à eulx : mais où il y a je ne sçai quoy d'envie, d'estrif et de contestation à l'encontre des plus excellents, sçachez que cela procede d'un cœur ulceré de la jalousie de quelque authorité et puissance, et non pas d'amour ou d'honneur qu'il porte à la vertu.

XLI. Quand doncques nous commancerons à aimer les gens de bien en telle sorte, que non seulement nous estimerons bien-heureux l'homme temperant, comme dit Platon, et bien-heureux ceulx qui sont ordinaires auditeurs des beaux discours, qui journellement procedent de sa bouche : mais aussi que nous aimerons et admirerons sa contenance, son port, sa marche, son regard, son rire : et que nous voudrons voluntiers, par maniere de dire, nous conjoindre et coller à luy, alors pourrons nous certainement asseurer, que nous profitons en la vertu.

XLII. Et encore plus, si nous ne les admirons pas seulement en leurs prosperitez, ains comme les amoureux treuvent bien seante une langue grasse, ou une palle couleur en ceulx qu'ils aiment pour leur beauté, de sorte que Panthea [1] par ses larmes et son triste silence toute affligée qu'elle estoit et esplorée pour le deuil de la mort de son mary, saisit Araspe de son amour : aussi nous ne refuyrons point de peur ny le bannissement d'Aristides, ny la prison d'Anaxagoras, ny la pauvreté de Socrates, ny la condemnation de Phocion [2], ains reputerons avec tout cela leur vertu amiable et desirable, et courrons droict à elle pour l'embrasser par imitation, ayants tousjours en la bouche, à chascun de leurs accidents, ce beau mot d'Euripides,

Que tout siet bien à un cœur genereux :

[1] Panthée, femme d'Abradate, roi de la Susiane. Elle fut faite prisonnière par Cyrus, qui n'osa la voir, à cause de son extrême beauté. Il la confia à la garde d'Araspe, jeune seigneur Mède, qui se croyoit invincible, et qui montra bientôt combien la présomption est foible. Cyrus le reprit avec beaucoup de douceur, et l'éloigna. Panthée appella son mari dans l'armée de Cyrus. Il y fut tué quelque temps après à la bataille de Thymbrée. Toutes les précautions qu'on prit contre la tendresse conjugale de Panthée, ne l'empêchèrent pas de se tuer sur le corps de son époux. Voyez la Cyrop. de Xénophon, L. VII.

[2] Phocion fut condamné à mort et empoisonné avec la ciguë, comme Socrate, la troisième année de la cent quinzième olympiade. Voyez sa vie par Plutarque.

Car[1] il ne fault pas craindre que rien de bon et de honneste peust jamais plus divertir ceste inspiration divine de si vehemente affection, que non seulement elle ne se fasche point des choses qui semblent aux hommes les plus miserables et plus calamiteuses, ains au contraire elle les admire et les desire imiter.

XLIII. Et puis ceulx qui ont ja reçu telle impression en leur cœur, prennent une autre façon de faire que quand ils vont commancer quelque entreprise, ou qu'ils entrent en l'administration de quelque office et magistrat, ou quand il leur survient quelque sinistre accident, ils se representent alors devant leurs yeux ceulx qui sont ou qui autrefois ont esté gens de bien, et discourent ainsi en eux mesmes, Qu'est-ce qu'eust fait Platon en cest endroit ? qu'est-ce qu'eust dit Epaminondas ? Quel se fust icy monstré Lycurgus ou Agesilaus ? en s'accoustrant, et se reformant à leurs meurs, ne plus ne moins que devant un mirouer, en rhabillant quelque parole qu'ils auront trop peu genereusement proferée, ou en resistant à quelque passion.

XLIV. Ceulx qui sçavent les noms de ces demy-dieux que lon appelle *Dactyles*[2] *Ideiens*, en usent

[1] Car celui qui pousse l'enthousiasme jusqu'au point de ne plus se fâcher des choses qui paroissent les plus fâcheuses, mais, au contraire, de les admirer et de chercher à les imiter, n'a plus à craindre que rien le puisse détourner de ce qui est beau et honnête. c.

[2] Le Grec porte seulement Dactyles Idéens. C'étoient les prêtres de Cybèle, particulièrement honorée sur le mont Ida.

comme de preservatifs à l'encontre des soudaines frayeurs, en les nommant par leurs noms, les uns après les autres : mais le souvenir et le penser aux grands et vertueux personnages soudain se representant, et ambrassant ceulx qui sont en voye de perfection, en toutes passions et toutes perplexitez où ils se puissent trouver, les maintient droicts, et les engarde de tomber : et pourtant te soit encore cela un signe d'homme qui va profitant en la vertu.

XLV. Et oultre cela ne se troubler pas trop fort, ny ne rougir pas de honte, n'essayer point à se cacher, ou à rhabiller sa contenance ou quelque autre chose dessus sa personne, quand il se presente soudainement à l'improveu quelque grand et sage personnage, ains s'asseurer, et aller droict à luy le visage ouvert, sent sa conscience bien asseurée, comme Alexandre voyant un messager qui accouroit à luy avec une face riante, et luy tendoit la main de tout loing, luy dit : « Quelle bonne « nouvelle me sçaurois tu plus apporter, mon bel « amy, si tu ne me venois dire, qu'Homere [1] fust

Le mot Dactyle signifie doigt; et, c'est de-là, dit Julius Pollux, que les Corybantes furent appellés Dactyles, parce qu'ils étoient au nombre de cinq, (cependant on varie sur cet article) ou parce qu'ils étoient les ministres universels de la déesse, comme les doigts sont les instrumens de presque toutes nos actions.

[1] Tout le monde sait combien Alexandre estimoit les poésies d'Homère, et combien il envioit à Achille le bonheur d'avoir eu pour chantre un si grand poëte.

« ressuscité »? estimant qu'à ses faicts et gestes ne se pouvoit plus adjouster aucune grandeur, sinon l'estre consacrez à l'immortalité par les escripts de quelque noble esprit.

XLVI. Mais un jeune homme qui va tous les jours de mieulx en mieulx composant ses meurs, n'aime rien plus que de se monstrer tel qu'il est aux hommes de bien et d'honneur, et de leur faire veoir entiement sa maison; sa table, sa femme, ses enfans, son estude, ses propos, ou prononcez ou mis par escript : de sorte qu'il a regret toutes les fois qu'il luy souvient ou de son pere ou de son maistre trespassez, de ce qu'ils ne l'ont veu en l'estat et la disposition qu'il est, et ne souhaitteroit, ny ne requerroit rien tant aux dieux, que qu'ils peussent de rechef retourner en vie pour estre spectateurs de sa vie et de ses actions : comme au contraire aussi, ceulx qui ont esté paresseux de bien faire, et sont corrompus en leurs meurs, ne peuvent veoir sans frayeur et sans tremblement ceulx qui leur appartiennent, non pas en songe seulement.

XLVII. Adjoutez encore si bon vous semble à ce que nous avons dit, de ne reputer plus aucune faulte ny aucun peché petit, ains s'en donner de garde soigneusement, et les fuir tous. Car tout ainsi que ceulx qui se desesperent de pouvoir jamais devenir riches, ne font aucun compte de petite despense, pource qu'ils pensent que petite espargne adjoustée à peu de chose ne peult pas faire grand amas : et au

contraire, l'esperance qui se voit approchée bien près du but de la richesse, augmente sa convoitise d'avoir de tant plus qu'elle s'en sent plus prochaine : aussi au faict de la vertu, celuy qui ne se laisse pas beaucoup aller à tels langages, « Et bien « que sera-ce quand il s'en fauldra cela ? et, pour « ceste heure je feray ainsi, une autre fois je feray « mieulx » : ains est toujours au guet, se mescontentant fort et se courrouceant, si jusques aux moindres faultes le vice se coulant par dessoubs y suggere aucune couleur d'excuse et aucun pardon, celuy là monstre manifestement qu'il a maison nette, et qu'il n'y veult plus endurer la moindre ordure du monde : mais n'estimer et n'avouër rien de grand, en infamie, nous rend faciles et paresseux aux choses petites, car ceulx qui bastissent une haye ou une palissade, ou bien une closture de maçonnerie, mettent en œuvre toute sorte de bois qui leur vient en main, et toute pierre qu'ils rencontrent au devant d'eulx, voire jusques à une coulomne quarrée, qui sera tombée de dessus un sepulchre : ainsi sont les meschants qui assemblent l'un sur l'autre, et amassent en un monceau toute sorte de gaing, et toutes especes d'actions les premieres venues : mais ceulx qui profitent en la vertu, qui ont desja planté et assis le fondement doré de bonne vie, comme d'un sainct temple ou d'un palais royal, n'y reçoivent rien à bastir dessus temerairement, ains y adjoustent, et y appliquent toutes choses avec le plomb et la regle de la raison. C'est pourquoy nous

estimons que Policletus [1] faiseur d'images souloit dire, que le plus fort à faire et le plus difficile de leur besongne estoit, quand la terre estoit venue jusqu'à l'ongle, c'est à dire, que la difficulté plus grande de la perfection gist à la fin.

[1] Polyclète, fameux statuaire de la ville de Sicyône dans le Péloponèse, florissoit dans la quatre-vingt-septième olympiade, contemporain de Phidias, quoiqu'un peu plus jeune.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DE LA SUPERSTITION.

L'impiété et la superstition sont filles de l'ignorance. II. *Erreur dans la philosophie spéculative moins dangereuse que dans la morale.* III. *Application de cette idée à l'athéisme et à la superstition.* IV. *La superstition rend l'ame foible et timide.* V. *Elle change tous les objets en objets de terreur.* VI. *Elle ne laisse pas de repos même la nuit.* VII. *Il faut rendre à dieu un culte juste.* VIII. *La superstition contredit l'ordre établi par la divinité.* IX. *Celui qui regarde dieu comme un tyran, ne trouve point d'asyle tranquille sur la terre.* X. *Le superstitieux trouve son esclavage et son tourment, où les autres trouvent leur liberté et leur consolation.* XI. *La superstition étend les craintes au de-là de la vie.* XII. *L'impiété est une ignorance bien malheureuse, mais elle est exempte du malheur de la superstition.* XIII. *Vice.* XIV. *Danger.* XV. *Impiété de la superstition.* XVIII. *Le superstitieux accuse la divinité de ses maux.* XIX. *Il s'abandonne lâchement au malheur.* XXII. *La superstition rend mortels des maux médiocres.* XXV. *Et les vrais biens inutiles au*

bonheur. XXVI. *La superstition est une véritable impiété.* XXVIII. *Elle outrage la divinité, par ce qu'elle en pense, et ce quelle en dit.* XXXI. *Le superstitieux est impie de cœur.* XXXIII. *La superstition conduit à l'athéisme; elle est barbare.* XXXV. *Il faut prendre garde en l'évitant de se jetter dans l'extrémité contraire de l'impiété.*

DE LA SUPERSTITION.

Ce Traité est dangereux à lire, et contient une doctrine fausse : car il est certain que la superstition est moins mauvaise, et approche plus près du milieu de la vraie religion, que ne fait l'impiété et athéisme. Amyot [1].

L'IGNORANCE et faulte de bien sçavoir que c'est que des dieux, s'estant dès le commancement mespartie en deux branches : l'un se rencontrant avec des meurs dures, comme en un païs rude, y engendra l'impieté : l'autre avec des meurs tendres, comme en païs mol, y imprima la superstition. Or est il que toute erreur de jugement mesmement en telle matiere, est chose mauvaise, mais avec celuy de la superstition, il y a une passion conjoïncte, qui est bien pire, pource que toute passion est comme une deception qui nous tient en fiebvre : et tout ainsi comme les desboittements de membres mis hors de leurs lieux, qui se font avec bleçeure sanglante, sont les plus dangereux, aussi sont les distortions de l'ame conjonctes avec passions.

II. COMME, pour exemple, si quelqu'un pense que de petits corps indivisibles que lon appelle *atomes*, et le vuide, soient les principes de l'univers, c'est une faulse opinion qu'il a, mais elle ne luy engendre point d'ulcere, elle ne luy donne point

[1] Voyez les Observations de l'Editeur à la fin de ce Traité.

de fiebvre [1], ny ne luy cause point de douleur qui le tourmente. Et au contraire, si quelqu'un estime que la richesse soit le bien souverain de l'homme, ceste faulseté d'opinion a une rouille et verm [2] qui luy ronge l'ame, qui le transporte hors de soy, et ne le laisse point reposer, elle le poingt de furieux aiguillons, elle le precipite, par maniere de dire, du hault des rochers, luy serre la gorge, et luy oste toute liberté de franchement parler : ou bien, si quelques uns ont opinion que le vice et la vertu soient substances corporelles et materielles, c'est à l'adventure une trop grosse et trop lourde ignorance, mais non pas digne d'estre lamentée ny deplorée.

III. Mais si ce sont de tels jugements et de telles opinions [3],

O miserable et chetifve vertu,
Or rien que vent et langage n'es tu,
Et comme estant une reale [4] essence,
Je t'exerçois en toute reverence,
Laissant le train d'injustice tenir,
Qui à tous biens fait l'homme parvenir,
Et rejettant intemperance arriere,
Celle qui est de tous plaisirs la mere :

ce sont celles dont on doit avoir pitié ensemble, et s'en courroucer, d'autant qu'elles engendrent plusieurs maladies, et plusieurs passions, comme des vers et des tignes dans les ames où elles penetrent:

[1] Grec, de palpitation.
[2] Un ver.
[3] Voyez les Observations. c.
[4] Royale.

aussi pour venir à celles dont à present il est question, l'impieté de l'atheiste est un faulx et mauvais jugement qui luy fait croire qu'il n'y a point de nature souverainement heureuse et incorruptible, et le conduit par ceste mescreance, à n'en sentir point aussi de passion. Car sa fin de n'estimer point qu'il y ait de dieu, c'est de ne le craindre point aussi: mais la superstition, ainsi comme la propriété du nom grec, qui signifie crainte des dieux, le donne clairement à cognoistre, est une opinion passionnée et une imagination, laquelle imprime en l'entendement de l'homme une frayeur qui abbat et atterre l'homme, estimant bien qu'il y ait des dieux, mais qui soient malfaisans, nuysibles et dommageables aux hommes, de maniere que l'atheiste ne s'emeust aucunement envers la deité, là où le superstitieux se mouvant et affectionnant envers elle autrement qu'il ne fault, se destort et forvoye: ainsi l'ignorance fait à l'un decroire la nature qui est cause de tout bien, et à l'autre croire qu'elle soit cause de mal: tellement que l'impiété vient à estre un faulx jugement de dieu, et la superstition une passion procedant d'un faulx jugement,

IV. Or il est bien vray, que toutes les maladies et passions de l'ame sont laides et mauvaises, mais toutefois si y a il en quelques unes je ne sçay quoy d'eslevé et de hault, procedant de legereté: et n'y en a pas une en maniere de parler, qui soit destituée d'un mouvement actif, ains est le commun blasme que lon donne à toutes passions, qu'avec leurs aiguillons actifs, elles pressent et violentent si fort la

raison, qu'elles la forcent, excepté la peur seule, laquelle n'estant pas moins destituée de raison que d'asseurance, a un estourdissement et alienation de bon sens, oyseuse, morte, sans exploict ni effect quelconque. C'est pourquoy elle est par les Grecs appellée quelquefois *Deima*[1], qui signifie lien, et quelquefois *Tarbos*[2], c'est à dire, trouble, pour ce qu'elle tient l'ame liée sans pouvoir rien faire, et toute perturbée : mais entre toutes les sortes de peur, la plus confuse et la plus esperdue est celle de la superstition.

V. Celuy qui ne navigue point ne craint point la mer, ny celuy qui ne suit point les armes ne redoubte point la guerre, ny les voleurs et espieurs de chemins celuy qui ne bouge de sa maison, ny le calomniateur celuy qui n'a rien, ny l'envie celuy qui n'a point d'estats, ny le tremblement de terre celuy qui habite en la Gaule, ny le tonnere celuy qui demeure en AEthiopie : mais celuy qui craint les dieux[3], craint toutes choses, la terre, la mer,

1 δεῖμα.

2 τάρβος.

3 Cette idée est fausse et contradictoire avec elle-même. Celui qui ne croit pas en Dieu, peut et doit craindre toutes ces choses, parce qu'il n'y a rien dans l'univers qui puisse le défendre contre leur action. Celui qui croit en Dieu, le reconnoît comme providence toute-puissante. Il sait donc que comme rien ne peut lui servir, aussi rien ne lui peut nuire contre sa volonté. Que si par une fausse notion, il croyoit la nature indépendante de lui, il est évident que la crainte qu'il auroit de l'un, ne pourroit lui inspirer aucune frayeur de l'au-

l'air,

l'air, le ciel, les tenebres, la lumiere, le bruit, le silence, les songes. Les serfs oublient la dureté de leurs maistres quand ils dorment : le sommeil allege les ennuis de ceulx qui sont en prison, les fers aux pieds : les inflammations des playes, les ulceres malings, qui mangent cruellement les membres tous vifs, les angoisseuses douleurs donnent quelque relasche aux patients ce pendant qu'ils sont endormis, ainsi que dit le poëte tragique,

O gracieux dormir, allegement[1]
Doulx aux travaux des malades, comment
Tu m'es venu au besoin secourable,
A ma douleur relasche desirable !

VI. La superstition ne permet pas aux superstitieux de pouvoir dire cela, car elle seule ne fait point de trefves avec le sommeil, ny ne permet point à l'ame de pouvoir au moins aucunefois respirer, ny se rasseurer, en rejettant arriere d'elle ces mauvaises et fascheuses opinions qu'elle a de dieu, ains comme si le dormir des superstitieux estoit un enfer, et le lieu des damnez, elle leur suscite des imaginations horribles et des visions terribles et monstrueuses des diables, et des furies qui tourmentent la miserable ame, et la chassent hors de son repos par ses propres songes, desquels elle se flagelle et s'afflige elle mesme, comme si

tre, pas plus que la méchanceté de l'ennemi le plus cruel ne me fait trembler à l'aspect du soleil, sur lequel il n'a point d'empire.

[1] Euripide, Oreste, v. 211. c.

elle le faisoit par les estranges et cruels commandements de quelque autre : mais encore le pis est puis après, que quand ils sont esveillez et levez, ils ne mesprisent pas ce qu'ils ont songé, ny ne s'en mocquent pas, et ne s'apperçoivent pas, qu'il n'y a rien de veritable en toutes ces visions qui les ont tourmentées : ains estans sortis de l'ombre de ces faulses illusions, où il n'y a mal quelconque, ils se deçoivent eulx-mesmes à bon esciant, et se tourmentent et despendent infiniement en des magiciens, diseurs de bonne adventure, triacleurs et hommes abusaseurs et affronteurs, qui leur vont disant, « Si d'adventure tu crains quelque vision nocturne, ou « que tu aies esté travaillé de Proserpine terrestre [1], « appelle [2] la vieille qui te paistrit le pain, et te « plonge dedans la mer, et te tiens assis contre « terre tout le long d'un jour ».

O Grecs ayans trouvé des maulx barbares!

par ceste superstition se souiller de fange, se veautrer en la bourbe, chommer les sabbats [3], se jetter en terre villainement la face contre bas, se tenir assis en public sur la terre, faire d'estranges et extravagantes adorations.

[1] Dans le grec, *d'Hécate terrestre*. Dans les idées du paganisme, elle présidoit aux enchantemens et faisoit paroître des spectres.

[2] Lisez : « Appelle quelque vieille qui sache l'art des purifi« cations ». C

[3] Ce ne sont pas les Juifs dont il s'agit ici, mais ceux des Grecs et des Romains, qui par superstition avoient adopté leurs sabbats, comme l'a fort bien remarqué M. l'Abbé Ricard.

VII. Anciennement quand un joueur de cithre commançoit à sonner, on luy commandoit qu'il chantast de bouche juste, au moins ceulx qui vouloient entretenir la musique legitime, à fin qu'il ne dist rien de deshonneste: mais il est bien plus raisonnable que nous prions les dieux de bouche droicte et juste, et non pas en visitant les entrailles des hosties immolées prendre garde si la langue en est pure et droicte, et cependant destordre la nostre, et l'infecter de noms peregrins, estranges, et la contaminer de mots barbaresques, en offensant les dieux [1], et violant la dignité de la religion receuë et authorisée en nostre païs.

VIII. Mais le poëte comique a dit plaisamment en quelque passage, parlant de ceulx qui dorent et argentent les chalits de leurs licts, « Pourquoy te « rends tu cher le dormir, qui est le seul bien que « les dieux nous donnent gratuitement »? aussi pourroit on dire à bon droict au superstitieux, que les dieux nous ont donné le sommeil pour une oubliance et un repos de noz maulx, pourquoy en fais tu une gehenne perpetuelle et douloureuse de ta malheureuse ame, qui ne peult refuir ny avoir recours à un autre sommeil? Heraclitus disoit, « que « les hommes pendant qu'ils veillent n'ont qu'un « monde commun à tous, mais quand ils dorment, « que chacun d'eulx s'en va au sien propre »: mais le superstitieux n'a point de monde commun,

[1] Comment peut on se persuader tout à la fois qu'une cérémonie, ou qu'un mot étranger offense dieu, et que l'athéisme ne l'offense pas.

car ny quand il veille il n'use point de sage discours qui l'asseure, ny quand il dort il n'est jamais sans quelque chose qui le tourmente : car la raison sommeille, et la peur veille tousjours, et jamais ne s'en peult sauver ny s'en deffaire.

IX. Le tyran Polycrates [1] estoit redoubté en Samos, Periander à Corinthe, mais nul ne les craignoit plus depuis qu'il venoit en une ville franche, estant regie par gouvernement populaire :» là où celuy qui redoubte l'empire des dieux, comme une « tyrannie severe et inexorable, où se retirera il? où « s'enfuira il? Quelle terre trouvera il où il n'y ait « point de dieu? quelle mer? En quelle partie du « monde pourras tu devaller, pauvre homme, ny te « cacher pour t'asseurer que tu sois hors de la puis« sance des dieux »?

X. Il y a loy pour les pauvres esclaves qui sont si durement traitez de leur maistre, qu'ils n'esperent pas jamais en pouvoir obtenir liberté, qu'ils peuvent requerir d'estre vendus à un autre, et changer de maistre qui leur soit plus doulx et plus gracieux : mais la superstition ne nous donne point moyen de changer de dieux, et ne sçauroit on trouver espece de dieux que le superstitieux ne craigne, attendu qu'il craint les dieux tutelaires du païs, et les dieux de la naissance ; Il redoubte les dieux salutaires et sauveurs, il tremble de frayeur quand il pense à

[1] Polycrate, tyran de Samos, s'empara du trône 532 ans avant J. C. Onze ans après, Orœtès, satrape de Cambyse, fils de Cyrus, l'attira chez lui par une perfidie, et le fit mettre en croix.

ceulx à qui nous demandons richesse, abondance de biens, concorde, paix, heureux succès de noz dicts et de noz faicts. Et puis ceulx cy estiment qu'estre serf soit une calamité grande, en disant,

C'est grand malheur à homme et femme d'estre
Serfs, mesmement de miserable maistre.

et combien plus griefve et plus miserable servitude estimez vous que seuffrent ceulx qui ne s'en peuvent fuir, qui ne peuvent evader, ny se departir et retirer? le serf a les autels, aux quels il peut recourir, et y a beaucoup de temples de la franchise, desquels on n'ozeroit enlever [1] les voleurs mesmes: les ennemis qui s'en fuient après une deffaicte, s'ils peuvent ambrasser une statue des dieux, ou se jetter dedans une eglise, ils sont asseurez de leur vie: mais le superstitieux ce que plus il fremit, que plus il craint et redoubte, c'est ce en quoy mettent leur esperance ceulx, qui ont peur des plus cruelles peines que lon face souffrir aux hommes. Ne vous donnez pas peine de tirer par force un superstitieux hors des temples des dieux, c'est là où plus aigrement il est affligé et tourmenté.

XI. Qu'est il besoing de dire davantage? la mort est fin de la vie à tous hommes, mais non pas de la superstition, car elle estend ses bornes et limites au delà de l'extremité de la vie, faisant sa peur plus longue que sa vie, et attachant à la mort une imagi-

[1] Le grec signifie: il y a des temples que les brigands n'oseroient profaner, où on trouve conséquemment un asyle assuré contre leur méchanceté.

nation de maulx immortels: et lors qu'elle acheve tous ses ennuys et travaulx, elle se persuade qu'elle en doive commancer d'autres qui jamais n'acheveront: les profondes portes de je ne scay quel Pluto dieu des enfers s'ouvrent, des fleuves du feu cruel, et les creuses baricaves [1] de la riviere de Styx se descouvrent, et se desploient des tenebres pleines de plusieurs apparitions d'ames et d'esprits, representans des figures horribles à veoir et des voix piteuses à ouïr: des juges, et des bourreaux, des abysmes et des cavernes creuses, pleines de toutes sortes de gehenne et de tourments [2]. Ainsi la miserable superstition, pour craindre par trop, sans propos, ce qu'elle imagine estre mauvais, ne se donne garde qu'elle se soubsmet à tous les maulx du monde: et pour ne sçavoir eviter de se passionner de la crainte

[1] Fondrières, abîmes.

[2] Voilà où conduit l'abus des mots. De ce que la superstition est une crainte excessive, il ne suit pas que la crainte raisonnable soit une superstition. S'il y a un dieu, une loi, une vertu, comme Plutarque en convient lui-même en ce traité, il y a une justice qui récompense la vertu, et punit le crime. Or, si cela n'arrive pas dans cette vie, il faut bien que cela arrive dans l'autre. Autrement, quel avantage y a-t-il dans la vertu, s'il n'y a que des contradictions à essuyer de soi-même et des hommes, et point de faveur à attendre de dieu? La punition du crime ne répugne point à la bonté de dieu, parce que son impunité répugne à sa justice qui le défend. Il est absurde de faire dire à dieu: je vous ordonne de pratiquer la vertu, d'éviter le vice. Mais au fond, l'un ou l'autre est pour jamais indifférent. Ce sont des mots vuides d'effets comme de sens. Il n'y a rien à gagner avec l'une, rien à perdre avec l'autre.

des dieux, elle se forge l'attente de maulx inevitables encore après sa mort.

XII. L'impiété de l'atheïste n'a rien de tout cela: il est bien vray que son ignorance est bien malheureuse, et que c'est une grande calamité à l'ame que de mal veoir, ou du tout estre aveugle, en si grandes et si dignes choses, ayant le principal et le plus clair de ses yeux estainct, qui est la cognoissance de dieu, mais aux moins ceste crainte passionnée, cest ulcere de conscience, ceste combustion d'esprit, et ceste servile abjection, n'est point conjoincte à son opinion.

XIII. Platon escrit que la musique a esté donnée aux hommes par les dieux pour les rendre modestes, gracieux, et bien conditionnez, non pas pour delices ny pour une volupté, ny un chatouillement d'oreilles, pour ce qu'il advient aucunefois à faulte des Muses et des Graces grande confusion de desordre ès accords et consonances de l'ame qui se desbauche quelquefois oultrageusement par intemperance, ou par nonchalance, et la musique survenant là-dessus, les rameine et les remet de rechef tout doulcement en leur ordre et en leur lieu: car, comme dit le poëte Pindare,

Ceulx qui ne sont point des eslus
Du grand Jupiter bien-voulus,
Treuvent la voix melodieuse
Des Muses mesmes odieuse:

voire et s'en aigrissent et courroucent, comme lon dit que les tigres, si on leur sonne des tabourins à

l'entour d'elles en entrent en faveur, et s'en tourmentent tant, que finablement elles s'en deschirent elles mesmes. Il y a doncques moins de mal en ceulx qui par surdité, ou autre dureté et debilitation de l'ouye, n'ont aucune passion ne sentiment de la musique.

XIV. C'estoit un grand malheur à Tiresias [1] de ne veoir point ses enfans ny ses familiers, mais bien plus grief et plus grand fut-ce à Athamas [2] et à Agavé de penser, en les voyant, veoir des lions, ou des cerfs : et quant Hercules devient enragé, il luy eust mieulx valu ne veoir, ny ne sentir point ses enfans, que de faire à ceulx qu'il aimoit plus au monde ce qu'il eust sçeu executer à l'encontre de ses plus mortels ennemis.

XV. Ne te semble il pas maintenant, qu'il y ait une semblable difference entre les atheïstes et les superstitieux? les atheïstes ne voyent point les dieux du tout [3], les superstitieux les voyent autrement qu'il ne fault : les atheïstes se persuadent qu'il n'y en a point nullement, les superstitieux estiment effroyable ce qui est bening, cruel comme un tyran, ce qui est doulx comme un pere, nous portant dommage ce qui a tout soing de nostre bien et

[1] Fameux devin, contemporain d'OEdipe. Il étoit aveugle.

[2] Voyez les Métamorphoses d'Ovide, L. IV. Mais que conclure de ce beau raisonnement ? qu'il vaudroit mieux qu'il n'y eût pas de rivières, parce qu'on s'y noye ; point de pluies, point de soleil, parce que leur trop grande abondance, parce que sa chaleur excessive nuisent quelquefois.

[3] Lisez : D'après l'édition de Wyttembach : *Les superstitieux les voient méchans.*

profit, aspre et farouche en courroux ce qui est sans cholere: et puis ils adjoustent foy à des fondeurs de bronze, à des tailleurs de pierre, et à des imagiers et mouleurs en cire qui leur presentent les dieux avec semblance de corps humains, et les forment, les accoustrent, et les adorent tels: et ce pendant ils mesprisent les philosophes et les graves hommes de gouvernemens, qui preuvent et monstrent que la majesté de dieu est accompagnée de bonté, et de magnanimité, de benevolence et de soing de nostre bien, tellement qu'il en demeure aux uns une privation de tout sentiment, et une mesereance des causes d'où procedent tous biens, et aux autres une defiance et une crainte de ce qui ne fait que profiter et aider.

XVI. Et en somme, l'impieté de l'atheïste est, ne sentir aucune passion envers la divinité, à faulte d'entendre et de cognoistre ce qui est souverainement bon: et la superstition est un amas de diverses passions souspeçonnant que ce qui est bon de nature soit mauvais: car les superstitieux craignent les dieux, et neantmoins recourent à eulx: ils les flattent, et leur disent injure: ils les prient, et les accusent.

XVII. C'est chose commune aux hommes de n'estre jamais heureux en toutes choses, car comme dit Pindare parlant des dieux,

Ceulx là ne sont ny à vieillesse,
Ny à maladifve foiblesse,
Ny à autres maulx asservis,
Tousjours en liesse ravis,

Pour ne craindre point le passage
D'Acheron au bruyant rivage.

mais les passions et affaires des hommes sont entremeslez de divers accidents et adventures, qui tournent tantost en une sorte, et tantost en une autre.

XVIII. Voyons doncques quel est l'atheïste premierement ès choses qui adviennent oultre son gré, et considerons un peu son affection et disposition en telles occurrences. S'il est au demourant homme modeste et temperé, il supportera sa fortune patiemment sans mot dire, et cherchera aide et confort de là où il pourra : mais s'il est vehement de nature, et qu'il porte impatiemment son malheur, il rejettera et fondera toutes ses plaintes et lamentations sur la fortune et casuelle adventure, et criera qu'il n'y a rien qui soit gouverné par justice ny par providence ès choses humaines, ains que tout y va temerairement et confusement en perdition. Mais la façon du superstitieux n'est pas telle, car l'accident à luy survenu sera le moindre de ses maulx, ains demourant assis sans prouveoir à rien, se bastira sur sa douleur d'autres afflictions grandes et griefves, et dont il ne se pourra deffaire, et se remplira luy mesme de peurs, de frayeurs, de souspeçons et de troubles et perturbations, s'attachant en toutes ses plaintes et lamentations à la providence divine : car il n'accuse de ses malheurs ny l'homme ny la fortune, ny l'occasion, ny soy mesme, ains attribue le tout à dieu, et dit que c'est de là que luy descend et luy court sus une influence celeste de

tout malheur, preschant qu'il n'est pas homme malheureux, mais haï et mal-voulu des dieux, et qu'il est meritoirement puny, affligé, et tourmenté par la providence divine.

XIX. Si l'atheïste devient malade, il discourt en luy mesme, et se ramene en memoire s'il a point trop mangé, ou trop beu, ou s'il a point fait quelque autre desordre en son vivre, s'il a point travaillé excessivement, ou s'il a point changé d'air qu'il luy fust familier en autre fort estrange et trop different du sien naturel. Et si d'adventure il luy est survenu quelque desastre en matiere de gouvernement de la chose publique, qu'il ait encouru quelque disgrace et mauvaise reputation envers le peuple, ou s'il a esté calomnié envers le prince, il en va rechercher la cause en luy mesmes, ès choses qui sont à l'entour de luy,

> Où ai-je esté, qu'ay-fait, ou deffait?
> Qu'ay-je oublié que je deusse avoir fait?

Mais le superstitieux dira, que toute maladie de son corps, perte de biens, mort d'enfans, toute adversité et toute malencontre en affaires de gouvernement, seront autant de coups de l'ire des dieux, et d'assaults de la justice divine : tellement qu'il n'osera pas se secourir soy-mesme, ny destourner son malheur, ou bien remedier à son inconvenient, non pas mesme s'y opposer, de peur qu'il ne semble se vouloir attacher à combatre contre les dieux, ou leur resister quand ils le veulent chastier, ensorte que s'il est malade, il chassera

hors de sa chambre le medecin qui le viendra visiter : s'il est en deuil, il fera fermer sa porte au philosophe qui le viendra consoler et reconforter : « Laisse moy mon amy, dira il, payer la peine que « j'ay meritée, meschant, malheureux et maudit « homme, haï des dieux et demy-dieux, que je « suis ».

XX. On peult bien à un homme qui ne croit point et ne se persuade point qu'il y ait de dieu, qui au demourant est oultré de douleur, et se tourmente desespereement, luy essuyer la larme de l'œil, luy faire tozer [1] ses cheveux, luy oster sa robbe de deuil. Mais le superstitieux comment luy parlerez vous? comment luy donnerez vous secours? il sera en sa douleur dehors de sa maison, affublé d'un sac, ou ceint sur les reins de quelques meschans haillons tous deschirez, souvent il se veautrera tout nud dedans la fange, il confessera et declarera je ne sçay quels pechez et faultes qu'il aura commises, comme qu'il aura beu ou mangé cecy ou cela, ou qu'il aura esté quelque part où dieu luy defendoit d'aller : et s'il est le mieulx qu'il sçauroit estre pour superstitieux, et que sa superstition soit doulce, pour le moins sera il en sa maison assis avec force sacrifices que lon fera autour de luy, force aspersions ; et les vieilles qui luy viendront attacher et pendre au col, ne plus ne moins qu'à un pau [2] fiché,

[1] Lui faire couper ses cheveux.

[2] Pal, bâton, ou long clou, où on accroche quelque chose.

comme disoit Bion, tous les brevets, et sorcelleries et sottises qu'elles auront en main.

XXI. On lit que Teribasus[1] quand les Perses le voulurent prendre prisonnier, meit la main à son cymeterre qui estoit fort et roide, et se defendit vaillamment : mais si tost qu'ils luy crierent et protesterent, que c'estoit par commission et commandement du roy, qu'ils le vouloient prendre, il jetta incontinent son espée, et bailla ses deux mains à lier. N'est-ce pas chose du tout semblable à ce que nous disons ? les autres combattent à l'encontre des adversitez, et repoulsent les afflictions, faisant tout ce qui est en eulx pour les evader, et pour destourner ce qu'ils ne voudroient pas veoir advenir : mais le superstitieux ne veult escouter personne, ains dit en luy mesme à par soy : ô miserable, tout ce malheur te vient de la providence divine, et par le commandement de dieu : il rejette toute esperance, il s'abandonne luy mesme, il fuit et repoulse ceulx qui le veulent secourir.

XXII. Il y a beaucoup de maulx qui d'eulx mesmes sont mediocres, que les superstitieux rendent mortels. L'ancien roy Midas[2] estant troublé et fasché pour quelques songes qu'il avoit songez, à la

[1] Téribaze étoit général de l'armée d'Artaxerce Mnémon, ou Memnon, dans la guerre contre Évagore, roi de Cypre, 386 ans avant J. C. L'année d'après, il fut accusé de trahison par Oronte, jaloux de sa gloire. Mais il se justifia pleinement.

[2] Midas, roi de Phrygie, dont la fable est si connue, s'empoisonna avec du sang de taureau, dit-on, 716 ans avant Jésus-Christ.

fin se desespera, tellement qu'il se feit volontairement mourir, en beuvant du sang de taureau: et Aristodemus [1] roy des Messeniens, en la guerre qu'il eut contre les Lacedemoniens, estant advenu que les chiens hurlerent comme des loups, et qu'à l'entour de son autel domestique il estoit creu de l'herbe qui s'appelle *chiendent*, et que ses devins luy dirent qu'ils redoubtoient fort ces signes là, il en conceut en son cœur une si grande tristesse, et en entra en si grand desespoir, qu'il se desfeit luy mesme. Et eust à l'adventure mieulx valu, que Nicias se fust ainsi delivré de sa superstition, comme feirent Midas et Aristodemus, que pour la crainte de l'ombre de l'eclipse de la lune, attendre que l'ennemy le vint envelopper et enceindre tout à l'entour, et au bout du jeu tomber vif entre les mains de ses ennemis, qui le feirent mourir honteusement avec quarante mille hommes Atheniens, qui furent ou mis à l'espée, ou pris prisonniers : car l'opposition de la terre se rencontrant diametralement entre la lune et le soleil n'estoit pas à craindre ny à redouter en temps où il estoit besoing de se servir de ses pieds [2], mais bien estoient dangereuses les

[1] Aristodème, roi de la Messénie, sacrifia sa fille d'après un oracle, l'an 737 avant J. C. Il se tua lui-même sur son tombeau treize ans après; et l'année suivante Ithome fut prise par les Lacédémoniens, qui terminèrent ainsi la première guerre de Messénie, après vingt ans de combats.

[2] La traduction d'Amyot est très-bonne, quoiqu'en disent Xylander, MM. Reiske et Ricard. Il étoit question de fuir alors, et c'est bien là le moment de se servir de ses pieds.

tenebres de la superstition, de troubler et confondre le jugement de celuy qui y estoit tombé, en temps mesmement qui avoit plus besoing de bon sens et de bon entendement.

Desja la mer commance à se froncer [1]
De pers sillons [2], et à se courroucer:
Desja la nue à l'entour environne
Le haut des monts de venteuse couronne,
En se levant tout droitte contre mont.

Cela est un signe de tempeste : ce que voyant le bon pilote, prie bien aux dieux de luy faire la grace d'en eschapper, et invoque à son aide ceulx que lon appelle *salutaires* [3], mais ce pendant, en faisant ses

C'est pour n'avoir pas consulté Thucydide, qu'on s'est mépris en cet endroit. Voici ce qu'on lit au septième livre de son histoire : Les généraux Athéniens voyant leur situation devant Syracuse devenir de jour en jour plus mauvaise, étoient d'avis de se retirer avant que la mer devint impratiquable. Nicias, après avoir long-temps refusé, y consentit enfin; mais il survint une éclipse de lune qui le fit aussitôt changer d'avis. Il déclara qu'il ne partiroit pas avant vingt-sept jours. Ce délai donna le temps aux Syracusains de les attaquer avec de nouvelles forces, Les Athéniens battus furent obligés de fuir par terre; mais ils furent poursuivis vivement et périrent tous, les uns d'une manière, les autres de l'autre. Nicias et Démosthènes, son collègue, furent tués par les Syracusains, et non de leur propre main.

[1] Lisez: « Regarde Glaucus, la mer qui est déjà sillonnée par « des vagues profondes, et les nuées qui s'amassent en tournant « autour des montagnes : cela est signe de tempête ». Ces vers sont d'Archiloque. c.

[2] De sillons bleus.

[3] Castor et Pollux.

prieres il prent en main le timon, il baisse l'antemne, et tasche en amenant la maistresse voile, à se jetter hors de la mer tenebreuse.

XXIII. Hesiode commande, avant que le laboureur commance à labourer ou semer,

Faire ses vœux à Jupiter terrestre,
Et à Ceres la deesse champestre,

mais c'est en ayant la main sur la manche de la charrue. Et Homere fait que Ajax, estant sur le point de combattre teste à teste contre Hector, admoneste les Grecs de faire prieres aux dieux pour luy, mais que ce pendant qu'ils prient, luy s'arme très-bien de toutes pieces : et Agamemnon après avoir recommandé aux soudards Grecs,

Chascun sa lance aguise et tiene preste,
Et son escu ainsi qu'il fault appreste :

alors il requiert à Jupiter,

O Jupiter donne moy ceste grace,
Que de Priam la cité je terrace :

Car dieu est esperance de vertu, non pas excuse de lascheté.

XXIV. Mais les Juifs estant la solennité de leurs grands sabbats, combien que les ennemis plantassent les eschelles et gaignassent leurs murailles, demeurerent assis en robbe de deuil en leurs maisons, et ne s'en leverent jamais de leurs sieges, ains demeurerent

meurent liez et enveloppez [1] en leur superstition comme dedans une seinne [2].

XXV. Voila quelle est la superstition ès occurrences des temps et affaires qui ne succedent pas à gré, ains au rebours de nostre volonté, c'est à dire en adversité : mais elle n'est de rien meilleure que l'atheïsme ès succès qui adviennent à souhait et en prosperité. Il n'est rien si joyeux entre les hommes, que les solennitez des festes, et les festins qui se font ès sacrifices près des temples, [3] les confrairies où lon est purifié de ses pechez, et ceremonies du service des dieux, où lon les prie et les adore. Or considerez quel est l'atheïste en ces endroits là, il se rira d'un ris furieux, et comme lon dit communement Sardonien [4], de veoir les choses que lon y

[1] Plutarque parle ici comme un aveugle de la lumière. La piété des Juifs qui se laissèrent tuer plutôt que de prendre les armes un jour de sabbat, étoit moins éclairée que celle des Macchabées. Ceux-ci comprirent que ce n'étoit pas violer le sabbat que de défendre leur religion contre ses ennemis. Mais on ne peut accuser les premiers de superstition. Ils avoient une loi qui leur défendoit toute œuvre des mains un jour de sabbat. Ils ne sçurent pas interprêter la loi de manière à conserver leur vie. Mais ils conçurent parfaitement qu'en mourant pour ne pas désobéir à dieu, ils s'assuroient une félicité, que rien ne pourroit plus altérer. Plutarque a oublié ici ce mot d'un Spartiate qu'il a si justement vanté ailleurs : vivre, mourir, ce n'est rien. Bien vivre, bien mourir, c'est tout. *Vauvilliers*. Voyez les Observations. C.

[2] Filet de pêcheur.

[3] Les initiations aux mystères et les orgies. C.

[4] Mocqueur, insultant. On varie fort sur l'étymologie de ce mot.

fait, et quelquefois dira tout bas en l'oreille de ses plus familiers qui seront à l'entour de luy, « Ceulx « là sont bien hors du sens et enragez, qui estiment « que telles choses soient agreables aux dieux » : au reste il n'aura mal du monde. Mais le superstitieux voudroit bien, et ne peult, se resjouir, ny prendre plaisir, et est son ame comme la ville que descrit Sophocles,

Pleine de chants, parfums, encensements [1],
Pleine de pleurs, et de gemissements :

Il pallit de peur, et a sur sa teste un chappeau de fleurs : il sacrifie, et tremble de crainte : il fait sa priere d'une voix tremblante : il met de l'encens dedans le feu, et la main luy branle : et brief, il rend le dire de Pythagoras inepte et vain, lequel souloit dire, « Que nous sommes lors plus gens de bien, « quand nous allons devers les dieux » : car c'est alors que les superstitieux sont plus miserables et plus malheureux, quand ils entrent dedans les temples et sanctuaires des dieux, comme si c'estoient des cavernes d'ours, ou des trous de dragons, ou des creux de monstres marins.

XXVI. C'est pourquoy je m'esmerveille de ceulx qui appellent la mescreance et le peché des atheïstes, impieté, et non pas la superstition. Et toutefois Anaxagoras fut accusé d'impieté pour autant qu'il avoit dit, que le soleil estoit une pierre, et jamais homme n'appella les Cimmeriens impieux, pource qu'ils estiment qu'il n'y ait point totalement de

[1] OEdipe, roi, v. 4. C.

soleil. Que me dis-tu? celuy qui estimera qu'il n'y ait point de dieux sera tenu pour impieux et excommunié; et celuy qui estime qu'il y en ait de tels comme le superstitieux les juge, n'a il pas des opinions beaucoup plus impieuses et plus meschantes?

XXVII. Quant à moy j'aymerois mieux que les hommes dissent de moy, que Plutarque ne fust jamais ny n'est point aucunement, que s'ils disoient, Plutarque est un homme inconstant, variable, cholere, et vindicatif pour la moindre occasion du monde, despit et chagrin. Si vous conviez les autres à soupper, et que vous le laissiez : si estant empesché, vous ne venez au devant de luy à la porte : si vous faillez à le saluer, il vous mangera le corps, en vous mordant à belles dents, il prendra un vostre petit enfant et le vous gehennera, il aura quelque mauvaise beste sauvage qu'il envoyra dedans voz terres, et gastera tous voz fruicts.

XXVIII. Le musicien Thimotheus [1] chantoit un jour en plein theatre à Athenes les louanges de Diane, en l'appellant comme font les poëtes, furieuse, forsenée, transportée, enragée : et * Cinesias un aultre joueur d'instruments se levant d'entre les spectateurs, luy dit tout hault, « Que « pleust aux dieux que tu eusses une telle fille », et neantmoins les superstitieux estiment de semblables choses : voire encore pires, de Diane [2], « A la « mienne volonté que tu entrasses, soit que tu vinsses

[1] * Poëtes qui florissoient 398 ans avant J. C.

[2] Voyez les observations. c.

« de faire pendre quelqu'un, ou de tyranniser femmes « grosses en travail d'enfant, ou d'en faire avorter, « encore toute souillée de sang, ou des quarrefours, « tirant après toy tes purifications, accompagnée du « maling esprit ». Et si n'ont de rien meilleur sentiment, ny plus honeste jugement d'Apollo, de Juno, ny de Venus, pour ce qu'ils les craignent et redoutent tous.

XXIX. Et neantmoins, quelle injure plus oultrageuse avoit ditte Niobé de Latone, que cela que la superstition persuade aux fols d'elle? c'est à sçavoir, qu'elle estant irritée des paroles outrageuses que Niobé luy avoit dittes, luy feit tuer à coups de flesches six fils et six filles, ja tous estans en aage de marier, tant elle estoit insatiable des maulx d'autruy, et irreconciliable. Car quand bien il seroit ainsi, que celle deesse eust de la cholere, qu'elle haïst les meschants, et qu'elle fust marrye d'ouïr mal dire de soy, et qu'elle ne se fust pas plus tost mocquée de la sottise et ignorance humaine, ains s'en fust courroucée, plus tost eust elle deu descocher ses flesches sur ceulx qui vont faulsement mettant en avant qu'elle soit si amerement vindicatifve, et qui vont disant et escrivant telles choses d'elle.

XXX. Nous abominons et detestons la cruauté d'Hecuba, comme estant barbare et bestiale, quand elle dit au dernier livre de l'Iliade,

> Je mangerois volontiers sa fressure [1]
> A belles dents, sans lascher la morsure,

[1] Iliade, L. XXIV, v. 212. C.

et les superstitieux estiment que la deesse [1] de Syrie, si quelqu'un mange des enchois ou des mendoles qu'elle luy mange le gras des jambes, elle luy emplit le corps d'ulceres, et luy fait pourrir le foye. Comment, si c'est meschamment fait de mesdire des dieux, ne sera-ce aussi meschamment fait d'en mal penser et mal estimer? vu mesmement que c'est l'opinion de l'injuriant, qui fait reputer sa parole injurieuse : car nous ne detestons l'injure que pour autant qu'elle est signe d'une maligne volunté, et reputons noz ennemis ceulx qui disent mal de nous, comme gens auxquels ils ne nous fault pas fier, et qui ont envie de nous mal faire.

XXXI. Voyez quel jugement les superstitieux ont des dieux, quand ils les estiment estourdis, desloyaux, muables, vindicatifs, eruels, chagrins, et choleres : dont il s'ensuit necessairement qu'ils les haïssent, et qu'ils les craignent, et ne peust estre autrement, puis qu'ils se persuadent que les plus grands maulx qu'ils aient oncques endurez par le passé, et qu'ils soient encore pour endurer à l'advenir, leur sont arrivez par eulx : et s'il est ainsi qu'ils les haïssent et qu'ils les craignent, ils sont doncques leurs ennemis : et si ne fault pas trouver estrange cela, veu qu'ils les prient, qu'ils les adorent, qu'ils leur sacrifient, et qu'ils ne bougent ordinairement des eglises : car nous voyons que lon fait la reverence aux tyrans, on les salue, on leur fait la court, on erige en leur honneur des statues

[1] Cybèle, ou Junon, ou Vénus Astarté, suivant divers savans.

d'or ou d'argent, mais ce pendant on ne laisse pas à les haïr de mort secrettement, bien qu'on sacrifie en apparence pour eulx. Hermolaus faisoit la court à Alexandre [1], Pausanias estoit l'un des gardecorps de Philippus, et Chaereas de Caïus, mais chascun de ceulx là en allant après eulx disoit en soy-mesme,

Certainement si j'avois la puissance [2],
De toy tyran je ferois la vengeance:

Ainsi l'atheïste pense qu'il n'y a point de dieux, et le superstitieux [3] veult qu'il n'y en ait point, mais il le croit pourtant malgré luy, d'autant qu'il a peur de mourir: mais s'il pouvoit, comme Tantalus, sortir de dessoubs cette grosse pierre qui luy pend sur la teste, aussi luy se descharger de ceste peur qui ne le presse pas moins, il aimeroit bien cherement, et trouveroit bien heureuse la disposition et condition de l'atheïste, comme une franchise et liberté.

XXXII. Or maintenant l'atheïste ne tient rien du monde de la superstition, et au contraire le superstitieux de volonté estant atheïste, est plus couart et plus foible que de pouvoir croire et se persuader des dieux ce qu'il voudroit bien. Et puis l'atheïste ne donne jamais cause ny occasion de naistre à la

[1] Alexandre, tyran de Phères, fut assassiné par Pytholaüs, et non pas par Hermolaus, suivant Plutarque lui-même, à la fin de la Vie de Pélopidas, l'an du monde 3443, avant J. C. 557; Philippe, roi de Macédoine, par Pausanias, l'an du monde 3664; et l'empereur Caligula, par Cassius Chæréas, l'an de J. C. 41.

[2] Iliade, L. XXII, v. 20. C.

[3] Voudroit qu'il n'y en eût point. C.

superstition, là ou la superstition donne commancement à l'atheïsme, et puis quand il est né, encore luy donne elle excuse, non pas vraye ny honeste, mais au moins qui luy sert de couleur et couverture : car les sages hommes anciens voyans qu'il n'y avoit rien que lon sceust reprendre au ciel, ny negligence, ou desordre et confusion quelconque au mouvement des astres, ny aux saisons de l'année, ny à leurs revolutions, ny au cours du soleil à l'entour de la terre, qui est la cause du jour et de la nuict, ou à la nourriture des animaux, et generation des fruicts annuels de la terre, pour ces considerations et autres semblables, ils ont à bon droit condamné de tout poinct l'impieté des atheïstes.

XXXIII. Mais les faicts et œuvres de la superstition, ses passions dignes de mocquerie, ses paroles et ses mouvements, ses charmes et sorcelleries, ses courses çà et là, ses battements de tabourins, ses impures purifications, ses ordes et salles sanctifications, ses barbares et illicites corrections, deschirements et lacerations du corps, ces choses là donnent occasion à aucuns de dire, qu'il est meilleur qu'il n'y ait du tout point de dieux, que qu'il y en ait qui reçoivent ou approuvent tous ces abus là, ne qui y prennent plaisir, ne qui soient si outrageux, qui se couroucent de si peu de chose, ne si malaises à appaiser. N'eust il pas esté meilleur pour ces Gaulois ou Tartares là du temps jadis, de n'avoir jamais eu aucun pensement ny imagination, ny lecture ou cognoissance des dieux que de penser qu'il y en eust qui se delectassent de sang humain

respandu, ny de croire que le plus sainct et le plus parfaict sacrifice fust de coupper la gorge à des hommes ? N'eust il pas mieulx valu pour les Carthaginois, qu'ayant eu Critias [1] ou Diagoras [2] pour legislateurs dès le commancement, il eussent estimé qu'il n'y eust eu ne dieux ne diables au monde, que de sacrifier à Saturne [3] ce qu'ils luy sacrifioient, non pas comme dit Empedocles reprenant ceulx qui immolent des animaux aux dieux,

Le pere mesme entre ses mains levant
Son propre fils en autre corps vivant,
Changé de forme aux celestes l'immole,
Faisant ses voeus, tant il a teste folle :

mais sachans, cognoissans et voyans, eulx mesmes immoloient leurs propres enfans, et ceulx qui n'en

[1] Quel est ce Critias ? Socrate eut à la vérité un disciple de ce nom, qui quitta de bonne heure la philosophie pour l'ambition. Il fut l'un des trente tyrans, que les Lacédémoniens établirent à Athènes, et fut tué, comme il le méritoit, dans le combat contre Thrasybule ; car Philostrate l'appelle un grand scélérat. Il le désigne à la vérité sous la dénomination de sophiste, mais personne ne le donne pour athée. *Vauvilliers*. Voyez Sextus Empiricus dans son ouvrage contre les Philosophes, L. IX, p. 562, où il met ce Critias au nombre des athées, et cite un long fragment de sa Tragédie de Sisyphe, (que d'autres attribuent mal-à-propos à Euripide), où il dit très-positivement que les dieux sont une invention des hommes. C

[2] Diagoras de l'île de Melos, l'une des Cyclades. Il passa à Athènes après la prise de Mélos par les Athéniens, 416 ans avant J. C. Il s'y rendit si odieux par l'excès de son impiété, que les Athéniens mirent sa tête à prix.

[3] Les Carthaginois sacrifioient leurs enfans à Saturne.

avoient point en achettoient des pauvres, comme si c'eussent été des agneaux, ou des chevreaux, et falloit que la mere propre qui les avoit vendus assistast au sacrifice, sans monstrer apparence quelconque de s'esmouvoir à pitié, et sans plorer ne souspirer, autrement elle perdoit le prix et l'argent de son fils, et neantmoins son enfant ne laissoit pas pour cela d'estre sacrifié : davantage à l'entour de la statue à qui se faisoit ce sacrifice, tout estoit plein de joueurs de flustes, de haubois, et de tabourins, à fin que lon n'ouït point le cry de l'enfant.

XXXIV. Or [1] si des diables ou des geants ayans chassé les dieux, avoient usurpé l'empire et la seigneurie de ce monde, de quels autres sacrifices se resjouïroient ils, ne quelles autres offrandes pourroient ils demander aux hommes ? Amestris [2] la mere du roy Xerxes enfouit en terre douze hommes vivans, dont elle faisoit offrande à Pluton, pour cuider allonger sa vie : combien que Platon die, que ce dieu Pluton estant humain, sage et riche, et retenant les ames par douces paroles, et gracieuses remonstrances, en a esté appellé par les Grecs, *Ades*, qui vault autant à dire comme plaisant. Et Xenophanes [3] voyant que les Ægyptiens se battoient et

[1] Or, si des Typhons ou des Géants. C.

[2] Amestris, femme de Xerxès, princesse d'un caractère atroce. Xerxès ayant conçu de l'amour pour la femme de son frère Mesistès, Amestris fit couper à sa rivale les oreilles, le nez, les lèvres et la langue; et Plutarque croit qu'un pareil monstre étoit susceptible de superstition.

[3] Xénophane de Colophon, florissoit 553 ans avant J. C.

frappoient leurs poitrines en leurs festes, et se lamentoient ès jours de leurs solennitez, les admonesta bien pertinemment, « Mes amis si ceulx
« dont vous solennisez les festes sont dieux, ne les
« lamentez point : et s'ils sont hommes, ne leur
« sacrifiez point ».

XXXV. Mais il n'y a rien si plein de toutes sortes d'erreurs, il n'y a maladie si meslée de diverses passions, et contraires opinions et repugnantes les unes aux autres, comme est celle de la superstition : pourtant la fault il fuir, mais que ce soit seurement et utilement, non pas comme ceulx qui fuyent la surprise des brigants ou des bestes cruelles et sauvages, ou le feu, qui sont si esperdus et si transportez de frayeur, qu'ils ne sçavent qu'ils font, ne là où ils vont, et en fuyant aussi follement et indiscrettement, se vont jetter en des destours, où ils rencontrent des abymes, des baricaves et des precipices de roches couppées. Aussi y en a il qui fuyans la superstition, se vont ruer ou precipiter en la rude et pierreuse impieté de l'atheïsme, en sautant par dessus la vraye religion, qui est assise au milieu entre les deux.

OBSERVATIONS

DE L'ÉDITEUR.

Il n'est donc pas permis à un honnête homme de présenter un pareil ouvrage aux yeux de ses lecteurs, sans y joindre ce qui peut les aider à se défendre contre la séduction, quelque confiance qu'il ait d'ailleurs dans leurs lumieres ; comme il seroit odieux d'engager son ami dans une forêt infestée par des voleurs, et de l'y abandonner sous prétexte qu'on compte sur son courage.

Plutarque dans ce Traité a interverti toutes les notions, par l'abus qu'il a fait des mots. Il confond les idées injurieuses qui nous représentent dieu, comme un être cruellement bisarre, trouvant son bonheur à faire du mal, avec une connoissance défectueuse qui ne peut embrasser l'immensité de sa justice et de sa bonté ; la barbarie avec la foiblesse ; les cultes atroces et sacriléges avec les pratiques puériles ou minutieuses, le véritable impie, qui n'a pas encore dit dans son esprit : il n'y a point de dieu, parce qu'il tremble qu'il n'y en ait un, mais qui a déja dit dans son cœur : ô ! s'il pouvoit n'en point exister ! parce qu'il voudroit qu'il n'en existât point, avec l'adorateur imparfait, à qui sa justice cause plus de terreur, que sa bonté ne lui inspire de confiance. Et passant de degrés en degrés, et réunissant toutes ces espèces, comme si elles pouvoient, comme si elles devoient même nécessairement se

rencontrer ensemble, il s'égare enfin jusqu'à placer l'impie, qui refuse tout culte, tout hommage à la divinité, au-dessus de celui qui par pusillanimité adopte dans son culte des cérémonies, dans ses prieres des expressions étrangères, moins majestueuses, moins nobles que celles qui sont d'usage en son pays; celui qui nie avec un rire insolent la possibilité d'une justice et d'une puissance éternelle, au-dessus de celui qui persuadé, convaincu de l'une et de l'autre, croit que cette justice a dû faire une loi de la vertu, que cette puissance doit en punir les infracteurs.

Mais il nous offre lui-même dans le principe sur lequel il appuie tout son systême, le contre-poison des fausses maximes qu'il en a conclues. Car c'est sans doute une vérité avouée de tous les hommes, que les caractères violens et opiniâtres portent les mêmes erreurs et les mêmes vices, à une extrémité bien plus dangereuse que les tempéramens foibles et sans consistance. Et cela précisément, parce qu'ils ont plus de ressort et plus d'irritabilité. Or il suit delà nécessairement, que si l'athéïsme et la superstition naissent du même vice, comme Plutarque le dit, ou d'esprit ou de cœur, l'athéïsme est un mal beaucoup plus grave, parce que c'est celui des caractères violens, durs, (car c'est là l'expression grecque) et opiniâtres, comme les maladies aiguës, inflammatoires font bien autrement de ravage dans un corps qui leur oppose des fibres susceptibles d'une longue résistance, que sur un sujet délicat, dont les organes foibles plient sous la première

pression, et par là même échappent à un effort qui les briseroit.

Quant à ce qu'il avance ensuite que dans l'athée il n'y a qu'une erreur de jugement, au lieu que dans le superstitieux, l'égarement de l'esprit est accompagné d'une passion de l'ame qui y ajoute un degré de plus; c'est une illusion indigne d'un philosophe. Car apparemment Plutarque n'a pas prétendu dire, que l'athéisme par lui-même affranchît l'homme de toute passion, et on verra dans ce traité que ce n'est pas là son opinion. Si donc l'athéisme, lui laisse toutes ses passions avec toute leur activité, il lui laisse tous ses desirs, et toutes ses craintes. Celui qui craint dieu au contraire, a bien cette crainte que l'autre n'a pas; mais il n'a que celle-là, qui fait disparoître toutes les autres.

Je crains dieu, cher Abner, et n'ai point d'autre crainte.

Ainsi, comme il est indispensablement nécessaire que cette crainte réprime, émousse, et par l'habitude détruise petit à petit les desirs contraires, il s'ensuit aussi invinciblement que celui qui craint dieu, a beaucoup moins de desirs que l'athée, ou les a beaucoup moins actifs; et qu'au lieu de toutes les craintes de l'athée, il n'en a qu'une qui le délivre de toutes les autres.

Mais si l'athée parvenoit à vaincre toutes les autres passions, le superstitieux auroit au moins celle de la crainte de dieu que l'autre n'auroit pas. De quelles passions parlez-vous? Vous ne voulez pas que l'athée aime les richesses, la gloire, le plai-

sir, la vie? Hé, que prétendez-vous donc qu'il aime? Mais s'il les aime, il craint donc de les perdre, il hait donc ce qui tend à l'en priver. Prenez votre homme le plus près de la nature qu'il est possible. Plus son organisation sera parfaite et vigoureuse, plus il recherchera avec impétuosité les besoins ou les plaisirs dont ses sens le rendent susceptible. Voyez les animaux à qui la nature a donné le plus de force : avec quelle fureur ils recherchent, avec quelle rage ils défendent leur liberté, leur vie, leur pâture, leur femelle, leurs petits. Vous supposez un homme qui se réduit à n'exister que par des organes sensibles ; et vous prétendez qu'il devienne insensible à ce qui affecte invinciblement l'unique principe constitutif de son être.

Hé quoi, direz-vous, l'homme n'a-t-il pas une intelligence capable de concevoir, de raisonner, d'apprécier, et par conséquent de choisir? L'homme; oui. Mais l'athée est-il un homme? Interrogez-le, et qu'il vous réponde lui-même. Quelle différence met-il entre lui et les bêtes? Des ongles d'un côté, un corne de l'autre : voilà tout. Mais enfin son ame, parce qu'il la méconnoît, ou la nie, en existe-t-elle moins? Je l'avoue. Elle est donc capable de raisonner. Oui. Mais cette ame qui croit n'être que le résultat des sens, comment voulez-vous, si elle raisonne juste, qu'elle entreprenne de s'élever contre le principe créateur de son être? Sa vie est dans ses organes. C'est par eux qu'elle existe. Plus ils ont de jeu, plus elle a de vie. Plus elle en détruit le ressort, plus elle anéantit son existence, en l'at-

taquant dans sa cause même. Supposez-vous possible cette contradiction avec soi-même? Hé bien! je vous l'accorde. Voyons pour quel motif l'athée peut entreprendre un combat si pénible; à qui il peut faire ce sacrifice universel; où il peut en chercher le dédommagement. Dans la vertu? L'athée peut-il en prononcer le nom, s'il est d'accord avec lui-même?

Otez l'idée de dieu; tout est matière. L'homme n'est plus qu'un composé de particules réunies pour un temps, de manière à former un tout sensible au plaisir et à la douleur. Chercher l'un, éviter l'autre, voilà l'unique loi de sa nature. Sa sagesse consistera à se ménager dans la recherche ou dans l'usage de l'un, de manière à ne pas s'exposer à en perdre la jouissance, ou à la convertir en douleur; à souffrir une douleur médiocre ou passagère pour en éviter de plus cuisantes, de plus longues, ou pour obtenir des plaisirs qui paient avec usure un leger sacrifice. Car il n'y a pas de milieu. La vertu, la sagesse sont des vérités ou des illusions. Si ce sont des vérités, il faut qu'elles soient d'accord avec la nature. Or la nature ne nous a donné dans ce système qu'un bien; c'est le plaisir: qu'un mal; c'est la douleur. Conserver son existence est la première vertu, la première loi de la nature, parce que toute autre loi s'anéantit avec elle. Or il n'y a qu'un moyen de conservation, c'est le plaisir; et qu'un moyen de destruction, c'est la douleur. Chercher celui-là, éviter celle-ci, c'est donc la loi primitive, la première vertu de la nature; y reussir, c'est la première sagesse. Si ce sont

des illusions, combien de temps résisteront-elles aux passions ?

Non, dira quelqu'un, la vertu n'est point une illusion; c'est une convention des hommes fondée sur la combinaison de leur intérêt commun. Ce n'est donc plus une vérité; ce n'est donc plus une loi de nature? Qui peut me la rendre sacrée? L'intérêt d'autrui? Peut-il être ma loi, quand je n'y trouve pas le mien? Et s'il est en contradiction avec mon bonheur, avec mon existence, comment une loi qu'il me sera si aisé d'accuser de caprice, d'ignorance, ou d'injustice, se soutiendra-t-elle contre l'unique loi évidente de la nature, qui ne m'a donné pour être heureux qu'un moment d'existence, après lequel il n'y a plus rien?

Mais la loi des hommes punit; mais le crime deshonore. La vertu n'est donc plus que la crainte du supplice ou du deshonneur. Et toutes les fois que j'aurai, ou que je croirai avoir la certitude d'éviter l'un et l'autre par le secret ou par la force, qui m'arrêtera? L'opinion des autres? Combien de crimes heureux et applaudis! La mienne? Qu'il est aisé de trouver dans l'opinion d'autrui, de quoi s'affermir contre la sienne! Voyez le pirate qu'Alexandre alloit faire mourir. Nous ne différons, dit-il, que par le nombre des vaisseaux. L'idée qu'on avoit d'Alexandre, suffit au corsaire pour établir celle qu'il doit concevoir de lui-même; et comment lui persuader que le conquérant fut un grand homme, parce qu'il ravageoit l'univers avec quarante vais-

seaux,

seaux, et lui un scelérat, parce qu'il ne le harceloit qu'avec un brigantin?

Mais de cette opinion il résulte au moins un préjugé, et de-là une sorte de conscience, un goût d'habitude. Q'uest-ce qu'un préjugé contre l'évidence? Qu'est-ce qu'une conscience d'illusion contre le sentiment intimement impérieux de la nature? Qu'est-ce qu'un goût d'enfance contre les passions impétueuses de la jeunesse? La nature est tout pour un athée. Il ne peut trouver de vérité que là. Or la nature pour lui, c'est son existence et son bonheur. N'avez-vous pas été élevé dans ce que vous appellez le préjugé d'un dieu? Hé bien! n'êtes-vous pas venu à bout de le surmonter? N'avez-vous pas trouvé cette sorte de conscience chez tous les hommes, en vous-mêmes? Vous en avez triomphé sans être séduit par les passions, à ce que vous dites. Que deviendra votre goût, quand elles l'attaqueront avec toutes leurs forces? En un mot, mettez d'un côté la vertu avec la misère, l'esclavage, les privations, la douleur, la mort, l'infamie, de l'autre, le vice avec la richesse, la souveraineté, les jouissances, le plaisir, la vie, la gloire; et voyez ce que peut, ce que doit choisir un homme persuadé qu'il perd tout avec la premiere, qu'il gagne tout avec le second.

Que substituer à ce vain phantôme qui vient de vous échapper? L'amour de soi-même. Bien dit; car de tout ce que vous avez imaginé jusqu'ici, il n'y a que cela de vrai. Voilà donc votre sage libre de toutes les passions, en devenant esclave de celle qui est le principe producteur de toutes les autres!

Et vous croyez qu'il aura concentré tout son amour dans son être, et qu'il n'aimera pas tout ce qui ajoutera quelque chose à sa sûreté, à sa grandeur, à son bonheur? Et vous prétendez qu'il s'aime exclusivement, et qu'il ne se préfère pas à tous les êtres qu'il compte pour rien, toutes les fois qu'il pourra le faire sans se nuire!

Ne voyez-vous pas que vous vous êtes engagé dans un piége odieux? On se pardonne aisément l'égoïsme à soi-même; on ne le tolère pas dans un autre. Vous n'arriverez jamais par cette route, hâtez-vous d'en sortir. Je vous offre une belle porte. Rejettez-vous sur l'égoïsme de perfection. Voilà une grande idée, une ambition noble, et qui n'empiete sur les droits de personne, sur-tout quand elle a pour objet une chimère. En effet le sensuel vous dira: mes sens ne sont-ils pas l'ouvrage de la nature? Prétendez-vous être plus sage qu'elle? Et quand vous aurez combattu contre elle toute votre vie, que vous restera-t-il de plus qu'à moi lorsque la mort viendra nous anéantir tous deux? Je ne sais pas ce que vous repondriez à l'argument, qui me paroît assez en forme. Mais je vous en dispense. Je ne veux pas vous embarrasser. Venons à votre athée, et à sa perfection.

L'entreprise est généreuse; il est beau de la voir réussir. Mais elle est difficile. Il faudra des combats. On les soutiendra. Des sacrifices. On les fera. Tous les desirs parleront. On leur imposera silence. Toutes les passions se révolteront; une seule passion dominante les subjuguera. Hé! quel plus digne objet peut-on se proposer? Est-il une peine qu'on

trouve rude ? Est-il un sacrifice qui paroisse coûteux pour l'obtenir ? N'est-ce pas la gloire suprême ? N'est-ce pas le bonheur souverain ? Oui. Mais cette gloire, mais ce bonheur, ce n'est qu'une idée, qu'une abstraction, qu'un être de raison, jusqu'à ce que son existence soit réalisée dans un être effectif. Regardez où votre enthousiasme vous a conduit. Quoi vous aurez tout entrepris, tout sacrifié, tout souffert pour acquérir cette perfection si chère ; vous en aurez fait votre seule passion, votre félicité, votre dieu, lorsqu'elle n'existoit que dans le lointain de votre imagination, et dès que vous en serez devenu le créateur, dès que vous la posséderez, dès que vous l'aurez identifiée avec vous-même, elle perdra tous ses charmes, tous ses droits sur votre cœur ? Le desir périra avec la jouissance ; vous ne vous soucierez plus de la contempler, de la posséder, de la sentir ? Et la gloire, et la félicité parfaite, ne vous causera ni trouble, ni crainte, ni regret, quand vous verrez son existence prête à s'anéantir avec la vôtre.

Raisonnons encore un moment d'une maniere moins abstraite, mais qui n'en sera pas moins solide. Choisissez un athée tel qu'il vous plaira. Il est bien dans cette vie, ou il y est mal. S'il y est bien, il jouit ; s'il jouit, il a des desirs ; s'il a des desirs, il en aime les objets ; s'il les aime, il craint de les perdre. S'il y est mal, pourquoi n'en sort-il pas ? Il craint donc la douleur, ou la mort. La douleur ? Un instant décisif de souffrance, est-il comparable à tant d'angoisses cruelles, déchirantes, qu'il

éprouve tous les jours dans son physique et dans son moral. C'est donc la mort qu'il craint; c'est donc ses suites; c'est donc dieu qu'il craint.

Il le craint après elle; il le craint avant. Après. Pour ne pas craindre, il faudroit que l'existence de dieu fût impossible, il faudroit que l'impossibilité fut géométriquement démontrée. Or c'est tout le contraire. L'existence de dieu est établie par des preuves métaphysiques qu'on ne refute point, mais contre lesquelles on peut subtiliser. Elle est démontrée par des théorêmes universellement avoués en géométrie et en physique. Mais ce n'est pas ici le lieu de traiter cette question. Revenons aux terreurs de l'athée. Il craint dieu après la mort: nous venons de le voir; et c'est la suite forcée de l'incertitude. Il le craint avant. Voici un paradoxe: il faut le démontrer.

S'il y a un dieu, il l'offense asseurément, en niant son existence, en lui refusant son adoration, sa reconnoissance, sa soumission. Il doit donc craindre, non sa colère, dieu n'a point de passions, mais sa justice. S'il n'y a point de dieu, que lui reste-t-il? La matière, c'est-à-dire, un assemblage immense de corps, mis en mouvement par une loi primitive, aveugle, mais invincible. Qu'est-ce donc que ce qui se passe dans l'univers? Rien autre chose que le résultat physique de cette premiere impulsion; résultat aussi aveugle, mais aussi nécessaire que son principe. C'est le problême des trois corps compliqué par un plus grand nombre de termes. Supposez une intelligence qui puisse les saisir tous;

elle les renfermera dans une équation, et l'équation contiendra l'histoire éternelle de l'univers. Cela est impossible; je le sais; les conditions nous sont inconnues; la solution nous est inaccessible. Mais la solution ne fait pas la vérité du problême. Elle la découvre; elle la suppose; le problême est vrai dans lui-même. Il existe dans ses données essentielles, et ces données sont celles de la nature; éternelles, nécessaires comme la nature même. C'est dans les qualités primitivement relatives des corps, qu'existent nécessairement leurs relations secondaires; dans celles-ci les troisiemes, et ainsi de suite jusqu'à la consommation et l'épuisement total du mouvement. Point de hazard, puisque le plus petit atôme a sa loi de direction éternelle; point de caprice, puisque, si leur concours produit un effet, il est déterminé d'avance par la loi physique qui dirige leur rencontre, qui necessite leur adhérence. Vous plaît-il d'appeller cet effet une organisation? Elle ne sera que physique; elle n'aura que son ressort physique; elle l'aura tout entier en raison de sa conformation. Elle ne cédera qu'à une impulsion supérieure; ne fléchira qu'en proportion de sa molesse; ne réagira que dans le rapport de son élasticité. C'est donc là qu'existe le problême que nous examinons; et sa solution générale, c'est le fatalisme absolu de la matiere. Voilà le dieu de l'athée. Son dieu; car il est infini, éternel, tout puissant. Mais c'est un dieu sourd, aveugle, inflexible; mais c'est un dieu malfaisant. Des êtres qu'il produit, il en détruit lui-même un grand nombre en les for-

mant. Il arme les individus, les espèces, les genres les uns contre les autres; les tourmente par des maux sans nombre et sans mesure; les extermine enfin tous au bout de quelques momens. Quel dieu! et vous croyez qu'on ne le craindra pas, si on craint la douleur et la mort?

Bayle a dit en parlant de Spinosa [1], qu'il étoit impossible qu'un athée s'asseurât de n'estre pas éternellement damné. Dans les combinaisons infinies, et inconnues de la matière, il peut, dit-il, s'en trouver une qui prolonge éternellement la durée d'un estre, en le soumettant à des douleurs continuelles. Comment l'athée peut-il se dire, que ce lot n'est pas le sien? Et comment se defendra-t-il de trembler à l'idée d'une si affreuse possibilité?

Les frayeurs du superstitieux sont excessives: j'en conviens; mais le dieu qu'il craint, peut ne pas vouloir l'affliger; s'il l'a voulu quelque tems, il peut cesser de le vouloir. Il y a moyen de le fléchir, de se reconcilier avec lui, d'obtenir sa faveur par la priere, la soumission, le sacrifice. Au moins il n'en craint qu'un; et l'athée en a deux à redouter. Celui dont il ne doit attendre que des punitions, parce qu'il est juste; et celui dont il ne peut se promettre que des maux, parce qu'il est malfaisant. De quel côté est l'avantage? Le superstitieux vaut donc mieux que l'athée pour lui-même. Examinons-le par rapport aux autres en peu de mots, parce que Plutarque n'a traité la question qu'en passant; par

[1] Diction. art. Spinosa, et note T.

ce qu'elle est la même au fond, et que sous ce point de vue particulier, les faicts suffisent presque seuls pour la décider.

Montesquieu a dit [1] « Un prince qui aime la re-« ligion et qui la craint, est un lion qui cède à la « main qui le flatte, ou à la voix qui l'appaise : ce-« lui qui craint la religion et qui la hait, est comme « les bêtes sauvages qui mordent la chaîne qui les « empêche de se jetter sur les passans : celui qui « n'a point du tout de religion, est cet animal ter-« rible qui ne sent la liberté que lorsqu'il déchire « et qu'il dévore ». L'athée peut faire le mal par ignorance et par choix ; il est donc doublement dangereux. Le superstitieux ne peut devenir coupable que par erreur ; il y a donc une ressource, celle de l'éclairer. Il craint dieu ; faites lui connoître sa loi, vous êtes assuré de sa soumission. Que dis-je? Le superstitieux ne commet même, pour ainsi dire, point de crimes qui soient absolument les siens. Il devient coupable parce qu'il se laisse séduire. Mais il est perverti par le méchant qui le trompe ; et ce méchant est tousjours un impie, même lorsqu'il encense, lorsqu'il fait adorer le dieu dont il n'usurpe le nom que pour consacrer un mensonge ; parce que ce mensonge attaque et insulte directement dieu et la vérité dans leur essence.

Voyez Minos caché dans un antre de la Crête pour supposer un Jupiter qui vient lui dicter ses loix ; Numa allant dans une grotte d'Italie écouter les prétendues leçons de la nymphe Egérie ; Ser-

[1] Esprit des Loix, L. XXIV, ch. 2.

torius consultant à la tête de son armée une biche qui lui revèle les secrets du ciel; Mahomet le sabre à la main, prophétisant au nom du dieu qui lui a dicté l'Alcoran. Tous les crimes qu'ils ont fait commettre, ne sont-ils pas leur ouvrage. Osez me dire que c'est la superstition qui les à égarés. Et tous ces impudens séducteurs de la crédule antiquité, lorsqu'assis sur des trépiés imposteurs, ils débitoient les oracles que personnes ne leur dicta jamais, estoient-ce des superstitieux ou des impies?

Je ne sais tout ce qu'on peut dire des fureurs d'un peuple enyvré par le fanatisme; mais d'abord toute superstition n'est pas fanatique, et l'athéisme est tousjours impie.

D'ailleurs quelques déclamations qu'on se soit permises sur les guerres de religion, ont-elles jamais produit autant de maux dans une seule province, que les conquérans en ont multiplié sur toute la terre. Or il faut être impie pour sacrifier des millions d'hommes à l'ambition de conquérir. Les Nabuchodonozor, les Xerxès, les Alexandre, les Antiochus, les César, les Octave, tant d'autres qui ont poussé l'impiété jusqu'à vouloir être dieux, étoient-ils impies ou superstitieux? Quand la France regorgeoit du sang de ses citoyens; lorsque des insensés marqués du sceau d'un dieu crucifié couroient poignarder leurs freres, et lever leurs mains criminelles contre leurs rois, ceulx qui les conduisoient, qui les animoient, qui les preschoient, qui les trompoient par de fausses révélations, ne sa-

voient-ils pas qu'ils étoient les ministres d'un dieu de paix, d'un dieu mort pour ceux qu'ils faisoient égorger? N'avoient-ils pas lu dans le livre de sa loi: toute puissance est ordonnée de dieu: obéissez aux rois: rendez à César ce qui est à César: respectez l'oint du Seigneur: vous ne parlerez pas mal du chef de votre peuple: mon royaume n'est pas de ce monde: vous ne tuerez point: quiconque frappera de l'épée, périra par l'épée: faites du bien à ceulx qui vous haïssent: priez pour ceux qui vous persécutent: je vous envoie comme des agneaux au milieu des loups: quand ils vous feront mourir, levez les yeux au ciel, car votre récompense approche. Ils n'en vouloient donc pas; ils n'y croyoient donc pas; ils n'obéissoient donc pas à celui qui la leur promettoit; ils ne le craignoient donc pas; ils étoient donc impies; il n'y a donc pour les autres hommes de danger dans la superstition même que par les impies, qui la poussent au fanatisme.

Pour avoir complettement raison contre Plutarque, il ne nous manque plus que son aveu. Nous l'aurons de la maniere la plus formelle dans le traité, où il examine si on peut vivre agréablement en suivant la doctrine d'Epicure; on le verra traiter de nouveau la question presente, et embrasser sur tous les points une opinion diamétralement contraire au système qu'il soutient ici.

SOMMAIRE
DU TRAITÉ
DU BANNISSEMENT OU DE L'EXIL.

Les meilleurs discours, comme les meilleurs amis, sont ceux qui nous sont utiles dans l'adversité. II. *Pour cela, il faut consoler et non pas justifier en quelque sorte l'affliction par une vaine compassion.* III. *S'interroger soi-même pour savoir si le mal qui nous afflige est un mal réel et intérieur.* IV. *Nous nous désolons souvent pour des maux qui n'ont de réalité que dans notre opinion.* V. *Exemple d'Alcman opposé à celui de Polynice.* VI. *L'opinion fait d'une même chose un mal ou un bien.* VII. *Il faut adoucir le sentiment des maux réels, comme les couleurs trop dures par des ombres.* VIII. *Opposer aux adversités une philosophie active.* IX. *Les hommes rendent leurs maux insupportables, en s'occupant toujours de leurs infortunes, et jamais de leurs prospérités.* X. *Il faut faire tout le contraire dans les maux véritables, et s'accoutumer à mépriser les imaginaires, comme on habitue les enfans à n'avoir pas peur d'un masque.* XI. *Par nature il n'y a point de pays distingué.* XII. *Socrate se disoit citoyen du monde.* XIII. *Notre pays, c'est la terre.* XIV. *Qu'importe ici, où là.* XV. *Peut-il y avoir loin de l'un à l'autre, sur un point?* XVI. *La*

nature nous a mis au large, nous nous mettons à l'étroit. XVII. *Exemple d'une bande d'Egyptiens allant s'établir en Ethiopie.* XVIII. *On ne peut pas se trouver mal dans un lieu où il ne nous manque rien, sous prétexte qu'on y est exilé.* XIX. *Bons mots relatifs à l'exil.* XX. *La nature en nous donnant une patrie, nous relègue en quelque sorte de toute la terre. La fortune en nous bannissant de la patrie naturelle, nous rend libres citoyens de toute la terre.* XXI. *L'habitude fait notre patrie d'une ville étrangère.* XXII. *Combien il faut peu d'espace à la nature.* XXIII. *Exemple d'Orion, d'Otus et d'Ephialte.* XXIV. *De Tibère.* XXV. *La sagesse ni le bonheur ne se mesurent point à la toise.* XXVI. *Exemple.* XXVII. *Eloges qu'Homère fait des îles.* XXVIII. *Une semblable retraite ne peut manquer de plaire à un homme qui auroit de la philosophie dans l'esprit et dans le cœur.* XXIX. *Il y trouveroit un grand repos, et la douceur de ne voir que de vrais amis.* XXX. *Les planètes ne sont pas plus heureuses que les étoiles fixes.* XXXI. *L'exil nous délivre de beaucoup de maux plus réels que ceux qu'on croit y trouver.* XXXII. *Liberté que donne l'exil.* XXXIII. *Exemples d'un grand nombre de sages, qui ont préféré volontairement à leur pays natal, un séjour étranger.* XXXIV. *Suite du même sujet.* XXXV. *Ils l'ont fait par choix.* XXXVI. *Beaucoup d'écrivains ont composé leurs ouvrages dans des pays étrangers.* XXXVII. *L'exil par lui-même n'est ni triste ni honteux.* XXXVIII. *Exemple de Diogène, de*

Camille et d'autres. XXXIX. *Opinion d'Euripide sur l'exil.* XL. *Combattue comme fausse.* XLI. *Exemples contraires.* XLII. *Continuation de l'examen du sentiment d'Euripide.* XLIII. *Fausseté de ce qu'Euripide fait dire à Polynice sur l'exil, démontrée par l'exemple de Polynice lui-même.* XLIV. *L'exil ne déshonore que dans l'esprit des sots.* XLV. *Exemples* XLVIII. *Apollon banni du ciel.* XLIX. *La terre est véritablement l'exil de tous les hommes bannis du ciel, leur vraie patrie.* L. *Liberté conservée par Anaxagoras et Socrate dans leur prison.*

DU BANNISSEMENT.

OU DE L'EXIL.

Entre les propos, ne plus ne moins qu'entre les amis, les meilleurs et les plus certains sont ceulx qui nous assistent en noz adversitez, non point inutilement, mais pour nous aider et secourir; car il y en a beaucoup qui se presentent, et qui parlent à nous quand il nous est advenu quelque mal-encontre, mais c'est sans profit, ou plus tost avec dommage, ne plus ne moins que ceulx qui ne sont pas assez exercitez à plonger, en cuidant secourir ceulx qui se noient, estans embrassez par eulx, sont eulx-mesmes tirez à fond.

II. Or fault-il que les propos et raisons qui viennent des amis et de ceulx qui veulent profiter, soient à la consolation de l'affligé, non pas à la justification de ce qui afflige: car nous n'avons pas besoing de personnes qui pleurent ne qui lamentent avec nous en noz tribulations, comme fait ordinairement l'assemblée du chorus ès tragœdies, ains avons besoing d'hommes qui parlent à nous franchement, et qui nous remonstrent, que se contrister, affliger, et abaisser soy-mesme, non seulement est inutile en toute chose, et procede de vanité et de folie: mais là où les affaires mesmes, qui les sçait bien prendre et manier avec raison, et les descouvrir tels qu'ils sont, nous donnent occasion de dire,

Tu n'as de quoy aucunement te plaindre,
Si tu ne veulx le simuler et faindre [1].

III. Ce seroit à nous trop grande simplesse si nous ne demandions au moins à nostre chair, que c'est qu'elle a, et à nostre ame, si pour le malheur advenu elle en est devenue pire, ains qu'il nous fallust avoir des estrangers, qui nous enseignassent nostre mal et douleur, en plorant et se lamentant avec nous. Et pourtant quand nous sommes à part seuls, nous devons examiner nostre cœur sur tous et chacun des mauvais accidents, comme si c'estoient fardeaux: car le corps est agravé seulement par la pesanteur du fardeau qu'on luy charge, mais l'ame bien souvent d'elle mesme ajouste la pesanteur aux affaires.

IV. La pierre de sa nature est dure, la glace de sa nature est froide, et n'apportent pas de dehors casuellement, l'une la dureté, ny l'autre la froideur glacée: mais les bannissemens, les rebuts, et pertes d'honneurs, comme au contraire aussi les honneurs, les magistrats et les preeminences, qui ont puissance de nous resjouir ou attrister, selon la mesure, non de leur propre nature, mais de nostre jugement, un chacun se les rend ou pesans, ou legers, et faciles à porter: et au contraire: d'où vient que Polynices respond ainsi à la demande qui luy est faitte par sa mere:

Quoy donc, est il un grand mal arrivé [2],
A qui se voit de son pays privé,

[1] Si tu le dissimules.

[2] Phœniciennes d'Euripide, v. 391.

POLYNICES.

Ouy très-grand, et en experience
Plus qu'exprimer ne sçauroit eloquence.

V. Mais au contraire Alcman [1], ainsi comme dit celuy qui a fait cest epigramme,

Sardis estoit jadis la demourance [2]
De mes parents, là où je pris naissance,
Et fus nourry appellé Macelas,
A la façon du pays, ou Celsas:
Robbe et joyaux de fin or je portoye,
Et le plaisant tabourin je battoye;
Mais maintenant Alcman je suis nommé,
L'un des bourgeois de Sparte renommé,
Ayant appris les Muses de la Grece,
Qui m'ont rendu en gloire et alaigresse,
Plus triomphant que ne fut onc Giges,
Ni le tyran qui eut nom Dascyles [3].

VI. Car l'opinion rend une mesme chose à l'un utile, comme bonne monnoye qui a cours, et à l'autre inutile: mais supposons que l'exil et bannissement soit chose griefve à supporter, comme plusieurs le disent et le chantent: aussi y a il entre les choses que lon mange quelques unes qui sont ameres ou aigres, et qui poignent le sentiment, mais en les meslant parmy quelques unes des doulces et gracieuses, nous leur ostons ce qu'elles ont de desagreable à la nature: aussi y a il des couleurs qui

[1] Poëte fameux qui florissoit vers la trentième olypiade.
[2] Voyez les Observations. Q.
[3] Voyez les Observations.

offensent la veuë, tellement qu'elle s'en esblouit et s'en trouble, tant elles sont esclattantes, aspres et brillantes.

VII. Si doncques pour remedier à la dureté malaisée de telles couleurs, nous avons inventé d'y mesler de l'ombre, ou bien nous destournons noz yeux à regarder quelque couleur verdoyante et delectable : le mesme pourrons nous aussi semblablement faire des sinistres accidents de la fortune, en meslant parmy les bonnes et desirables qualitez qui sont en toy maintenant, abondance de biens, nombre d'amis, repos d'affaires, n'avoir besoin de chose quelconque necessaire à la vie humaine. Je ne pense pas qu'il y ait Sardianien [1] qui n'aimast mieulx, et ne fust plus content, d'avoir les biens que tu as, voire en exil, et hors de sa maison, en païs estranger, que comme les ouystres, qui sont collez et attachez à leurs coquilles, n'avoir autre bien que de jouir en paix, sans fascherie, de ce qu'il a en sa maison.

VIII. Ne plus ne moins doncques qu'en certaine comœdie, il y a quelqu'un qui admoneste son amy estant tombé en adversité, d'avoir bon courage, et de combattre la fortune : et l'autre luy demande, En quelle maniere? Il luy respond, « En philosophe » : c'est à dire, en homme sage, armé de patience. Aussi nous maintenant en ceste adversité combattons-la de patience, ainsi qu'il appartient à homme sage : car comment est-ce que nous nous

[1] Ce traité est donc adressé à un citoyen de Sarde, ville de Lydie, alors exilé de sa patrie, Voyez chap. XIV.

defendons

defendons de la pluie? comment est-ce que nous nous vengeons de la bise? En cherchant le feu, en nous mettant dedans une estuve, en faisant provision de robbe et de couverture: nous ne demourons pas à nous mouiller à loisir quand il pleut, ny ne plorons pas sans nous mettre à couvert et à l'abry: aussi en ce qui s'offre presentement, as tu moyen, plus que nul autre, de refaire et de reschauffer ceste partie de ta vie, qui semble un peu refroidie: attendu que tu n'as besoing quelconque de tous autres secours, prouveu que tu en veuilles user par raison.

IX. Car les ventoses que les medecins appliquent, tirans du corps humain ce qu'il y a de plus mauvais sang, allegent et conservent au reste le demourant: mais les hommes chagrins de nature, hargneux et subjects à se plaindre continuellement, à force de ramasser tousjours en leur entendement ce qu'il y a plus mauvais en leur fortune, et de le rememorer souvent, en s'attachant ordinairement à leurs ennuis se rendent inutile cela mesme qui est utile, et au temps qu'il peult le plus profiter: car les deux tonneaux qu'Homere dit estre au ciel pleins des destinées des hommes, l'un des bonnes, et l'autre des mauvaises, ce n'est pas Jupiter qui seant en son throne les distribue, et qui envoye aux uns des adventures doulces, et tousjours meslées de quelque bien, et aux autres par maniere de dire, des ruisseaux continuels de pures miseres et maulx: mais entre nous, ceulx qui sont sages, et qui ont entendement, espuisent de leurs bonnes adven-

tures ce qu'il y peult avoir de mauvais meslé parmy, et par ce moyen rendent la vie plus joyeuse et plus aisée à avaller, en maniere de dire: là où au contraire vous diriez que la plus part des hommes passent leurs fortunes par une couloire, aux trous de laquelle s'attachent et s'arrestent les mauvaises, et les bonnes s'escoulent à travers.

X. Pourtant fault-il, encore que nous soyons tombez en quelque inconvenient, qui à la verité soit mauvais et fascheux, induire par dessus quelque resjouissance et quelque guayeté de ce que nous avons d'ailleurs, et qui nous demeure de bien, en rabottant et pollissant, s'il fault ainsi parler, ce qui est rude et aspre, par ce qui est doulx et gracieux: mais quant aux accidents qui de leur nature n'ont rien de mauvais, et où tout ce qui nous travaille est entierement faint et controuvé par une vaine opinion et folle imagination, il fault faire comme nous faisons aux petits enfans, qui craignent les masques, nous les leur approchons de près, et les manions devant eulx, tant que nous les accoustumons à n'en faire plus de compte: aussi en touchant de près, et y arrestant le discours de nostre entendement à le bien considerer, et descouvrir ce qu'il y a de faulse apparence, de vanité et de fainte tragœdie, comme est l'accident qui de present t'est arrivé, d'estre banny de ton païs, selon l'erreur de la commune opinion.

XI. Car par nature il n'y a point de païs distingué, non plus que de maison, ny d'heritage, ny de boutique de serrurier ou de chirurgien, comme

disoit Ariston [1] : ains est chacune de ces choses là, ou plus tost s'appelle et s'estime propre à celuy qui y habite et qui s'en sert : « car l'homme, ainsi que « disoit Platon, n'est pas une plante terrestre qui « ait ses racines fichées en terre, ne qui soit immo- « bile, ains est celeste, la teste en estant la racine, « de laquelle le corps s'esleve droit contremont de- « vers le ciel ». Voilà pourquoy Hercules disoit en une tragœdie,

Quoy qu'on me face Argien ou Thebain,
Point ne me vante estre de lieu certain,
Toute cité de Grece est ma patrie.

XII. Mais Socrates disoit encore mieulx, qu'il ne pensoit estre ny d'Athenes, ny de la Grece, mais du monde, comme qui diroit Rhodien ou Corinthien, d'autant qu'il ne se seroit enfermé dedans les limites des promontoires de Sunium [2] ou de Tænarus [3], ou des montagnes Ceraunienes [4].

Voy tu ce hault infiny firmament,
Qui en son sein liquide fermement
Tient la rondeur de la terre embrassée?

XIII. Ce sont les bornes de nostre païs, et n'y a nul qui au dedans d'icelles se doive estimer banny,

[1] Il y a eu plusieurs personnages de ce nom. Mais d'après ce que lui fait dire Plutarque, c'est le philosophe de l'île de Chio, disciple de Zénon de Cittie, ou le stoïcien. Car ce fut lui qui établit cette doctrine de l'indifférence absolue.

[2] Promontoire de l'Attique.

[3] Promontoire de la Laconie.

[4] Montagne de l'Epire, qui s'avance entre la mer Ionienne, et la mer Adriatique.

ny pelerin ou estranger : là où il y a un mesme feu, une mesme eau, un mesme air, mesmes magistrats, mesmes gouverneurs, et mesmes presidens, le soleil, la lune, l'estoille du jour, mesmes loix pour tous, soubs un mesme ordre, et soubs une mesme conduitte, le solstice d'hiver, le solstice d'esté, l'equinocce, les pleiades, l'estoile d'Arcturus, la saison de semer, la saison de planter, un mesme roy et mesme prince de tout ce qui est, Dieu, ayant en sa main le commancement, le milieu, et la fin de tout l'univers, marchant droictement et se promenant par tout, selon nature, tousjours accompagné de droicture et de justice, qui venge ceulx qui transgressent aucun poinct de la loy divine, de laquelle nous autres usons envers tous autres hommes, comme envers nos citoyens.

XIV. Mais que tu n'habites point en la ville de Sardis, cela n'est rien : car aussi tous les Atheniens n'habitent pas au bourg de Colyttus [1], ny tous les Corinthiens en la rue du Cranium [2], ny tous les Laconiens en la villette de Pittane [3]. Est-ce à dire que tous les Atheniens qui passerent de la

[1] Colytus, bourg de l'Attique.

[2] Je ne connois point de rue Cranium à Corinthe, mais bien un bois sacré de cyprès, attenant la ville du côté de l'Occident. C'étoit là demeure de Diogène. Ce fut là qu'Alexandre alla le voir. Son tombeau étoit dans le voisinage.

[3] Pitane, ville de la Laconie, près de Sparte, sur les bords de l'Eurotas.

ville de Melite [1] en celle de Dromide [2] fussent tous estrangers, ou bien sans païs, attendu que là ils solennizerent encore le mois de leur transmigration, et y font un solennel sacrifice qu'ils appellent *Metagitnia*, en memoire de leur transition à autre voisinage, qu'ils receurent fort aiseement en joye, et avec contentement? Je croy que tu ne le voudrois pas dire.

XV. Quelle partie doncques de la terre habitable ou bien de l'universelle, est loing l'une de l'autre, veu que les mathematiciens preuvent et demonstrent par raison, que le total d'icelle ne tient lieu que d'un poinct qui n'a nulle dimension au regard du firmament? Mais nous, comme des formis chassez hors de leur formilliere, ou des abeilles jettées hors de leur ruche, nous desconfortons et nous trouvons tous estranges, par ce que nous ne sçavons pas nous attribuer et estimer propres à nous toutes choses, comme elles le sont, combien que nous nous mocquions ordinairement de la sottise de ceulx qui disent, « que la lune d'Athenes soit meilleure que « celle de Corinthe » : et cependant nous sommes en mesme erreur de jugement, quand estans hors du lieu de nostre demourance nous mescognoissons

[1] Melyte, bourg ou ville de l'Attique.

[2] Dans le grec on lit Diomédée; mais il faut lire Diomie. C'est le nom d'une autre de ces villes ou bourgs qu'on appelloit Dèmes. Suidas et Etienne attestent tous deux l'existence de ce bourg, ainsi nommé d'un ancien Diomius, qui avoit été aimé d'Hercule. L'un et l'autre ont pris ce qu'ils en disent du Scholiaste d'Aristophane.

la terre, la mer, l'air, et le ciel, comme estans autres et tous differents que ceulx que nous avons accoustumez.

XVI. Car la nature nous laisse aller par le monde tous libres et desliez, mais nous mesmes nous lions, nous emprisonnons et emmurons, en nous estaignans et reduisans à peu de petite et estroicte place. Et puis nous nous mocquons des rois de Perse, de ce qu'ils ne boivent jamais autre eau que de celle de la riviere de Choaspes [1], et par ceste maniere de faire se rendent toute la terre habitable au demourant sterile d'eau pour eulx : et quand nous sommes remuez de lieu à autre, regrettant ou la riviere Cephisus [2], ou celle d'Eurotas [3], ou la montagne de Taugetus [4], ou de Parnassus [5], nous nous rendons tout le demourant de la terre inhabitable, comme un desert où il n'y ait point de ville pour nous.

XVII. Et au contraire, quelques AEgyptiens par une cholere ou trop grande dureté de leur roy [6],

[1] Riviere de la Susiane, que quelques-uns distinguent du fleuve Eulée, et que d'autres croient la même. Elle coule auprès de Suze.

[2] Céphissus, ou Céphisus. Il y a trois rivières de ce nom en Grèce, une dans l'Attique, une dans la Béotie, une dans la Phocide.

[3] Eurotas, rivière de laconie.

[4] Taygète, montagne de la Laconie qui s'étend jusqu'aux monts d'Arcadie.

[5] Parnasse, montagne de la Phocide.

[6] Voyez les Observations.

s'estans transportez en AEthiopie, comme leurs parents et amis les priassent et admonestassent de s'en retourner vers leurs femmes et leurs enfans, en descouvrant leurs parties naturelles, un peu bien effronteement, ils respondirent, qu'ils n'auroient point de faulte de femmes ny d'enfans, tant qu'ils auroient ces utils là quand et eulx.

XVIII. Mais on peult bien plus honestement et plus gravement dire, que celuy, auquel en lieu qu'il soit ne default commodité des choses qui luy sont necessaires pour sa vie, là ne pourroit on dire que celuy là soit hors de son païs, sans ville, ny sans feu, ne lieu, ne qu'il y soit estranger, prouveu qu'il ait l'oeil et l'entendement à cela qui le gouverne, et luy serve comme d'une ancre, à fin qu'il se puisse servir de tout port, et de tout havre où il abordera, car quand on a perdu ses biens, il n'est pas facile de soudainement en ramasser d'autres : « mais toute ville est le païs de celuy qui s'en sçait « bien servir, et qui a des racines qui puissent vivre « et se nourrir par tout, et prendre dieu en tout lieu, « telles que les avoit Themistocles ou Demetrius le « Phalerien, lequel après avoir esté banny d'Athenes « se trouva le premier homme de la cour du roy Pto-« lomæus en Alexandrie » : là où non seulement il eut abondance de tous biens pour luy, mais qui plus est, envoya des presens aux Atheniens : et Themistocles estant nourry et entretenu par la liberalité du roy de Perse en estat de prince, dit, ainsi que lon raconte, à sa femme et à ses enfans,

« Nous estions perdus, si nous n'eussions esté « perdus ».

XIX. Pourtant Diogenes surnommé le *chien*, respondit pertinemment à un qui luy reprochoit que les Sinopiens l'avoient banny du païs de Pont : Et « moy, dit-il, je les ay confiné dedans le païs de Pont, « à la charge qu'ils ne partent jamais des rivages et « des falaises de la mer majour qui est Pont Euxine », Et Stratonicus [1] estant en l'isle de Seriphe, qui est fort petite, demanda à son hoste, pour quel crime on punissoit de bannissement les malfaicteurs en leur païs : et comme il luy eust respondu, que c'estoit pour crime de faulx : Et que ne fais tu donc quelque faulseté, luy repliqua il, à fin que tu sortes de ceste estroicte prison : là où, ce disoit un poëte comique, « on cueille les figues avec des fondes, et « là où lon a à foison de toutes necessitez ».

XX. Car si tu veulx bien considerer la verité sans vaine opinion, celuy qui a une ville affectée est estranger et pelerin de toutes les autres. Car il n'est pas honeste ny raisonnable, qu'abandonnant la sienne propre, il aille habiter celles des autres. « Sparte t'est escheute en ton sort, honore là » : quoy qu'elle soit, ou de peu de renom, ou mal saine, et encore qu'elle soit travaillée de seditions civiles ou d'autres turbulens affaires : mais celuy

[1] Stratonicus, musicien très-facétieux. Il étoit Athénien, et vivoit du temps d'Alexandre et de Ptolémée, fils de Lagus. Strabon, Athénée et d'autres nous ont conservé plusieurs de ses bons mots. Nicoclès, tyran de Cypre, qui ne les trouva pas si bons, le fit mourir. Sériphe est une des îles Cyclades.

à qui la fortune a osté celle qui luy estoit propre, à celuy là elle abandonne celle qui luy plaira.

XXI. Ce beau precepte des Pythagoriens seroit bien sage et bien utile à prattiquer en cest endroict, « Choisy la voye qui est la meilleure, l'accoustu- « mance te la rendra aggreable et plaisante : choisi « la meilleure et la plus plaisante ville, le temps te « la rendra ton païs, qui ne te distraira point de « tes affaires, ne te faschera point, ne te comman- « dera point : contribue, va en ambassade à Rome, « reçoy le capitaine en ta maison, prens une telle « charge ».

XXI. Celuy qui ramenera bien tout cela en sa memoire, prouveu qu'il ait entendement, et qu'il ne soit point aveuglé de vanité, il eslira et souhaittera d'estre banny, voire quand bien ce seroit à la charge d'aller habiter en la petite isle de Gyare [1], ou en celle de Cinare [2] sterile, et où les arbres et plantes ne peuvent croistre : sans y avoir regret et sans se plaindre, ne dire les paroles que disent les femmes en Simonides,

Le bruit tonnant de la mer tourmentée
A l'environ me ceint espouventée :

ains plus tost discourant à par soy, ce que jadis Philippus le roy de Macedoine dit, estant tombé de son long à la renverse, au lieu où s'exerçoit la luicte, et se retournant, comme il eut veu la forme et figure de son corps imprimée en la poulsiere, « O Hercules,

[1] Une des îles Cyclades.

[2] Une des Sporades.

« dit-il, combien peu de terre il nous fault par na-« ture, et neantmoins nous convoitons tout le « monde habitable ».

XXIII. Je pense que tu as veu quelquefois l'isle de Naxe [1], ou bien celle de Thurie [2] qui n'est pas loing d'icy, c'estoit le domicile d'Orion anciennement, et l'autre avoit jadis pour ses habitans Ephialtes et Otus. Et Alcmæon [3] feit sa demourance sur la vase que le fleuve d'Achelous avoit nouvellement amassée [4], après qu'elle fut un peu affermie et desseichée, fuyant, comme disent les poëtes, la poursuitte des furies : mais quant à moy, je me doute que pour fuir les magistrats et office

[1] Le texte grec n'exprime point d'île. Il est vrai que Naxos est une des Cyclades. Elle s'appeloit originairement Strongyle, et étoit occupée par les Thraces, qui en faisant des courses dans la Grèce, enlevèrent la femme et la fille d'Aloée, roi de l'Achaie, que Diodore de Sicile appelle Phthiotique. Il envoya contr'eux ses fils Otus et Ephialtes, dont la fable a fait des géants. Ils s'y établirent et la nommèrent *Dia*. Enfin, elle prit le nom de Naxus, dont le petit-fils vivoit, suivant Diodore, du temps de Thésée. Il faut distinguer Naxos de Naxe, ville de Sicile, près le promontoire Drepane.

[2] C'est Hyrie qu'il faut lire, selon Strabon, qui en fait, d'après la fable, la patrie d'Hyrieus et d'Orion, autre géant de la fable, et ce n'est point une île, mais une ville de la Béotie, près du détroit qui est entre la Grèce et l'Eubée, appellé *Euripe*.

[3] Alcméon, fils d'Amphiaraus et d'Ériphile.

[4] Ces îls sont les îles Échinades ou du Hérisson, dont plusieurs étoient déjà réunies au continent du temps de Thucydide, par les alluvions continuelles du fleuve dont elles gênoient l'embouchure.

d'une republique, les seditions, brigues et calumnies furiales, que lon y endure, il eut choisy un bien plus petit lieu pour son habitation, moyennant qu'il y eust peu vivre en seureté et en repos, loing de tous affaires.

XXIV. Et Tiberius Cæsar vescut les sept ans derniers de sa vie, jusques à sa mort, en la petite islette de Caprées[1] tellement que le temple et throne imperial de la terre habitable, restraint au cœur d'un seul homme, par maniere de dire, fut tant de temps en ce seul lieu là, sans en sortir nulle part ailleurs: mais quant à celuy-là, les soucis, cures et ennuys de l'empire luy estans respandus sur la teste, et accourans à luy de tous costez, ne luy laissoient pas nettement et sans tourmente jouir de son repos insulaire: mais celuy là qui peult, entrant en une petite isle, se delivrer de grands travaulx, celuy là est miserable s'il ne dit souvent à par soy en luy mesme, et ne chante maintefois ces vers de Pindare,

Petit nombre de beaux cyprès
Aime, et laisse les grands forest
Qui sont en Crete à l'entour d'Ide :
J'ai peu de champ ras et tout vuide
D'arbres, si peu est spacieux,
Mais aussi de deuil soucieux
Est mon ame du tout exempte,
Et procès point ne la tourmente :

[1] Dans le golphe de Naples.

aussi ne sera tu point subject à brigues et seditions civiles, ny à mandements de gouverneurs, ny à charges et administrations en affaires publiques, dont on ne se sçauroit excuser.

XXV. Et veu qu'il semble que Callimachus[1] ait bien rencontré, disant qu'il ne fault pas mesurer la sapience au cordeau persien, à sçavoir mon, si mesurans sa felicité aux chordes et aux lieuës persiennes, nous nous devrons plaindre et lamenter comme malheureux, quand nous habitons une petite islette, qui n'aura que deux cents stades de tour, et non pas quatre[2] journées de navigation comme la Sicile? car de dequoy sert le païs grand et large à la felicité, et à rendre un homme heureux? n'entends tu pas Tantalus, qui en une tragœdie dit ainsi,

De Berecynthe[3]
Les plaines ont de long douze journées,
Qui tous les ans par moy sont engrainées?

[1] Callimaque, poëte de Cyrène en Lybie, vivoit encore dans la cent vingt-septième olympiade, lorsque Ptolémée Évergète monta sur le trône d'Egypte.

[2] Thucydide dit, au commencement de son sixième livre, qu'il faut presque huit jours entiers à un vaisseau long pour en faire le tour.

[3] Or, ces plaines de Bérécynte, (c'est ainsi qu'il faut écrire) et les peuples qui les habitoient: on ignoroit leur position dès le temps de Strabon, quoiqu'il soit très-probable que ce canton ne fût pas éloigné de Bérécynte, montagne de la Phrygie, célèbre par le culte de Cybèle.

Et puis un peu après il dit,

Mon ame estant du hault ciel devallée
En ceste basse et terrestre vallée,
Me parle ainsi, garde toy d'adorer
Par trop ce monde, et de t'en amourer,

XXVI. Et Nausithous [1] abandonnant Hesperie aux larges campagnes, pource qu'elle estoit trop voisine des Cyclopes, et s'en allant demourer en une isle arriere des autres hommes, sans avoir conversation quelconque avec eulx,

Loings des humains au milieu de la mer [2],

prepara une très doulce vie à ses citoyens. Au temps jadis les enfans de Minos habiterent premierement les isles Cyclades, et depuis ceulx de Codrus, et de Neleus [3] les teindrent, ès quelles les fols bannis maintenant estiment estre griefvement punis, quand on les y confine: et toutefois quelle isle y a il destinée aux confinemens des bannis, qui ne soit plus large que la possession et le champ de Scillontie, de dans lequel Xenophon après le tant renommé voyage de Perse passa heureusement sa vieillesse: et l'Academie, qui n'estoit qu'un petit verger, qui ne cousta d'achapt que trois mille drachmes [4], estoit

[1] Nausithous, roi des Phéaciens, qu'Homère dit avoir habité d'abord les vastes campagnes d'Hypérie, près des Cyclopes, et non pas d'Hespérie, Odyssée, L. VI.

[2] Odyssée, L. VI, v. 204. C.

[3] Père de Nestor.

[4] Trois cents escus. *Amyot*. 2265 liv.



l'habitation de Platon, de XENOCRATES [1] et de Polemon, qui là tenoient leurs escholes, et y demouroient tout le temps de leur vie, excepté un seul jour tous les ans, auquel Xenocrates descendoit jusques à la ville pour veoir le passetemps des jeux, aux festes de Bacchus, quand on jouoit de nouvelles tragœdies, pour honorer la feste, comme lon disoit: et Theophrastus natif de Chio, reproche mesme à Aristote, que pour vivre en la court de Philippe et d'Alexandre, il aimoit mieulx demourer sur la bouche de la riviere de Borborus, que non pas en l'Academie: car Borborus est une petite riviere, qui passe au long de la ville de Pella en Macedoine.

[1] Xénocrate, disciple de Platon. Il fut célèbre sur tout par sa continence, contre laquelle échouèrent toutes les tentatives de la belle Phryné; et par son amour pour la vérité, dont les Athéniens furent si convaincus, qu'ils le dispensèrent du serment en justice. Il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans, dans la cent seizième olympiade, et eut pour successeur Polémon.

XXVII. Et le poëte Homere par exprès nous recommande les isles, en les celebrant et honorant de divines louanges,

Il ariva à Lemnos la belle Isle [1],
Où du divin Thoas estoit la ville.

Et,

Ce que des dieux l'heureux sejour Lesbos [2]
Contient dedans tout son pourpris enclos.

Et,

Après qu'il eut la haulte Syros prise [3],
Ville de Mars aux armes bien apprise.

Et,

Les habitans des Echinades sainctes [4]
Dulichios, isles toutes enceinctes
De haulte mer d'Elide vis à vis.

aussi dit-on que des hommes illustres le plus devot Aeolus habitoit en une isle, le plus sage Ulysses en une autre, le plus vaillant Ajax, le plus courtois aux passans et estrangers Alcinous [5].

XXVIII. Et Zenó le philosophe ayant nouvelles qu'une navire, qui luy estoit de tous ses biens demourée seule, estoit perie en mer, avec toute la marchandise qui estoit dedans, « Tu fais, dit-il,

[1] Iliade, L. XIV, v. 230. C.

[2] Iliade, L. XXIV, v. 544. Mais il y a dans l'Iliade, Lesbos, le séjour de Macare, Plutarque a lu μακάρων, *bienheureux*, au lieu de μάκαρος, *Macare*, nom propre. C.

[3] Il. L. IX, v. 664, il faut lire *Syros*; *la ville d'Enyeus*. Enyeus, est en effet le nom du fondateur de cette ville. C.

[4] Il. L. II, v. 625.

[5] Roi des Phéaciens après Nausithous. Hom. Od. l. VI.

« bien fortune, de me ranger et reduire à la robbe « d'estude et à la vie philosophique » : aussi pense-je qu'un homme qui ne seroit pas du tout estourdy de vaine gloire, ny transporté d'ambition populaire, ne pourroit justement se plaindre de la fortune, quand il seroit rangé en une isle, ains l'en remercieroit de ce qu'elle luy auroit osté toute angoisse d'esprit, tout rompement de teste, toute subjection d'aller errant çà et là par le monde, de s'exposer aux perils de la mer, et aux crieries et rabrouements d'une multitude de peuple, et l'auroit reduit à une vie stable, tranquille, pleine de repos, n'estant distrait d'aucune superflue occupation, ains vivant proprement et veritablement à soy : car qui est l'isle qui n'a une maison, un promenoir, une estuve, des poissons, des liévres, qui veult prendre son passe-temps à les pescher, et chasser.

XXIX. Qui plus est, tu peulx souvent jouir à cœur saoul du repos et loisir dont les autres sont affamez, car ailleurs les calomniateurs, et les curieux recherchans toutes noz actions et nous espians, soit que nous jouons au dez, ou que nous nous tenions cachez chez nous, nous tirent par force de noz maisons de plaisance, et de noz jardins, pour aller respondre et comparoir en justice, ou bien nous entrainnent par force en court : là où à celuy qui est confiné en une isle, il n'y a personne qui luy aille rompre la teste, personne qui luy aille demander, personne qui luy emprunte, nul ne le prie de venir respondre pour luy, nul de luy ayder à conduire sa brigue. Il n'y a seulement que les

meilleurs

meilleurs de ses amis, et de ses plus affectionnez parents, qui pour l'amour qu'ils luy portent, et pour desir de le veoir, montent sur mer pour l'aller visiter : tout le reste du temps et de la vie luy demeure franc et quitte, sans qu'on luy puisse violer ny troubler, à qui sçait et qui veult user de son repos.

XXX. Mais celuy qui louë ou repute heureux ceulx qui vont courant par le monde hors de leurs maisons, et qui passent la plus part de leur vie, ou par les hostelleries, ou dedans les navires de passage, il ressemble proprement à celuy qui jugeroit les planettes et estoilles errantes plus heureuses, que non pas les autres fixes : et toutefois chacune planette tourne tousjours en son ciel propre, comme en une isle, gardant tousjours l'ordre de sa revolution : Car, comme disoit Heraclitus, « le soleil « mesme ne oultre passera jamais ses bornes, au- « trement les furies, qui servent et secondent la « justice, le rencontreront. Mais toutes ces raisons là et autres semblables, mon bon amy, alleguons-les et les chantons à ceulx, qui estans releguez ou confinez en une isle, ne peuvent prattiquer ny hanter en autre lieu quelconque.

Ceulx qui des flots de l'escumeuse mer,
Contre leur gré se voient enfermer :

mais à toy, à qui un seul lieu n'est pas donné et assigné pour habiter, ains un seul est defendu, l'exclusion d'une seule ville est l'ouverture de toutes les autres.

XXXI. Et si quelqu'un nous objice, Voire mais nous ne tenons plus de magistrats, nous n'allons plus au senat, nous ne presidons plus aux jeux publiques : Nous luy opposerons, aussi ne sommes nous plus en brignes, aussi ne despendons nous plus, aussi ne sommes nous plus subjects à aller faire la court aux portes des gouverneurs, et ne nous chault maintenant à qui par sort soit escheut le gouvernement de nostre province, s'il est cholere, s'il est fascheux : ains comme Archilochus ne faisant compte des fertiles terres à bleds et à vignes, qui sont en l'isle de Thasos, l'a diffamée, pource qu'elle est aspre, et bossue, disant,

Comme le dos d'un asne elle est pointue,
De sauvageaux couverte et revestue.

aussi nous, jettans noz yeux et les fichans sur cela seulement qui est le plus vil en un exil, nous ne nous arrestons pas à considerer le repos, le loisir et la liberté qui nous en provient.

XXXII. Et toutefois on beatifie et repute bienheureux les roys de Perse de ce qu'ils passent leur hyver en Babylone, leur esté en la Medie, et la plus douce partie du primtemps en Suse : et celuy qui est hors de son pais peult durant la solennité des mysteres demourer en la ville d'Eleusine, durant les bacchanales se festoyer en Argos, quand on jouë les jeux Pythiques s'en aller en la ville de Delphes, quand on celebre les jeux Isthmiens passer à Corinthe, s'il est homme qui prenne plaisir à veoir diversité de spectacles, sinon se tenir quoy, se

promener, lire, reposer et dormir, sans que personne vienne interrompre son sommeil : et ce que souloit dire Diogenes, « Aristote disne quand il « plaist à Philippus, et Diogenes quand il plaist « à Diogenes », sans qu'il y ait affaire, ny magistrat, ny gouverneur et capitaine qui interrompe sa façon ordinaire de vivre.

XXXIII. C'est pourquoy vous trouverez peu des plus sages et plus prudents hommes qui aient esté ensepvelis en leur païs, ains la plus part, sans que necessité quelconque les y forceast ny contraignist, ont volontairement levé l'ancre, et s'en sont allé surgir en autruy port, pour y passer leur vie : et sont les uns allez d'Athenes ailleurs, et les autres venus d'ailleurs à Athenes : car qui a oncques dit une telle louange de son païs comme a fait Euripide ?

Premierement un peuple nous ne sommes [1]
Venu d'ailleurs ici estranges hommes,
Ains de tout temps au païs mesme nez :
Tous autres gens ont esté promenez,
Comme osselets, que ça et là lon jette [2]
Chassez puis d'une et puis d'une autre assiette :
Et s'il nous fault d'avantage exalter,
Nous avons l'air que nous pouvons vanter
D'estre si bien temperé, qu'en froidure
Ny en chaleur point d'excès il n'endure :

[1] Ce fragment est tiré de la Tragédie d'Erechthée, et il est rapporté beaucoup plus au long par l'orateur Lycurgue, dans son discours contre Léocrate. C.

[2] Il s'agit ici des dez à jouer, et non des osselets. C.

Et si la Grece ou l'Asie produit
Gibbier aucun delicat, ou bon fruict,
Au doulx appast de cest air se vient rendre,
Tant qu'il nous est facile de le prendre.

et toutefois celuy qui avoit escript toutes ces belles louanges là de son païs, s'en alla en Macedoine, et vescut en la cour du roy Archelaus.

AEschylus fils d'Euphorion natif
D'Athenes. est soubs ce tombeau captif,
Inhumé près Gele la fromenteuse.

car luy aussi se partit de son païs, et s'en alla habiter en Sicile, comme aussi feit Simonides devant luy.

XXXIV. Et ce tiltre, *c'est l'histoire d'Herodote Halicarnassien*, il y a plusieurs qui le corrigent et escrivent, *d'Herodote* [1] *Thurien*, pour ce qu'il s'alla tenir en la ville de Thuries, et fut participant de celle colonie. Mais le divin esprit et celeste Homere en la science des Muses,

Decorateur de la guerre Troyenne,

qui a fait que tant de citez se debattent à qui l'aura, et s'attribuent sa naissance, sinon qu'il n'en louë pas une seule? et puis nous voyons que par tout on fait tant et de si grands honneurs à Jupiter hospital. Et si quelqu'un me dit, que tous ces personnages là ont esté ambitieux, et qu'ils cherchoient gloire et honneur, retire toy devers les sages et aux es-

[1] Né dans la soixante-treizième olympiade, il alla dans la quatre-vingt quatrième avec l'orateur Lysias à Thurium.

choles de sapience à Athenes, ramene en ta memoire ceulx qui ont esté anciennement renommez en l'eschole du Lyceum, en l'Academie, en la Stoïque, au Palladium, en l'Odeum qui estoit l'eschole de la musique : si tu aimes et as en estime la Peripatetique par dessus toutes les autres, Aristote[1] qui en a esté le prince, estoit natif de la ville de Stagires en Macedoine, Theophraste natif d'Eressus, Straton de Lampsaque, Glycon de Troade, Ariston de[2] Chio, Critolaus de Phasele : si tu admires plus la Stoïque, Cleanthes estoit[3] d'Assos, Zenon Citieien, Chrysippus de Soles, Diogenes[4] de Babylone, Antipater de Tarse : et Archedemus, qui estoit natif d'Athenes, s'en alla demourer entre les Parthes, et laissa en Babylone une succession de philosophie stoïque.

XXXV. Qui a-ce donques esté qui les a tous chassez de leur pais ? nul : ains ont esté eulx mesmes qui ont par tout cherché leur repos, duquel mal-aiseement peuvent jouir en leur maison ceulx qui ont quelque authorité ou quelque reputation : tellement qu'ils nous ont bien enseigné leurs autres sciences en leurs livres, mais ce poinct de vivre en repos, il le nous ont monstré par effect et par leur exemple. Car encore à present les plus illustres et les meilleurs philosophes vivent en païs estranges et hors de leurs maisons, non qu'ils y aient esté

[1] Suite chronologique des philosophes péripatéticiens.

[2] Celui-ci étoit de Céo.

[3] Même suite des stoïcien.

[4] Le stoïcien.

transportez par autruy, mais parce qu'ils s'y sont transportez d'eulx mesmes, ne qu'ils y aient esté releguez, mais qu'ils s'y sont confinez d'eulx mesmes, en fuyant les empeschements, destourbiers et occupations que nous apportent nos païs.

XXXVI. Qu'il soit ainsi, la plus part des plus belles et des plus approuvées et louées compositions que les anciens aient faites, ce a esté moyennant l'exil où ils estoient, que les Muses leur ont inspiré sçavoir de les faire. Thucydides Athenien escrivit la guerre des Peloponesiens et des Atheniens en la Thrace en un lieu qui s'appelloit [1] *la Forest fossoyée*, Xenophon escrivit son histoire au lieu de Scillonte qui est en la province d'Elide, Philistus en Epire, Timæus [2] qui estoit natif de Taurominium en Sicile, à Athenes : Androtion [3] Athenien, à Megares : Bachylides [4] le poëte, au Peloponese.

XXXVII. Tous ceulx là et plusieurs autres encore, pour estre sortis de leurs païs, ne se sont pas descouragez, ny ne se sont pas desesperez, ains ont monstré la vivacité de leurs bons esprits, ayant pris de la fortune leur bannissement, comme une occasion propre à ce faire, pour laquelle maintenant encore après leur mort ils sont renommez par tout :

[1] *Scapté hylé.* C.

[2] Timée, comtemporain d'Agathocle, tyran de Syracuse; par qui il fut exilé, et dont il se vengea en le diffamant dans ses écrits, après sa mort arrivée 289 ans avant J. C.

[3] Androtion, disciple d'Isocrate.

[4] Le Céien.

là où au contraire il n'est demouré aucune memoire maintenant de ceulx qui par leurs brigues et menées les ont chassez. Et pourtant merite d'estre mocqué celuy qui estime qu'il y ait quelque note d'infamie, conjoincte et adherente au bannissement.

XXXVIII. Comment dis tu cela? Doncques Diogenes est infame, lequel Alexandre le grand voyant assis au soleil s'approcha de luy, et luy demanda, s'il avoit besoin d'aucune chose: « l'autre luy respondit, « que non, sinon qu'il s'ostast un petit de devant » son soleil »: tellement qu'Alexandre esbahy de cette grandeur et hautesse de courage, dit alors à ceulx là qui estoient autour de luy, « Si je n'estois Alexan« dre, je serois Diogenes ». Doncques Camillus [1] estoit infame pour avoir esté chassé de Rome, de laquelle maintenant il est appellé *le second fondateur:* et Themistocles pour estre banny ne perdit pas la gloire qu'il avoit acquise entre les Grecs: mais au contraire y adjousta celle qu'il avoit acquise entre les Barbares: et n'y a homme qui soit de si bas cœur et si peu soucieux d'honneur, qu'il n'aimast mieulx estre Themistocles tout banny, que non pas Leobates, celuy qui l'accusa et qui le feit bannir: et Ciceron qui fut dechassé, que non pas Clodius qui le chassa: ou Timotheus qui fut contrainct d'abandonner son païs, que Aristophon son accusateur qui le luy feit abandonner.

XXXIX. Mais pour autant que l'authorité d'Euripides en esmeut plusieurs, ausquels il semble qu'il

[1] Qui délivra Rome des Gaulois, 390 ans avant J. C.

a allegué de bien puissants arguments à la condamnation et diffamation du bannissement, voyons que c'est qu'il en dit, en demandant et respondant:

JOCASTA.

Quoy donc, est il si grand mal arrivé [1]
A qui se sent de son païs privé?

POLYNICES.

Ouy très grand, et en experience,
Plus qu'exprimer ne sçauroit eloquence.

JOCASTA.

Comment cela? qu'est-ce qui griefve plus
Ceulx là qui sont de leur païs exclus?

POLYNICES.

Ce qui plus griefve, est que le banny n'ose
Pas librement parler de toute chose.

JOCASTA.

Celuy est serf qui n'ose franchement
Se declarer de tout son pensement.

POLYNICES.

On est contraint d'endurer soubs faintise,
Des plus puissans l'ignorance et sottise.

XL. Cette sentence n'est ny bonne, ny veritable, car premierement ce n'est point un serf qui n'ose franchement declarer tout ce qu'il pense, ains plus tost un homme sage et prudent, qui tient sa langue en temps et affaires qui requierent taciturnité et silence, ainsi comme luy mesme le dit ailleurs plus sagement et mieulx,

[1] Phœniciennes, v. 391, et suivans. e.

Taire où il fault et où il loist parler [1].

Et puis on n'est pas contraint de supporter l'ignorance des plus forts seulement quand on est hors de sa maison, mais bien souvent et encore plus, quand estant dedans on craint d'estre calomnié ou forcé et violenté par ceulx qui ont injustement le credit et l'authorité ès villes : et qui plus est manifestement faulx, il oste à ceulx qui sont hors de leur païs la liberté de franchement parler : et m'esmerveille s'il trouvoit que Theodorus [2] fust sans franchise et liberté de parler, attendu que comme le roy Lysimachus luy dist, « Ceulx de ton païs « t'ont chassé et banny pour ta mauvaise langue », « Ouy, respondit il, pour ce qu'ils ne me pouvoient « plus porter, non plus que Semelé Bacchus » : Combien qu'il luy eust montré dedans une cage de fer Telesphorus, auquel il avoit fait arracher les yeux, couper le nez et les aureilles, et tronçonner la langue, en luy disant, « Voylà comment j'ac- « coustre ceulx qui me font desplaisir ».

XLI. Quoy ? Diogene n'avoit il point de liberté, lequel estant allé au camp de Philippus, sur le point qu'il estoit prest à donner la bataille aux Grecs, fut pris et mené devant le roy comme espion, qui estoit venu pour espionner le camp : « Ouy vrayment, dit il, je suis venu voirement « pour visiter ton insatiable cupidité de dominer, « et ta folie, veu que tu t'apprestes pour hasarder

[1] Fragment d'Ino, Tragédie perdue. Voyez *Stobée*, *Tib.* 88. c.

[2] Fameux impie, généralement surnommé l'Athée.

« en un moment d'heure, non seulement ta couronne, mais aussi ta personne ». Et Hannibal estant banny de Carthage ne parla il pas librement au roy Antiochus, quand il luy conseilla, l'occasion s'estant presentée, de donner la bataille aux Romains, et le roy ayant fait sacrifice aux dieux, luy respondit, que les entrailles des hosties ne luy permettoient pas de ce faire. Et comment, luy repliqua il, en le reprenant : « Tu veulx doncques « faire ce qu'une chair morte te dit, et non pas « ce que te conseille un homme sage » ? Mais non pas les geometres mesmes, et ceulx qui usent de demonstrations lineaires, ne perdent pas pour estre bannis la liberté de dire franchement ce qui est de leur art et science : car pourquoy cela, s'ils sont gens de bien et d'honneur ? mais la couardise et lascheté de cœur est celle qui par tout empesche la parole, lie la langue, serre le gosier, et fait taire les hommes.

XLII. Mais voyons ce qui suit après en Euripide [1].

JOCASTA.

Mais comme on dit, esperance de mieulx
Paist les chetifs qui sont hors de chez eulx.

POLYNICES.

Ils ont beaux yeux, et la vuë loingtaine,
Pour veoir de loing une attente incertaine,

Cela encore est un blasme et reprehension de folie, et non pas du bannissement, car ce ne sont pas

[1] Phœniciennes, v. 399.

ceulx qui ont appris et qui sçavent s'accommoder à ce qui se presente : mais ceulx qui sont tousjours en l'attente de l'advenir, et qui souhaittent tousjours ce qu'ils n'ont pas, qui sont emportez tousjours çà et là sur l'esperance, comme sur un radeau encore qu'ils ne soient jamais sortis des murailles de leur ville.

JOCASTA.

Les alliez de ton pere, et amis [1],
A ton besoin ont ils secours omis?

POLYNICES.

Garde toy bien de tomber en affaire,
Peu sont amis en fortune contraire.

JOCASTA.

Le noble sang dont tu es descendu,
Ne t'a il pas par tout honneur rendu?

POLYNICES.

Il fait mauvais en necessité estre
Mal me donnoit ma noblesse à repaistre.

XLIII. Ces paroles de Polynices ne sont pas seulement fausses, mais ingrattes, quand il dit que la noblesse ne treuve pas qui l'honore ne qui se monstre amy en exil, veu que luy estant banny hors de son païs fut tant honoré, qu'on luy donna en mariage une fille de roy, et qu'il assembla une si grosse et puissante armée de ses alliez, amis et confederez, à l'aide desquels il retourna en armes dedans son païs, ainsi comme luy mesme, le confesse un peu après,

[1] *Ibid.* v. 405. C.

Plusieurs seigneurs des Myceneiens [1],
Plusieurs aussi princes Danaiens,
Sont avec moy pour un plaisir me faire
Qui peu me plaist, mais il est necessaire:

aussi peu recevables sont les paroles de la mere qui se lamente,

Point allumé la torche conjugale [2]
Je n'ay devant ta feste nuptiale,
Et d'Ismenus [3] on ne porta de l'eau,
Lors que tu fus faict espousé nouveau.

Mais au contraire, elle se devoit resjouir et estre fort contente d'entendre, que son fils estoit si haultement marié en maison royale: mais en se lamentant qu'elle n'avoit point allumé la torche nuptiale, et que la riviere d'Ismenus n'avoit point fourny l'eau à ses nopces, comme s'il n'y eust point eu de feu ny d'eau en la ville d'Argos pour les nouveaux mariez, elle attribue à l'exil les maulx de vanité et de folie.

XLIV. Mais on me dira, que c'est une note reprochable que d'estre banny: ouy bien emprès les fols, qui font un reproche d'estre pauvre, ou d'estre chauve ou d'estre petit, ou bien d'estre estranger ou passager: mais ceulx qui ne se laissent point aller et transporter à ces vaines persuasions-là, ont en estime et admiration les gens de bien, encore qu'ils

[1] *Ibid.* v. 433. c.
[2] *Ibid.* v. 349,
[3] Rivière auprès de Thèbes.

soient pauvres, encore qu'ils soient estrangers, et encore qu'ils soient bannis.

XLV. Ne voyons nous pas que tout le monde revere et honore le temple de Theseus, aussi bien que celuy de Parthenon qui est de Minerve, et celuy d'Eleusinium, qui est de Cerès et de Proserpine. Et toutefois Theseus fut banny d'Athenes, par le moyen duquel la cité d'Athenes est aujourd'huy habitée, et perdit la ville qu'il n'avoit point euë d'un autre, mais qu'il avoit luy mesme fondée.

XLVI. Et que demeure il d'honorable en Eleusine, si nous deshonorons et avons honte d'Eumolpus [1], qui se transportant de la Thrace icy, monstra jadis, et monstre encore aujourd'huy aux Grecs la religion des mysteres? Et Codrus, de qui estoit il fils, qui devint roy d'Attique, n'estoit il pas fils de Melanthus banny de Messine [2]? Ne trouves tu pas louable la response que feit Antisthenes à un qui luy disoit, « Ta mere est Phrygienne » : Aussi respondit il, « l'est celle des dieux ».

XLVII. Si donc lon te reproche que tu es banny, que ne respons tu, « aussi l'estoit le pere d'Hercu-
« les le grand conquerant, et le grand pere de Bac-
« chus », qui fut envoyé pour chercher Europe, et ne retourna jamais depuis en son pays, estant natif de la Phoenicie, ains estant arrivé à Thebes hors de son pays engendra

Bacchus Evius qui errantes
Incite à fureur les Bacchantes,

[1] Chef d'une famille sacerdotale.

[2] Messène.

Qui veult estre hónoré de jeux,
Et de service furieux :

XLVIII. Et quant à ce que AEschylus a voulu entendre par ces paroles couvertes, ou plus tost qu'il a monstré de loing, quand il dit,

Sainct Apollo le dieu du ciel banny,

Je le passe soubs silence à bouche close, comme dit Herodote. Et Empedocles au commancement de sa philosophie,

Il y a loy de necessité stable [1],
Decret des dieux ancien immuable,
Depuis qu'un homme a maculé ses mains
Du sang à tort espandu des humains,
Que les dœmons de très-fort longue vie,
Le vont chassans hors de la compagnie
Des bien-heureux pour un temps infiny,
Par ceste loy je suis ores banny
D'avec les dieux, errant parmy le monde.

XLIX. Ce n'est pas de luy seul, mais de nous tous après luy, qu'il nous declare tous en ce monde passagers, estrangers et bannis. Car ce n'est point le sang, ce dit-il, ny l'esprit vital congelé qui nous a, ô homme, donné la substance de l'ame, et le principe de vie, ce n'est que le corps qui en est composé terrestre et mortel : mais la generation de l'ame qui vient d'ailleurs icy bas, il la desguise du plus gracieux nom qu'il peult, l'appellant un bannissement et relegation hors de son pays, mais à la vraye verité elle vague et erre, chassée par les divines loix et

[1] Voyez les Observations. C.

statuts, jusques à ce qu'elle vienne à estre attachée à un corps, ne plus ne moins que l'ouystre à quelque roc en une isle fort battue des vents et des undes de la mer tout à l'entour, pource qu'elle ne se recorde, ny ne se souvient point de quel honneur, et de quelle beatitude elle est transferée, qui n'est pas comme de Sardis à Athenes, ou de Corinthe en l'isle de Lemnos, ou de Scyros, mais pour avoir changé la demeure du ciel et de la lune à la terre, et à la vie terrestre: là où elle se courrouce, et trouve estrange si elle change un petit lieu à un autre, comme une cheftive plante qui se seiche quand on la transplante, combien qu'encore à une plante une sorte de terre luy est plus sortable et plus convenable qu'une autre, comme celle où elle se nourrist et germe mieulx: mais au contraire, il n'y a lieu qui oste à l'homme sa felicité, non plus que la vertu de force et de prudence.

L. Car Anaxagoras en la prison mesme composoit et escrivoit sa quadrature du cercle : et Socrates en avallant le poison dont il mourut philosophoit, c'est à dire, exerçoit l'estude de sapience, et exhortoit ses familiers à y estudier, lesquels admiroient sa constance: là où au contraire Phaëton et Icarus, qui comme les poëtes disent, monterent au ciel, par leur folie et imprudence, tomberent en de très-griefves calamitez.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ.

QU'IL NE FAULT POINT EMPRUNTER A USURE.

Dans quel cas Platon permet d'emprunter de l'eau chez son voisin. II. *Il faudroit appliquer cette loi aux emprunts d'argent.* III. *Il vaut mieux vendre sa vaisselle et toutes les choses semblables, que d'emprunter à usure.* IV. *Il n'y a rien de plus insensé que d'hypothéquer ses biens pour faire un emprunt, au lieu de trouver ce dont on a besoin dans la vente d'une partie de ses biens mêmes, ou dans ses économies.* V. *Le temple où l'on trouve la franchise la plus sûre contre des créanciers, c'est l'économie.* VII. *Il n'y a rien de si importun, ni qu'on doive faire avec plus de soin qu'un créancier* VIII. *Un créancier est pour son débiteur un vrai démon.* IX. *Il l'enchaîne comme avec des fers et des menotes.* X. *Comparaison des usures avec la fécondité des lapines.* XI. *Avec les trois villes appellées Pyle.* XII. *Mauvaise foi des gens qui prêtent à usure.* XIII. *Il n'y a pas de plus grand menteurs. Ils ruinent leurs débiteurs sans jouir de leur ruine.* XIV. *Il ne faut emprunter, ni quand on a, ni quand on n'a pas.* XV. *La pauvreté est assez pesante. Il n'y faut pas ajouter la surcharge d'un usurier.* XVI. *On trouve toujours dequoi vivre quand on a ses forces, et qu'on veut s'en servir.*

XVII.

XVII. *Repartie du philosophe Musonius.* XVIII. *Les bêtes trouvent de quoi suffire à leurs besoins.* XIX. *Exemple de Mycilus et de Cléanthe.* XX. *C'est le luxe qui a enfanté les usuriers.* XXI. *L'usure comparée à un bourbier, où on s'enfonce de plus en plus.* XXII. *Folie de ceux qui aiment mieux emprunter à usure, que de retrancher de leur luxe.* XXIII. *Fable de deux vautours.* XXIV. *Les biens d'un débiteur sont vraiment à son créancier.* XXV. *Ulysse prêt à être submergé par une tempête, se dépouille de la robe dont Calypso lui avoit fait présent.* XXVI. *Un usurier est une véritable tempête qui noie le débiteur.* XXVII. *Exemple de Cratès et d'Anaxagoras, qui quittent leurs biens pour être délivrés de l'embarras de les soigner.* XXVIII. *Exemple de Philoxenus.* XXIX. *Les usuriers comparés aux harpyes.*

QU'IL NE FAULT POINT EMPRUNTER A USURE.

PLATON en ses loix ne permet point que l'on puisse aller prendre de l'eau chez son voisin, que premierement on n'ait fouillé et creusé dedans son fond jusques à l'argille, et que lon n'ait sondé et esprouvé, que le lieu n'engendre point d'eau, pource que l'argile ou terre à potier estant de sa nature grasse, solide et forte, retient l'humidité qu'elle reçoit, et ne la laisse pas escouler ny percer, et fault qu'il soit loisible de prendre de l'eau chez l'autruy, quand il n'y a ordre ny moyen d'en pouvoir trouver sur le sien, « pource qu'il fault que la loy prouvoie à « la necessité, non qu'elle favorise à la lascheté ».

II. MAIS il fauldroit qu'il y eust aussi une ordonnance touchant l'argent, qu'il ne fust loisible d'en emprunter à usure, ny d'aller fouiller aux bourses, comme aux puits ou fonteines d'autruy, que premierement on n'eust chez soy cherché et sondé tous les moyens d'en recouvrer, et par manière de dire, recueilly et amassé tous les esgouts et toutes les sources, pour essayer si lon en pourroit tirer ce qui nous seroit utile et necessaire: mais au contraire plusieurs y en a qui pour fournir à leur folles dépenses, à leurs delices et superfluitez, ne se servent pas de ce qu'ils ont, ains en prennent de l'autruy à grands frais, sans qu'il leur soit necessaire: ce qui est bien aisé à juger par ce que les usuriers ne

prestent ordinairement point à ceulx qui sont necessiteux, ains à ceulx qui veulent acquerir et avoir quelque chose qui leur est superflue, et ne leur fait point de besoin : tellement que ce que lon croit et preste à qui emprunte, est un tesmoignage qui preuve suffisamment qu'il a dequoy : là où il falloit au contraire, puis qu'il avoit bien dequoy, qu'il se gardast donc d'emprunter.

III. Pourquoy vas tu faire la court à un bancquier, ou à un marchand? emprunte de ta table propre : tu as des flascons, des plats, des bassins d'argent, employe les en ta necessité, au reste la gentille ville d'Aulide [1], ou celle de Tenedos [2] te remeublera ta table de belle vaisselle de terre, qui est plus nette que celle d'argent : elle ne sent point la forte et fascheuse senteur de l'usure, comme une rouille, qui tous les jours de plus en plus souille et sallit ta sumptueuse magnificence, elle ne te fera point tous les jours souvenir des kalendes [1] et des nouvelles lunes, qui de soy estant le plus sainct et

[1] M. Racine a complettement usé du droit des poëtes, en faisant une province de cette ville. Ce n'est même, selon Strabon, qu'une bourgade dépendante de Tanagre. Mais il y avoit, suivant les anciens, un port très-vaste. Le nom est Aulis. Elle est située sur la partie la plus resserrée du détroit d'Euripe, aujourd'hui de Négrepont; elle avoit un Temple de Diane fameux, selon Pline, plusieurs siècles avant la guerre de Troye.

[2] Tenedos, petite île de l'Archipel, très-voisine de l'Asie mineure, aujourd'hui la Natolie.

[3] Les Kalendes chez les Romains, la nouvelle lune chez les Grecs, désignent le premier du mois.

plus sacré jour de tout le mois, est rendu le plus haï, et le plus maudit à cause des usures.

IV. Car quant à ceulx qui aiment mieulx mettre leurs biens en gage, et les hypotequer pour avoir de l'argent à usure dessus, que les vendre à faict[1], Jupiter mesme possessoire ne les guarentiroit pas: ils ont honte de recevoir le prix et valeur de leurs biens, et n'ont point de honte d'en payer l'usure; et toutefois ce grand sage homme Pericles feit faire l'accoustrement de la statue de sa Pallas, qui estoit de fin or, pesant jusques aux poids de quarante talents, en sorte qu'il se pouvoit mettre et oster quand il vouloit, à fin, disoit-il, « que quand il nous « viendra une affaire pour la guerre, nous nous en « puissions servir, pour puis après le faire remettre « de prix et valeur non moindre que devant »: ainsi devons nous en noz affaires, comme en une place assiegée, n'admettre ny recevoir jamais au dedans garnison d'un usurier ennemy, ny endurer devant noz yeux, que lon baille noz biens pour demourer en perpetuelle servitude, ains plus tost retrencher de nostre table ce qui n'y est point necessaire ny utile, et semblablement de noz licts, de noz coches, de nostre despense ordinaire, pour nous maintenir nous mesmes francs et libres en esperance de remettre puis après ce que nous aurons retrenché, si la fortune nous dit bien.

V. Les dames Romaines baillerent jadis leurs bagues et joyaux d'or, dont fut faitte la couppe, que

[1] Iupiter Etesius.

lon envoya pour offrande au temple d'Apollo Pythien en la ville de Delphes : et celles de Carthage, coupperent elles-mesmes leurs propres cheveux pour en faire des cordes à guinder les engins de batterie, dont on defendoit leur ville assiegée : et nous, comme si nous avions honte de nous pouvoir passer d'autruy, nous allons asservir nous mesmes par engagements et obligations! là où il vaudroit mieulx qu'en nous restraignant, et reserrant à ce qui nous seroit utile, nous bastissions un temple de franchise pour nous, pour noz femmes, et pour noz enfans, de nostre vaisselle que nous fondrions, ou que nous vendrions.

VI. La deesse Diane en la ville d'Ephese donne franchise et sauvegarde aux debteurs, qui peuvent recourir en son temple, contre leurs creanciers : mais celuy de l'espargne et de despense mesurée, dedans lequel ne peuvent entrer les usuriers, pour en ravir et emmener aucun debiteur prisonnier, est tousjours arriere ouvert aux sages, et leur donne long et large espace de repos joyeux et honorable.

VII. Car ainsi comme la prophetisse qui rendoit les oracles au temple d'Apollo Pythien, au temps des guerres medoises, respondit aux Atheniens, « que « pour eulx sauver dieu leur donnoit un mur de « bois », et eulx abandonnans leurs heritages, leur ville, leurs maisons et tous leurs biens, eurent recours aux navires pour sauver leur liberté : aussi nous donne dieu une table de bois, vaisselle de terre, et

robbe de gros drap, si nous voulons vivre et demeurer en liberté.

N'ayez esmoy d'avoir chariots dorez
Par gros roussins portans cornes tirez :

car quoy qu'ils soient vistes, les usures les attaignent bien qui vont encore plus viste : ains plus tost avec un asne le premier venu, et avec un meschant cheval de bast, fuy l'usurier ennemy cruel et tyrannique, lequel ne te demande pas le feu et l'eau, comme jadis faisoit le barbare roy de Perse : ains qui pis est, touche à ta liberté, bleçe ton honneur par affiches, mettant tes biens en criée : si tu ne le payes, il te moleste : si tu as dequoy le payer, il ne le reçoit pas s'il ne luy plaist : si tu vends, il veult avoir les choses à non prix : si tu ne vends, il t'y contraint : si tu le mets en justice, il te parle d'appointement : si tu luy jures de le payer, il te commande, si tu vas à sa porte pour parler à luy, il te la ferme : si tu demeures en ton logis, il vient battre à ta porte, et ne bouge de chez toy.

VIII. Dequoy servit aux Atheniens l'ordonnance de Solon, par laquelle il ordonna, que pour debte civile on n'obligeroit plus le corps ? car ils sont serfs à tous les bancquiers : mais encore non à eulx, car il n'y auroit pas trop grand mal, mais à leurs esclaves superbes, insolents, barbares, oultrageux, tels proprement comme Platon escrit que sont les diables et bourreaux enflammez aux enfers, qui tourmentent les ames des meschants. Car ainsi ces

malheureux usuriers font du palais, où se rend la justice, un enfer pour les pauvres debteurs, les plumans et devorans jusques aux os à coups de bec et de griffes, qu'ils leurs mettent dedans la chair comme des vautours affamez : aux autres leur estans tousjours dessus, ils empeschent de toucher à leurs propres biens quand ils ont serré leurs bleds, et fait vendanges, ne plus ne moins que Tantalus.

IX. Et comme le roy Darius envoya contre la ville d'Athenes ses lieutenans Datis et Artaphernes avec des chaisnes et des cordes dont ils devoient lier les prisonniers qu'ils prendroient : aussi ces usuriers apportans en la Grece des leïettes pleines de schedules, de brevets et de contraux obligatoires, ne plus ne moins que des fers et des manottes à enferrer les pauvres criminels, s'en vont par les villes, où ils sement en passant non de bonne et profitable semence, comme faisoit jadis Triptolemus quand il alloit par tout enseignant l'usage de semer le bled, mais des racines et graines de debtes qui produisent infinis travaux, et intolerables usures, dont on ne peult jamais trouver le bout, lesquelles mangeans et estendans leurs branches par tout, font à la fin plier les villes soubs le faix, tant qu'elles les suffoquent.

X. On dit que les lievres nourrissent un petit levrault, en portent un autre dedans le ventre prest à sortir, et en chargent encore d'un autre : mais les usures de ces barbares icy meschans usuriers, enfantent devant que de concevoir, car en baillant

leur argent ils le redemandent tout incontinent et en le posant ils le levent, et rebaillent à usure ce qu'ils prennent et reçoivent pour avoir baillé à usure.

XI. On dit des Messeniens,

En ceste ville y a porte sur porte [1] :
Et puis encore une autre arriere porte.

Mais on pourroit encore mieulx dire contre les usuriers,

Ils vont mettant usure sur usure,
Puis autre usure encore sans mesure.

Tellement qu'ils se mocquent des philosophes naturels, qui tiennent que rien ne se peult faire de rien, et de ce qui n'est pas : car chez eulx usure se fait et s'engendre de ce qui n'est pas et qui ne fut jamais.

XII. Ils estiment que ce soit chose reprochable et honteuse, que prendre des gabelles et daces publiques à ferme, ce que les loix permettent nonobstant : et eulx au contraire, contre toutes loix du monde font payer la dace de ce qu'ils prestent à usure, ou plus tost, s'il faut dire verité, en prestant à usure ils fraudent de male-foy leur debteur,

[1] Il n'est pas question de portes dans le grec ; mais bien des trois villes du Péloponnèse, appellées *Pyle*. Il y en avoit une dans l'Élide, une dans la Messénie, une dans la Triphylie ; on la trouve quelquefois nommée Pyle d'Arcadie. Toutes trois se vantoient d'avoir donné naissance à Nestor. Mais Strabon pense que Nestor habitoit à Pyle de Triphylie. La Messénie, la Triphylie. l'Élide étoient contiguës.

car le pauvre debteur, qui reçoit moins qu'il n'a escrit par son obligation, est trompé faulsement et de male-foy.

XIII. Et toutefois les Perses estiment que mentir soit le second peché, et le premier devoir, pour autant que le mentir advient le plus souvent à ceulx qui doivent. Or il n'y a il gens au monde qui mentent plus que font les usuriers, ne qui usent plus de male-foy en leurs papiers journaux, là où ils escrivent qu'ils ont tant baillé à un tel, à qui ils ont moins baillé: et si la cause mouvante de leur menterie est belle avarice, et non pas indigence ny pauvreté, ains une miserable cupidité de tousjours plus avoir: la fin de laquelle ne leur tourne ny à plaisir, ny à profit, quant à eulx, mais bien à la perte et ruine de ceulx à qui ils tiennent tort: car ils ne labourent point les terres qu'ils ostent à leurs debteurs, ny n'habitent ès maisons dont ils les chassent, ny ne mangent sur les tables qu'ils leur emportent, et ne vestent les habillemens dont ils les despouillent: ains si le premier est destruict, le second s'en va après alleché par le premier, d'autant que c'est comme un feu gregois qui mange en s'augmentant tousjours de la perte et ruine de ceulx qui tombent dedans, les devorant tous les uns après les autres: et l'usurier qui entretient ce feu, le soufflant et l'enflammant à la perte de tant de gens, n'en a rien de fruit d'avantage sinon que par intervalle de temps il prent son livre de raison, et y lit combien il a fait vendre de pauvres debteurs, combien il en a depossedé de leurs heritages et de leurs

biens, d'où est venu, et où est allé en tournant, virant, et tousjours croissant son argent.

XIV. Et ne pensez pas que je die cela pour guerre ou inimitié aucune que j'aye jurée contre les usuriers,

> Car ny mes bœufs, ny mes chevaux aussi [1],
> Ils n'ont jamais emmenez, dieu mercy.

Mais seulement pour monstrer à ceulx qui emprun-tent facilement argent à usure, combien il y a de villanie et de honte en cela, et comment cela ne procede que d'une extreme folie, paresse et lascheté de cœur. Car si tu as de quoy, n'emprunte pas, puis que tu n'en as pas de besoin : et si tu n'as rien, n'emprunte pas, pource que tu n'auras pas moyen de payer. Mais considerons un peu l'un et l'autre à part.

XV. L'ancien Caton disoit à un vieillard qui se gouvernoit mal, « Mon amy, veu que la vieillesse « a de soy-mesme tant de maulx, comment y vas « tu encore adjoustant le reproche et la honte de « meschanceté »? aussi pouvons nous dire, « Veu « que la pauvreté a de soy-mesme tant et tant de « miseres, n'y va pas encore accumulant les an-« goisses d'emprunter, et de devoir : n'oste point « à la pauvreté le seul bien qu'elle a par dessus la « richesse, c'est qu'elle n'a soucy de rien » : autrement tu tomberas en la mocquerie du commun proverbe qui dit,

[1] Homère, Iliade, L. I, v. 154. C.

Je ne puis pas une chevre porter [1],
Vous me baillez un bœuf à supporter.

Tu ne veulx pas porter la pauvreté, et tu te vas encore surcharger d'un usurier, qui est un fardeau insupportable à celuy mesme qui a bien dequoy.

XVI. Dequoy voulez vous doncques que je vive? Demandes tu cela ayant des mains, ayant des pieds, ayant la voix, brief estant homme, de qui le propre est d'aimer et estre aimé, faire plaisir et en recevoir? ne peulx tu pas enseigner les lettres, conduire de jeunes enfans, garder une porte, voyager sur mer, servir en une navire? Il n'y a rien de tout cela qui soit plus honteux, ny plus fascheux à faire, que d'ouir, « Paye moy, rends moy mon « argent ».

XVII. Rutilius ce riche Romain s'approchant un jour de Musonius [2] le philosophe, luy dit en l'aureille, « Jupiter sauveur, que vous autres philo-« sophes faites profession d'imiter et ensuivre, « n'emprunte point d'argent à usure ». Musonius en riant luy respondit promptement, « Non : ny « n'en preste point aussi ». Car ce Rutilius qui prestoit à usure reprochoit à l'autre qu'il empruntoit à usure, qui estoit une folle arrogance stoïque.

XVIII Quel besoing est il que tu allegues Jupiter sauveur, veu que lon peult recorder le mesme

[1] Lisez : *Donnez-moi un bœuf à porter.* C.

[2] Musonius, Toscan, philosophe stoïcien, vivoit du temps de Néron.

par choses qui sont toutes familieres et toutes apparentes ? Les arondelles, les fourmies n'empruntent point à usure, à qui nature n'a point donné de mains, point de discours, point de raison, point d'art ny de mestier, là où elle a doué l'homme de tant et de si grand entendement, que non seulement il se sçait nourrir soy-mesme, mais oultre nourrir des chevaux, des chiens, des perdrix, des lievres, des geays, pourquoy doncques te condamnes tu toy-mesme d'estre plus beste qu'un geay, plus muet que la perdrix, plus lasche qu'un chien, que tu ne sçaches trouver aucun homme qui te face du bien, en luy faisant la court, en le resjouïssant, en le gardant, et en combattant pour luy ? Ne vois tu pas que la mer et la terre produisent tant de choses pour l'usage de l'homme ?

XIX. J'ay veu le bon homme Mycilus, disoit Crates, qui cardoit la laine, et sa femme quand et luy qui la filoit, fuyans et combattans la faim à toute oultrance. Le roy Antigonus ayant esté une espace de temps sans voir le philosophe Cleanthes, et le rencontrant un jour en la ville d'Athenes luy demanda, « Tournes tu encores la meule du mou-« lin, Cleanthes ? » « Ouy sire, respondit Cleanthes, « je la mene encore, et le fais pour gaigner ma vie, « et ne me departir point de la philosophie ». Combien estoit grand et genereux le courage de ce personnage-là, qui venant de la meule, avec la mesme main qui venoit de tourner la meule, et paistrir la paste, escrivoit de la nature des dieux, de la lune,

des estoilles, du soleil? Et puis il nous semble que ces œuvres-là soient serviles.

XX. Et ce pendant, à fin que nous soyons libres, (dieu le sçait) nous empruntons de l'argent à usure, et pour en avoir nous flattons les personnes serviles, nous leur payons tribut, et leur faisons des presens, nous leur faisons la court, et leur donnons à disner, non par pauvreté, car personne ne preste à un pauvre, mais par notre superfluité, pource que si nous estions contents des choses necessaires à la vie humaine, il n'y auroit point d'usuriers au monde, non plus que de centaures ou de gorgones: car les delices et la superfluité ont engendré les usuriers, aussi bien que les orfevres, les argentiers, les parfumeurs, et les tainturiers: nous ne devons point le prix du pain et du vin, mais bien de belles terres et maisons, de grand nombre d'esclaves, de beaux mulets, de parements de sales et de riches tables, et de toutes folles et excessives despenses, que nous faisons bien souvent, pour donner passetemps au peuple, pour une vaine ambition, de laquelle nous ne recevons bien souvent autre fruict, qu'ingratitude: et celuy qui y est une fois enveloppé, demeure debteur pour tout le reste de sa vie, changeant de picqueur, tantost d'un, tantost d'autre: ne plus ne moins que le cheval, depuis qu'il a une fois receu le mords en sa bouche, et la selle sur le dos, il n'y a plus ordre qu'il s'en puisse fuir ès beaux pasturages et belles prairies, dont il est party, ains va errant çà et là, ainsi comme les dæmons et ma-

lings esprits qu'Empedocles escrit avoir esté chassez du ciel par les dieux,

Dedans la mer le ciel en bas les jette [1],
La mer sur terre arriere les rejette,
La terre après au soleil radieux,
Et le soleil puis les renvoie aux cieux.

aussi tombent ils entre les mains d'un usurier ou bancquier, tantost Corinthien, tantost d'un autre de Patras [2], et tantost d'un d'Athenes, l'un après l'autre, jusques à ce qu'estant deceus et trompez de tous, ils se trouvent finablement tous dissipez et decouppez en usures.

XXI. Car ainsi comme celuy qui est embourbé, se doit ou du tout lever pour sortir du bourbier, ou du tout ne bouger d'un lieu, pource que celuy qui se demene et se tourne et vire en la bourbe, ne fait autre chose que souiller de plus en plus son corps: aussi ceulx qui ne font que changer de bancque, et que faire transcrire leur nom du papier d'un usurier en celuy d'un autre, se chargeans tousjours les espaules, et s'embrouillans de nouvelles usures, deviennent tousjours de plus en plus chargez: resemblans proprement aux personnes malades de cholere, qui ne veulent pas prendre medecine pour se guarir à fait, ains continuent tousjours à oster ce qui desgouste d'humeur cholerique, et puis à en ramasser de l'autre davantage, et payent à toutes saisons de l'année les usures, avec griefves douleurs

[1] Voyez la dernière Observation sur le traité précédent.
[2] Ville d'Achaïe.

et angoisseux tranchez, et n'en ont pas plus tost payé l'une, que l'autre coule et distille incontinent après, ce qui leur apporte un mal de cœur et douleur de teste : là où il falloit qu'ils donnassent ordre à s'en nettoyer du tout, à fin d'en demourer francs et quittes.

XXII. Je parle maintenant à ceulx qui ont bien dequoy, et qui sont trop lasches et paresseux, et vont disant, « Comment demeureray-je doncques « sans valets, sans feu, ne sans lieu, et sans re- « traitte »? c'est tout ainsi, comme si un malade d'hydropisie et enflé comme un tonneau disoit au medecin : « Comment, voulez vous donc que je de- « vienne gresle, maigre et menu »? pourquoy non, prouveu que tu sois sain? ainsi vault il mieulx que tu demeures sans vallet, que tu deviennes vallet toy-mesme, et que tu demeures sans heritages plus tost que tu deviennes toy-mesme heritage d'autruy.

XXIII. Escoute un peu le devis de deux vautours, comme disent les fables :[1] l'un vomissoit si fort qu'il disoit, « Je croy que je vomiray jusques à ren- « dre mes entrailles » : et son compagnon luy respondoit, « Quel mal y aura il? car aussi bien ne « rendras tu pas les tiennes, mais celles d'un trespassé « que nous devorasmes l'autre jour » : aussi un endebté ne vend pas sa terre ne son heritage, ny sa

[1] Lisez : « L'un vomissoit, et disoit qu'il vomissoit ses en- « trailles ; qu'y a-t-il de si fâcheux? lui dit l'autre, ce ne sont « pas tes entrailles, en effet, que tu vomis, mais celles de ce « cadavre que nous dévorâmes l'autre jour ». C.

maison, ains celle de l'usurier qui luy a presté argent, à qui la loy adjuge le droict et la possession d'iceulx.

XXIV. Voire mais, mon pere, dira-il, m'a laissé cest heritage. Je croy bien, aussi t'avoit il laissé la liberté et la bonne renommée, dequoy tu dois faire plus de compte, et en avoir plus de soing. Celuy qui t'a engendré a fait ton pied et ta main, et neantmoins s'il advient qu'ils soient estiomenez, encore donneras-tu de l'argent au chirurgien qui te les couppera.

XXV. Calypso avoit bien vestu Ulysses d'une robbe sentant comme bausme, retenant l'odeur du corps d'une fée immortelle, present qu'elle luy feit, à fin qu'il eust à tout jamais memoire de l'amitié qu'elle luy avoit portée : mais depuis que sa navire fut brisée, et qu'il se trouva à fond, ne pouvant revenir sur l'eau, à cause de sa robbe trempée qui le tiroit à bas, il la despouilla très-bien et la jetta là, et se ceignant le corps tout nud d'un linge, se sauva à nage, jusques en terre, là où quand il fut hors de danger, et qu'il fut apperçeu, il n'eut depuis faulte ny de vestements ny de nourriture.

XXVI. Et n'est-ce pas proprement une vraye tempeste, quand l'usurier après quelque temps vient assaillir les miserables debteurs en leur disant, paye?

Disant ce smots les nues il amasse, [1]
Et la grand'mer de vagues il harasse

[1] Odyssée, L. V, v. 291 et 295. c.

De

De l'Orient, et du Midy tonnant
Le vent se leve encontre le Ponant,

Ces vents sont les usures, et les usures des usures, qui roulent les unes sur les autres, et luy accablé d'elles, qui le retiennent de leur pesanteur, ne se peult sauver à nage, ny eschapper, ains est à la fin tiré à fond avec ses amis, qui l'ont plegé et respondu pour luy, tant qu'il y perit.

XXVII. Crates le philosophe Thebain feit bien autrement, car ne devant rien, et n'estant pressé d'aucun creancier pour payer, seulement se faschant des cures et soucis du mesnage, et de la sollicitude qu'il falloit avoir pour gouverner son bien, laissa un patrimoine qu'il avoit de la valeur de huict talents [1], quatre mille huit cents escus, et chargeant la besace avec la robbe de bureau, s'en fuit en la franchise de pauvreté et de philosophie. Anaxagoras laissa ses terres en friche.

XXVIII. Mais quel besoing est il d'alleguer ceulx là? veu que Philoxenus [2] un chantre, estant du nombre de ceulx qui avoient esté envoyez pour peupler une nouvelle ville et nouvelle terre en la Sicile,

[1] 37350 livres.

[2] Il y eut, selon Suidas, un poëte lyrique de ce nom, que Denys l'ancien, tyran de Syracuse, fit jetter dans les Latomies de Syracuse; c'est ainsi qu'on nommoit une ancienne carrière, qui servoit de prison. Il s'échappa et se retira à Tarente. Denys l'invita dans la suite à revenir auprès de lui. Philoxénus pour toute réponse écrivit plusieurs fois au bas de sa lettre O, O, O; c'est ainsi qu'on écrivoit anciennement chez les Grecs la négation O Y; c'est-à-dire, non, non, non.



luy estant escheut une bonne maison en sa part et grand moyen d'y vivre bien à son aise, voyant que les delices, la volupté, l'oisiveté, sans aucun exercice de lettres regnoient en ce quartier là, « Par les « dieux[1], dit il, ces biens icy ne me perdront point, « mais bien moy eulx » : et laissant à d'autres le partage qui luy estoit escheut à son sort, remonta sur mer, et s'en retourna à Athenes.

XXIX. La où ceulx qui sont endebtez endurent et supportent que lon les taille, que lon les angarie, et que lon les gehenne, comme des esclaves que lon fait fouiller aux mines, nourrissans, ainsi que le roy Phineus, des harpyes qui ont des ailes. Et les usuriers leur envolent et ravissent des mains leur propre nourriture, encore n'ont ils pas patience d'attendre la saison; car ils achettent leurs bleds avant qu'ils se soient moissonnés, et font marché de l'huile avant que l'olive soit meure: et du vin semblablement, Je le retiens, dira-il, pour tel prix, et quant et quant il le luy baille par escript: et ce pendant le raisin est encore pendant à la vigne, attendant le moys de septembre, que l'estoile d'Arcturus[1] se leve, pour faire vendange.

1. Estoile de la queue de la constellation, qu'on appelle la grande *Ourse*.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ

QU'IL FAULT QU'UN PHILOSOPHE

CONVERSE AVEC LES PRINCES ET GRANDS SEIGNEURS.

Il convient à un homme zélé pour le bien public, de rechercher des liaisons qui le rendent utile à tout le monde. II. *Que deviendront les grands seigneurs, si un philosophe refuse de les instruire, sous prétexte qu'il ne sont pas de la lie du peuple?* III. *On doit préferer les occupations dont l'influence peut devenir plus généralement utile.* IV. *La philosophie est une source de biens beauconp plus abondans dans un prince, que dans un particulier.* V. *Exemple de Platon et de plusieurs autres philosophes.* VI. *Deux sortes de parole, l'une intérieure, l'autre extérieure.* VII. *La première a pour fin l'amour de soi-même, la seconde, l'amour d'autrui.* IX. *Le philosophe ne doit pas vendre la sagesse.* X. *Il ne doit rechercher l'honneur ou le crédit que pour l'utilité de ceux qui ont besoin de prendre confiance en lui.* XI. *Il ne faut pas mépriser l'amitié des gens de bien et d'honneur.* XII. *Les avantages de la nature ou de la fortune ne doivent pas éloigner un philosophe de s'attacher à ceux en qui il trouve aussi d'heureuses dispositions pour la vertu.* XIII. *Il vaut mieux cultiver*

des hommes que des champs. XIV. *Epicure lui-même, qui mettoit le souverain bien dans le repos, dit qu'il vaut mieux rendre service, que le recevoir.* XV. *On rend service à tout un peuple, en rendant un prince vertueux.* XVII. *C'est faire ce qu'on demande aux dieux.* XVIII. *On trouve bien plus de plaisir à travailler pour un grand objet d'utilité publique, que pour un objet d'utilité particulière.* XX. *Ce fut-là le motif qui engagea Platon à se rendre en Sicile auprès de Denys le jeune.*

QU'IL FAULT QU'UN PHILOSOPHE CONVERSE AVEC LES PRINCES ET GRANDS SEIGNEURS.

Ambrasser un amour commun, et rechercher ou accepter et entretenir une amitié qui peult estre utile et fructueuse à plusieurs en particulier, et encore plus en commun, c'est le faict d'hommes sages, honestes, et affectionnez au bien public, non pas, comme quelques uns estiment, ambitieux et convoiteux d'honneur : mais au contraire, celuy là doit estre reputé ambitieux, ou bien pusillanime qui fuit et a peur que lon ne l'appelle courtisan, poursuivant et caressant les princes et grands seigneurs.

II. Car que dira le seigneur qui sera guerissable, desireux d'apprendre, et ne demandera que d'accointer quelque philosophe? Quoy, fauldra il doncques que je devienne un Simon le savetier, ou un Dionysius maistre d'eschole, au lieu d'un Pericles ou d'un Caton, à fin que ce philosophe devise avec moy, et qu'il s'approche de moy, comme Socrates faisoit jadis avec ceulx là? au contraire, Ariston de Chio estant repris et blasmé par les sophistes de son temps, de ce qu'il devisoit à tous ceulx qui le vouloient ouïr: « A la mienne volonté, dit-il, que les « bestes mesmes peussent entendre les propos qui

« excitent les cœurs à aimer la vertu ». Et nous fuyrons les moyens et occasions de hanter et deviser avec les grands personnages et puissans seigneurs, comme si c'estoient hommes farouches et sauvages? La parole et doctrine de la philosophie n'est point un tailleur d'images pour faire des statues mornes et muettes, sans sentiment quelconque, à poser dessus un soubbaissement, comme dit Pindare, ains veult rendre les cœurs des hommes qu'elle touche actifs et vifs : elle leur imprime des eslans de bonne volonté qui les incitent, des jugements qui les tirent à toutes choses profitables au public, des intentions desireuses de toute honnesteté, un courage grand et hault avec asseurance et bonté : toutes lesquelles parties font que les hommes entendus au faict de gouvernement sont plus aises de deviser, converser et hanter avec les personnes de grande puissance et authorité, et non sans cause.

III. Car le medecin excellent et gentil prendra tousjours plus de plaisir à medeciner un œil qui voit pour plusieurs, et qui en garde plusieurs : aussi le philosophe sera plus affectionné à prendre soing de cultiver un esprit et une ame qui doit estre vigilante, qui doit estre sage, prudente et juste pour plusieurs. Et s'il est entendu en la science de trouver, assembler et conduire les eaux, ainsi comme lon dit que Hercules l'estoit, et plusieurs autres anciens, il ne prendra ja plaisir d'aller en quelque coing de desert, loing de la frequence des hommes, près le rocher du corbeau, comme dit le poëte,

creuser celle mare des porchers Arethuse [1], ains s'estudiera de descouvrir les sources vifves de quelque ruisseau ou riviere pour abbreuver une grosse ville, ou un camp, ou pour arroser les jardins et vergers de quelque roy : suyvant quoy nous oyons qu'Homere appelle Minos *Oaristes de Jupiter*, c'est-à-dire, ainsi que Platon mesme l'interprete, familier et disciple, car il n'entendoit pas que les disciples des dieux fussent personnes privées, casaniers, vivans en oysiveté en leur maison sans rien faire, ains princes et roys, lesquels estans sages, prudents, justes, debonnaires et magnanimes, tous ceulx qui auroient à vivre soubs eulx et à estre commandez par eulx, en seroient beneicts et bienheureux.

IV. Il y a une herbe que lon appelle *Eryngium*, le chardon à cent testes, laquelle a ceste proprieté, que depuis qu'une chevre la prent en sa bouche, elle s'arreste tout court, et tout le trouppeau aussi semblablement, jusques à ce que le chevrier la luy vienne oster : les defluxions aussi qui procedent des hommes de grande puissance et grande authorité, comme sont les roys, ont pareille vistesse et celerité, laquelle se dilate en un moment, et comme un feu saisit et gaigne ce qui est voisin à l'environ. Et puis si la parole et remonstrance d'un philosophe s'adresse à un homme privé, qui aime à vivre en repos, et se borne luy mesme comme d'un cen-

[1] Il y a quatre fontaines de ce nom connues par les anciens, une dans l'Eubée, une près de Thèbes en Béotie, une dans la Mygdonie, et la plus fameuse de toutes, une dans la Sicile, à Syracuse.

tre et d'une circonference geometrique, d'avoir ce qui luy est necessaire pour l'entretenement de sa personne, elle ne se distribue point à d'autres, ains ayant compensé en luy seul une grande tranquillité, et grand calme de toutes perturbations, elle se fene, vieillit et se termine incontinent : mais au contraire, si elle remonstre à un magistrat, un homme de gouvernement, un homme d'affaires, et qu'elle le remplisse de vertu et de bonté, par le moyen d'un seul elle fait du bien à infinis.

V. COMME Anaxagoras qui se teint avec Pericles, Platon avec Dion, Pythagoras avec les princes et seigneurs de l'Italie, et Caton luy mesme partant du camp navigua en Asie pour veoir Athenodorus [1] : Scipion [2] envoya querir Panætius, quand le senat le commeit et deputa pour aller visiter et syndiquer quelle justice ou injustice regnoit par le monde, ainsi que dit Possidonius [3]. Que devoit donc alors dire Panætius ? « Si tu estois un Castor [4] ou un Pol- « lux, ou quelque autre tel homme privé, vou- « lant fuir la frequence des villes, et se retirer en « quelque coing d'eschole à part, pour illec à loisir « et en plein repos coudre et descoudre, plier et « desplier les syllogismes des philosophes, j'eusse « volontiers accepté l'offre que tu me fais, et fusse

[1] Athénodore, de Tarse en Cilicie, philosophe stoïcien. C'est Caton d'Utique, dont Plutarque parle ici.

[2] Scipion-Émilien, l'an de Rome 624.

[3] Posidonius, d'Apame en Syrie, philosophe stoïcien historien, maître de Cicéron et de Pompée.

[4] Noms très-communs parmi le bas peuple.

« allé demourer avec toy : mais pource que tu es « le fils de Paulus AEmylius, qui a esté par deux « fois consul, et arriere fils de Scipion l'Affricain, « celuy qui deffeit Hannibal de Carthage, je ne de- « viseray point avec toy ».

VI. Et de dire maintenant qu'il y a double raison et parole, l'une interieure ou mentale, que lon dit estre don de Mercure, surnommé *Hegemon*, c'est-à-dire, guide : et l'autre proferée, qui est messagere et instrumentale pour donner à entendre ses conceptions, cela est tout rance et moisy de vieillesse, et doit estre compris dessoubs cest ancien proverbe, « Je sçavois cela devant que Theognis fust né » : mais toutefois encore ceste distinction-là ne fait rien contre ce que nous disons.

VII. Car de l'une et de l'autre parole, tant de celle qui demeure en la pensée, que de celle qui se prononce et se profere dehors, la fin est amitié de l'une envers soy-mesme, et de l'autre envers autruy ; car celle-là tendant au but de la vertu par les enseignements de la philosophie, rend l'homme accordant tousjours avec soy-mesme, ne se plaignant jamais, ny se repentant de rien, plein de paix, plein d'amour et de contentement de soy-mesme,

Ses membres n'ont nulle sedition,
Estrange entre eulx, nulle dissention,

nulle passion rebelle et desobeïssante à la raison, nul combat de volonté contre volonté, nulle repugnance de discours à discours.

VIII. Il n'y a point d'amertume turbulente, meslée avec joye, comme sur les confins de desir, de repentance et regret, ains y sont toutes chose uniement doulces, paisibles et amiables, et font que chacun jouïssant de tant et tant de biens se contente et s'esjouist de soy-mesme.

IX. Et quant à l'autre sorte de raison et de parole proferée, Pindarus dit que la Muse n'estoit point anciennement avaricieuse, aimant le gain, ny mercenaire, et croy qu'encore ne l'est elle pas maintenant, mais par l'ignorance et nonchalance des hommes ne se soucians de bien ny d'honneur, Mercure, qui paravant estoit gratuit et commun, est devenu traffiqueur, ne voulant rien faire sans estre payé : car il n'est pas vraysemblable que Venus se soit jadis mortellement courroucée à l'encontre des filles de Prospolus [1], pource que ce furent elles qui les premieres machinerent de semer haines [2] et inimitiez entre les jeunes hommes, et que Urania, Clio et Calliopé se contentent ou prennent plaisir à ceulx qui corrompent la dignité des lettres pour de l'argent, ains m'est advis que les œuvres et les dons des Muses doivent estre encore plus amiables

[1] Je ne sais pas ce que c'est que Prospolus. Mais j'avertis le lecteur que Prospolus est un mot grec qui signifie ministre, et qui étant masculin et féminin, peut désigner ici un prêtre ou une pretresse de Vénus.

[2] Aucuns lisent μύσια les autres lisent en ce lieu μίσεα et fauldroit le rendre : semer des haines et inimitiez entre les jeunes hommes. *Amyot*. Ce passage est entièrement corrompu dans le texte. Voyez les observations. C.

et plus gracieux, que non pas ceulx de Venus, car l'honneur que d'aucuns se proposent pour la fin et le but du sçavoir et des lettres, a esté tenu cher, pource que c'est un principe et un seminaire d'amitié : mais qui plus est, le commun des hommes mesure l'honneur à la bienveuillance, estimans que nous ne louons seulement que ceulx-là que nous aimons.

X. Mais ceulx là font comme Ixion, qui poursuivant d'amour la deesse Juno tumba en une nuée : aussi au lieu d'amitié ils ambrassent honneur, image vaine, tromperesse, pompeuse, vagabonde et incertaine, mais l'homme de bon sens et de bon jugement, s'il s'entremet d'affaires et du gouvernement de la chose publique, il ne convoitera d'honneur sinon autant qu'il en aura de besoing pour entretenir son authorité et son credit, à fin que lon se fie en luy au maniement des affaires : car il n'est ny plaisant ny facile de profiter à ceulx qui ne le veulent pas, et la disposition de le vouloir procede de se fier : ne plus ne moins que la lumiere est plus le bien de ceulx qui voyent, que de ceulx qui sont veuz : aussi est l'honneur plus utile à ceulx qui sentent qui en est digne, qu'à ceulx qui ne sont pas mesprisez.

XI. Mais celuy qui ne se mesle point d'affaires, qui vit avec soy-mesme et constitue son bien à vivre à part en loisir et en repos, saluë de loing la vaine gloire et populaire, dont jouïssent les autres qui versent en la veuë des peuples, et en pleins theatres : tout ainsi qu'Hippolytus, qui estoit chaste,

saluoit de loing la deesse Venus ; mais celle qui procede des gens de bien et d'honneur, il ne la refuse ny ne la mesprise pas.

XII. Quand il est question d'amitié, il ne fault pas chercher à l'avoir et contracter seulement avec ceulx qui ont les biens, la gloire, le credit et l'authorité de grands seigneurs, mais aussi ne fault il pas fuir ces qualitez là, quand elles sont conjointes avec une nature doulce et des mœurs moderées. Le philosophe ne cherche pas les beaux et bien formez jeunes hommes, ains ceulx qui sont dociles, bien conditionnez et convoiteux de sçavoir: mais aussi s'ils ont et beaulté de visage, et bonne grace, et fleur de jeunesse, cela ne luy fera pas peur de s'en approcher, ny les beaux traicts de visages ne le chasseront pas d'auprès de ceulx qu'il sentira dignes que lon en prenne soing et que lon y employe sa peine: aussi quand la puissance, la richesse, et l'authorité de prince se trouvera en un homme de bonne nature, gracieux et honeste, il ne laissera pas de l'aimer et de le caresser pour cela, ny ne craindra pas qu'on l'appelle courtisan ny caressant les grands.

Ceulx qui par trop fuyant Venus estrivent,
Faillent autant que ceulx qui trop la suivent :

ainsi en est il de l'amitié des princes et des grands seigneurs : parquoy le philosophe qui ne se meslera point d'affaires, ne les fuira point, mais le civil qui s'empeschera du maniement de la chose publique, les recherchera, non les faschant pour se

faire ouyr, ny leur chargeant les aureilles de contes, mais s'accommodant volontiers à les hanter, passer le temps, et deviser avec eulx quand ils le veulent.

XIII. . . . . De Berecynthe
Les plaines ont de long douze journées,
Qui tous les ans sont par moy engrenées.

Celuy qui dit cela, s'il eust autant aimé les hommes, comme il aimoit le labourage, eust plus volontiers cultivé et ensemencé celle terre qui pouvoit nourrir si grande multitude d'hommes, que la petite maisterie d'Antisthenes, qui à peine pouvoit suffire à le nourrir luy seul [1].

XIV. Et toutefois Epicurus, qui mettoit le souverain bien de l'homme en un très profond repos, comme en un port couvert de tous les vents et de toutes les vagues du monde, dit, que le faire bien à autruy est non seulement plus honeste que le recevoir bien d'autruy, mais encore plus plaisant : car il n'y a rien qui engendre tant de joye que fait la grace, c'est-à-dire, la beneficence : et avoir bon jugement celuy qui imposa les noms aux trois Graces, Aglaïa, Euphrosine, et Thalia, car certainement la joye et le contentement est bien plus grand et plus net en celuy qui donne la grace, qu'en celuy qui la reçoit. Voilà pourquoy plusieurs souvent rougissent de honte quand on leur fait du

[1] Il y a ici une lacune, et beaucoup d'altération dans le texte. *Vauvilliers*. Voyez les Observations.

bien, là où lon est tousjours bien aise quand on en fait.

XV. On font bien à tout un peuple ceulx qui rendent gens de bien, ceulx dont le peuple ne se peult passer : comme, au contraire ceulx qui gastent et corrompent les princes, les roys, et les seigneurs, comme font les flatteurs, les calomniateurs et faulx accusateurs, sont en abomination de tous, et punis par tous, comme ceulx qui jettent un poison mortel, non en une couppe, ains en une fonteine qui coule en public, de laquelle ils voyent que tout le monde boit.

XVI. Tout [1] ainsi doncques comme Eupolis [2] dit, en se mocquant des flatteurs poursuivans de repeuë franche du riche Callias [3], « qu'il n'y avoit ny feu, « ny fer, ny cuivre qui les peust engarder d'aller « soupper chez luy » : mais les mignons et favoris d'un tyran Apollodorus, ou d'un Phalaris, ou d'un Dionysius, après le decès de leurs maistres on les gehenna, on les escorcha, on les brusla, et les meit on au reng des hommes maudits et damnez, pource que ceulx là ne faisoient tort qu'à un seul, et ceulx cy en oultrageoient plusieurs, en en depravant un tout seul, qui estoit le seigneur : aussi ceulx qui demeurent ou hantent avec des hommes privez, ils les rendent bien contents, innocents, doulx et gracieux en eulx mesmes, mais celuy qui à un sei-

[1] Lisez : *On se contente de rire avec Eupolis qui dit*, etc. C.

[2] Eupolis, poëte comique, contemporain d'Aristophane, florissoit dans la quatre-vingt-huitième olympiade.

[3] Parent d'Aristide. Voyez sa Vie.

gneur et magistrat oste une mauvaise condition, ou luy dresse sa volonté et son intention là où il fault, celuy là philosophe pour le public, et corrige le moule et le patron auquel tous les subjects sont formez et gouvernez.

XVII. Les citez et republiques bien policées decernent et deferent honneur et reverence aux presbtres, pource qu'ils prient et demandent aux dieux des biens, non pour eulx seuls, ny pour leurs parents et amis seulement, mais universellement pour tous les citoyens : et toutefois les presbtres ne rendent pas les dieux bons, ny donneurs de biens, mais estants tels d'eulx mesmes, ils les prient et reclament : mais les philosophes qui vivent et conversent avec les princes et seigneurs, les rendent plus justes, plus moderez et plus affectionnez à bien faire : au moyen dequoy il est vraysemblable, qu'ils en reçoivent aussi plus d'aise et plus de contentement.

XVIII. Et m'est advis, quant à moy, que un ouvrier qui fait les luts et lyres, prendra plus de plaisir à faire une lyre, quand il sçaura que celuy qui la possedera en edifiera les murailles de la ville de Thebes, comme jadis feit Amphion : ou en appaisera une grande sedition, comme fut celle des Lacedæmoniens que Thaletas [1] le Candiot pacifia, en chantant sur sa lyre et les addoulcissant. Et semblablement aussi un charpentier, faisant le gouvernal et timon d'une galere, sera plus resjouy, quand il entendra que ce timon servira à gouver-

[1] Comtemporain de Lycurgue.

ner la galere capitainesse, dedans laquelle Themistocles combattra contre les Perses pour la defense de la liberté de la Grece, ou bien celle de Pompeius, avec laquelle il deffeit en bataille navale l'armée des Pirates.

XIX. Que cuydez vous doncques que le philosophe pensera de sa parole et de sa doctrine, quand il viendra discourir en luy mesme: que celuy qui la recevra, estant homme d'authorité, prince ou grand seigneur, fera un bien public, par ce qu'il rendra le droict justement à un chascun, il fera de bonnes loix et ordonnances, il punira les meschants, et avancera les gens de bien et d'honneur? Il m'est advis certainement qu'un gentil charpentier et faiseur de navires fera plus volontiers un timon, quand il sçaura qu'il servira à regir la grande nave d'Argo renommée par tout: et semblablement qu'un charron ne mettra pas si volontiers la main à faire une charrue ou un chariot, qu'il fera les aixieux sur lesquels il sçaura que Solon devra engraver ses loix.

XX. Or les discours et raisons des philosophes, si une fois elles sont bien et fermement imprimées, ès ames des grands personnages, qui ont le gouvernement des estats en main, et qu'elles y prennent pied, elles ont force et efficace de vives loix. Ce fut pourquoy Platon navigua en Sicile, esperant que les sentences de sa philosophie vaudroient loix, et produiroient de bons et profitables effects ès affaires de Dionysius, mais il trouva que Dionysius estoit comme une de ces tablettes ja toute pleine de ratures

ratures et de souillures, qui ne pouvoit plus laisser la taincture de la tyrannie, pource qu'elle avoit desja percé et penetré jusques au fond, et ne se pouvoit plus effacer : [1] là où il fault que ceulx qui sont pour faire leur profit de bons advertissements, soient encore en mouvement.

[1] Voyez les Observations. C.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ

QU'IL EST REQUIS QU'UN PRINCE SOIT SAVANT.

Platon refuse de donner des loix aux habitant de de Cyrène. II. *Il est difficile de donner des conseils aux rois, parce qu'il craignent l'empire de la raison.* III. *Ils ressemblent aux colosses, qui par dehors paroissent des divinités, et en dedans ne sont pleins que de pierre, de terre et de plomb.* IV. *Il faut que le prince commence par se régler lui-même, afin de pouvoir régler les autres.* V. *C'est à la loi qu'il appartient d'être reine des rois.* VI. *Les rois sont les ministres des dieux, pour être les dispensateurs de leurs bienfaits.* VII. *Ils sont les images de la divinité.* VIII. *La justice et la clémence sont véritablement des qualités divines* IX. *Criminelle flatterie d'Anaxarchus.* X. *Jupiter est la justice même.* XI. *Il faut que les rois craignent le mal en lui-même, et non pas à cause de ses suites.* XII. *Exemple de Cléarchus, tyran d'Héraclée de Pont.* XIII. *Dieu est essentiellement providence gouvernante.* XIV. *La justice et la sagesse sont son image, comme le soleil.* XV. *Alexandre pouvoit devenir Diogène, sans cesser d'être Alexandre.* XVI. *La souveraine puissance devient l'aliment et l'instrument de tous les vices.* XVII. *Si la raison ne la modère et ne la réprime.*

QU'IL EST REQUIS QU'UN PRINCE SOIT SÇAVANT.

Les habitans de la ville de Cyrene[1] prierent une fois Platon de leur donner par escript de bonnes loix, et de leur dresser et ordonner le gouvernement de leur estat : ce qu'il refusa de faire, disant « qu'il « estoit bien malaisé de donner loix aux Cyreniens, « qui estoient si riches et si opulents : car il n'est rien si hault à la main, si farouche, ne si malaisé « à domter et manier, qu'un personnage qui s'est « persuadé d'estre heureux.

II. Voila pourquoy il est bien difficile de conseiller les princes et seigneurs, comment ils se doivent gouverner, car ils craignent de recevoir et admettre la raison, comme un maistre qui leur commande, de peur qu'elle ne leur oste ou retrenche ce qu'ils estiment le bien de leur grandeur et puissance, en les assubjettissant à leur devoir : c'est pource qu'ils n'entendent pas le discours de Theopompus[2] le roy de Sparte, qui fut le premier, qui introduisit à Sparte les ephores, et les mesla au gouvernement avec les roys : car comme sa femme

[1] Ville de Lybie.

[2] Thépompe, roi de Sparte, succéda à Nicandre son père, la troisième année de la deuxième olympiade, 770 ans avant J. C. Les jeux olympiques avoient été renouvellés par Iphitus, l'an du monde 3224, 776 ans avant J. C.

luy reprochast, qu'il laisseroit à ses enfans l'authorité et puissance royale moindre qu'il ne l'avoit euë de ses predecesseurs : « Mais plus grande, luy « respondit il, d'autant qu'elle sera plus asseu« rée » : car relaschant un peu ce qui estoit en la royauté trop roide et trop vehement, il evita par un mesme moyen et l'envie et le peril : et toutefois ce Theopompus là derivant de son authorité comme d'une grande riviere un petit ruisseau, autant comme il en donna aux ephores, autant s'en osta il à soy-mesmes : mais la raison et remonstrance de philosophie estant logée avec le prince pour luy assister et le conserver, luy ostant de sa puissance comme de l'embonpoint ce qu'il y a de trop, luy laisse ce qui est sain.

III. Mais la plus part des princes et grands seigneurs qui ne sont pas sages, ressemblent aux ignorans tailleurs d'images, lesquels ont opinion que les statues enormes et excessives qu'ils taillent, que lon appelle colosses, sembleront vastes et grandes, s'ils les font bien esquarquillées de jambes, et bien estendues de bras, avec une bouche qui baille bien grand : car semblablement aussi ceulx cy avec une voix grosse, un visage renfrongné, un regard fier, une fascheuse conversation, et un vivre à part sans communiquer avec personne, cuident contrefaire la gravité, grandeur et dignité qui est requise en un seigneur, mais ils ne different en rien de ces colosses-là qui par le dehors ont la representation de quelque dieu ou demy-dieu, mais par le dedans sont pleins de terre, de pierre et de

plomb : il n'y a difference, sinon que la pesanteur de ces enormes statues-là les maintient aucunement droittes, sans pancher ne çà ne là, mais ces ignorants princes et seigneurs-cy, pour ce qu'ils ne sont pas bien au dedans dressez à plomb, souventefois sont esbranlez, et quelquefois du tout renversez : car venans à bastir leur puissance et licence haulte sur une base qui n'est pas bien dressée à plomb, ne mise au niveau, ils panchent et versent en leur ruine avec elle.

IV. Mais il fault que comme la reigle, estant elle mesme droitte, et non gauche ny tortue, dresse et rend droittes toutes autres choses, les faisant à soy semblables, en s'approchant et appliquant à elles : semblablement aussi, que le prince ayant estably et dressé premierement en soy-mesme sa principaulté, c'est-à-dire, après avoir bien composé sa vie et ses meurs, alors il accommode et applique à soy ses subjects, pour les rendre aussi droits. Car ce n'est pas affaire à celuy qui tombe, de redresser : ny à celuy qui ne sçait rien, d'enseigner : ny à celuy qui est desordonné, d'ordonner : ny à celuy qui est dereiglé, de ranger : ny à celuy qui ne sçait obeïr, de commander : mais la plus part des hommes se trompans en cela, estiment que le premier et principal bien qu'il y ait à commander soit de n'estre point commandé : comme faisoit le roy de Perse, qui estimoit que tous ses subjects luy estoient esclaves, excepté sa femme seule, de laquelle plus que d'autre il devoit estre seigneur.

V. Mais qui sera-ce doncques qui commandera

au roy et au prince? Ce sera la loy, qui est royne de tous, et mortels et immortels, comme dit Pindare, non pas une loy escritte dehors en quelques livres, ou dessus quelques boys: mais la raison vive imprimée en son cœur, tousjours demourant avec luy, tousjours le conservant, et jamais ne l'abandonnant sans conduitte: car le roy de Perse avoit un de ses chambellans ordonné à cest office, pour luy venir dire tous les matins, entrant en sa chambre, « Leve toy sire, et prouvoy aux affaires, aus« quels Mesoromasdes, c'est-à-dire le grand dieu, « t'a ordonné pour prouveoir »: mais à l'endroit d'un sage prince et bien appris, c'est la raison qu'il a au dedans qui luy sonne tousjours cela à l'aureille.

VI. Polemon disoit, que l'amour estoit une entremise des dieux à l'endroit des jeunes gens, dont ils avoient soing, et qu'ils vouloient sauver: mais plus veritablement pourroit on dire, que les princes sont ministres des dieux, pour prouveoir aux affaires et au salut des hommes, à fin que des biens qu'ils leur donnent, ils soient distributeurs des uns, et conservateurs des autres.

Voy tu ce hault infiny firmament,
Qui dans son sein liquide fermement
De tout costez la terre ronde embrasse?

C'est luy qui influe les principes des semences convenables, et puis la terre les produit en estre, et sont les unes accreuës par les pluyes, les autres par les vents, les autres eschauffées par les astres et par la lune: mais c'est le soleil qui regit et gouverne

tout, et leur inspire le gracieux attraict d'amour, aussi de tous tant de grands biens, dons et presens que les dieux font aux hommes, il n'y a moyen d'en jouir ny user droittement sans loy, sans justice, ny sans prince et magistrat. La justice est la fin de la loy, la loy œuvre du prince, et le prince image de dieu, qui tout regit et gouverne, n'ayant besoing ny de Phidias [1] qui le taille, ny de Polycletus, ny de Myron : ains luy-mesme se formant au moule et patron de dieu, par le moyen de la vertu, statue la plus plaisante et la plus excellente que lon sçauroit jamais veoir.

VII. Et comme dieu a colloqué au ciel pour un bel image de sa divinité le soleil et la lune, telle representation et telle lumiere est en une cité et en un royaume, le prince, tant qu'il a au cœur la crainte de dieu, et l'observation de la justice emprainte, c'est à dire, qu'il a la raison divine en son entendement, non pas le tonnerre en la main, ny la foudre, ny le trident, comme il y a des fols princes, qui se font mouler et peindre, rendans leur folie odieuse d'affecter ce à quoy ils ne peuvent attaindre : car dieu hait et punit ceulx qui veulent imiter le tonnerre, la foudre, les rays du soleil, et choses semblables : et au contraire, ceulx qui sont zelateurs de sa vertu, et qui taschent à se conformer à sa clemence et bonté, il les aime et avance, et leur

[1] Phidias, Polyclète et Myron, fameux statuaires, florissoient, le premier dans la quatre-vingt-troisième olympiade, les deux autres, dans la quatre-vingt-septième.

donne part de sa verité, de sa justice, clemence et legalité.

VIII. Lesquelles qualitez sont telles, qu'il n'y a rien plus divin au monde, non le feu, ny la lumiere, ny le cours du soleil, non le lever et coucher des estoilles, non pas mesme l'eternité, ny l'immortalité, car dieu n'est pas benist ny heureux pour la longueur et durée de sa vie, mais pource qu'il est prince de toute vertu, c'est celà qui est la divinité, et la beaulté ce qui est regy par elle.

IX. Anaxarchus pour reconforter et consoler Alexandre, lequel se desesperoit pour le meurtre qu'il avoit commis en la personne de Clitus, luy dit, que Dicé et Themis, c'est-à-dire justice, equité et droitture sont les assesseurs de Jupiter, pour monstrer, disoit-il, « que tout ce qui est fait « par le prince est juste, equitable et droitturier », pechant en cela griefvement, lourdement et pernicieusement, de vouloir remedier au regret que ce prince sentoit pour le peché qu'il avoit commis, en luy donnant asseurance d'en faire encore d'autres semblables.

X. Et s'il est en cela loisible d'amener sa conjecture, Jupiter n'a point justice et equité pour ses assesseurs, mais luy-mesme est la justice et l'equité et la plus ancienne et la plus parfaite loy qui soit: ainsi parlent, escrivent et enseignent tous les anciens, que Jupiter mesme ne sçauroit bien commander sans justice: laquelle est vierge, selon que dit Hesiode, non violée ny contaminée, ains tousjours logée avec honte, pudicité et simplicité. Voilà

pourquoy les anciens appellent les roys reverends et venerables. Car il est convenable que ceulx qui moins ont de crainte, ayent plus de honte et d'honneur.

XI. Or fault il que le prince craigne plus tost de mal faire que de mal recevoir, comme estant l'un cause de l'autre : et est celle crainte benigne et genereuse, propre et peculiere à un bon prince, craindre que ses sujects, sans qu'ils le sçache, ne soient offensez et foulez,

Ne plus ne moins que les chiens genereux [1]
Veillent auprès des brebis, non pour eux,
Sentans venir quelque beste sauvage
Autour du parc, pour y faire carnage.

Et n'est pas pour eulx qu'ils craignent, mais pour ceulx qu'ils gardent, comme Epaminondas, s'estans les Thebains laissez aller à boire dissoluement et faire grand chere en une feste, luy seul alloit revisitant les armes et les murailles, disant qu'il jeunoit et veilloit, à fin que les autres peussent à seureté boire et dormir. Et Caton en la ville d'Utique feit cryer à son de trompe, « que à tous ceulx qui s'es« toient sauvez de la deffaite, il donneroit moyen « de s'en aller par la mer » : et les ayant tous embarquez, après avoir fait sa priere aux dieux de leur donner bon voyage, luy retournant en son logys se tua soymesme, monstrant en cest exemple ce que le prince doit craindre, et ce qu'il doit mespriser.

[1] Iliade, L. IV, v. 183. C.

XII. Au contraire Clearchus[1] le tyran de Pont s'enfermoit dedans un coffre pour dormir, comme un serpent dedans son creux : et Aristodemus[2] le tyran d'Argos montoit en une petite chambrette suspendue, dont l'huys estoit une trappe, sur laquelle il mettoit son lict, là où il se couchoit avec sa concubine : et la mere d'elle quand il estoit monté venoit oster l'eschelle d'abas, et puis le matin la rapportoit. Comment pensez-vous que ce tyran là devoit trembler de frayeur quand il estoit dedans un plein theatre, ou dedans le palais, où lon exerçoit la justice, ou dedans le conseil, ou en un festin, veu qu'il faisoit de sa chambre une prison ? A la verité aussi les bons princes craignent pour leurs subjects, et pource d'autant que plus ils augmentent leur puissance, autant augmentent ils aussi leur crainte : car de tant qu'ils commandent à plus grand nombre d'hommes, de tant en craignent ils aussi plus grand nombre.

XIII. Car il n'est pas vraysemblable ne bien seant avec la majesté divine, ce que aucuns philosophes ont voulu dire, que dieu est invisiblement meslé parmy la matiere premiere qui seuffre toutes choses, et qui reçoit mille contraintes et mille cas fortuits, et des changemens innumerables, ains reside là hault assis et colloqué en la nature, qui est tousjours une et toujours en mesme estat sur

[1] Cléarque, tyran d'Héraclée, ville de Pont, s'empara du trône dans la cent quatrième olympiade, et fut tué après douze ans de règne, par Chion, disciple de Platon.

[2] Voyez la Vie de Philopœmen, T. IV.

des saincts fondements, comme dit Platon, faict et parfaict ce qui est droict selon nature, se promenant par-tout.

XIV. Et comme le soleil au ciel, qui est son très-bel image, se laisse veoir dedans un mirouer à ceulx qui ne le peuvent regarder luy mesme, aussi a il laissé ès villes, et parmy les hommes, une autre image, c'est la lumiere de justice et droicte raison qui l'accompagne, laquelle les hommes sages et heureux descrivent et paignent des sentences de la philosophie, en se conformant à ce qui est le plus beau dans le monde, et n'y a rien qui imprime ès ames et esprits des hommes une telle disposition, que la raison tirée et apprise de la philosophie, à fin qu'il ne nous advienne comme il feit à Alexandre le grand, lequel ayant veu et consideré Diogenes en la ville de Corinthe, comme il estoit genereux, estima beaucoup et admira la grandeur de courage et magnanimité de ce personnage, jusques à dire, « Si je n'estois Alexandre, je serois « Diogenes » : quasi par maniere de dire se faschant de sa richesse, de sa splendeur et de sa puissance, comme estant empeschements et destourbiers de sa vertu, et portant envie à sa capette, et et à sa besace, d'autant que par icelles Diogenes estoit invincible et imprenable, non pas comme luy qui ne l'estoit que par le moyen des armes, des chevaux et des picques.

XV. Car il pouvoit en se gouvernant par vraye raison philosophique estre de disposition et affection Diogenes, et demourer d'estat et de fortune

Alexandre, voire tant plus estre Diogenes, d'autant qu'il estoit Alexandre: comme ayant contre une grosse tourmente agitée de forts vents, et de vagues impetueuses, besoing de chable et d'ancre plus forte, et de gouverneur et pilote plus grand, car ès hommes petits qui ont peu ou point de puissance, comme sont les privez, la folie est innocente, et ne font point de mal quand ils sont fols, pource qu'ils ne peuvent: comme ès mauvais songes il y a je ne sçay quoy de douleur qui fasche l'ame quand elle ne peult pas venir à bout de mettre à execution ses cupiditez: mais où la puissance est conjoincte avec la mauvaistié, elle adjouste aussi douleur à ses passions et affections [1], et est bien veritable ce que souloit dire le tyran Dionysius, car il disoit, « que le plus grand plaisir et contentement qu'il sentist de sa domination tyrannique, « estoit, que ce qu'il vouloit, soudainement estoit « fait [2] »:

Comme il fut dit, il fut aussi tost fait [3].

XVI. Ainsi la mauvaistié et le vice prenant sa course legere par la carriere de la puissance poulse et presse toute violente passion, faisant qu'une

[1] Lisez d'après Stobée, cité par M. Wittembach: *elle donne des nerfs*, (c'est-à-dire, de la force) *à ses passions et affections*. c.

[2] Ajoutez: « Il y a donc beaucoup de danger à vouloir ce « qui ne convient pas, lorsqu'on peut faire tout ce qu'on « veut ». c.

[3] Iliade, L, XIX. v. 242. c.

cholere devient aussitost meurtre, un amour adultere, une avarice confiscation : la parole n'est pas plus tost achevée, que ce luy qui est tombé en suspicion perit, et celuy qui est calomnié est perdu : mais comme [1] les naturels tiennent, que l'esclair sort de la nue après le tonnerre, encore qu'il apparoisse devant, comme le sang sort de la playe, par ce que l'aureille reçoit le son, et la vue va au devant de l'esclair : aussi à l'endroit de tels seigneurs les punitions precedent les accusations et les condemnations vont devant les probations,

Car le courroux ne peult là plus durer,
Non plns que l'encre en tourmente asseurer
La nave estant fichée dans le sable,
Qui ne tient coup, et ne deumeure stable.

XVII. Si le poids de la ràison ne reprime et n'arreste la puissance faisant le prince et seigneur ainsi comme fait le soleil, lequel alors qu'il est plus hault elevé en la partie septentrionale, c'est lors que plus lentement il chemine et moins il se remue, rendant son cours plus asseuré par la tardité : car il n'est possible que les vices demeurent couverts et cachez ès hommes qui ont grande puisssance, ains comme ceulx qui sont sujects au mal caduque, soudain que quelque froid les prend, ou qu'ils tournent un peu, il vient incontinent un éblouissement et un chancellement qui descouvre et fait veoir leur mal : aussi les ignorans et mal appris, soudain que la fortune les a un petit eslevez en biens,

[1] Les Physiciens. c.

en richesses, en estats et authoritez, incontinent elle fait veoir leur cheute, et ruine : ou pour mieulx le donner à entendre, comme lon ne cognoist pas le vice et la faulte des vaisseaux quand ils sont vuides, mais quand vous y versez quelque liqueur, alors vous voyez par où ils coulent et s'en vont : aussi les ames pourries et gastées ne peuvent contenir leur authorité et puissance, ains coulent dehors par leurs cupiditez, leurs choleres, leurs vanitez, et leurs impertinences. Et qu'est-il besoing de s'estendre à discourir cela plus amplement, veu que lon calomnie ès grands et illustres personnages jusques aux moindres faultes qu'ils ont eués ? On reprochoit à Cimon [1] qu'il aimoit le bon vin, à Scipion qu'il aimoit à dormir, et accusoit on Lucullus de ce qu'il tenoit table trop sumptueuse et trop friande [2].

[1] Fils de Miltiade, mort 449 ans avant J. C.

[2] La fin de ce Traité manque.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ

QUE LE VICE EST SUFFISANT

POUR RENDRE L'HOMME MALHEUREUX.

Tantale, image de la cupidité insatiable. II. *Un riche Sicyonien fait présent à Agamemnon d'une belle jument de course, pour être dispensé d'aller à la guerre de Troye.* III. *Aujourd'hui les courtisans et ceux qui veulent se faire estimer gens d'affaires, sacrifient toutes les douceurs de la vie, pour gagner un cheval, une chaîne, ou quelqu'autre présent semblable.* IV. *Fatigués du tourbillon qui les étourdit, ils estiment heureux ceux qui mènent une vie tranquille; et ceux-ci, au contraire, les croient heureux, parce qu'ils les voient honorés.* V. *Ainsi le vice suffit seul pour rendre les hommes malheureux.* VI. *Il y a des hommes qui résistent aux maux physiques. Ils ne résistent point aux maux moraux.* VII. *Quand les villes ont quelque entreprise à faire, elles appellent les artistes pour les mettre en concurrence, et choisir celui qui paroît plus propre à remplir l'objet proposé.* VIII. *Fiction de la fortune et du vice, disputant à qui*

saura le mieux rendre un homme malheureux. IX. *Enumération des diverses sortes de maux que la fortune peut nous faire.* X. *Ils ne rendent malheureuses que les ames foibles et lâches.* XIII. *Le vice a-t-il besoin de la fortune pour nous rendre misérables?*

QUE

QUE LE VICE EST SUFFISANT
POUR RENDRE
L'HOMME MALHEUREUX.

Le commancement de ce Traitté, est si defectueux et si corrompu, mesme ès livres escripts à la main, que lon ne sçait quelle conjecture y asseoir. Amyot.

AYANT vendu le sien corps pour un doire, ** comme dit Euripides, bien peu de bien, et encore mal asseuré et incertain : mais à celuy qui ne passe pas par dessus la cendre, ains à travers un feu, par maniere de dire, royal, et qui est bruslé tout à l'entour, qui est continuellement à la grosse et courte aleine, en peur et en crainte, plein de sueur, s'en court jusques delà la mer pour gaigner, elle luy donne à la fin une richesse de Tantalus de laquelle il ne jouira jamais, pour les continuelles occupations, ès quelles il s'enveloppe.

II. OR feit jadis sagement ce grand riche homme Sicyonien qui nourrissoit des haras de chevaux, quand il donna à Agamemnon roy des Acheïens une belle jument coursiere fort viste, pour estre dispensé

> De n'aller point à Troye la venteuse [1],
> Ains demourer loing de guerre doubteuse,

[1] Iliade, L. XXIII, v. 297.

Chez soy en paix et toute volupté,
Car il avoit de tous biens à planté :

à fin que demourant en sa maison, il se veautrast à son aise en profonde richesse, et se donnast du bon temps à loisir, sans aucune fascherie.

III. Mais noz courtisans d'aujourd'huy, et ceulx qui se veulent faire estimer gens d'affaires, n'attendent pas qu'on les appelle, ains se vont d'eulx mesmes jetter la teste baissée ès courts des princes et ès grosses maisons, là où il fault qu'ils veillent et facent le guet en grand travail, pour gaigner ou un cheval, ou une chaine, ou quelque tel present :

Et ce pendant la face deschirée [1]
En sa maison sa femme est demeurée,
Et la maison achevée à demy,

pendant que son mary est trainné çà et là errant, vagabond par le monde, tiré de quelques esperances, qui à la fin bien souvent le trompent, et luy font honte.

IV. Et si d'adventure il obtient quelque chose de ce qu'il desire, après avoir esté bien tourneboulé sans dessus dessoubs, jusques à en avoir la teste toute estourdie de virer ainsi au rouët de la fortune, il demande à s'en eschapper, et appelle bienheureux ceulx qui demeurent en vie privée, sans s'exposer aux perils : et ceulx cy au contraire le reputent luy bien-heureux, d'autant qu'ils le voyent preferé à eulx.

V. Voyla comment le vice dispose tous hommes

[1] Iliade, L. II, v. 700.

à toutes sortes de malheurs, estant un parfaict ouvrier de malheureté : de maniere qu'il n'a besoing ne d'instrumens ny de ministres. Les autres tyrans qui s'estudient à rendre miserables ceulx qu'ils tourmentent, ils nourrissent des bourreaux et des gehenneurs, ils inventent des fers chauds à brusler des grillons [1], mais le vice sans aucun appareil d'utils, aussi tost qu'il s'attache à l'ame, il la brise et l'accable et ruine, il remplit de douleurs, de lamentations, de rancune, de regrets et repentance l'homme.

VI. Qu'il soit ainsi, on voit plusieurs qui endurent qu'on leur couppe la chair et les membres, sans qu'ils dient mot, et endurent patiemment quand on les fouëtte, et quand leurs maistres, ou bien des tyrans leur donnent [2] les grillons, vous ne leur entendrez pas jetter un seul cry, d'autant que l'ame avec la raison, comme avec la main, reprimant la voix, la garde de sortir : là où, au contraire, vous ne sçauriez jamais faire demourer quoy un courroux, ny commander à un deuil qu'il se taise : ny arrester un qui est surpris de peur, ny un qui se repent de regret, qu'il ne crie, qu'il ne se tire par les cheveux, et qu'il ne frappe sa cuisse, tellement que le vice est plus violent que n'est ny le feu, ny le fer.

VII. Or les villes et citez, quand elles font à sça-

[1] Lisez : *Des coins*. On les employoit pour serrer les pieds des accusés, et les faire parler. C.

[2] La question par les coins. C.

voir par affiches, qu'elles veulent faire edifier[1] quelques navires ou quelques statues de grandeur excessive que lon appelle *colosses*, elles escoutent les ouvriers disputans les uns contre les autres de la manufacture, et entendent leurs raisons, et voient leurs modelles, puis elles élisent celuy d'entre eulx qui fera le faict à moins de coust, mieulx et plus promptement.

VIII. Or posons le cas doncques que nous publions par affiches à faire et rendre un homme et une vie malheureuse, et qu'il se presente pour entreprendre le marché, d'un costé la fortune, et le vice de l'autre : l'une, à savoir la fortune, pleine d'utils de toute sorte, et d'un appareil de grands frais, pour construire une vie miserable et malheureuse comme pourroient estre voleries de brigands, des guerres, des inhumanitez de tyrans, des tempestes de mer, des fouldres de l'air, qu'elles trainneroit après elle, de la ciguë qu'elle broyeroit, des espées qu'elle apporteroit, des calomniateurs qu'elle soudoyeroit, des fiebvres qu'elle allumeroit, des fers et manotes qu'elle feroit sonner, et des prisons qu'elle bastiroit à l'entour, encore que tout cela procede plus tost du vice que de la fortune : mais pourtant supposons que tout cela procede de la fortune, et que la malice et le vice estant auprès tout nud, et n'ayant besoing de chose quelconque hors de soy à l'encontre de l'homme, interrogue la fortune comment elle entend de rendre l'homme malheureux, failly de cœur, « Menasses tu

[1] Lisez : *Quelques Temples* c.

« l'homme de le rendre pauvre, Fortune »? Metrocles[1] se mocquera de toy, qui l'hyver dormoit parmi les moutons, et l'esté dedans les cloistres et portiques des temples : et par ainsi estrivoit de la felicité à l'encontre du grand roy de Perse, lequel passoit son hyver en Perse, et son esté en la Medie.

IX. Ameneras-tu la servitude, les fers et manotes, et l'estre vendu comme esclave? Diogenes le mesprisera, lequel estant exposé en vente par les brigands qui l'avoient pris, cryoit luy-mesme à l'encan, « Qui veult acheter un maistre »? Broyes-tu une couppe de poison? n'en baillas-tu pas autant à boire à Socrates, et luy tout doulcement et facilement sans restiver de peur, ne rien changer de contenance ny de couleur l'avalla, et quand il fust mort les survivans le jugerent bien-heureux, comme celuy qui en l'autre monde s'en alloit vivre d'une vie divine.

X. Me presenteras-tu le feu? voire mais Decius[2] le capitaine des Romains t'a piéça prevenu, quand au milieu des deux armées il feit dresser un grand feu, où il se brusla luy-mesme en holocauste à Saturne, comme il avoit voué pour le salut et la prosperité de l'empire romain. Et les honestes femmes des Indiens, qui aiment mieulx leurs marys, combattent et estrivent ensemble pour le feu, et celle

[1] Métroclès, philosophe cynique, disciple de Cratès, aussi bien que sa sœur Hipparchie.

[2] Publius Décius, se dévoua pour l'armée des Romains dans la guerre contre les Latins, l'an de Rome 414. Son fils en fit autant, l'an de Rome 459.

qui gaigne la victoire est bruslée avec le corps de son defunct mary, laquelle toutes les autres jugent et estiment bien-heureuse. Et quant aux sages de pardelà, il n'y en a pas un qui soit reputé homme sainct, ne bien-heureux, si estant encore vivant, en son bon sens et sain entendement, il ne separe son ame de son corps avec le feu, et qu'il ne sorte tout pur et net de la chair, en ayant consumé tout ce qu'il y avoit de mortel.

XI. Ouy mais d'une maison plantureuse et d'une richesse grande, d'une table friande et sumptueuse, tu me reduiras à la besace, à la petite cappette, et à demander mon pain ordinaire: toutes ces choses-là furent les principes et causes de la felicité de Diogenes, et de liberté et de gloire de Crates. Mais tu me feras clouer en croix, ou bien empaler au bout d'un pieu. Et que peult il chaloir à Theodorus s'il pourrira dessus ou dessoubs la terre? Ce sont les plus heureuses sepultures des Tartares, et des Hyrcaniens, l'estre mangé par les chiens: et entre les Bactrianiens, par les loix du pays, ceulx-là sont estimez avoir plus heureuse fin, quand les oyseaux les mangent après qu'ils sont morts.

XII. Qui sont doncques ceulx que tels accidents rendent malheureux? Ce sont les lasches de cœur, delicats, ecervellez, non exercitez ès affaires du monde, et qui tousjours ont retenu les opinions qui leur ont esté imprimées dès leur enfance. La fortune doncques seule n'est pas ouvriere parfaicte de malheur et infelicité, si elle n'a la malice et le vice qui luy aide. Car tout ainsi comme un filet sie l'os qui a

esté longuement trempé dedans du vinaigre et de la cendre, et comme les ouvriers courbent en telle façon qu'ils veulent l'yvoire, après qu'ils l'ont mollifié et detrempé avec de la biere, autrement ils n'en peuvent venir à bout : aussi la fortune blece et cave ce qui est desja gasté et amolly de soy-mesme, quand la malice y survient davantage : et tout ainsi que le poison appelé *Pharicum*[1], autrement Napel ou Aconit, ne nuit à personne des autres, et ne faict point de mal à ceulx qui le touchent, et qui le portent quand et eulx : mais s'il touche tant soit peu à un qui soit navré, il le faict incontinent mourir par la playe et bleceure qui reçoit son influxion : aussi celuy duquel la fortune sera pour ruiner et gaster l'ame, devra avoir au dedans de sa propre chair quelque ulcere, quelque aposthume, et quelque mal pour rendre les accidents, qui luy surviendront de dehors, miserables et lamentables.

XIII. Le vice donc est il point tel, qu'il ait besoing de la fortune pour produire malheureté? De quel costé cela? la fortune ne faict elle pas soublever la tempeste et tourmente en la mer? ne ceinct elle pas les pieds des montagnes, des aguets et embusches des larrons? ne jette elle pas par grande impetuosité la gresle dedans les champs fertiles et fructueux? mais la malice ne suscite elle pas un Melitus[2], un Anytus, un Calixenus, calomniateurs? n'oste elle pas les biens? n'empesche elle pas les

[1] Voyez Dioscoride, lib. VI, chap. XIX. *Amyot.*

[2] Accusateurs de Socrate.

hommes d'estre chefs d'armées pour les rendre malheureux ? Mais elle les faict lasches, elle leur amasse de grandes successions en terre, elle les accompagne par mer, elle est tousjours après, les dessechant de cupiditez, les enflammant de cholere, les accablant de superstitions, les attirant par les cupiditez des yeulx.

Il n'y a ny commancement ny fin.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ.

COMMENT ON SE PEULT LOUER SOI-MÊME.

Tout le monde convient qu'il est ridicule de se louer, et tout le monde se loue. II. *Exemple d'Euripide et de Pindare.* III. *Motifs qui rendent cette vanité très-insupportable.* IV. *Dans quelle occasion on peut parler avantageusement de soi.* V. *Se louer par amour de la gloire seulement, est une vanité.* VI. *Encore plus coupable quand on le fait par jalousie de la gloire d'autrui.* VII. *On peut se louer pour repousser la calomnie.* VIII. *Exemple de Pélopidas et d'Epaminondas.* IX. *Réponse de Sthenelus justifiée.* X. *Différence entre Scipion et Cicéron faisant leur éloge.* XI. *L'éloge de soi-même convient mieux dans l'adversité que dans la prospérité.* XII. *Exemple de Patrocle dans Homère.* XIII. *De Phocion.* XIV. *De Thémistocle.* XV. *De Démosthène.* XVI. *De Lycurgue l'orateur.* XVII. *Adresse du discours de Démosthène pour la couronne.* XVIII. *L'auditeur écoute volontiers les louanges que se donne l'orateur, quand il y trouve les siennes mêlées.* XIX. *Adresse qui consiste à louer dans les autres les vertus semblables aux nôtres.* XX. *Exemples.* XXIII. *Comment il faut corriger les louanges qu'on nous donne.* XXIV. *Les détourner ou modérer.* XXV. *Alors les autres*

hommes ne s'en irritent point. XXVI. *L'arrogance est insupportable.* XXVII. *On peut tempérer la louange de soi-même par l'aveu des défauts qui ne soient pas malhonnêtes.* XXVIII. *De sa pauvreté, ou chose semblable.* XXIX. *Autres moyens d'éviter l'envie que la louange excite.* XXX. *Examiner si la louange qu'on se donne est utile aux autres, ou pour les animer.* XXXI. *Ou pour les réprimer.* XXXII. *Exemples.* XXXIII. *Suite du même sujet.* XXXV. *Quand il faut contredire les éloges qu'on entend donner à un autre.* XXXIX. *Comment on peut éviter le défaut de se louer mal à propos.* XL. *Enumération des choses qui nous engagent à parler de nous-mêmes.* XLIV. *Conseils relatifs.* XLVIII. *Suite et conclusion.*

COMMENT ON SE PEULT LOUER SOY-MESME

SANS ENCOURIR ENVIE NY REPREHENSION.

Il n'y a celuy qui ne die de bouche, que parler de soy-mesme en se donnant la louange d'estre ou de valoir quelque chose, amy Herculanus, ne soit fort odieux, et mal-seant à toute personne bien apprise: mais de faict il y en a bien peu qui se gardent de tomber en ceste impertinence et importunité là, non pas de ceulx mesmes qui la reprennent.

II. Car Euripides disant,

Si la parole il falloit achetter,
Nul ne voudroit ses louanges compter,
Mais à raison qu'on en peult de l'air prendre
Tant que lon veult sans aucun prix en rendre,
Chascun disant de soy-mesme se plaist
Ce qui est vrai et ce qui pas ne l'est,
Pour ce que rien le parler ne luy couste.

Il use d'une très-odieuse et importune vanterie, en cela mesmement qu'il va entrelasser parmy des accidents et affaires tragiques, un propos de soy-mesme, qui n'appartient rien à la matiere subjecte. Semblablement Pindarus ayant dit en un lieu,

Qui se vante importunement,
Est fourvoyé d'entendement,

ne cesse jamais toutefois de magnifier sa suffisance en la poësie, qui est grande certainement, et bien digne de louange, il n'y a personne qui le nie : mais ceulx qui sont couronnez ès jeux et combats sacrez, sont declarez victorieux par la voix d'autruy, pour oster la fascherie que porte avec soy le parler de soy-mesme : et à bon droict avons nous à contre-cœur la vaine gloire de Timotheus [1], en ce qu'il escrit luy-mesme touchant la victoire qu'il obteint à l'encontre de Phrynis, « Tant tu fus heureux Ti-« mothée lors que le herault proclama à haulte voix, « Timothée le Milesien a vaincu le fils de Carbon le « plieur [2] de voix ».

III. Car cela n'a point de grace et est contre toute façon honeste de trompetter ainsi soy-mesme sa victoire, par ce qu'il est bien vray ce que disoit Xenophon, « que la plus plaisante audition que « l'homme sçauroit entendre est, d'ouir reciter ses « louanges par un autre : mais la plus fascheuse aussi « aux autres est d'ouir que luy-mesme les recite » : car premierement nous estimons effrontez et impudents ceulx qui se louënt eulx-mesmes, attendu qu'ils devroient estre honteux quand d'autres les louëroient en leur presence. Secondement, nous les reputons injustes en ce qu'ils se donnent à eulx mesmes ce qu'ils devroient recevoir des mains des autres. Tiercement, si nous nous taisons quand

[1] Timothée, musicien, contemporain d'Euripide. Il ajouta, selon Suidas, deux cordes, et suivant Pausanias, quatre cordes, à la lyre. Les Lacédémoniens le chassèrent de Sparte, à cause de cette innovation.

[2] Voyez les Observations. C.

nous entendons un qui se louë soy-mesme, il semble ou que nous en soyons marris, ou que nous luy portions envie : ou si nous craignons cela, nous sommes contrainсts de confirmer nous mesmes ces louanges, et porter tesmoignage à la chose dont il est question, contre ce que nous en pensons, ce qui est plus convenable à une vile flatterie, qu'à vray honneur, d'avoir le cœur de louër aucun en sa presence.

IV. Mais encore que cela soit veritable, et que la chose aille ainsi : si peult il advenir des occurrences qu'un homme d'honneur s'entre-mettant des affaires de la chose publique pourra se hazarder à parler de soy-mesme à son advantage : non pour aucun honneur ou plaisir qu'il en pretende, mais pource que l'occasion ou l'action qui se presente, requiert qu'il parle de soy-mesme, comme il feroit de quelque autre chose veritable : mesmement quand les choses faittes ou advenues sont bonnes et honnestes, il ne fault point qu'il faigne de dire hardiment, qu'il en a fait autrefois de semblables : car ceste louange là apporte un beau et bon fruict, c'est que d'icelle, comme d'une graine et semence, plusieurs autres et plus grandes louanges en procedent : car l'homme de bien ne demande et n'aime pas l'honneur comme un salaire, ou un reconfort et recompense de ses vertueuses actions, mais pource que l'estre creu et avoir reputation d'homme de bien, et qu'on se fie en luy, luy donne les moyens de faire plusieurs autres plus grandes et plus belles actions : car il est plaisant et facile de

faire bien à ceulx qui vous aiment et se fient en vous, et au contraire il est impossible ou bien malaisé, se servir de la vertu et l'employer envers ceulx qui vous calomnient ou vous ont pour suspect, en forceant ceulx qui fuyent les occasions de recevoir aucun bien ne plaisir de vous. Il nous fault doncques considerer, s'il y aura point d'autres occasions pour lesquelles l'homme de bien et d'honneur se pourroit louër soy-mesme, à fin que ne le redoubtant pas par trop, comme chose vaine et odieuse, nous ne faillons à nous servir de quelque utilité et commodité qu'il y pourroit avoir.

V. Or est bien vaine la louange de ceulx qui se louent eulx mesmes, à fin qu'ils soient louez des autres, et la mesprise lon plus que nulle autre, pource qu'il semble qu'elle procede d'une ambition et d'un appetit importun de vaine gloire seulement. Car ainsi comme ceulx qui n'ont de quoy manger, sont contraincts de manger de leur propre corps contre la nature, et cela est l'extremité de famine: aussi ceulx qui sont affamez d'honneur et de louanges, s'ils ne treuvent des autres qui les louent, ils se louent eulx mesmes: ce qui de tant plus est laid, qu'il semble que par un amour de vaine gloire, ils y adjoustent encore et y contribuent du leur.

VI. Mais encore quand ils ne le font pas simplement et ne cherchent pas à estre louez à par eulx, ains par une emulation et jalousie de la louange d'autruy, ils vont comparant leurs faicts

et actions comme pour offusquer et obscurcir celles des autres, alors oultre la vanité il y a de l'envie et de la malignité: car on dit en commun proverbe, « que celuy est curieux et importun, qui met le pied « en la danse d'autruy »: mais de s'aller jetter à travers les louanges des autres par une jalousie et envie, en rompant le propos pour parler de soy-mesme, c'est chose dont il se fault non seulement bien garder, mais aussi ne souffrir pas que d'autres nous louent à l'envie, ains gracieusement ceder l'honneur à ceulx qui seront dignes d'estre louez et honorez: et si d'adventure ils en sont indignes et ne le meritent pas, encore ne fault il point que nous les privions des louanges qu'on leur donne en y interposant les nostres, ains plus tost ouvertement les convaincre, et monstrer par vives raisons que c'est à tort que lon leur fait tant d'honneur. Et quant à cela, il n'y a point de doubte qu'il ne faille ainsi faire.

VII. Mais on se peult louer soy-mesme sans reprehension, premierement si on le fait en respondant à une calomnie et imputation qui auroit esté mise sus, comme fait Pericles en Thucydide, là où il dit, « Et neantmoins, seigneurs Atheniens, vous « vous courroucez à moy, qui me puis bien vanter « d'estre tel, que je ne cede à autre homme qui « qu'il soit, ny quant à prevoir et cognoistre ce « qui est utile pour la chose publique, ny quant à « le bien dire et donner à entendre, ny quant à « aimer le bien public, et ne se laisser point gai- « gner à l'avarice ». Car non seulement il evita le

blasme de vanité, d'arrogance et de presumptueuse ambition, en parlant ainsi magnifiquement de soy-mesme en tel endroit : ains, qui plus est, il monstra parmy la grandeur et magnanimité de la vertu, laquelle pour ne s'abbaisser point rabaisse et tient soubs sa main l'envie : tellement que les hommes qui l'oyent ainsi parler, ne veulent plus s'amuser à peser et juger si son dire est veritable, ains sont emportez et ravis d'aise et de joye, d'ouir telles magnanimes vanteries, quand elles sont veritables et certaines, comme le tesmoignent les effects que lon en voit advenir.

VIII. Car les Thebains, estans leurs capitaines accusez de ce que le temps de leur office expiré, ils ne s'en estoient pas incontinent retournez, selon les loix du païs, ains estoient entrez en armes dedans la Laconie, avoient repeuplé la ville de Messene, à peine absolurent Pelopidas, qui plioit à telles objections, et les supplioit : et au contraire, Epaminondas qui vint à raconter magnifiquement les braves choses qu'il avoit faittes en ce voyage, et en ce temps-là, jusques à dire finablement « qu'il « estoit prest et content de mourir, prouveu qu'ils « voulussent confesser, que malgré eulx, et contre « leur volonté, il avoit pillé et saccagé la Laconie, « avoit repeuplé la ville de Messene, et remis en une « ligue toutes les villes de l'Arcadie » : ils n'eurent pas le cœur de prendre seulement les ballotes en main pour donner sentence contre luy, ains se departirent de l'assemblée, en louant grandement sa haultesse

de

de courage, et s'esjouissant et riant d'avoir ainsi ouy parler ce personnage.

IX. Pourtant ne fault il pas du tout reprendre Stenelaus [1], de ce qu'il dit en Homere,

Nous nous vantons de valoir beaucoup mieux [2]
Que jamais n'ont valu noz peres vieux :

si nous nous souvenons de ce qui precede un peu auparavant,

O fils du preux Tydeus et vaillant [3],
Comment de peur est ainsi tressaillant
Ton foible cœur, que ton œil par tout quiere
A te tirer de la bataille arriere?

Car ce n'estoit pas luy à qui ceste parole picquante s'addressoit, ains repliquoit pour son amy qu'il sentoit injurié : et pourtant la juste cause luy donnoit liberté de parler ainsi bravement de soy-mesme.

X. Les Romains se fascherent d'ouir tant souvent repeter à Ciceron les louanges des choses qu'il avoit faittes à l'encontre de Catilina : et au contraire, quand Scipion leur dit en publique assemblée, qu'il ne leur estoit pas bien seant vouloir juger de Scipion, veu que par son moyen ils estoient parvenus à ceste grandeur de juger de tout le monde, ils meirent des chappeaux de fleurs sur leurs testes, et monterent avec luy au Capitole pour sacrifier et rendre graces à Jupiter : l'un et l'autre avec raison,

[1] Sthénélus.
[2] Iliade, L. IV, v. 405. c.
[3] *Ibidem*, v. 370. c.

car l'un repetoit ainsi souvent ses louanges sans aucun besoing qu'il en fust, pour se glorifier : et à l'autre le peril luy ostoit la haine, et l'envie de s'en magnifier.

XI. Si ne convient pas ceste vanterie et ceste gloire de se magnifier, seulement à ceulx qui sont accusez et appellez en justice de leur vie ou de leur honneur, ains à tous ceulx qui sont en adversitez plus tost qu'en prosperité, pource qu'il semble que ceulx-cy embrassent, par maniere de dire, la gloire, et prennent plaisir à la jouir, gratifians en cela à leur ambitieux desir : et ceulx-là pour la qualité de leur temps sont bien esloignez de toute suspicion d'ambition, et se roidissent encontre la fortune, estayans le mieulx qu'ils peuvent la generosité de leur courage, en evitant totalement la bassesse de sembler mendier compassion, ny d'estre ravallé de courage, et se lamenter en leur mesadventure.

XII. Tout ainsi doncques comme nous estimons fols et glorieux ceulx qui en se promenant se rehaussent le col, et au contraire nous louons ceulx qui se redressent et relevent le plus qu'ils peuvent en escrimant des poings, ou en combattant : aussi un homme qui estant renversé par la fortune se releve sur ses pieds, et se redresse pour luy faire teste, et au lieu de se monstrer pitoyable, suppliant et lamentable, par une parole avantageuse se monstre brave et hault en courage, en est trouvé non superbe ne presumptueux, ains au contraire, grand et invincible : comme le poëte Homere depeint Patroclus, modeste et gracieux en paroles,

quand il a fait vaillamment et heureusement: et au contraire, à sa mort il le descrit parlant bravement et haultainement,

Si tels esté comme je suis ils eussent [1],
Encontre moy presentez ils se fussent.

XIII. Et Phocion, qui au demourant avoit tousjours esté fort gracieux et modeste, après qu'il se veit condemné, il donna à cognoistre sa magnanimité en plusieurs autres choses, et mesmement en ce qu'il dit à l'un de ceulx qui estoient condemnez à mourir quand et luy, qui se tourmentoit et complaignoit, « Que dis-tu pauvre homme, ne te tiens « tu pas bien-heureux de mourir avec Phocion »? Autant doncques, voire plus encore, est il permis à l'homme d'estat, à qui lon fait tort, de dire quelque chose avantageusement de soy, à ceulx qui se monstrent ingrats envers luy, comme Achilles ailleurs rendoit bien à dieu la gloire du succès des affaires, et parloit modestement quand il disoit,

Si Jupiter la grace nous ottroye [2]
Qui ruiner puissions la grande Troye.

Mais ailleurs, là où on luy fait tort et injure, il

[1] Iliade, L. XVII, v. 847. Amyot n'a point rendu le sens de ce vers. Hector ayant blessé Patrocle à mort, s'en glorifie, et Patrocle lui dit: que c'est Jupiter et Apollon qui l'ont vaincu, en lui ôtant ses armes; et que si ces dieux ne s'étoient pas mis contre lui, *vingt hommes, comme Hector, l'auroient attaqué, qu'ils les auroit tous fait périr.* C.

[2] Iliade, L. I, v. 128. C.

desploye sa langue à parler haultement en courroux,

> Avec mes gens, et mes vaisseaux, j'ay pris [1]
> Douze citez.

Et en un autre lieu,

> Ils ne pourront supporter la lueur [2]
> De mon armet approchant près du leur.

XIV. Car là où la braverie est partie de la justification, alors il est loysible et permis d'en user: suivant laquelle doctrine, nous voyons que Themistocles, pendant qu'il feit les grands services à son païs, jamais ne dit ny ne feit rien de superbe, mais lors qu'il veit que les Atheniens estoient saouls de luy, et qu'ils n'en faisoient plus de compte, il ne faignit pas de leur dire, « O pauvres gens, pourquoy vous lassez vous de recevoir souvent des « bienfaicts de mesmes personnes »? Et une autre fois, « En temps de pluye et d'orage vous recourez « à moy, comme à l'abry d'un arbre: et puis quand « le beau temps est revenu, vous en arrachez chascun une branche en passant ».

XV. Ceulx-la doncques se sentant d'ailleurs oultragez rememoroient ainsi leurs bons services et beaux faicts à ceulx qui en estoient mescognoissans: mais celuy qui se sent repris et blasmé de meilleures choses qu'il ait faittes, est bien à excuser, et ne luy peult on attacher aucun blasme, si luy mesme se met à louër ce qu'il a fait: d'au-

[1] Iliade, L. IX, v. 128. c.
[2] Iliade, L. XV, v. 70. c.

tant qu'il semble qu'il ne le die pas par reproche, mais pour respondre à ce dont on le calomnie. Qu'il soit ainsi, cela donna une honeste liberté à Demosthene de parler à son avantage, et si empesche qu'on ne se lasse, et ne se saoule des louanges que luy-mesme se donne par toute l'oraison qu'il escrivit de la couronne, là où il se glorifie de ce qu'on luy imputoit, à sçavoir des ambassades qu'il avoit faittes, et des decrets qu'il avoit mis en avant pour la guerre.

XVI. Aussi n'est pas logé loing de là, et a bonne grace le renversement de l'objection, quand on monstre, que le contraire de ce dont on est chargé et imputé, est meschant et deshonneste, comme feit l'orateur Lycurgus [1] à Athenes, respondant à ceulx qui luy reprochoient, qu'il avoit donné argent à un calomniateur pour se rachetter de la vexation de sa calomnie: Et bien, dit-il, « Quel « citoyen vous semble il que je sois, veu qu'en si « long temps qu'il y a que je m'entremets du gou-« vernement des affaires de la chose publique, je « suis convaincu devant vous, d'avoir plus tost « donné que pris de l'argent injustement »? Et Ciceron, comme Metellus luy reprochast, qu'il avoit plus affligé et perdu d'hommes par son tesmoignage, qu'il n'en avoit sauvé par son eloquence: « Et qui est celuy, dit-il, qui ne die, qu'il y a plus « en moy de foy et de preud'hommie, qu'il n'y a « d'eloquence, et de force de bien dire »?

[1] Orateur Athénien, contemporain de Démosthène, qui défendit après sa mort ses enfans calomniés.

XVII. Et ces passages de Demosthene, « Qui est « celuy qui ne m'eust justement condamné à mou« rir, si je me fusse efforcé de contaminer seule« ment de parole les honneurs et tiltres glorieux « que ceste cité a? Et que pensez vous qu'eussent « dit ces meschants hommes icy, si lors que je « discourois ces choses par le menu [1], les villes s'en « fussent allées »? Brief toute la harengue pour la couronne coust fort dextrement ses louanges, et les adjouste aux oppositions, et solutions des objections qu'on luy mettoit sus, toutefois il est bien à remarquer en ceste mesme oraison là, comme artifice très-utile, qu'en meslant parmy les propos qu'il tient de soy les louanges aussi des escoustans, il rend tout son parler exempt d'envie, et de la haine qui accompagne ordinairement ceulx qui monstrent de s'aimer trop soy-mesme : quels se monstrerent alors les Atheniens envers ceulx d'Eubœe, quels envers ceulx de Thebes, combien de biens feirent ils aux habitans de la Cherronese, combien à ceulx de Byzance, en disant que luy n'en estoit que le ministre.

XVIII. Car l'auditeur secrettement ainsi gaigné par ses propres louanges, en reçoit plus volontiers, et avec plaisir, le dire de l'orateur, et est bien aise d'ouïr reciter et referer à un autre ce que luy mesme a bien fait, et à ceste aise-là suit incontinent conjoinct l'avoir en admiration et amour ceulx, par le moyen desquels il a bien fait. Suivant lequel propos, Epaminondas dit un jour publiquement, comme

[1] Si une discussion rigoureuse de nos droits eût aliéné les villes.

un sien envieux Meneclidas en se mocquant luy reprochast, qu'il se magnifioit plus que n'avoit onques fait le roy Agamemnon : « Mercy à vous, « seigneurs Thebains, avec lesquels seuls j'ay eu « un jour subverty et ruiné la domination des La- « cedæmoniens ».

XIX. Et pourtant que la plus part des hommes repugnent ordinairement en leurs cœurs, et se faschent fort contre celuy qui se louë soy-mesme, et ne font pas de mesme contre celuy qui louë un autre, ains en sont bien souvent aise, et confirment telles louanges par leur tesmoignage, aucuns ont accoustumé en louant dextrement et opportunément ceulx qui aiment, et qui font de mesmes choses, et qui bref sont de mesmes conditions et mesme humeur que eulx, de s'insinuer en la bonne grace des auditeurs, et les attirer à eulx, pource qu'ils cognoissent incontinent au disant, encore qu'il parle de quelque autre, une semblance de vertus, qui merite toute pareille louange.

XX. Car ainsi comme celuy qui reproche à un autre les vices, desquels il est luy mesme taré, se fait plus d'injure à soy mesme, qu'à l'autre auquel il les reproche : aussi les gens de bien honorans les gens de bien, remettent ceulx qui les cognoissent en memoire, tellement que tout aussi tost ils leur vont criant, « Et vous n'estes-vous pas tout de « mesme »? Voilà pourquoy Alexandre honorant Hercules, et Androcopus Alexandre, ont fait qu'eulx mesmes ont esté honorez par leurs semblables : et à l'opposite, Dionysius se mocquant de

Gelon, en disant qu'il avoit esté *Gelos*, c'est à dire, la risée et mocquerie de la Sicile, ne s'appercevoit pas, que par envie qu'il se suscitoit, il ruinoit et demolissoit la grandeur et la dignité de sa seigneurie.

XXII. Il fault donc que l'homme d'estat, encore ailleurs entende et prattique bien ces regles-là : mais si quelquefois il est contrainct de se louër soy-mesme, il rendra ceste sienne louange beaucoup plus supportable, quand il ne se l'attribuera pas toute, ains comme si la gloire luy estoit charge pesante, il s'en deschargera d'une partie sur la fortune, et d'une autre sur dieu : et pourtant fait Homere sagement parler Achilles,

Puis que les dieux m'ont donné ceste grace
D'avoir occis l'ennemy sur la place.

Et sagement feit aussi Timoleon à Syracuse, qui après ses beaux faicts dedia un autel à l'heureuse adventure, et consacra sa maison à la bonne fortune : et très-sagement feit aussi Python AEnien, lequel estant venu à Athenes après avoir tué le roy Cotys, comme les orateurs feissent à l'envy les uns des autres, à qui plus haultement louëroit sa prouësse devant le peuple Athenien, et que luy se fust apperceu que quelques uns luy en portoient envie, et en estoient marris ; il dit en passant, « Seigneurs Atheniens, ce a esté quelque dieu qui « l'a fait, et je luy ay presté mes mains ».

XXI. Aussi osta Sylla l'envie à ses faicts, en louant souvent sa bonne fortune : et finablement

en se surnommant [1] *Faustus*, c'est-à-dire, le bien fortuné : car les hommes aiment mieulx sembler estre vaincus par la fortune que par la vertu, pource qu'ils reputent l'un estre bien non appartenant au vainqueur, et l'autre default propre à eulx, et qui procede d'eulx. C'est pourquoy lon dit que les loix de Zaleucus [2] pleurent infiniement aux Locriens, d'autant qu'il leur donnoit à entendre, que la deesse Minerve s'apparoissoit à chasque coup à luy, et luy enseignoit et dictoit les loix qu'il leur donnoit, et qu'il n'y en avoit pas une qui fust de son conseil ny de son invention.

XXIII. Or est il à l'adventure necessaire d'inventer ces remedes et ces addoucissements là à l'encontre de ceulx qui sont de nature fascheux ou envieux : mais encore envers ceulx qui sont de bonne sorte, et modestes, il ne sera pas impertinent d'user de correction des louanges, si d'adventure quelqu'un en nostre presence nous louë d'estre sçavans, ou riches, ou de grand credit, en le priant de ne dire point cela de nous : mais bien si nous sommes bons, à nully malfaisans, et profitables à plusieurs : car qui fait ainsi n'accumule pas louange sur louange, ains la transfere d'une chose à une autre : et ne semble pas qu'il prenne plaisir à s'ouïr louër, ains plus tost estre marry de

[1] Il y a dans le grec : *Epaphroditus*, c'est-à-dire, favorisé par Vénus. c.

[2] Il vivoit, suivant Eusèbe et M. Vesseling, dans la vingt-septième olimpiade. Mais Diodore de Sicile, le fait disciple de Pythagore, et Corsini le place à la soixantième olympiade.

ce qu'on ne le louë pas ainsi qu'il fault, ny pource qu'il fault: cacher et obscurcir les qualitez moindres soubs les plus grandes et meilleures, non tant pour vouloir estre loué, que pour enseigner comment il faut louër: car ceste maniere de dire, « Ce « n'est pas de pierres que j'ai fortifié cette ville, ny « de murailles de briques »: mais si vous voulez considerer dequoy et comment je l'ay fortifiée, vous trouverez que c'est d'armes, de chevaux, et de confederez et alliez: cela tire sur ceste regle là, et encore plus ce que dit Pericles sur la fin de ses jours. Car ainsi comme il achevoit sa vie, et se portoit fort mal, ses parents, amis et familiers se prirent à rememorer en sa presence les charges qu'il avoit euës, les expeditions qu'il avoit faittes, la puissance grande qu'il avoit euë, les victoires, les trophées, les villes et citez qu'il avoit conquises aux Atheniens, et luy se soublevant un petit en son seant, les reprit et blasma grandement de ce qu'ils alleguoient des louanges qui estoient communes à plusieurs, et aucunes qui estoient plus tost deuës à la fortune, que non pas à la vertu, et ce pendant ils omettoient ce qui estoit le plus grand et le plus beau, et qui estoit le plus propre à luy: « c'est que par luy nul « citoyen n'avoit jamais porté le deuil, ne pris robbe « noire ».

XXIV. Cest exemple donne le moyen et à un orateur s'il est bon, et qu'on le louë de la force de son eloquence, de transferer la louange à sa vie, et à ses meurs: et à un capitaine que lón estimera pour sa grande experience et son heur au faict des

armes, de parler franchement de sa justice et de sa clemence : au contraire, si d'adventure il y en a qui luy donnent des louanges excessives, comme bien souvent il s'en trouve qui disent en flattant, des propos qui ne servent qu'à exciter envie,

Je ne suis point du nombre des haults dieux [1],
Pourquoy vas tu me comparant à eux?

Mais si tu me cognois à la vérité pour tel que je suis, louë que je suis incorrompable, que je suis temperant, que je suis raisonnable et humain : car l'envie concede volontiers à qui refuse les plus grandes louanges, celles qui sont moindres et plus modestes, et ne prive pas de veritable louange ceulx qui ne reçoivent pas les faulses et vaines.

XXV. Et pourtant ne se faschoient point les hommes d'honorer les princes et les roys, qui ne cherchoient pas à se faire appeller dieux, ou enfans des dieux, ains *Philadelphes*, c'est-à-dire aimans leurs freres et sœurs, ou *Philometores* aimans leurs meres, ou *Evergetes* bienfaicteurs, ou *Theophiles*, c'est-à-dire aimans les dieux, qui sont belles et honestes appellations, propres aux hommes, et aux bons princes : comme au cas pareil, on ne peult endurer patiemment ceulx qui en escrivant ou en lisant [2] se donnent le tiltre de sages, et on est bien aise d'ouïr ceulx qui se nomment amasseurs de sagesse, ou qui disent qu'ils profitent en l'estude de sapience, ou telle chose semblable, qui est modeste et non subjecte à aucune envie.

[1] Iliade, L. XVI, v. 187. c.

[2] Parlant.

XXVI. La où ces ambitieux et sophistes, qui reçoivent et seuffrent qu'on leur die ces paroles, qu'ils ont harengué divinement, celestement, et magnifiquement, perdent oultre cela, le modestement, et humainement: et toutefois, ainsi comme ceulx qui ne veulent pas fascher ny donner peine à ceulx qui ont mal aux yeulx, parmy des couleurs fort brillantes et fort vifves entremeslent quelque peu d'ombrage: aussi aucuns recitans leurs louanges non totalement reluisantes et claires sans aucun meslange, ains y entremeslans quelques imperfections ou defectuositez et faultes, lesquelles deschargent par ce moyen de ce qui cause haine et envie, comme Epeus [1] ayant parlé fort avantageusement, et s'estant vanté bravement de sa vaillance en l'escrime des poings,

> A coup de poing son corps je creveray [2],
> Et tous ses os je luy debriseray.

Il va dire après,

> Car de combat autre je ne demande [3].

XXVII. Mais à l'adventure est celuy là [4] digne de mocquerie, qui pour excuser une braverie d'escrimeur et champion de luicte, advouë et confesse qu'il est lasche et couard: et au contraire est adroict, de bon jugement, et de bonne grace celuy, qui allegue contre soy-mesme quelque oubliance, quelque

[1] Iliade, L. XXIII.

[2] Il. L. XXIII, v. 673. c.

[3] Il. L. XXIII, v. 670. Il falloit traduire: *N'est-ce pas assez que je soie inférieur aux autres dans les combats?* c.

[4] Cela se rapporte à Epeus. c.

ignorance, ou quelque desir d'ouïr et d'apprendre, comme Ulysses quand il dit,

Mais le mien cœur desiroit escouter [1],
Et commandois de me degarotter,
En leur guignant des yeux et de la teste.

Et en un autre lieu,

Mais point de foy je ne leur adjousté [2],
Comme beaucoup meilleur il eust esté,
Pour le geant voir dedans son repaire,
Pensant qu'il deust quelque present me faire.

Et brief toutes sortes de faultes, pourveu qu'elles ne soient pas par trop deshonestes, ny par trop lasches, estans adjoustées à des louanges leur ostent la haine et l'envie.

XXVIII. Et y en a plusieurs qui en entre-jettant une confession et adveu de pauvreté ou de faulte d'experience, ou de noblesse, parmy des louanges les rendent moins enviées et moins odieuses : ne plus ne moins qu'Agathocles [3] buvant aux jeunes hommes qui estoient de sa compagnie en vases d'or et d'argent ingenieusement ouvrez, en faisoit apporter sur sa table d'autres de terre, leur disant, « Voilà que « c'est de perseverer à travailler, prendre peine

[1] Odyssée, L. XII, v. 193. c.

[2] Odyssée, L. IX, v. 228. c.

[3] Agathocle, fils d'un potier de terre, et lui-même potier en sa jeunesse à Rhège, se rendit maître de sa patrie 317 ans avant J. C., et ensuite de presque toute la Sicile. Il régna glorieusement pendant vingt-huit ans, vainquit souvent les Carthaginois, et mourut empoisonné à l'âge de 72 ans, 289 avant J. C.

« et se hazarder à faire vaillamment : car par cy « devant nous faisions de ces pots là, (monstrant « ceulx de terre) : et maintenant nous en faisons « de ceulx cy », (monstrant ceulx d'or et d'argent) : car il avoit esté nourry en la bouttique d'un potier de terre, tant il estoit pauvre et de bas lieu yssu : mais depuis il se feit roy de toute la Sicile presque.

XXIX. Voila doncques les remedes que lon peult appliquer de dehors, quand on est contrainct de parler de soy-mesme : mais il y en a d'autres qui sont dedans ceulx mesmes qui se louënt : comme Caton disoit « qu'on luy portoit envie de ce qu'il « ne faisoit compte de ses propres affaires, et qu'il « veilloit toutes les nuicts pour le salut de la pa- « trie » : à quoy ressemblent aussi ces passages,

Quelle sagesse y a il en moy, veu
Que je pourrois de charge desprouveu,
Comme un soldat simple de l'exercite,
De tout travail et de tout soucy quitte,
Participer à la fortune, autant
Que le plus sage et plus s'entremettant?

Et cest autre,

Je crains d'avoir jetté la grace au vent
De mes travaux endurez cy devant,
Et toutefois je ne repoulse encores
Arriere ceulx qui se presentent ores.

Car les hommes communement portent envie à ceulx qui ont la gloire et la vertu gratis, ou sans qu'il leur couste gueres : ne plus ne moins que si c'estoit

une maison ou un heritage, mais non pas à ceulx qui l'ont achetée bien cherement avec grands labeurs et grands perils.

XXX. Et pour autant qu'il ne fault pas seulement ne fascher point les escoutans, ny se faire envier en se louant, ains fault tascher à servir et profiter en ce faisant, à fin qu'il ne semble pas que nous façions cela, mais autre effect par cela : considerez premierement quand quelqu'un s'est loué soy-mesme, s'il l'a point faict pour une exhortation, et pour exciter une jalousie et une emulation, comme feit Nestor, lequel en racontant ses prouësses et vaillances encouragea Patroclus, et les autres neuf chevaliers à entreprendre le combat d'homme à homme contre Hector : car l'exhortation, qui a la parole de l'œuvre quant et quant, et l'exemple avec la pointure d'emulation est vive, et aiguillonne merveilleusement : et avec le courage et l'affection apporte l'esperance de pouvoir venir à bout, comme de chose qu'il n'est pas impossible, et pource de trois danses qui estoient en Lacedæmone, celle des vieillards disoit,

Nous avons esté jadis,
Jeunes, vaillans, et hardis :

celle des enfans,

Et nous un jour le serons,
Et tous vous surpasserons :

et celle des jeunes hommes,

Nous le sommes à l'espreuve,
Qui voudra vienne, et l'espreuve.

XXXI. En quoy fit sagement et en homme bien entendu au faict de gouvernement le legislateur qui les institua, de proposer aux jeunes gens des exemples familiers, et près d'eulx par ceulx mesmes qui les avoient executez : ce neantmoins encore n'est il pas mauvais aucunefois de se vanter, et hautainement et magnifiquement parler de soy-mesme, pour estonner et reprimer un petit, ou bien pour ravaller et tenir bas un brave audacieux, comme faict le mesme Nestor en un autre endroit :

J'ay en mes jours hanté des personnages [1],
Qui valoient mieulx en faict et en langages
Que vous, desquels estimé mal appris
Je ne fus oncq, ny tenu en mespris.

XXXII. Ainsi parla aussi Aristote à Alexandre, disant qu'il estoit loisible et bien seant d'avoir le cœur hault, non seulement à ceulx qui tenoient beaucoup d'hommes subjects à leur puissance : mais aussi à ceulx qui avoient opinions veritables des dieux. Et sont ces façons là de parler utiles quelquefois à l'encontre des ennemis et des malveuillans ;

Ceulx que mon bras en bataille rencontre [2],
Sont arrivez à malheureuse encontre.

Et Agesilaus parlant du roy de Perse que lon nommoit *le grand roy*, « En quoy, dit il, est il plus » grand que moy, s'il n'est plus juste » ? Et Epa-

[1] Iliade, L. I, v. 250. c.

[2] Iliade, L. VI, v. 127. c.

minondas

minondas repliqua aux Lacedæmoniens, qui accusoient avec beaucoup de paroles les Thebains: « Au moins, dit-il, vous avons-nous guaris du peu « parler ».

XXXIII. Mais quant à ces façonsl à de dire, elles s'adressent à des ennemis publiques, ou particuliers malveuillans: et quant aux amis et à ceulx qui sont des nostres, on peult bien aussi, en usant à propos, en temps et lieu, de haultain langage non seulement applatir et abbaisser ceulx qui sont trop superbes et trop braves: mais aussi au contraire elever et exciter ceulx qui sont estonnez, effroyez et espouvantez. Car Cyrus au milieu des armes et des dangers de la guerre, parloit haultainement, et ailleurs non: et Antigonus [1], qui au demourant estoit sobre en paroles, et modeste, en la bataille navalle qu'il donna près l'ise de Co, comme l'un de ceulx qui estoient autour de luy, un peu avant la meslée, luy dit, « Sire, ne vois-tu pas que « les vaisseaux ennemis sont en beaucoup plus grand « nombre que les tiens »? « Mais moy, dit-il, pour « combien de vaisseaux me comptes tu »?

XXXIV. Et semble qu'Homere ait bien entendu

[1] Capitaine et successeur d'Alexandre, qui fut tué dans un combat contre trois autres capitaines d'Alexandre, Seleucus, Lysimachus et Cassandre, auprès d'Ipsus en Phrygie, 301 ans avant J. C. *Vauvilliers*. Il y a dans le texte *Antigonus second*. Il s'agit probablement de la bataille navale, dans laquelle il fut battu par Ptolémée Céraunus, qui commandoit la flotte de Lysimaque. Voyez la Chronologie de Simson, A.°· 3723. Il étoit fils de Démétrius, fils du premier Antigone. c.

cela, car il fait qu'Ulysses voyant ses gens effroyez du bruit et de la tourmente qui sortoit du gouffre de Charybdis, leur ramene en memoire la subtilité de son engin et sa vaillance, en leur disant,

Ce mal icy n'est point si dangereux [1]
Qu'estoit celuy, quand le Cyclops hereux
Nous tournoyoit de force merveilleuse
Tout à l'entour de sa caverne creuse,
Et toutefois je vous en ay mis hors
Par ma prouësse et mes conseils accorts.

Car ceste façon de louange n'est point d'un advocat flattant, ny d'un sophiste se vantant, ne qui demande un applaudissement ny battement de mains: mais d'un personnage qui baille à ses amis pour gage de s'asseurer sur luy, sa vertu et sa suffisance: car c'est chose de grande importance pour le salut, en temps dangereux, que la reputation et la fiance que lon a d'un homme qui a l'authorité et la suffisance de bon capitaine.

XXXV. Or avons nous desja par cy-devant deduit, que ce n'est point chose convenable ne bien seante à homme d'estat et d'honneur, que de s'opposer à la gloire et la louange d'autruy : toutefois là où une faulse et perverse louange porteroit nuysance et dommage, en apportant emulation de mal faire, et une mauvaise volonté et intention en choses de grande consequence, il ne seroit pas inutile de repoulser arriere, ou plus tost de divertir l'auditeur à choses meilleures, en luy faisant veoir

[1] Odyssée, L. XII, v. 208. c.

la difference. Car on se contenteroit bien à mon advis de veoir que les hommes s'absteinsent volontairement du vice, quand ils le verroient blasmé et vituperé : mais si au lieu de le vituperer on le voyoit louër, et si oultre le plaisir et le profit qu'il apporte communement quand et soy, on y adjoustoit encore le tenir en honneur et en reputation, il n'y auroit si forte ne si heureuse nature, de laquelle il ne vint au dessus.

XXXVI. Et pourtant fault il que l'homme de bien et de gouvernement face la guerre non aux louanges des hommes, mais aux louanges des choses, si ainsi est qu'elles soient mauvaises : car ce sont celles qui corrompent les meurs, pource que avec telles louanges entre la volonté de imiter et ensuyvre telles actions deshonestes, comme si elles estoient belles et honestes : mais on les advere pour telles qu'elles sont, quand on les met au parangon vis à vis des honestes et veritables louanges.

XXXVII. On dit que Theodorus le joueur de tragœdies dit un jour à Satyrus joueur de comœdies, « que ce n'estoit pas grande merveille de faire rire « les spectateurs, mais bien de les faire pleurer et « cryer » : aussi pourroit un sage philosophe dire à ce mesme Theodorus, « mais au contraire ce « n'est pas chose grande ne digne de faire pleurer « ny cryer les spectateurs, mais bien de leur oster « toute occasion de se douloir et de pleurer » : car celuy qui se louë en ceste sorte profite à l'auditeur, et luy change son jugement, ainsi comme feit Zenon parlant du grand nombre des audi-

teurs de Theophraste, « Sa danse, dit-il, est plus « grande que la mienne, mais la mienne est mieulx « accordée ».

XXXVIII. Et Photion, comme Leosthenes eust encore la vogue, estant interrogué par les harengueurs, « Quel bien il avoit jamais fait à la repu« blique » : il leur respondit, « Non autre, dit-il, « sinon que ce pendant que j'ay esté gouverneur « et capitaine, jamais vous autres messieurs n'a« vez fait aucune oraison funebre, ains avez en« terré tous voz citoyens qui sont morts, ès sepul« tures de leurs ancestres » : et Crates escrivit et opposa fort gentilment à ces vers de la sepulture de Sardanapalus,

Demouré m'est seulement ce que j'ay
Paillardé, beu, yvrongné et mangé :

Demouré m'est seulement ce que j'ay
En mon vivant appris, sçeu et jugé
Des beaux secrets des Muses que j'aimoye.

Car ceste maniere de louanges est belle, honeste et utile, enseignant à aimer et estimer les choses qui sont utiles et profitables, non pas celles qui sont vaines et superflues : parquoy cest advertissement soit joinct aux autres, sur le subject de la question proposée.

XXXIX. Mais il reste maintenant à dire, ainsi que la suitte du propos le requiert et nous en admoneste, comment chascun pourra eviter la fascherie de se louër importunement soy-mesme : car

le parler de soy sortant [1] d'une forte garnison, que l'amour de soy-mesme, advient bien souvent à ceulx mesmes qui sont les plus modestes et plus esloignez de vaine gloire. Et tout ainsi que l'un des preceptes de santé est, fuir et eviter totalement les lieux mal salubres et maladifs, ou pour le moins prendre plus soigneusement garde à soy quand on y est: aussi y a il certains temps, et certains propos fort glissants, ès quels on se laisse facilement couler à parler de soy, à la moindre occasion du monde.

XL. Premierement ceulx qui de nature sont ambitieux quand ils oyent louër autruy, communement s'avancent à parler d'eulx mesmes, et leur prent un appetit de gloire, et un eslancement qu'ils ne peuvent retenir, leur chattouillant et grattant une demangeaison qu'ils ont de se louër, mesmement si celuy que lon louë devant eulx se rencontre, ou egal en merite, ou inferieur à eulx: car ainsi comme ceulx qui ont faim sont encore plus irritez, et leur appetit d'avantage provoqué, quand ils en voient d'autres manger devant eulx: aussi la louange d'autruy enflamme de jalousie ceulx qui sont subjects à la convoitise d'honneur et de gloire.

XLI. Secondement, le recit des choses que lon a heureusement et à souhait executées, poulse ordinairement ceulx qui les racontent en des vanteries et braveries, pour la joye qu'ils en ont: car depuis qu'ils sont une fois tombez en propos des victoires

[1] Sortant de l'amour de soi-même, comme d'une citadelle fortifiée, attaque souvent ceux, etc.

qu'ils ont euës à la guerre, ou des entreprises qu'ils ont heureusement conduittes à chef en matiere de gouvernement, ou des discours qui leur ont bien succedé, ils ne se peuvent contenir ny moderer: à laquelle maniere de parler de soy-mesme on voit principalement estre subjects les gens de guerre et gens de marine, plus qu'autres: et advient aussi cela coustumierement à ceulx qui reviennent de la court des grands princes, ou des lieux où il s'est fait quelques grands exploits et affaires.

XLII. Car en faisant mention des princes et grands seigneurs, ils y entrelassent ordinairement quelques paroles qu'ils auront dittes à leur avantage, et ne cuident pas se louër eulx-mesmes, en disant cela, ains seulement reciter les louanges que d'autres auront dittes d'eulx: et y en a qui pensent que les escoutans ne s'en apperçoivent poinct, quand ils racontent les ambrassemens, recueils, et les caresses que les roys, les empereurs, et tels grands personnages leur ont faicts, comme s'ils ne recitoient pas leurs propres louanges d'eulx, mais les courtoisies et demonstrations de la bonté et humanité des autres: et pourtant fault il bien attentivement prendre garde à soy, quand on louë quelqu'un, que les louanges qu'on luy donne soient pures et nettes, sans aucune suspicion, de s'aimer obliquement, et parler de soy-mesme, à fin qu'il ne semble point que nous louons, comme dit Homere,

Patroclus sous couleur et couverture,

mais que nous entendons nous louër nous mesmes à travers luy.

XLIII. Qui plus est, les blasmes mesmes et les reprehensions sont quelquefois bien dangereuses à faire chopper et devoyer ceulx qui se deulent un petit de la vaine gloire : en laquelle maladie encourent souvent les vieilles gens, quand ils se mettent à reprendre les autres, et à blasmer les mauvaises façons de faire, et les faultes d'autruy, en se magnifiant eulx-mesmes, comme ayants esté admirables en l'opposite de ce dont ils accusent les autres : mais à ceulx là le fault il conceder, mesmement s'ils ont avec l'aage la reputation de longue main acquise de gens de bien et d'honneur : car ce n'est pas chose inutile, ains qui donne grande emulation et envie d'acquerir pareils honneurs à ceulx qui sont ainsi chastiez par eulx : mais tous autres se doivent bien garder, et craindre ce destournement-là : car estant de soy-mesme autrement fascheux et presque intolerable le blasmer autruy, et où lon doit estre bien reservé et retenu, celuy qui mesle sa louange propre avec le blasme d'autruy, et qui va cherchant gloire en l'infamie d'autruy, est odieux infiniment, et totalement importun et insupportable, voulant estre honoré de ce qu'il deshonore les autres.

XLIV. D'avantage comme ceulx qui sont de nature prompts et enclins à rire, doivent fort eviter et fuir les chatouillemens et frottemens legers par dessous les aixelles, et autres telles parties du corps, où il y a moins de poil, lesquelles se laissent aller, et se fondant à tels attouchements, esmeuvent et excitent quant et quant la passion

risible : aussi peult on donner cest advertissement à ceulx qui se laissent trop passionneement emporter à la convoitise de gloire, de s'abstenir de se louër eulx-mesmes, quand autres les louëront.

XLV. Car il fault que celuy qui se sent louër, rougisse de honte, non pas effronteement l'escouter, et qu'il reprenne ceulx qui disent quelque grande chose d'eulx, non pas qu'il les reprenne d'en avoir trop peu dit : ce que plusieurs font, qui suggerent eulx-mesmes et entassent d'autres faicts magnanimes et prouësses qu'ils auront faittes, jusques à ce qu'ils gastent et la louange qu'ils se donnent eulx-mesmes, et celle que leur donnent les autres.

XLVI. Or y en a-il qui se flattans eulx-mesmes se chattouillent et s'emplissent de vent, les autres malignement leur proposant quelque petite louange comme un appast pour les amorser, les attirent à les faire parler d'eulx-mesmes, et les autres les interroguent et leur font des demandes pour plus avant les faire entrer ès filets, et avoir plus de matiere de rire ; comme le soldat glorieux en une comœdie de Menander,

Seigneur comment eustes vous ce coup là ?

LE SOLDAT.

D'un javelot. Pour dieu comment cela?
Sur une eschelle en montant à mont contre
Une muraille. Or le coup je leur monstre
Quant est de moy à mon meilleur esciant :
Mais eulx de moy se mocquoient en riant.

XLVII. En toutes ces sortes-là doncques se fault il bien donner garde le plus que lon peult, et de sortir hors des bornes avec les louanges, et de se laisser aller aux interrogatoires, et pour s'en mieulx retenir et donner de garde, le meilleur moyen est d'observer de près ceulx qui se louent eulx mesmes, en se representant et ramenant en memoire, comme c'est chose fascheuse et desplaisante à tout le monde : et comme il n'y a propos qui soit plus odieux, né plus moleste à ouïr, car sans que nous puissions dire quel autre mal nous fait celuy qui se louë soy mesme, nous faisons tout ce que nous pouvons pour nous en despestrer et respirer arriere à nostre aise, comme estant un fardeau, qui de soy et de sa nature charge par trop : tellement qu'il est intolerable et insupportable mesme à un flatteur, et un poursuivant de repeuës franches, voire ayant necessité : et disent qu'ils payent bien cherement leur escot, quand il leur fault avoir la patience d'ouïr un riche ou prince, ou gouverneur, ou roy, qui qu'il soit, qui se louë luy mesme : comme le bouffon qui dit en Menander,

Il m'emmaigrit à la table, il m'assomme,
Quand il me fault endurer d'ouïr comme
A la soldate il rencontre aigument
Le franc archer malheureux garniment.

XLVIII. Car veu que cela ne se dit pas seulement contre les soldats, et contre les glorieux de nouveaux enrichis, qui ont accoustumé de faire de beaux contes bien dorez, mais aussi contre les phi-

losophes, les sophistes et rhetoriciens, et les capitaines enflez de presumption, et parlant d'eulx-mesmes haultainement : si nous nous voulons souvenir, que les propres louanges que l'homme se donne, sont tousjours accompagnées du blasme et vitupere que les autres luy en donnent, et que la fin de ceste vaine gloire est communement honte et infamie, et que fascher ceulx qui les escoutent, comme dit Demosthene, leur en demeure, et non pas estre tenus ny reputez pour tels qu'ils se disent, nous nous garderons bien de parler de nous mesmes, si ce n'est qu'un grand profit en doive advenir, ou à nous, ou à ceulx qui nous escoutent.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DES PASSIONS

ET DES MALADIES DE L'AME ET DU CORPS.

Homère a jugé l'homme le plus malheureux de tous les animaux. II. *Il faut examiner si c'est par l'ame ou par le corps.* III. *Bon mot du renard dans une fable d'Ésope.* IV. *Le corps éprouve des maux dont le principe est extérieur. Tous les maux de l'ame naissent d'une origine interieure.* V. *Ils sont d'autant plus dangereux, que ceux, qui sont malades de cette sorte de maladie, ne croient pas l'être.* VI. *Les malades de corps ne l'ignorent pas.* VII. *Ils appellent les médecins. Ils se mettent au lit, et prennent des remèdes.* IX. *Les malades de l'ame font tout le contraire.* X. *Les tempêtes de l'ame sont pires que celles de la mer.*

QUELLES PASSIONS

ET MALADIES SONT LES PIRES,

CELLES DE L'AME OU CELLES DU CORPS.

C'est un commancement de declamation toute imparfaite.. Amyot.

HOMERE [1] ayant consideré les divers genres des animaux mortels, et les ayant comparez les uns aux autres, tant en la durée qu'en l'entretenement de leurs vies, a exclamé, qu'il n'y en a avoit pas un si miserable que l'homme, de tous ceulx

Qui sur la terre ou marchent ou respirent.

adjugeant une malheureuse principaulté à l'homme, qu'il n'y en a point qui le passe en superiorité de tous maulx

II. MAIS nous supposans que l'homme ait desja emporté la victoire de misere, et soit declaré le plus calamiteux de tous les animaux, le voulons comparer à soy mesme en collation de ses propres maulx, les divisans en ame et en corps, non point en vain, sans aucun fruict, ains fort pertinemment, à fin que nous sçachions, si c'est par nostre ame ou par nostre corps que nous vivons plus miserablement : car la maladie s'engendre en nostre corps par la nature, et le vice et la meschanceté en l'ame est

[1] Iliade, L. XVII, v. 446.

premierement action, et puis après devient passion : si n'est pas petite consolation de sçavoir, que ce qui est le pire est curable, et plus leger ce que lon ne peult fuir.

III. Or le regnard d'AEsope [1] plaidant à l'encontre du leopard touchant la varieté de leur peau, après que le leopard eust monstré la sienne, qui à l'œil estoit bien mouchetée et tavelée de belles marques, là où celle du regnard avoit un roux salle et mal-plaisant à veoir, « Voire, mais, dit-il, sire juge, « si tu regardes le dedans, tu me trouveras mieulx « tavelé et mieulx moucheté que ce leopard icy ». Voulant entendre sa ruze et finesse de se tourner en diverses sortes selon le besoing.

IV. Disons doncques aussi en nous mesmes : « ô « homme, ton corps produit bien plusieurs maladies « et plusieurs passions par nature de soy-mesme, et « plusieurs en reçoit aussi qui luy adviennent de de- » hors, mais si tu ouvres le dedans de toy, tu y « trouveras un amas et une conserve, comme dit » Democritus, de plusieurs bien divers et differents « maulx, lesquels n'y sont point coulez de dehors, « ains y ont leurs sources originaires saillantes de la « mesme terre, lesquelles le vice, qui est abondant « et riche de passions, poulse en avant ».

V. Et d'autant que les maladies qui sont au corps et en la chair se cognoissent par les inflammations, et par la couleur, quand le visage rougit ou pallit

[1] Le fameux fabuliste, qui fut précipité du haut d'un rocher par les habitans de Delphes, la première année de la cinquante-quatrième olympiade, selon le père Corsini.

plus que de coustume, une chaleur extraordinaire, une lassitude sans cause apparente les descouvre: mais celles de l'ame trompent bien souvent ceulx qui les ont, lesquels ne pensent pas que ce soient maladies, et d'autant sont elles pires, qu'elles ostent aux patiens le sentiment de leur mal: car le discours de la raison quand il est sain, sent les maladies du corps: mais ès maladies de l'ame, luy mesme estant malade n'y a point de jugement de ce qu'il souffre: car cela mesme qui doit juger souffre, et fault estimer que la premiere et principale maladie de l'ame c'est la folie, pour raison de laquelle le vice est irremediable et incurable en plusieurs, avec lesquels il habite, il vit et meurt: car le commancement de la guarison d'une maladie c'est le sentiment qui conduit le patient à chercher ce qui le peult secourir, mais celuy qui pour ne croire qu'il soit malade ne cognoist pas ce dont il a besoing, encore que ce qui le peult guarir se presente à luy, il le refuse: car mesme entre les maladies corporelles, celles là sont les pires qui prennent avec privation de sentiment, comme un subet ou lethargie, une frenaisie, une epilepsie ou hault mal, une apoplexie, les fiebvres ardentes qui augmentent l'inflammation, jusques à mettre l'homme en resverie et luy faire perdre l'entendement, en luy troublant le sens, comme d'un instrument de musique,

Touchant du cœur les cordes plus cachées,
Qui ne devroient pour rien estre touchées.

VI. Voila pourquoy les medecins veulent et sou-

haitent en premier lieu, que l'homme ne soit jamais malade, ou s'il l'est, au moins qu'il n'ignore pas qu'il soit malade, ains le sente bien : ce qui advient presque ordinairement à toutes les maladies de l'ame, car ny ceulx qui sont fols et esventez, ne ceulx qui sont dissolus et desordonnez, ne ceulx qui sont injustes, ne pensent pas pescher ni faillir, ains y en a quelques uns mesmes qui pensent bien faire. Il n'y eut jamais homme qui estimast que la fiebvre fust santé, ny l'estre phthisique fust estre bien dispos, ny que la goutte aux pieds fust estre bien enjambé, ny que pallir fust rougir : là où ils appellent la cholere *vaillance*, l'amour *amitié*, l'envie *emulation*, couardisc *prudence*.

VII. Et puis ceulx là appellent les medecins quand ils se sentent malades, car ils sentent bien dequoy ils ont besoing, mais ceulx-cy fuyent les sages et sçavans, pource qu'ils cuident bien faire en ce qu'ils font mal : par ceste mesme raison là nous disons que l'*Ophthalmie*, c'est-à-dire, le mal des yeux, est moindre maladie, que la *Manie*, qui est la rage et fureur : et la *Podagre*, qui est la goutte aux pieds, que la *Phrenesie*, qui est une apostume dedans le cerveau : car celuy-là sent son mal, et criant envoye querir le medecin : venu qu'il est, il luy monstre son œil, il luy baille sa vene à ouvrir, sa teste à entamer : là où nous oyons Agavé ès tragœdies, si transportée hors de son bon sens par sa rage et manie qui la tient, qu'elle descognoist les personnes qui luy sont les plus cheres, en disant,

Ce jeune fan que nous venons [1]
De massacrer, nous amenons
De la montagne en ceste place,
Heureuse en a esté la chasse.

VIII. Car celuy qui est malade de corps se rend incontinent, se couche dedans le lict, et endure patiemment que lon le medecine, et que lon le pense: et si d'adventure il s'est tourmenté et demené en son lict, de maniere qu'un peu d'emotion luy en soit venue, le premier des assistans qui l'advertira et luy dira doulcement,

Demeure quoy dedans ton lict pauvre homme [2],

il l'arreste et le retient: mais à l'opposite ceulx qui sont surpris des passions de l'ame, c'est lors que plus ils travaillent, c'est lors que moins ils reposent, car les eslans et emotions sont les causes mouvantes et principes des actions, et les passions sont vehemences de telles emotions.

IX. Voila pourquoy elles ne laissent point reposer l'ame, ains lors que plus l'homme auroit besoing de patience, de silence, de retraitte en soy mesme, c'est lors que plus elles le tirent en lumiere, c'est lors que plus se descouvrent les choleres, les opiniastretez, les amours, et les ennuys, le contraignans de faire plusieurs choses contre les loix, et d'en dire pluieurs mal convenables aux temps.

X. Tout ainsi donc comme plus dangereuse est la tourmente qui empesche la nature de surgir et

[1] Euripide, Bacchantes, v. 1168. et suivans. c.
[2] Euripide, Oreste, v. 258. c.

prendre

prendre port, que celle qui ne permet pas sortir du port, et faire voile : aussi les tourmentes de l'ame sont les pires, qui ne permettent point à l'homme de se recueillir, ny de rasseoir le discours de sa raison, qui est troublé, et renversé sans dessus dessoubs, sans pilote et sans chable, ny amare en tourmente, errant sans guide çà et là, et qui est emporté malgré luy, en courses temeraires et mortelles, tant qu'à la fin il s'en va tomber en quelque effroyable naufrage, là où il brise sa vie : tellement que pour ces raisons et autres semblables je conclus, qu'il est pire d'estre malade de l'ame, que non pas du corps, car les corps malades ne font que souffrir seulement, mais les ames souffrent mal et en font tout ensemble.

XI. Quel besoing doncques est il d'alleguer pour exemples les autres passions, veu que l'occasion du temps qui se presente maintenant nous en refreschit la memoire? Voyez vous toute ceste foule de peuple, qui se poulse et se presse à l'entour de la tribune et par toute la place? ne sont ils pas tous venus en ce lieu pour sacrifier ensemble aux dieux tutelaires, protecteurs de ce païs, et pour participer en commun à mesmes religions et mesmes sainctes cerimonies? ne sont ils pas venus pour faire ensemble offrande à Jupiter [1] Ascreïen des

[1] Ascra étoit une bourgade au pied du mont Hèlicon dans la Béotie. Elle est devenue fameuse pour avoir été la patrie du poëte Hésiode. C'est du nom de cette ville que Lilio Gregorio Giraldi dérive par conjecture le surnom de Jupiter

primices des fruicts de la Lydie, et pour solenniser à l'honneur de Bacchus, durant les sainctes nuicts sa feste enjouée en danse et mommeries accoustumées? Et neantmoins comme par accès et retours anniversaires, la force de la maladie venant à aigrir et à irriter l'Asie, ils viennent icy à s'entrechocquer en des plaids et procès ordinaires : et y a un monde d'affaires, comme plusieurs torrents, qui confluent ensemble tout à un coup sur une mesme place, qui est enflée et grouillante d'une multitude infinie de gens, se perdans eulx mesmes et les autres.

XII. De quelles fiebvres ou frissons procedent tels effects? de quelles tensions ou remissions, augmentations ou diminutions, ou intemperature de chaleur, de quelles supersfusions d'humeur viennent ils? Si vous interroguez chacune cause, comme si c'estoient des hommes, d'où elles procedent, dont elles viennent, vous trouverez que l'une est engendrée par une cholere superbe, l'autre par une furieuse opiniastreté, l'autre par une injuste cupidité.

Ascréen. Mais ascra est, suivant Hésychius, le nom d'un chêne qui ne produit point de gland, et ce pourroit être là la véritable étymologie, puisque le chêne étoit l'arbre de Jupiter.

Fin des Traités contenus dans ce volume.

OBSERVATIONS

SUR LE TRAITÉ DE L'AMITIÉ FRATERNELLE.

CHAP. II, p. 4. Je ne suis pas étonné que M. Reiske n'ait pu deviner quel est l'Aristarque dont Plutarque veut parler ici. Car ce nom est évidemment une faute de copiste. Il est aisé de concevoir qu'en nommant Théodecte, Plutarque a voulu désigner le père par le nom plus connu de son fils. Or, on connoît dans l'antiquité un Théodecte fameux, qui fut disciple d'Aristote, et qui vivoit par conséquent, un peu après la centième olympiade. Mais son père s'appelloit Aristandre, et non pas Aristarque. Voyez Suidas au mot Aristandre.

CHAP. V, p. 7. C'est indubitablement Hégésistrate dont il s'agit ici. Son histoire le prouve. Elle est curieuse. Il avoit été pris par les Lacédémoniens, qui lui mirent les fers aux pieds; mais il trouva le moyen de se procurer une espèce de couteau, et ayant mesuré l'ouverture de l'anneau, il coupa un de ses pieds, et par ce terrible sacrifice, il mit l'autre et sa personne en liberté. Guéri de cette blessure, il se fit faire un pied de bois. La vengeance l'engagea dans le parti des Perses. Il étoit effectivement en qualité de devin dans l'armée que Xerxès, après la bataille de Salamine, laissa dans la Grèce, sous la conduite de Mardonius. Mais Plutarque a tort de l'appeller le devin d'Arcadie. Il étoit de l'Elide, suivant Hérodote, de la famille, et peut-être fils de Tellias, célèbre aussi dans l'Elide

par son esprit prophétique, et d'ailleurs habile homme de guerre. Je crois faire plaisir à mon lecteur, en lui rappellant ici deux de ses stratagêmes dans la guerre des Phocéens contre les Thessaliens, peu d'années avant l'expédition de Xerxès. Il étoit l'un des principaux chefs de l'armée des Phocéens, campés vis-à-vis des Thessaliens. Il choisit une nuit éclairée par la pleine lune, et fit sortir un détachement de six cens hommes enduits de blanc eux et leurs armes; ceux-ci parvenu auprès des ennemis, y causèrent par l'effet de la surprise ou de la superstition, un tel effroi, qu'ils y tuèrent plus de trois mille hommes. Dans une autre occasion ayant prévu l'arrivée des Thessaliens, dont l'armée étoit presque toute composée de cavalerie, il les attendit auprès d'Hyampolis, après avoir fait creuser tout le terrein devant son camp, et fait disposer dans toute l'étendue de l'excavation des urnes ou cruches qu'on recouvrit d'un peu de terre. Les ennemis donnèrent dans le piége, où leurs chevaux empêtrés, et les cavaliers renversés, ne laissèrent aux Phocéens, survenus à l'instant, que la peine de profiter de leur désordre et de les achever.

Chap. XII, p. 16. Amyot a mal rendu ce passage. Plutarque y fait allusion aux vers qu'Homère met dans la bouche d'Achille, Iliade, L. IX, v. 406 et suivans. « On peut conquérir des troupeaux de bœufs ou de « moutons : on peut gagner des trépieds et des che- « vaux, mais on ne peut ni conquérir, ni gagner l'ame, « lorsqu'elle a une fois abandonné notre corps ». Il falloit donc traduire: *Encore qu'à toute personne il soit facile à discourir en son entendement, qu'on peut conquerir des amis et des compagnons de*

table; les familiers et les alliés se peuvent acquérir nouveaux », etc. *C.*

CHAP. XII, p. 16. Darius, fils d'Hystaspe, monta sur le trône de Perse, 521 ans avant J. C. Quelque temps après Intapherne, l'un des sept qui avoient conjuré contre le mage Smerdis, commit dans le palais du nouveau roi une insolence impardonnable. Il fut arrêté avec tous ceux de sa famille, pour être tous livrés à la mort. Pendant qu'ils étoient en prison, la femme d'Intapherne passoit les jours à pleurer à la porte de l'appartement de Darius. Il en fut touché de compassion, et lui envoya dire qu'il accordoit la vie d'un des prisonniers à son choix. Après quelque incertitudes, elle choisit son frère. Darius lui ayant témoigné son étonnement de cette préférence, elle répondit : « Je puis encore prendre un « époux et avoir de nouveaux enfans ; mais il ne m'est « pas possible de remplacer mon frère, parce que mon « père et ma mère sont morts ». Le roi trouva tant de sagesse dans cette réponse, qu'il lui donna de plus la grace de son fils aîné.

CHAP. XXI, p. 25. Crœsus étoit alors associé au trône d'Alyattes, son père, avec qui il règna conjointement pendant un assez grand nombre d'années, comme on le voit par cette anecdote. Car il ne règna seul après la mort de son père, que dans la cinquante-cinquième olympiade, et Pittacus étoit mort douze ans auparavant dans la cinquante-deuxième : d'autres attribuent cette réponse à Bias. Mais cela revient au même par la date, puisque Bias florissoit aussi dans la quarante-deuxième olympiade. Ils étoient tous

deux du nombre de sept sages, dont voici les noms d'après Diogène Laërce : Thalès, Solon, Chilon, Pittacus, Bias, Cléobule, Périandre. Au lieu de Périandre, qui fut effacé de ce glorieux catalogue, non-seulement pour avoir été tyran de sa patrie, mais pour avoir exercé son empire avec un despotisme cruel ; on substitua, selon les uns, Myson, selon d'autres, Epimenide. Toute cette époque est comprise à-peu-près entre la trente-cinquième et la cinquante-huitième olympiade, date de la mort de Thalès. Epimenide cependant ne mourut, selon le père Corsini, que dans la soixante-dixième olympiade.

Chap. XXVII, p. 31. Cratère étoit frère d'Antipater, et non pas d'Antigonus, c'est pourquoi M. Reiske croit avec raison que le nom d'Antigonus est ici une faute de copiste, et qu'il faut lire Antipater. Il pourroit bien en être de même par rapport à Perilaüs, en place duquel il faudroit peut-être lire Iolaüs.

Ibidem. Il est assez souvent question dans Plutarque des rois de Syrie. Et la similitude des noms rend d'ailleurs cette partie de l'histoire ancienne un peu confuse. J'ai donc cru qu'il seroit agréable pour mes lecteurs d'en trouver ici un tableau chronologique très-abrégé, et qu'en y renvoyant toutes les fois que Plutarque nous y rameneroit, il tiendroit lieu d'un grand nombre de notes, et fixeroit les objets d'une manière plus utile. Je placerai ensuite les rois d'Egypte correspondans.

Rois de Syrie.	An de Rome.	Avant J. C.
Seleucus Nicanor s'empare de la Babylonie, de la Médie, de la Susiane, et prend le titre de roi en Syrie.	442	312

C'est lui que le médecin Erasistrate engagea à céder sa femme Stratonice à son fils Antiochus, l'an de Rome 460. | An de Rome. | Avant J. C.

Antiochus Soter, son fils, lui succède, et règne dix-neuf ans. 473 281

Antiochus Dieu, son fils, règne treize ans. 492 262

Seleucus Callinicus, son fils, monte sur le trône. 507 247 Il fait mourir sa belle-mère, fille de Ptolémée Philadelphe. Appelle à son secours contre Ptolémée Evergète, son jeune frère Antiochus, et lui offre pour royaume une partie de l'Asie; mais ensuite il se réconcilie avec Evergète. Antiochus irrité lui fait la guerre, et les Galates se joignent à lui.

Cependant Arsace profite de la division des deux frères, pour fonder l'empire des Parthes, dont Justin place la révolte à l'an de Rome 504. Les Galates battent Seleucus, et tournent leurs armes contre Antiochus.

Attale, roi de Pergame, profite du désordre, bat les Galates, et s'empare d'un grand nombre de villes de l'Asie.

Seleucus et Antiochus continuent de se faire la guerre. Antiochus vaincu dans un combat, s'enfuit chez Artamène, roi de Cappadoce, de là chez Ptolémée Evergète, qui le fait mettre en prison; il s'évade, et est tué par des brigands. Dans le même tems, Seleucus meurt d'une chûte de cheval, après dix-neuf ans de règne.

s'enfuit à Tyr, dans un temple, d'où on l'arrache pour le tuer. An de Rome. Avant J. C.

Seleucus, son fils, s'établit à sa place. 629 125
Cléopâtre, sa mère, le tue, et met sur le trône Antiochus Grypus ou Gryphus, qui épouse Tryphène ou Gryphène, fille de Phiscon; combat contre Tryphon et le tue. Il force ensuite sa mère de prendre le poison qu'elle lui avoit préparé. Après huit ans d'un règne tranquille, il est attaqué par Antiochus Cyzicénus, son frère, fils de Cléopâtre comme lui; mais d'Antiochus Sidétès, au lieu que Grypus étoit fils de Démétrius.

Antiochus Cyzicénus prend le titre de 641 113
roi, les deux frères se font la guerre avec acharnement. Cyzicénus est vaincu d'abord; sa femme qui s'appelloit aussi Cléopâtre, est prise et amenée devant Tryphène sa sœur, qui la fait tuer dans un temple où elle s'étoit réfugiée. Mais vainqueur à son tour, il prend et immole Tryphène aux mânes de sa femme.

Cléopâtre d'Egypte chasse Ptolémée Lathyre, envoie sa femme à Grypus et s'associe au trône Ptolémée Alexandre. Grypus est tué après un règne de vingt-neuf ans.

Seleucus VI, son fils, lui succède, et 658 96
continue la guerre contre Cyzicénus, qu'il défait, prend et tue.

Antiochus, le Pieux, succède à Cyzicé- 659 95
nus son père; attaque et dépouille Se-

	An de Rome.	Avant J. C.
leucus, qui s'enfuit en Cilicie, où il est brûlé vif dans son palais avec tous ses amis.		
Antiochus son frère, et ensuite ses deux autres frères, Philippe et Démétrius Encærus font la guerre à Antiochus le Pieux, qui résiste neuf ans, et est tué enfin dans une expédition contre les Parthes. Démétrius Encærus attaque son frère Philippe, qui appelle à son secours le fameux Mithridate. Démétrius est fait prisonnier.	660	94
Un troisième frère de Seleucus, nommé Antiochus l'Asiatique, prend le titre de roi à Damas.		
Cependant les Syriens appellent Tigrane, roi d'Arménie, qui est chassé par Lucullus. Le général Romain met à sa place Antiochus l'Asiatique. Mais il est aussitôt dépouillé par Pompée, et la Syrie est réduite en province romaine, après avoir subsisté en forme de royaume deux cent quarante-sept ans,	688	66

Rois d'Egypte.

Ptolémée, fils de Lagus.	430	324
Ptolémée Philadelphe.	469	285
Ptolémée Évergète I.	507	247
Ptolémée Philopator.	533	221
Ptolémée Épiphane.	550	204
Ptolémée Philométor.	573	181

	An de Rome.	Avant J. C.
Ptolémée Evergète II, surnommé Phiscon.	608	146
Ptolémée Lathyre.	637	117
Ptolémée Alexandre I.	654	100
Ptolémée Lathyre, pour la seconde fois.	664	90
Ptolémée Alexandre II, fils d'Alexandre I, et au bout de dix-huit jours, son frère Ptolémée Alexandre III.	673	81
Ptolémée Aulétès.	589	65
Ptolémée Dionysius.	703	51
Cléopâtre.	707	47
Elle périt, et le royaume d'Egypte est détruit après avoir subsisté 295 ans.	724	30

Chap. XXIX, p. 33. Il est vrai que Plutarque se trompe assez souvent sur les circonstances des faits qu'il rapporte, sur-tout dans ses Morales, où il citoit de mémoire les exemples historiques analogues aux sujets de ses divers Traités. Mais pour cette fois il me semble que M. Reiske lui fait un reproche mal fondé: car il paroît par plusieurs discours de Démosthène, que si l'orateur étoit obligé d'avouer les fautes de Charès général, dont le mérite n'égaloit pas à beaucoup près la vanité, il en parloit avec les ménagemens de l'amitié, et en l'excusant avec beaucoup d'indulgence.

Ibidem. Léosthène fut général des Athèniens dans la guerre appellée Lamiaque, du nom de Lamia, ville de Thessalie, où Antipater, successure d'Alexandre, fut assiégé par Léosthène. Il fut tué dans le siége, et son oraison funèbre fut prononcée par Hypéride, l'un des dix orateurs, dont on verra les Vies dans la suite

de cet Ouvrage. J'aurai occasion d'en parler à cet article. La mort de Léosthène arriva un an après celle d'Alexandre, 323 ans avant J. C.

Chap. XXXIII, p. 36. Plusieurs savans croient que le Sotion, dont Plutarque parle en cet endroit, est le même dont Diogène Laërce cite souvent l'histoire des successions des écoles philosophiques, qui étoit d'Alexandrie. Il est donc très-probable qu'Apollonius étoit aussi d'Alexandrie.

Sur le Traité du trop parler.

Chap. V, p. 61. Il y a plusieurs Zénons. Les deux plus fameux furent Zénon de Hycle, Hélie, ou Velie, ville de la Lucanie sur la côte de l'Italie, que baigne la mer de Toscane; et Zénon de Cittie, ville de Cypre, surnommé le Stoïcien. Le premier florissoit dans la soixante-dix-neuvième olympiade, suivant Diogène Laëroe, ou dans la soixante-dix-huitième, suivant Suidas. Il conspira contre le tyran de sa patrie, que les uns nomment Néarque, d'autres Diomédon ou Demyle. Ayant été arrêté, et le tyran voulant lui arracher par les tourmens le nom des conjurés, il coupa sa langue avec ses dents, et la lui cracha au visage. Le tyran le fit piler dans un mortier. Il ne fit jamais que quelques voyages à Athènes, et y séjourna fort peu. Ce ne peut être lui dont Plutarque parle ici.

Zénon le Stoïcien, au contraire, avoit fixé son séjour à Athènes dès l'âge de trente ans environ. Il y vécut dans une grande réputation jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans, selon les uns, de quatre-vingt-dix-huit, selon les autres, et y mourut dans la cent tren-

tième olympiade, c'est-à-dire, plus de soixante ans après la mort d'Alexandre-le-Grand, et par conséquent après la ruine de la monarchie des Perses. Or, ce trait est de sa vieillesse. Vous avez vu, dit-il, un vieillard. C'etoit assez pour avertir Amyot de se contenter de dire comme Plutarque, les ambassadeurs d'un roi, et non pas du roi de Perse. Mais Diogène Laërce lui auroit épargné cette anachronisme, en lui apprenant que ces ambassadeurs étoient ceux de Ptolémée, par conséquent d'un roi d'Egypte, successeur d'Alexandre, quoiqu'il ne dise pas le quel; mais cela ne peut regarder que les dernières années de Ptolémée, fils de Lagus, ou les premières de Ptolémée Philadelphe qui lui succéda 285 ans avant J. C. Zénon ayant déjà environ soixante-quatorze ans.

Chap. XV, p. 71. Le nombre deux est un principe indéfini de division, c'est-à-dire, le premier dégré de différence entre les nombres, le premier terme d'une progression de différence, qui devient ensuite aussi indéfinie que les nombres mêmes, dont il est imposible de trouver le dernier. Si on multiplie, ou qu'on divise 1 par 1, le produit ou le quotient seront toujours 1. Si on multiplie ou qu'on divise un nombre quelconque, par 1, ce nombre reparoîtra le même au produit ou au quotient. Mais si vous multipliez 2 par 2, le produit sera 4; si vous divisez 2 par 2, vous aurez 1 pour quotient, parce que deux, ou tout autre nombre se contient une fois lui-même. Enfin, si vous multipliez un nombre quelconque par 2, le produit sera le double du nombre multiplié. Si vous divisez par 2, le quotient sera sous-double, ou la moitié du nombre divisé.

Chap. XVII, p. 74. Il s'appelloit Fabius Maximus, selon Tacite et Ovide, et sa femme Martia. Auguste étoit alors dans la petite île de Planasie, aujourd'hui Pianosa, entre l'Italie et la Corse; et de tous ses courtisans n'avoit mené avec lui que Fabius Maximus. Plutarque se trompe aussi sur le reste de l'histoire. Car Tacite dit, que pendant les funérailles de Maximus, on entendoit les cris de Martia qui se reprochoit d'être la cause de la mort de son mari.

Chap. XL, p. 96. La comparaison est prise du procédé d'un charpentier, ou autre artisan, qui pour marquer la section à faire dans toute la longueur d'une poutre, par exemple, enduit un cordeau de craie, et l'arrêtant aux deux extrémités, le pince ensuite vers le milieu, de manière que frappant d'un coup sec, par le double effort de la pression et de la vibration, il trace sur toute la longueur du bois une empreinte sensible. « De-là est venu le proverbe, un « cordeau blanc sur une pierre blanche », contre ceux qui agissent, et sur-tout qui parlent sans cesse, et de tout sans discernement, comme un ouvrier qui emploieroit un semblable cordeau pour tracer des mesures sur une pierre ou une matière blanche.

Sur le Traité de l'Avarice.

Chap. I, p. 102. Ces maîtres d'exercices étoient d'anciens lutteurs ou athlètes, qui dans un âge plus avancé, se livroient à cette fonction : elle n'étoit pas à beaucoup près sans honneur. Pindare en a chanté plusieurs avec les vainqueurs, qui croyoient avec raison leur être redevables de leur succès. Cet Hippoma-

chus avoit remporté trois victoires de suite au combat du Pugilat dans les jeux olympiques, sans avoir reçu un seul coup de ses adversaires, suivant le récit de Pausanias; mais on n'en sait pas les dates.

Ibidem, p. 103. Hipponax, poëte satyrique. On le croit inventeur de l'espèce de vers iambique, appellé *Stazon*, qui finit par un spondée. Il est question de lui dans Aristophane, dans Cicéron, dans Pline. Il étoit né à Ephèse, et vivoit à Clazomène, villes d'Ionie en Asie. Il florissoit dans la soixantième olympiade, du temps de Bupalus et d'Anthermus, fameux sculpteurs, contre lesquels il écrivit des vers sanglans, parce qu'ils s'étoient amusés à le représenter dans toute sa laideur. Le scholiaste d'Horace prétend qu'ils s'en pendirent de désespoir; mais c'est une fable selon Pline.

CHAP. III, p. 104. Il étoit de Cyrène en Lybie. La réputation de Socrate l'attira à Athènes; il y fut son disciple. C'est de lui qu'Horace dit : *omnis Aristippum decuit color*. Aristippe savoit s'accommoder à tout. Il avoit, en effet, un caractère et un esprit fort souple, et se prêtoit très-adroitement à toutes les circonstances ; mais sur-tout aux plaisirs, plus qu'il ne convient à un philosophe. Il eut entr'autres pour disciple sa fille Arété, qui fut elle-même la maîtresse de son fils nommé Aristippe, comme son aïeul. Diogène nous a conservé de cet ancien Aristippe, une foule de reparties pleines de sagesse et d'agrément.

CHAP. V, p. 107. Une partie de ce qu'Amyot a traduit ici en vers, est en effet tiré de Ménandre,

dans

dans une pièce où il introduisoit Thrasonide, se plaignant de la bisarrerie de sa situation. Il vivoit avec une femme qu'il aimoit, mais sans se permettre d'en jouir, parce qu'elle ne l'aimoit pas. Le reste est une application de Plutarque à l'avare, qui enferme son trésor, sacrifie tout au plaisir d'amasser, et n'en jouit jamais.

Chap. XI, p. 115. Voici l'histoire telle que Pausanias la raconte. Cadmus, fils d'Agénor le Phénicien, vint en Europe pour chercher sa sœur. Il s'arrêta dans la Béotie et fonda la ville, c'est-à-dire, la citadelle de Thèbes, appellée de son nom Cadmée. Il eut pour fils Polydore, celui-ci Labdacus, et celui-ci Laïus, père du malheureux OEdipe. Polydore en mourant donna Nyctée pour tuteur à son fils Labdacus. Epopée enleva Antiope fille de Nyctée. Cela donna lieu à une guerre où les deux princes furent blessés, et moururent de leurs blessures. Lycus succéda à son frère Nyctée dans la tutelle de Labdacus. Antiope lui fut rendue par le successeur d'Epopée. Dircé, femme de Lycus, la traita avec beaucoup de dureté et d'outrages, que les enfans d'Antiope, Amphion et Zétus, vengèrent dans la suite par la mort de Dircé.

Selon les poëtes, Antiope étoit la première femme de Lycus. Jupiter lui fit violence, et Lycus la répudia pour épouser Dircé, Celle-ci craignant que les charmes d'Antiope ne reprissent leur ascendant sur Lycus, la resserra dans une prison, où elle lui fit souffrir toutes sortes d'indignités, Antiope s'échappa, gagna le mont Cythéron, où elle mit au monde Amphion et Zétus, qui vinrent dans la suite attaquer Lycus;

et pour venger leur mère attachèrent Dircé à la queue d'un cheval indompté. Les dieux en eurent pitié, et la métamorphosèrent en fontaine ou en rivière, car c'est une rivière près de Thèbes, selon Pausanias. Amphion, bâtit ensuite la ville de Thèbes, environ 1417 ans avant J. C.

Sur le traité de l'amour naturelle des pères et mères envers leurs enfans.

CHAP. XV, p. 136. Il y a eu deux écrivains de ce nom, tous deux de Paros, tous deux poëtes élégiaques, c'est-à-dire, ayant composé en vers hexamètres et pentamètres. L'un des deux eut pour disciple l'historien Philiste ou Philisce, parent de Denys l'ancien, tyran de Syracuse. Ce Philiste étoit fort riche, et fut caution pour Denys auprès de la république, avant qu'il se fût emparé de la tyrannie, la troisième année de la quatre-vingt-treizième olympiade. Il y a toute apparence que c'est cet Evenus, dont il est parlé plusieurs fois dans les dialogues de Platon, qui loue ses talens et ses vertus.

Sur le traité de la pluralité d'amis.

CHAP. I, p. 142. Le commencement de ce traité prouve combien la mémoire de Plutarque étoit peu sûre. Car cette conversation de Socrate avec Ménon n'est pas un fait réel, mais un dialogue de Platon, intitulé *Ménon*.

Ce Ménon, le Thessalien, et non pas Memnon, étoit disciple du philosophe Gorgias. Il fut l'un des capitaines qui allèrent avec Xénophon, au secours du jeune Cyrus, contre son frère Artaxerce. Le portrait

que Xénophon en fait, n'en donne pas, à beaucoup près, une idée avantageuse.

Ibid. p. 143. Hypsipyle, fille de Thoas, roi de l'île de Lemnos. Les femmes du pays ayant résolu la mort de tous les hommes, Hypsipyle seule sauva son père. On le découvrit, et elle fut condamnée à mort. Mais elle s'enfuit, et ayant été prise par des pirates, elle fut vendue à Lycurgue, roi, ou prêtre de Némée, ville du Péloponèse, près l'isthme de Corinthe, qui la donna pour nourrice à son fils. Cependant les Argiens, marchant à la première guerre de Thèbes, cherchoient de l'eau. Hypsipyle, pour aller leur montrer une fontaine, posa l'enfant au milieu d'un pré, où il fut tué par un serpent. On célébra, pour honorer sa mort, des jeux qui furent, selon quelques-uns, l'origine des jeux Néméens. Cette époque remonte environ à 1220 ans avant notre ère.

CHAP. II, p. 144. Phintias, philosophe pythagoricien, que d'autres nomment Pythias, avoit conspiré contre Denys l'ancien, tyran de Syracuse. Il fut arrêté et condamné à mort; mais comme il souhaitoit de mettre quelqu'ordre à ses affaires domestiques, il demanda la permission de s'absenter pour quelques jours, en offrant de donner une caution qui répondroit de son retour sur sa tête. Le tyran croyoit la caution impossible à trouver; mais Damon, ami et disciple de Phintias, n'hésita pas. Le jour marqué pour le retour de Phintias étant arrivé, et Phintias ne paroissant pas, on conduisoit déjà Damon au supplice, lorsqu'on vit accourir son ami avec un empressement dont Denys fut tellement étonné, aussi

bien que de la tranquillité de Damon, qu'oubliant à l'instant tout sentiment de vengeance, il demanda avec instance, aux deux sages, de le recevoir en tiers d'une amitié si généreuse et si fidèle.

Chap. IX, p. 153. La ville d'Abdère fut fondée par les Teïens, 541 ans avant notre ère. Timésias de Clazomène y avoit mené une colonie auparavant. Mais on ne trouve nulle part en quelle année. M. Larcher suppose très-vraisemblablement que ce fut 114 ans avant, parce qu'Eusèbe place la fondation de cette ville à la trentième olympiade, ce qui concourt avec l'an 655 avant J. C., et se trouve par conséquent antérieur de 114 ans à l'établissement des Teïens.

Sur le traité de l'utilité à tirer de ses ennemis.

Chap. XVIII, p. 204. Ce passage est mal rendu; il faut le traduire ainsi : » Car celui qui pense que ce « n'est que par un effet de son bonheur que son en- « nemi le surmonte en dignités et charges publiques, « en plaidoyers de grandes causes et en maniement « d'affaires, ou en crédit et authorité euvers les « princes et seigneurs, celui-là au lieu de s'évertuer « à entreprendre quelque chose et à estriver contre lui « tombant dans l'envie et dans le découragement, se « laisse aller à une jalousie oisive et qui ne le mène « à rien » *C.*

Chap. XIX, pag. 205. Amyot a rapporté ici le passage en entier tel qu'il est cité au commencement de la loi de Solon; mais Plutarque n'en cite ici qu'un vers et la moitié d'un autre, qu'il faut traduire ainsi :

Nous ne prendrions pas leurs trésors en échange de notre sagesse. C.

Sur le traité comment on peut juger de ses progrès dans la vertu.

Chap. V, p. 213. On a bien pu remarquer dans la vie d'Aristide quelques traits qui ne sont pas fort conformes à l'idée qu'on est porté naturellement à se former d'un homme surnommé *le Juste*. Quant à Phalaris, si connu par le taureau d'airain dans lequel il faisoit enfermer les malheureuses victimes de sa cruauté, il fut tyran d'Agrigente l'an 567, et mourut l'an 552 avant notre ère.

Brasidas fut un des plus braves guerriers de Sparte. Il se signala dans la guerre du Péloponnèse, par une audace qui mérita les éloges de sa patrie, juge sans appel en pareille matière assurément. Comment comparer un tel homme avec ce lâche espion qu'Hector envoie dans l'Iliade d'Homère, pour reconnoître l'état et les projets des Grecs, et qui bien loin de remplir ses promesses, révèle lui-même à Ulysse et à Diomède, par qui il est surpris, ce que les Troyens avoient le plus grand intérêt de tenir caché.

Je ne sais pas quelle ingratitude on peut reprocher à Platon, ni comment on entreprenoit de mettre en parallèle ce vertueux disciple de Socrate avec son détestable calomniateur.

Chap. XIV, pag. 223. Anacharsis, philosophe Scythe, vînt à Athènes, où il lia amitié avec Solon dans la quarante-septième olympiade, environ 590 ans avant J. C. Il étoit frère de Caduidès, ou selon Hérodote, de Saulius, roi des Scythes, qui le tua d'un

coup de flèche, soit parce qu'il vouloit introduire quelqu'innovation dans les loix du pays, soit parce qu'il avoit adopté les cérémonies religieuses des Grecs.

Chap. XXI, pag. 229. Cette remarque est absolument fausse, le premier vers de l'Iliade est parfaitement exact pour la mesure : ajoutons comme tous les autres. Les prétendues licences d'Homère, sont des rêves de grammairiens. Je prouverai dans la suite que la prosodie d'Homère est assujettie à une loi constante dont il ne s'écarte jamais.

Sur la superstition.

Chap. III, p. 254. Ces vers sont ceux que Brutus prononça avant de se tuer, suivant Dion Cassius, l. 43, c. 49. Il ajoute qu'ils étoient tirés d'un tragique qui les avoit placés dans la bouche d'Hercule, probablement sur le mont AEta. Amyot a confondu les vers avec ce que Plutarque y ajoute.

O misérable vertu, tu n'es qu'un vain nom, et je t'exerçois comme quelque chose de réel. Plutarque ajoute ensuite : » En me garantissant de l'in« justice qui procure la richesse, et de l'intempe« rance qui est la mere des plaisirs ». Mais ces dernières paroles sont en prose, et c'est mal-à-propos qu'Amyot les a mises en vers. *C.*

Pag. 273, 1re. note. J'aurois voulu, pour l'honneur de la mémoire de Vauvilliers, pouvoir supprimer cette note et quelques autres; mais comme on s'étoit engagé à donner tout ce qu'il y avoit dans l'édition précédente, je n'ai cru devoir me permettre aucun

retranchement. Je ne chercherai pas non plus à le réfuter, le devoir de l'éditeur d'une traduction, est de corriger les fautes qui peuvent s'y trouver. Vauvilliers auroit dû s'en tenir à cela. *C.*

CHAP. XXVIII, pag. 275. Ce passage est si corrompu qu'on ne peut en tirer aucun sens; M. Wittembach n'a rien trouvé dans les manuscrits qui pût servir à le rétablir. Il le discutera probablement dans ses notes; et comme elles auront sans doute paru avant que cette édition de la traduction d'Amyot soit terminée, j'aurai soin de donner, dans un des derniers volumes, celles qui changeront quelque chose au sens. *C.*

Sur le traité du bannissement.

CHAP. V. p. 303. Cette épigramme est d'Alexandre Ætolien; elle a été insérée par M. Brunck, dans ses *Analecta veterum Poetarum Græcorum*, t. I, p. 418, et elle y est un peu plus correcte que dans Plutarque En voici la traduction.

» Sardes, patrie de mes ancêtres, si j'étois resté « dans tes murs, je serois ou un malheureux artisan, « ou un eunuque couvert d'or, et faisant resonner le « tambourin (en l'honneur de Cybèle), tandis que « je suis Alcman, et que je suis citoyen de la riche « Sparte; j'ai été instruit par les Muses de l'Hélicon, « qui m'ont rendu bien supérieur aux tyrans Dascyle « et Gygès «. *C.*

Ibid. Dascylie, ville de la Bithynie, près de la mer appellée Propontide. Il y avoit dans le voisinage un lac ou marais Dascylite, et le canton en avoit pris le

nom. Au tems de Thucydide c'étoit une satrapie. L'origine de ce nom vient, comme on le voit ici, d'un ancien roi nommé Dascyle. Le père de Gygès portoit ce nom. Quant à Gygès, tout le monde sait, et la folie de Candaule, et la vengeance que sa femme tira de l'insulte que son mari lui avoit faite, en la découvrant à des yeux qui n'avoient pas droit de la voir. Gygès succéda par un assassinat au lit et au trône de Candaule, roi de Lydie, 714 ans avant J. C.

Pour les noms Macelas et Celsas, je lirois volontiers, d'après des savantes conjectures, Celmis et Bacelas, qui sont des noms de prêtres de Cybèle; ce qui va fort bien avec les tambours qu'ils portoient toujours avec eux.

Chap. XVII, p. 310. Ce fait arriva sous Psammetichus, qui monta sur le trône d'Egypte 671 ans avant J. C., et Diodore de Sicile le raconte avec d'assez grandes différences. Psammetichus avoit pris des étrangers à sa solde; ils le servirent de manière à obtenir toute sa confiance. Il leur donna la droite de ses armées. Les naturels du pays offensés de cette préférence, se retirèrent au nombre de deux cent mille. Psammetichus leur députa deux officiers, après lesquels il vint lui-même avec ses amis pour essayer de les ramener par le souvenir de leurs temples, de leurs femmes et de leurs enfans. Alors frappant de leurs lances sur leurs boucliers, ils répondirent qu'ils trouveroient aisément une patrie tant qu'ils auroient ces armes, ajoutant, quant aux femmes et aux enfans, ce que Plutarque rapporte ici.

Chap. XLVIII, p. 334. Il est, à ce que je crois, question dans ces vers qui sont assez obscurs, du

système de la métempsycose, et je pense qu'il faut les traduire ainsi :

« C'est une loi des destins, un ancien décret des « dieux, que lorsque quelqu'un s'est souillé par un « meurtre, si c'est un de ces génies qui sont destinés « à une très-longue vie, il est obligé d'errer trente « mille saisons loin du séjour des bienheureux, et je « suis du nombre de ces malheureux errans et exilés « par les dieux «.

Je suis persuadé que les vers du même auteur, que Plutarque cite dans le traité, *qu'il ne faut point emprunter à usure*, ch. 20, p. 350, sont du même poëme, et ont rapport aux mêmes génies. C'est donc mal-à-propos que dans ce dernier passage, Amyot a traduit : « Ainsi, comme le demon et « malin esprit». Il falloit tout simplement traduire: « Ainsi, comme les génies qu'Empedocles écrit avoir « été chassés du ciel par les dieux «. Les vers sont bien traduits. *C.*

Sur le traité qu'il faut qu'un philosophe converse avec les princes.

Chap. IX, p. 362. Je renverrai encore, pour l'explication de ce passage, aux observations qui seront à la fin de l'ouvrage. *C.*

Chap. XIII, p. 365. Il y a dans le texte ἥδιον ἂν ἔσπειρε τὴν τοσούτους τρέφειν δυναμένην, ἢ τὸ Ἀντισθένους ἐκεῖνο χωρίδιον, ὃ μόλις αὐτῷ ἂν πάλιν ἀνήροκας. Εἰ δὲ σε ἠρόμην τὴν οἰκουμένην ἅπασαν ἐπιστρέφειν παραιτοῦμαι. M. Wittembach propose de lire : ὃ μόλις Αὐτολύκῳ ἐμπαλαίειν ἤρκεσε. ἐγὼ δὲ ἀρδομένην τὴν οἰκουμένην ἅπασαν ἐπιστρέφειν παραιτοῦμαι. D'après cela, il faut traduire : « Eut plus vo-

« lontiers cultivé et ensemencé celle terre qui pou« voit nourrir si grande multitude d'hommes, que le « petit champ d'Antisthenes, qui auroit à peine suffi « à Autolycus pour s'y exercer. Quant à moi, je refu« serois de bouleverser la terre en la labourant ». La première partie de cette correction est évidente, Plutarque fait en effet allusion à ce que dit lui même Antisthène dans le banquet de Xénophon, liv. 3, § 8, « que son champ étoit tout au plus assez grand pour « fournir de la poussière à Autolycus ». Cet Autolycus étoit un célèbre pancratiaste. Quant à la seconde partie, je crois que pour lui donner un sens raisonnable, il faudroit lire : ἐπιστρέφειν οὐ παραιτοῦμαι. « Quant « à moi je ne refuserois pas de bouleverser toute la « terre en la labourant ». *C.*

Chap. XX, pag. 369. Je crois qu'il faut lire d'après la correction de M. Wyttembach : διὸ νέους δεῖ ὄντας ἔτι δεῖ τῶν χρηστῶν ἀντιλαμβάνεσθαι λόγων. « Là où il « faut que ceux qui sont pour faire leur profit des bons « advertissements, soient encore jeunes ». *C.*

Sur le traité comment on peut se louer soi-même.

Chap. III, pag. 396. *Tant tu fus heureux Timothée, lorsque le herault proclama à haulte voix, Timothée le Milesien a vaincu le fils de Carbon le plieur de voix.* Il y a dans le texte ἰωνοκάμπταν, qui signifie, à ce que je crois : *qui charme l'esprit des Ioniens.* Les Athéniens en effet étoient Ioniens. Ce Phrynis nous est absolument inconnu. *C.*

Fin des Observations.

EXPLICATION des Médaillons et Monumens antiques de ce Volume.

1. CASTOR ET POLLUX, frères jumeaux réunis, dans ce Médaillon, la tête couverte d'un bonnet, d'après une Médaille d'argent frappée sous le tribunat de Sabinus, surnommé *Calvisius*, ayant pour type les mêmes deux frères à cheval, armés chacun d'une lance, et leurs têtes surmontées d'une étoile, en signe de l'immortalité qu'ils reçurent, et souvent cités comme de vrais modèles de l'amitié fraternelle. Cette Médaille est expliquée, *T. I, p.* 222, et décrite dans ce même volume, *Tab. XXXIV, de Vaillant. Plut. T. XIV, p.* 3.

2. SOPHOCLES, célèbre poëte tragique Grec, d'après un Marbre antique, *apud Fulv. Ursinum*, sous le nº. 136. *Plut. T. XIV. p.* 108.

3. PYTHAGORE, d'après une Médaille de bronze, du Cabinet de *Fulv. Ursinus;* ce philosophe, dont nous n'avons cru devoir faire graver que la tête, est représenté dans ce monument assis, nud jusqu'à la ceinture, tenant sa robe de la main droite, la gauche appuyée sur un globe, placé au-dessus d'une colonne. *Plut. T. XIV, p.* 200.

4. DIOGÈNE, le Cinique, d'après un Marbre antique conservé dans le Cabinet de *Faulv. Ursinus*, sous le nº. 56. *Plut. T. XIV, p.* 219,

5. ZÉNON, Philosophe Stoïque, d'après un Marbre antique du Cabinet du Cardinal Farnèse, décrit dans

l'*Illustrium-Imagines*, Ed. d'Anvers, 1598, *in*-4°. n°. 151. *Plut. T. XIV, p.* 237.

6. XENOCRATES, l'un des disciples de Platon, célèbre par sa continence, d'après un Herme antique, conservé à Rome dans la maison du marquis de Faber, décrit dans l'ouvrage de Bellori déjà cité, n°. 19, *Plut. T. XIV, p.* 318.

Fin du Tome quatorzième.

